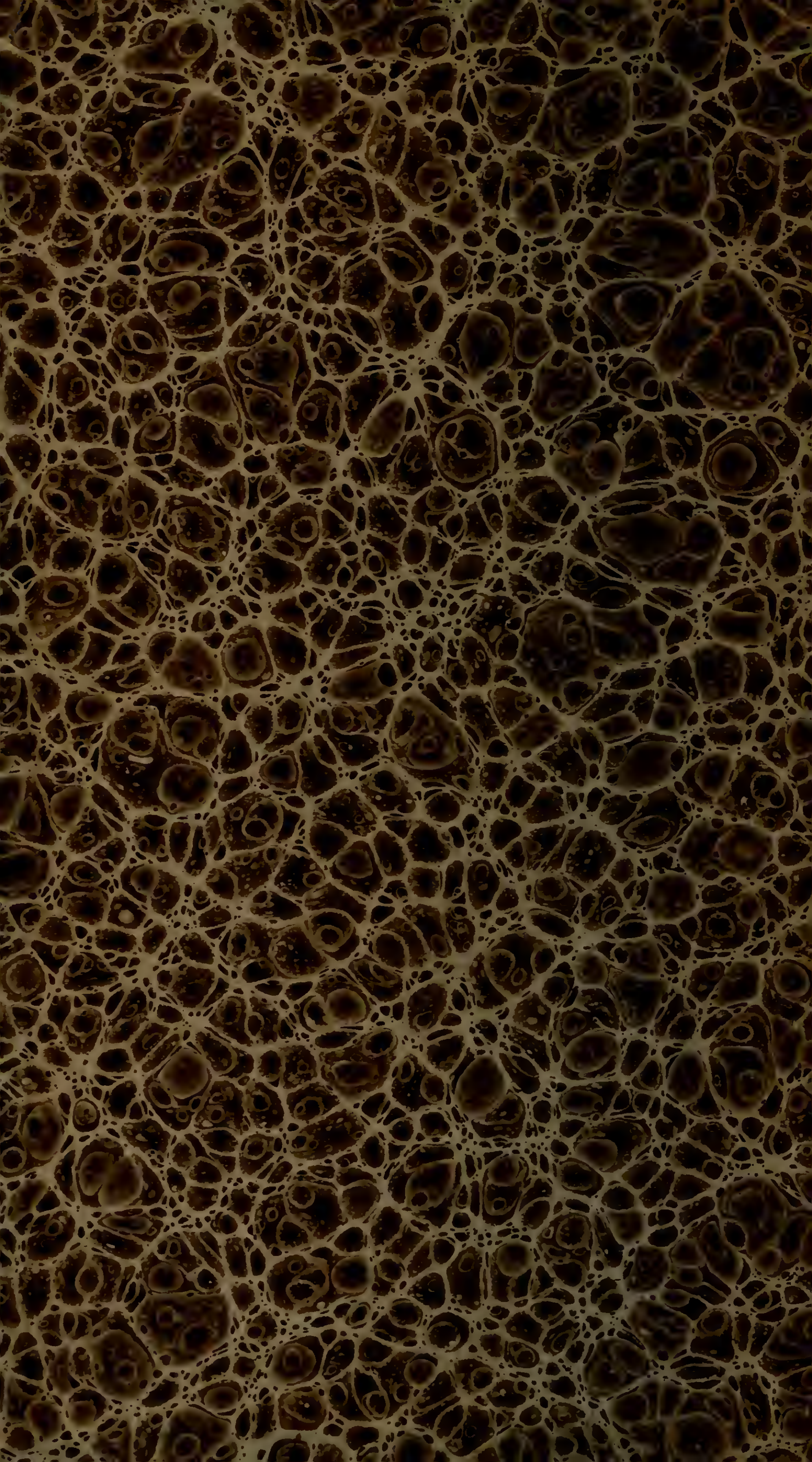










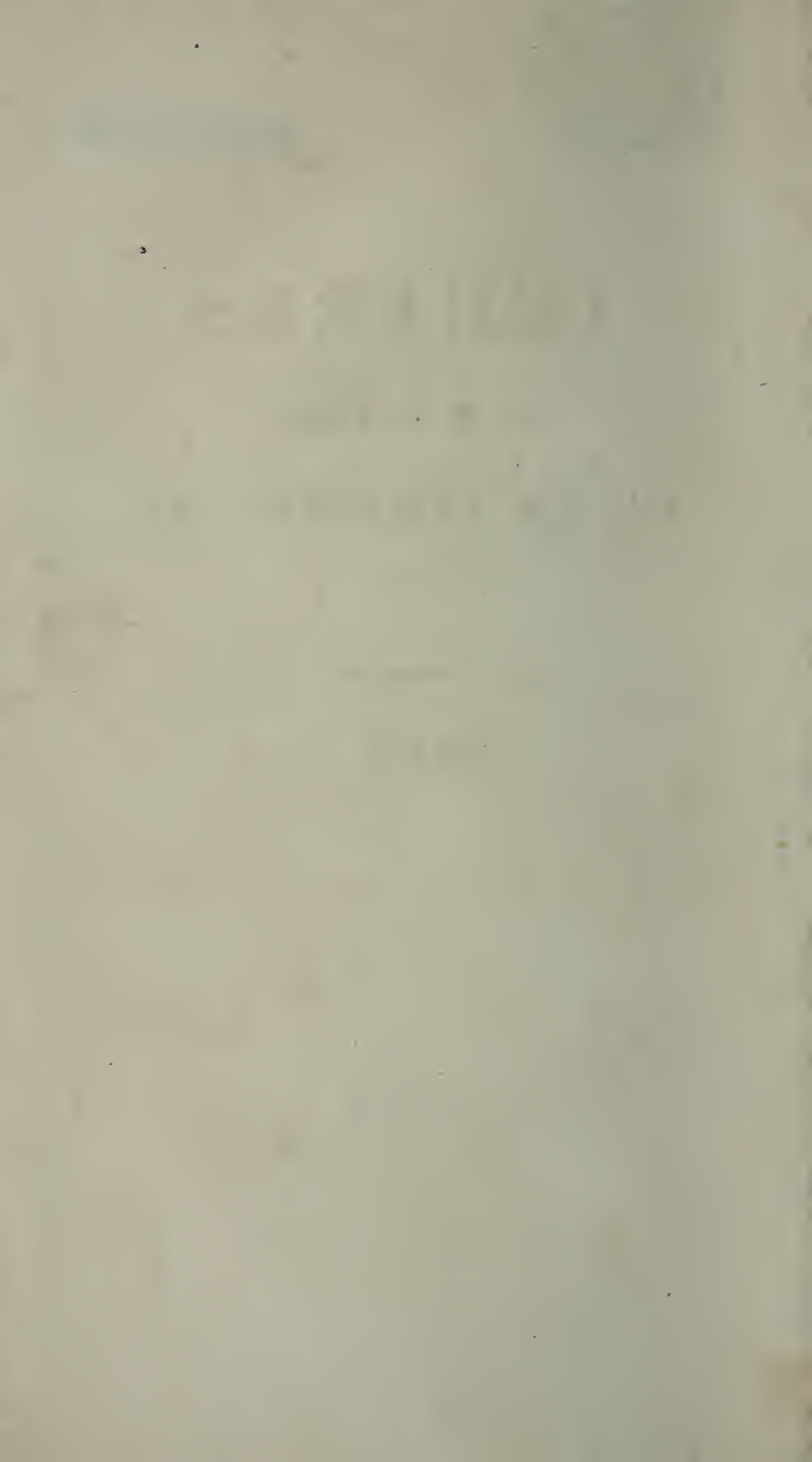
ŒUVRES

DU R. P. CLAUDE

DE LA COLOMBIÈRE,

D. L. C. D. J.

TOME I.



ŒUVRES

DU R. P. CLAUDE

DE LA COLOMBIÈRE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

CONTENANT

Ses SERMONS prêchés devant S. A. R. Madame la Duchesse d'Yorck, ses RÉFLEXIONS chrétiennes sur divers sujets de piété, ses MÉDITATIONS sur la Passion, sa RETRAITE, et ses LETTRES spirituelles.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

1er *Volume des Sermons.*

AVIGNON,

SEGUIN AÎNÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1832.

AVERTISSEMENT.

La réimpression des Œuvres du R. P. DE LA COLOMBIÈRE nous a paru un service à rendre aux pieux fidèles, et un hommage bien dû à la mémoire de l'auteur. Vivement désirée, long-temps attendue, nous espérons qu'elle sera accueillie avec empressement, car il était très-difficile de se procurer cet excellent ouvrage. Son mérite est avoué de tous ceux qui le connaissent et qui peuvent le juger. Il est écrit avec solidité, avec onction, avec facilité : les sujets sont bien choisis, bien étudiés, et présentés sous un point de vue juste et intéressant : l'auteur a su mêler sans les confondre le dogme et la morale, mais la qualité qui caractérise son genre, et qui touche aujourd'hui le plus ses lecteurs comme elle pénétrait autrefois ses auditeurs, c'est le pathétique qui règne dans tous ses discours. Chose bien remarquable! On critique les inégalités et les incorrections de Bossuet, les formes austères de la dialectique de

Bourdaloue, le luxe d'expression et la morale décourageante de Massillon; quel prédicateur n'a pas été critiqué? Mais où sont les critiques du R. P. DE LA COLOMBIÈRE? C'est qu'en effet, s'il n'offre pas des beautés du premier ordre, son genre à lui est d'être parfait au second rang pour les pensées, pour les sentimens, pour l'élocution: il est théologien, philosophe et littérateur tout à la fois; en outre, il parle plus au cœur qu'à l'esprit, il ne se recherche aucunement lui-même, et l'on pense plus à faire qu'à censurer ce qu'il dit. Si sa réputation est moins répandue dans le monde littéraire que celle des autres grands Orateurs, c'est qu'il a rarement prêché en France, jamais à Paris ni à la Cour, devant ces brillans auditoires qui font la renommée du Prédicateur. Il a exercé son pacifique et fructueux apostolat en Angleterre, dans la Chapelle royale de la Duchesse d'Yorck: au bout de dix-huit mois la persécution le bannit; de retour en France il languit plutôt qu'il ne vécut; il n'avait que quarante et un ans lorsqu'une mort précieuse mit fin, en 1682, à son zèle et à ses travaux.

Si le mérite du R. P. de la Colombière est universellement reconnu, s'il est avec le P. Le Jeune, dont il n'a pas les défauts, la source où l'on peut le plus aisément puiser de riches matériaux pour la Prédication, s'il est entre tous ses contemporains le Sermonaire qu'on lit aujourd'hui avec le plus d'intérêt, il a encore un autre avantage qui, pour n'être pas aussi généralement senti, n'en est pas moins le plus précieux pour les fidèles: c'est de pouvoir leur servir de lectures spirituelles. Non-seulement ses Lettres, sa Retraite, ses Réflexions chrétiennes, et ses Méditations sur la Passion, mais ses Sermons eux-mêmes sont, pour la plupart, des traités ascétiques sur des sujets fort importans, tels que le Salut, le Péché, l'Habitude, la Rechute, le Respect humain, la Miséricorde de Dieu, la Confession, la Communion, la Prière, la Parole de Dieu, l'Humilité chrétienne, le Jeûne et l'Abstinence, la Charité chrétienne, la Médisance, les Adversités, la Soumission à la volonté de Dieu, la Prédestination, la Confiance en Dieu, l'Amour de Dieu, etc. etc. Cet Ouvrage est même plus complet que la plupart des

Traités de Morale chrétienne, parce que le plan de l'Auteur lui a permis d'insérer des Instructions sur les grandes vérités de la Religion, et sur les principaux Mystères de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge. Quelques-unes sont ce que nous avons de mieux sur ces matières.

La Préface de l'Édition de 1757 dont celle-ci n'est que la réimpression, et l'Abrégé de la Vie de l'Auteur qui en fait partie, donneront au Lecteur les autres connaissances qui peuvent rendre la lecture de cet Ouvrage plus utile et plus intéressante.

PRÉFACE

de l'Édition de 1757.

CETTE nouvelle édition des Sermons du Père de la Colombière n'est pas une simple réimpression; ce n'est pas néanmoins une refonte entière de tout l'ouvrage, moins encore une augmentation de nouveaux discours ajoutés aux anciens. On reverra dans le même ordre le même nombre de Sermons, de Méditations et de Réflexions chrétiennes qu'on a vu dans les éditions précédentes; et partout on reconnaîtra les mêmes plans, la même manière de penser, le même style même, qui a été conservé, autant qu'il a été possible, dans les corrections qui y ont été faites de quelques façons de parler qui ont paru surannées en plusieurs endroits.

Ce langage suranné a été le vrai et l'unique motif du zèle qui a engagé à retoucher toutes ces diverses productions. Presque personne, si on en excepte quelques savans, ou quelques curieux, ne lit aujourd'hui les livres dès qu'ils commencent à prendre un air d'antiquité, et ce serait une perte dans le Christianisme, et parmi les personnes pieuses, qu'on n'y lût plus les ouvrages du Père de la Colombière : ces ouvrages n'ont point été entièrement remplacés par les autres ouvrages dans le même genre qui les ont suivis.

Parmi ceux qui ont écrit dans ces derniers temps sur la Morale chrétienne, on en voit qui excellent, les uns par la solidité du raisonnement, d'autres par la vivacité de l'imagination, presque tous par l'élégance de la composition, presque aucun par l'onction des sentimens. La réunion de tous ces caractères ne s'aperçoit guères nulle part, du moins autant que dans le Père de la Colombière. Profond quand il raisonne, plein de feu quand il

peint, de douceur et de justesse quand il expose, toujours il mêle l'onction à la profondeur de ses raisonnemens, à la vivacité de ses images, à la noble simplicité de ses détails, et c'est ce qui forme cette manière d'écrire touchante et pathétique qui le caractérise. Il a eu peu de temps pour composer ses Sermons, et presque point pour les perfectionner, comme on le va voir par les circonstances où il a été obligé de travailler ; ainsi l'on ne pourra attribuer la perfection qu'on remarquera dans son travail, qu'à un génie heureux et supérieur aux obstacles que peuvent apporter les conjonctures gênantes et difficiles.

L'ébauche légère de la vie du Père de la Colombière, qui a été mise dans les autres éditions, doit également trouver place ici ; moins cependant pour faire connaître ce célèbre Prédicateur, déjà assez connu, que pour transmettre à la postérité des traits de vertu encore plus dignes de l'immortalité que les plus précieuses productions de l'esprit.

Le Père de la Colombière entra dans la Compagnie de Jésus dès les premiers temps de sa jeunesse, et il y a apporta les plus heureuses dispositions pour remplir tous les devoirs de sa vocation : une complexion assez robuste, un esprit vif et naturellement poli, un jugement solide, délicat et pénétrant, une grande ame, des inclinations nobles, des graces même propres à donner de l'éclat et de l'agrément à ses divers talens. Un si riche fonds eut toute la culture dont il était susceptible, et l'on a recueilli tous les fruits qu'on en pouvait attendre.

Un sujet doué de tant d'heureuses qualités était propre pour toutes les sciences : il y fut appliqué successivement, et il sut se rendre habile dans chacune. Il se distingua néanmoins surtout par sa manière de penser. Il saisissait les objets avec une justesse et une finesse qui lui étaient naturelles, et toujours les choses paraissaient relevées et perfectionnées par le tour qu'elles prenaient dans son

esprit. Études abstraites, connaissances sérieuses et profondes, Belles-Lettres, tout était de son ressort, et tout ce qu'il maniait portait l'empreinte du goût le plus exquis ; il semblait ne pouvoir écrire ses pensées sans les exprimer avec élégance, et sans leur donner cet arrangement que produit toujours un esprit maître de ses idées. Jamais en parlant il ne lui échappait d'expression qui fût tant soit peu défectueuse, ou qui ne fût pas à sa place. On peut dire que, pour le temps où il a vécu, il était un des hommes du royaume qui entendait le mieux notre langue; c'est ainsi qu'en ont jugé les savans avec qui il a eu des liaisons, et en particulier le célèbre M. Patru, qui, accoutumé lui-même à être admiré, applaudissait aux réflexions du Père de la Colombière sur l'élégance et les tours fins de la langue française. Cet excellent maître dans l'art d'écrire et de parler a entretenu durant plusieurs années un commerce de lettres avec lui; et cette liaison, comme il paraissait par la manière dont il lui écrivait, était fondée sur une estime particulière.

Il est aisé de conjecturer quelles étaient les manières d'un homme qui avait ce caractère d'esprit : la politesse et la douceur étaient la règle de tous ses mouvemens, et ces vertus avaient en lui quelque chose de si noble, qu'elles relevaient les moindres de ses actions. On ne pouvait s'empêcher de penser qu'il avait de grands sentimens, lors même qu'il s'acquittait des devoirs ordinaires dans le commerce des hommes. Son maintien grave et modeste n'eut jamais rien de rebutant, et quand la bienséance lui permettait de montrer de l'agrément, il semblait être né pour plaire. Dans la conversation, si l'intérêt de la vérité l'obligeait à abandonner le sentiment des autres, il proposait sa pensée avec tant de circonspection et de respect, et tout à la fois avec tant de pénétration, de force et de raison, qu'il engageait ordinairement tout le monde dans son parti, sans que per-

sonne s'offensât d'être obligé d'y entrer. On eût dit qu'il songeait à apprendre quand il enseignait. Son silence, son entretien, sa contenance, son action, tout son extérieur, sans la moindre apparence de gêne, semblait s'assortir naturellement aux conjonctures, et en toute rencontre on remarquait en sa personne cet air de probité, de réserve et de décence religieuse, si propre à gagner l'estime et la confiance.

Il ne faut pas s'étonner qu'il se possédât toujours assez pour prévenir toutes les saillies qui surprennent quelquefois les plus modérés, et les dérober en quelque sorte à eux-mêmes : c'était la piété et la vertu qui réglaient sa conduite, et qui répandaient dans toutes ses manières ce charme qui ravissait et qui édifiait également tous ceux qui avaient quelque accès auprès de lui. Appliqué d'une manière particulière à l'étude de la perfection, il paraissait toujours rempli de quelque pensée forte et sainte, dont l'empreinte se montrait sur son visage. Pénétré de la grandeur de Dieu et du néant des créatures, il ne pouvait cacher l'esprit qui le gouvernait, et on ne pouvait le voir sans se sentir de l'attrait pour la vertu, ni l'entendre parler sans concevoir des pensées dignes de la sainteté, et un désir ardent de l'acquérir; sa seule présence inspirait des sentimens relevés à l'égard de Dieu et du salut.

La prière et l'oraison semblaient attirer sans cesse son esprit. Il s'était fait une si forte habitude de rapporter toutes ses réflexions aux choses célestes, qu'il était incapable d'être touché d'un motif ou d'un intérêt humain. Comme il avait l'ame droite et éclairée, quelque affaire qu'il eût à traiter, il en jugeait avec une extrême justesse; il ne fallait qu'avoir soi-même de la droiture pour se laisser persuader par ses raisons : mais quand il avait donné son avis, on demeurait convaincu que l'affaire n'était à ses yeux d'aucun prix, si elle ne tendait pas à la gloire de Dieu; et pour lui on

s'apercevait bien qu'aussitôt il était rappelé à la considération des vérités éternelles, ou, pour mieux dire, qu'il ne l'avait pas interrompue en pensant à d'autres choses.

S'il s'agissait de faire ici un éloge suivi du Père de la Colombière, on entrerait dans quelque détail de ses actions; et en le considérant dans les divers temps où il a enseigné, où il a prêché, où il a dirigé, et où il a exercé quelque autre emploi propre de sa profession, on ferait voir partout des marques frappantes d'un détachement singulier des choses humaines, et de vrais signes d'une sainteté consommée. Il avait une attention continuelle sur tous les mouvemens de son cœur, et il s'était accoutumé à s'interdire avec une rigueur extrême tout ce qui pouvait tant soit peu satisfaire l'amour-propre. Un seul trait fera juger jusqu'où il portait la mortification. Il aimait extrêmement la musique; cette inclination si innocente ne put échapper à sa vigilance : dès qu'il la connut, il s'obligea par un vœu à ne la jamais satisfaire. Mais on n'est pas dans le dessein de tracer plus au long les soins qu'il prit de se perfectionner dans la vertu, et l'usage qu'il fit de ses talens pour le service du prochain; il suffit de dire ici que le serviteur de Dieu avait sur la perfection chrétienne les idées les plus vastes et les plus justes, et qu'en travaillant sans cesse à y parvenir, il suivait et la justesse et l'étendue de ses lumières.

Le Père de la Colombière était à peu près tel qu'on vient de le représenter, lorsque ses Supérieurs le mirent à ses dernières épreuves, et l'envoyèrent faire une troisième année de noviciat, indispensable chez les Jésuites. C'est là qu'il fit une étude encore plus suivie de l'héroïsme de la vertu; c'est là qu'il forma ces résolutions dont l'exécution lui fit faire des progrés si rapides dans le chemin de la sainteté, et l'y éleva bien plus que ne l'avaient encore fait les généreux efforts de sa première jeunesse.

Pour faire désormais connaître en peu de mots toute la sainteté de sa vie, je n'ai qu'à rapporter le vœu qu'il fit sous la conduite de son Directeur. Il n'y a guères que les spirituels et les parfaits du Christianisme qui comprendront jusqu'à quel point de sainteté devait porter l'accomplissement de ce rigoureux engagement; ceux néanmoins qui ne sont pas initiés à la conduite secrète et intérieure du régne de Jésus-Christ, ne laisseront pas d'être édifiés; du moins ils admireront les généreux efforts que font faire à une ame vertueuse la connaissance de Dieu, et le désir de le servir d'une manière digne de sa grandeur.

Dans le point de vue de la perfection religieuse à laquelle le Père de la Colombière s'était obligé de la manière la plus étroite, il y a bien des choses qui ont rapport aux Règles et aux Constitutions particulières des Jésuites, et toutes sortes de personnes ne démêleront pas ces rapports : cependant comme ces Constitutions et ces Règles ne sont, à proprement parler, que les conseils évangéliques, ou plutôt la substance de ces conseils réduite en forme de réglemens, il n'est point de Chrétien instruit qui ne puisse admirer avec connaissance et imiter même, s'il en a le courage, le projet qui va lui être mis sous les yeux tel qu'il a été conçu, écrit et pratiqué.

Il y a cette différence entre les actions de la vie civile et politique, et les actions de la vie cachée en Jésus-Christ, que celles-là sont un enchaînement de faits éclatans d'où résultent visiblement le caractère et la gloire des hommes publics, et que celles-ci n'étant la plupart qu'un tissu de faits secrets et invisibles, ne font connaître toute la vertu d'une grande ame que par les principes et les motifs qui l'ont fait agir. Les voici, ces principes de la vertu du Père de la Colombière : on ne saurait représenter autrement cet ouvrage de la grace, que de le transcrire dans la forme qu'il a été transmis ou plutôt trouvé parmi les écrits du saint homme.

PROJET D'UN VŒU.

Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ.

Je me sens porté à vouer à Dieu l'observation de nos Constitutions, de nos Règles communes, de nos Règles de Modestie, et des Règles des Prêtres, de la manière qui suit.

Sommaire des Constitutions.

1.° De travailler toute ma vie à ma perfection particulière par l'observation des Règles, et à la sanctification du prochain, en profitant de toutes les occasions que l'obéissance et la Providence me donneront de produire mon zèle sans choquer les Règles de la discrétion et de la prudence chrétienne. (2. *Règle.*)

2.° D'aller indifféremment, sans exception, sans réplique, partout où l'obéissance m'enverra. (3. *Règle.*)

3.° De conférer avec le Supérieur des pénitences extérieures, et de ne point omettre sans nécessité celles qu'il aura trouvé bon que je fasse; de faire la confession générale tous les ans, l'examen de conscience deux fois le jour, d'avoir un Confesseur stable, de lui découvrir toute ma conscience. (4. 5. 6. 7. *Règles.*)

4.° De n'aimer mes parens qu'en Jésus-Christ. Il me semble que par la grace de notre Seigneur je suis déjà en cette disposition; ainsi ce point ne me peut faire aucune peine. (8. *Règle.*)

5.° De trouver bon qu'on me reprenne, qu'on avertisse mes Supérieurs de mes défauts, et de les avertir de ceux de mes frères dans les cas où je jugerai y être obligé par la Règle. (9. *et* 10. *Règles.*)

6.° De souhaiter d'être outragé, accablé de calomnies et d'injures; de passer pour un insensé, sans cependant y donner occasion, et si Dieu n'y était point offensé. Il me semble que pour cela je n'ai qu'à demander à Dieu qu'il me conserve les

sentimens qu'il m'a déjà donnés par sa miséricorde infinie. (11. *Règle.*)

7.° Touchant la plus grande abnégation de soi-même et la mortification continuelle, il me semble qu'avec la grace de notre Seigneur je puis vouer de n'avoir jamais de volonté efficace à l'égard de la vie, de la santé, de la prospérité, de l'adversité, des emplois, des lieux, qu'autant que cette volonté sera conforme à la sienne. 2.° De souhaiter autant qu'il sera en mon pouvoir tout ce qui sera le plus contraire à mes inclinations naturelles, si cela n'est point opposé à sa plus grande gloire ; et il me semble que par sa bonté infinie il m'a mis à peu près en cette disposition. 3.° De ne rechercher jamais ce qui flatte les sens, comme les spectacles, les concerts, les odeurs, les choses agréables au goût, ni ce qui peut satisfaire la vanité ; ne les rechercher, dis-je, ni en mes discours, ni en mes actions : pour les meubles et les habits, de me contenter de ce qu'on me donnera, à moins que l'obéissance, ou la règle qui regarde le soin de la santé ne m'oblige d'en user autrement. 4.° De n'éviter aucune mortification, de celle qui se présenteront, à moins que je ne juge, selon Dieu, que je dois en user autrement pour quelque raison qui me paraîtra véritable. 5.° De ne jamais goûter aucun plaisir, de ceux ou la nécessité m'engage, comme de boire, de manger, de dormir, ni de ceux qu'on ne peut éviter dans la compagnie sans quelque affectation ou quelque singularité, comme les récréations, les mets extraordinaires, etc. de ne les jamais prendre pour le plaisir que la nature y trouve, mais d'y renoncer en mon cœur, et de m'y mortifier en effet autant que Dieu me l'inspirera, et que je le pourrai sans me faire trop remarquer. (12. *Règle.*)

8.° Les quatre Règles suivantes sont renfermées dans toutes les autres ; pour la dix-septième, qui regarde la pureté de l'intention, je puis vouer, ce me semble, 1.° de ne faire jamais rien, avec

le secours de notre Seigneur, que pour la gloire de Dieu, du moins avec réflexion; 2.° de ne jamais rien faire ni rien omettre par respect humain : ce dernier point me plaît fort, et il me semble qu'il m'établira dans une grande paix intérieure. (17. *Règle.*)

9.° Ce présent vœu renferme, si je ne me trompe, l'observation de la dix-neuvième. (19. *Règle.*)

10.° Pour la vingt-unième, je puis vouer, 1°. de ne manquer jamais de faire mon oraison, et d'observer, soit dans la préparation, soit dans l'action, les additions de saint Ignace, à moins qu'une raison ou de nécessité ou de charité, ou quelqu'autre aussi bonne ne me portât à me dispenser de quelqu'un de ces points. 2.° A l'égard de la messe et de l'office, de garder les Règles des Prêtres. (21. *Règle.*)

11.° Pour la Pauvreté, j'ai déjà fait vœu d'observer toutes les règles que nous en a donné saint Ignace.

12.° Pour la Chasteté, de ne jamais regarder aucun objet qui puisse inspirer des pensées contraires à cette vertu, du moins de dessein formé, ou sans nécessité indispensable, de ne rien lire ni entendre dire qui ne soit chaste, à moins que la charité ou la nécessité de mon emploi ne m'y engage; de garder les Règles des Prêtres pour la confession ou la visite des femmes.

13.° De manger toujours avec tempérance, modestie, et bienséance; de dire la bénédiction de table et les graces avec respect et dévotion.

14.° Pour l'Obéissance, j'ai déjà voué de la pratiquer selon nos Règles.

15.° D'observer ce qui regarde les lettres qu'on envoie ou qu'on reçoit, comme les Supérieurs souhaiteront qu'il s'observe.

16.° De rendre compte de conscience, selon la formule que nous en avons dans nos Constitutions.

17.° De n'avoir rien de caché pour mon Confesseur, du moins de ce qu'il doit savoir pour me conduire.

18.° Ce qui regarde l'union et la charité fraternelle, les affaires purement séculières, le soin de la santé, ne fait aucune difficulté pour moi, non plus que la manière d'agir qu'on doit observer quand on est malade.

Règles Communes.

1.° De faire tous les jours deux fois l'examen de conscience et l'examen particulier, et d'en marquer le profit, selon l'instruction de saint Ignace; la lecture spirituelle, quand je le pourrai : de ne m'absenter point du sermon sans permission, lorsque je serai dans la maison : de ne me confesser qu'à mon Confesseur ordinaire : de garder l'abstinence du vendredi, selon l'usage de la Compagnie, de ne point prêcher sans l'approbation des Supérieurs. Les trois Règles suivantes regardent la pauvreté, toutes les autres me paraissent sans difficulté : on peut vouer, ce me semble, de ne s'en dispenser jamais sans permission.

Il faudrait se souvenir, en arrivant dans une maison, de demander ces permissions aux Supérieurs : 1.° d'avoir des livres; 2.° de voir souvent les malades, si ce n'est pas l'usage de demander permission chaque fois qu'on les va voir; 3.° d'entrer pour un moment dans la chambre de certaines personnes en certaines occasions, comme pour prendre de la lumière, pour rendre un livre, etc. 4.° de parler dans la maison avec les externes, et de les y appeler s'il était nécessaire : 5.° de faire les commissions de ceux du dehors dans la maison, et de ceux de la maison au dehors, quand on en est prié, et qu'on ne jugera pas qu'il y ait rien d'extraordinaire; 6.° d'écrire des lettres; bien entendu qu'on les montrera à qui il faut, si ce n'est pas l'usage de demander permission chaque fois qu'on veut écrire.

Règles de Modestie, et des Prêtres.

Les Règles de Modestie sont composées de telle sorte, qu'elles ne peuvent faire aucune peine, non

plus que les Règles des Prêtres. La Règle qui recommande l'instruction des enfans n'impose pas, à mon avis, de plus grande obligation que celle qui est renfermée dans le vœu qu'en font les profès.

On pourrait s'engager par vœu à observer les Règles des emplois particuliers, à mesure qu'on y serait appliqué.

Motifs de ce Vœu.

1.° Pour s'imposer une nécessité indispensable de remplir autant qu'il est possible les devoirs de notre état, et d'être fidèle à Dieu, même dans les plus petites choses.

2.° Pour rompre tout d'un coup toutes les chaînes de l'amour propre, et lui retrancher pour toujours l'espérance de se satisfaire en quelque rencontre, espérance qui me semble toujours vivre dans le cœur, en quelque état de mortification qu'on puisse être.

3.° Pour acquérir tout d'un coup le mérite d'une très-longue vie, dans l'extrême incertitude où nous sommes de vivre seulement un jour; pour se mettre en état de ne pas craindre que la mort vienne nous ravir les moyens de glorifier Dieu de plus en plus : car cette volonté qu'on a de le faire éternellement ne peut manquer d'être prise pour l'effet, puisqu'on s'oblige si étroitement à l'accomplir.

4.° Pour réparer les irrégularités passées, par la nécessité où l'on se met d'être régulier autant de temps qu'il plaira à Dieu de nous prolonger la vie. Ce motif me touche beaucoup, et me presse beaucoup plus que tous les autres.

5.° Pour reconnaître en quelque sorte les miséricordes infinies que Dieu a exercées envers moi, en m'engageant indispensablement à exécuter ses moindres ordres.

6.° Par respect pour la volonté divine, qui mérite bien d'être exécutée sous peine de damnation éternelle, quoique Dieu par sa bonté infinie ne

nous y engage pas toujours sous de si grièves peines.

7.° Ponr faire de mon côté tout ce qui dépend de moi afin d'être à Dieu sans réserve ; pour détacher mon cœur de toutes les créatures, et aimer le Seigneur de toutes mes forces ; du moins d'un amour effectif.

Quelques Considérations qui m'encouragent à faire ce Vœu.

1.° Je ne trouve pas plus de peine à observer tout ce que ce vœu renferme, qu'un homme porté naturellement au plaisir en doit avoir à garder la chasteté, qui l'engage à tant de combats et à tant de vigilance.

2.° Dieu qui a inspiré nos Règles à saint Ignace, a prétendu qu'elles fussent observées. Il n'est donc pas impossible de le faire, d'une impossibilité même morale. Or le vœu, loin d'en rendre l'observation plus difficile, la facilite au contraire, non-seulement parce qu'il éloigne les tentations par la crainte de commettre un péché grief, mais encore parce qu'il engage Dieu à donner de plus forts secours dans l'occasion.

3.° Berchmans a passé cinq ans dans la Compagnie sans que sa conscience lui reprochât l'infraction d'aucune Règle : pourquoi, avec la grace de Dieu, ne le ferai-je pas dans un âge où l'on doit avoir plus de force, et où on est moins exposé aux respects humains, qui sont les plus dangereux ennemis qu'on ait à combattre ?

4.° Je ne crains pas que ce vœu m'ôte le repos de l'ame, et devienne pour moi une pierre de scandale : *Pax multa diligentibus legem tuam, et non est illis scandalum.* C'est un article de foi ; et par conséquent plus on aime cette loi, plus on se trouve tranquille : *Ambulabo in latitudine, quia mandata tua exquisivi.* Le soin exact d'obéir aux plus menues observances met l'esprit en liberté, au lieu de lui causer de la contrainte.

5.° Il me semble que depuis quelque temps je vis à peu près comme je serai obligé de vivre après ce vœu. C'est plutôt par le désir de m'engager à persévérer, que par l'envie de faire quelque chose de nouveau et d'extraordinaire, que j'ai pris cette pensée.

6.° Il me semble que la seule pensée de faire ce vœu me détache des choses du monde, à peu près comme si je sentais la mort s'approcher.

7.° Je ne m'appuie ni sur ma résolution, ni sur mes propres forces, mais sur la bonté de Dieu, qui est infinie, et sur sa grace, qu'il ne manque jamais de communiquer abondamment, et d'autant plus qu'on s'efforce de le servir sans réserve: *Non delinquent omnes qui sperant in eo.*

8.° Il me semble que ce parti ne m'engage qu'à un peu plus de vigilance que je n'en ai, car à cette heure même il me semble que je ne voudrais pas rompre aucune de ces Règles avec une volonté délibérée.

9.° Pour aller au devant des scrupules, je puis ne m'engager à rien dans le doute.

10.° Je puis m'engager sous cette condition, que si après quelque temps je trouve qu ece vœu me cause du trouble, l'engagement cessera; sinon, qu'il ne finira qu'avec la vie.

11.° Quand on a permission, on ne rompt point de Règle, du moins lorsqu'il s'agit d'une Règle extérieure; car il faudrait être bien malheureux pour aimer mieux rompre une Règle, et déplaire à Dieu, quand même il n'y aurait pas d'obligation de péché mortel, que de dire un mot au Supérieur.

12.° Je ne prétends pas être obligé à rien en toutes les occasions où un autre pourrait se dispenser de la Règle sans rien faire contre la perfection.

13.° La pensée de cet engagement me réjouit loin de m'effrayer; il me semble qu'au lieu d'être esclave, je vais entrer dans le royaume de la liberté et de la paix. L'amour propre n'osera plus me chicaner lorsqu'il y aura un si grand péril à

suivre ses mouvemens. Il me semble que je touche à mon bonheur, et que j'ai enfin trouvé le trésor qu'il faut acheter si cher.

14.° Ce n'est point une ferveur passagère, il y a long-temps que je médite ce projet; mais je m'étais toujours réservé de l'examiner à fond en cette rencontre; et plus le temps de l'exécuter s'approche, plus j'y découvre de facilité, et plus je me sens de force et de résolution.

15.° Malgré tout cela, j'attendrai votre décision avant que de passer outre. C'est pourquoi je vous supplie d'examiner cet écrit, et de faire réflexion surtout à ces dernières considérations, dans lesquelles vous trouverez peut-être des marques de l'esprit de Dieu; sinon, vous n'avez qu'à me dire que vous ne jugez pas à propos que j'exécute ce dessein, et j'aurai pour votre sentiment le même respect que je dois à la parole de Dieu.

Le Directeur entre les mains de qui ce projet fut mis était d'une extrême sagesse, d'une vie exemplaire, d'une grande droiture d'ame, et d'une longue expérience dans la vie spirituelle; persuadé que le Père de la Colombière pourrait monter avec la grace de Jésus-Christ jusqu'à ce degré de perfection, il n'eut pas de peine à lui permettre de s'y engager par un vœu. Le serviteur de Dieu s'obligea donc à tout ce qu'il s'était proposé, et dans la suite il ne se sentit pas plus gêné qu'avant son engagement, et jamais il n'eut de scrupule sur l'observation des lois rigoureuses qu'il s'était faites : liberté consolante qu'on éprouve toujours dans le service de Dieu après une détermination forte et des mesures bien méditées. Ceux qui ont vécu avec le Père de la Colombière, et qui ont appris après sa mort ce à quoi il s'était engagé, ont aussi témoigné qu'ils ne l'ont jamais vu se démentir de sa promesse dans la moindre chose. Plus les obligations qu'on contracte avec le Seigneur sont étroites, moins on est tenté de les enfreindre.

De la maison du second Noviciat le Père de la Colombière fut transféré à Paray, ville du duché de Bourgogne, pour y gouverner une maison de la Compagnie. Il vécut en Apôtre dans ce nouveau séjour, et les peuples l'honorèrent comme un Saint : il n'épargna en effet ni ses forces ni sa vie même pour travailler à leur salut, et il profita si avantageusement de leur vénération pour sa personne et de leur confiance, que sa douceur lui avait gagnées, qu'il soumit à Dieu tous les esprits et tous les cœurs.

Tandis qu'il travaillait ainsi à la gloire de Dieu, on demanda un Jésuite pour prêcher à la chapelle de Son Altesse Royale Madame la Duchesse d'Yorck, et le Père de la Chaise, Confesseur du Roi, fut chargé de nommer ce Prédicateur : comme il avait une grande idée des vertus et des talens du Père de la Colombière, il n'hésita point à le choisir. Le serviteur de Dieu partit d'abord pour l'Angleterre. Quoiqu'il ne fût pas éloigné de la maison paternelle, il ne voulut voir aucun de ses parens avant de partir, ni leur faire part du choix qu'on avait fait de lui ; il n'en écrivit même à personne; son extrême détachement et le plaisir d'exécuter les ordres de la Providence furent tous les préparatifs de son voyage.

Il trouva à Londres de nouvelles occasions de pratiquer les vertus sublimes dont il s'était fait par son vœu une obligation indispensable ; et le désir qu'il conçut d'avoir quelque part aux maux qui menaçaient les Catholiques d'Angleterre servit encore à ranimer sa ferveur dans le service de Dieu. Si jamais on écrit ses actions, il sera facile de soutenir cet ouvrage par de grands événemens ; il ne faudra que faire mention des Apostats qu'il a ramenés à l'Eglise, des Catholiques qu'il a tirés du grand monde, des impies qu'il a touchés, qu'il a convertis par ses discours pleins de force et de sagesse : ses entreprises, ses succès, toute la suite de son ministère fournira une ample matière à son

histoire. Sans entrer dans un si long détail, on recueillera seulement ici quelques actions peu considérables en apparence, mais que les personnes spirituelles sauront estimer, et sur lesquelles elles pourront se former quelque idée des traits plus remarquables qu'on ne leur met pas sous les yeux.

Le Père de la Colombière eut son logement à Londres dans le palais du Roi ; jamais néanmoins il n'entra que dans les endroits par où il fallait passer pour se rendre à l'appartement de Madame la Duchesse d'Yorck. Sa chambre ouvrait sur la place qui était devant le palais, et jamais il n'approcha des fenêtres, jamais il ne jeta les yeux sur les objets divers qu'elle lui présentait. Il est sorti de Londres, sans jamais s'y être trouvé à aucun des spectacles que les bienséances de son état lui permettaient, sans y avoir vu aucune des curiosités et des promenades qu'offre cette ville. Il n'y visitait que des malades, ou des personnes à qui il espérait d'être utile ; il n'y conversait qu'avec ceux qui le consultaient pour les affaires de leur salut.

Tous les momens de la journée lui apportaient quelques nouvelles peines ; et comme il cherchait lui-même à se mortifier sans cesse, il les recevait toutes avec joie. Quelque répugnance qu'il eût pour les mets dont usent les Anglais, et quoi qu'il eût à souffrir dans l'usage qu'il en faisait, il ne voulut jamais qu'on lui en servît d'autres. Son lit eût été pour tout autre moins propre à prendre du repos, qu'à causer de nouvelles fatigues : il s'était même interdit les précautions les plus ordinaires contre la rigueur des saisons. Outre cette sévérité continuelle à ne se permettre aucun soulagement, il était dans l'usage de faire des pénitences corporelles, qui servaient à rendre encore plus vif le sentiment de toutes ses autres mortifications.

Ce qu'il était obligé de recevoir pour son entretien allait bien au-delà de ses besoins, il l'employait presque tout à soulager les malheureux ; il s'était même astreint par un vœu exprès à n'en faire

usage que pour des œuvres pieuses. Il eut l'honneur de s'entretenir trois ou quatre fois avec le Roi d'Angleterre : il était appelé assez souvent chaque semaine auprès de Madame la Duchesse d'Yorck ; il n'a jamais regardé en face ni l'un ni l'autre. Pour la Princesse, il n'a pas même arrêté ses regards sur son visage lorsqu'elle assistait aux Sermons qu'il a prêchés dans sa chapelle durant dix-huit mois. Il faut être bien maître de soi pour se défendre ainsi contre les saillies de la curiosité.

Un Prédicateur tel que le Père de la Colombière ne pouvait pas toujours être à l'abri des applaudissemens, mais il les recevait avec un froid qui faisait voir combien son humilité était supérieure aux jugemens des hommes ; de peur qu'il ne lui échappât quelque parole qui fût l'occasion des louanges qu'il aurait à souffrir, il s'obligea par un nouveau vœu à ne jamais rien dire qui pût tourner à son avantage. On s'étonnera peut-être qu'il opposât avec tant de facilité la force des vœux aux faiblesses les plus ordinaires de la nature ; mais cette sorte de joug lui donnait, disait-il, plus de liberté pour suivre les impressions de la grace. Il n'a cependant conseillé qu'à très-peu de personnes d'en user ainsi.

Sa vertu et son zèle se montraient avec trop de succès pour ne le pas exposer à la calomnie, dans ces temps lamentables où l'on forma en Angleterre le dessein de perdre tous les Catholiques. Sans rappeler tout ce qui se passa à son égard durant ces troubles et la guerre fatale où les Protestans Parlementaires répandirent tant de sang, je rapporte seulement ce qu'en dit l'Auteur de l'*Apologie pour les Catholiques contre les faussetés et les calomnies d'un livre intitulé la Politique du Clergé de France.* Cet Auteur, qu'on ne saurait accuser de vouloir favoriser les Jésuites, cite un endroit d'un livre qui a pour titre *les Conspirations d'Angleterre*, etc. où il est parlé de ce Pére, et où le Protestant qui l'a composé s'explique en ces termes :

Le Père de la Colombière, Jésuite, Aumônier de Madame la Duchesse d'Yorck, fut accusé d'être de la conspiration. Ce qui suit fut sans doute le motif de l'accusation : *Il était fort estimé et considéré de ceux de sa Religion, passant pour un homme fort dévot, sage, zélé, etc.* Puisque l'Apologiste n'a pas supprimé ces lignes, qui contiennent l'éloge du Père de la Colombière, et qu'il s'est même un peu étendu pour faire sentir l'indigne procédé de l'accusateur, il faut croire qu'il était bien persuadé de l'innocence de ce Père : il paraît bien en effet que c'est la vérité seule qui lui arrache ce qu'il écrit, pour justifier les Jésuites, que d'ailleurs il n'épargne pas. Quoi qu'il en soit, le Père de la Colombière, Prédicateur de Madame la Duchesse d'Yorck, fut accusé d'être complice de la chimérique conspiration qui fut le prétexte de tant d'injustices.

C'est l'apanage des hommes d'une vertu éminente, surtout lorsqu'ils travaillent au salut des ames, de souffrir des accusations et d'être traduits devant les tribunaux : le Père de la Colombière eut cet avantage, il fut cité devant le Parlement d'Angleterre ; dans l'attente du moment où il devait être introduit, il commença, à la vue d'une foule de toutes sortes de personnes, à réciter l'office divin avec cette tranquillité que les hommes vertueux savent garder au milieu du tumulte comme dans leur solitude ; il se présenta ensuite avec cette modeste assurance qui fut toujours un préjugé sensible de l'innocence, et répondit à l'interrogatoire, durant lequel les Seigneurs qui composaient la Chambre montrèrent bien qu'ils ne le croyaient point coupable. Quelques-uns de ses Commissaires le traitèrent assez civilement, et on n'allégua contre lui que les conversions auxquelles il avait travaillé. Mais c'était une nécessité d'en user envers lui comme s'il eût été criminel, pour n'être pas forcé, si on le déclarait innocent, de perdre bien des scélérats ; il fut mis dans les prisons publiques, où il demeura environ un mois, et enfin par un arrêt

du Parlement il fut exilé pour toujours de l'Angleterre : cet exil fut sa couronne. Une vertu médiocre serait demeurée dans l'oubli, on n'eût pas daigné la mettre à l'épreuve ; on attaquait principalement ceux dont la doctrine et les exemples étaient le plus ferme appui de la foi en Angleterre.

Le Père de la Colombière vécut dans un état de langueur depuis son retour en France ; il éprouva durant quatre mois des crachemens de sang continuels : il avait contracté cette maladie à Londres, dans l'exercice de son emploi, dans les incommodités de sa prison et les rigueurs de sa pénitence. Sa langueur ne lui permettait plus d'agir, et sa plus grande peine fut la nécessité de se ménager : mais dans les soins qu'on l'obligea de se laisser rendre, il ne se relâcha jamais dans l'étude et dans la pratique de la perfection. Toujours égal à lui-même, il veillait sans cesse sur les plus légères impressions de ses sens, et sur les moindres mouvemens de son ame. Du reste, la mort n'eut jamais pour lui que des attraits : il considérait avec un plaisir singulier jusqu'à quel point elle nous humilie, et il se nourrissait de l'espérance de donner à Dieu, en l'acceptant, une marque sincère de sa soumission.

La Providence a permis qu'après une longue absence il retournât en Bourgogne dans la ville de Paray, comme pour finir ses jours dans le lieu même où il avait fait les premiers essais de son zèle. Il y mourut le 15 février 1682. La haute idée qu'on avait de sa vertu s'accrût et éclata à sa mort par des témoignages singuliers de respect. Le Magistrat demanda son corps, dans le dessein de lui ériger un monument en l'église de la paroisse ; mais les Jésuites sollicitèrent si fortement qu'on ne les privât pas de ce trésor précieux, qu'on finit par condescendre à leurs instances. Chacun s'empressa de lui rendre les honneurs qu'on ne rend qu'à la sainteté connue, et son tombeau parut être le dépositaire des vœux et de la piété des Fidèles des cantons voisins.

Parmi les diverses personnes des plus qualifiées, des plus vertueuses, et des plus spirituelles du royaume, qui s'étaient mises sous sa direction, et qui avaient entretenu un commerce de lettres avec lui, il y en a qui ont jugé que Dieu l'a honoré par des graces extraordinaires, et qui ont assuré même qu'il s'est opéré des prodiges par son entremise. Quoi qu'il en soit, le serviteur de Dieu, qui s'était rigoureusement obligé à éviter les fautes les plus légères, qui ne s'est jamais démenti dans l'accomplissement de cette obligation étroite, et qui a soutenu avec une constance invincible les ignominies de la croix, ne saurait être regardé comme un homme d'une vertu commune, même par des yeux prévenus.

A l'égard de l'ouvrage qu'on redonne au Public avec quelques changemens dans le langage, et tel à peu près que l'Auteur l'eût donné lui-même s'il eût vécu dans ce siècle, chacun en pourra juger, et il ne paraît pas douteux, que plus on le verra de près, plus on se rapprochera du jugement que l'Editeur en a porté au commencement de cette Préface.

Le Père de la Colombière a prêché deux Carêmes devant Son Altesse Royale Madame la Duchesse d'Yorck, et tous les dimanches et les fêtes durant dix-huit mois ; il a aussi prêché les Dominicales à Lyon, et fait d'autres discours dans diverses occasions particulières, sans que ce travail l'ait jamais empêché de chercher à s'employer aux autres ministères de sa profession. Le rang incertain qu'on a trouvé parmi ses Sermons, prêchés en tant de conjonctures différentes, a fait qu'on ne les a point présentés sous les titres d'Avent, de Carême, et de Dominicale, qu'on donne communément à ces sortes d'ouvrages : on ne le fait pas non plus ici, et on laisse tous les discours dans l'ordre qu'ils ont dans les éditions précédentes.

TABLE GÉNÉRALE DES SERMONS.

VOLUME I.

VOLUME II.

VOLUME III.

VOLUME IV.

VOLUME V.

parce que nous demandons trop peu, parce que le peu que nous demandons nous ne le demandons pas assez.

Sur l'Aumône. Dieu commande de donner l'aumône, et promet de la rendre.

Sur la Charité chrétienne. Pourquoi et comment devons-nous aimer le prochain ?

Sur l'Amour de Dieu. Nous devons aimer Dieu, et parce qu'il est infiniment aimable, et parce qu'il nous aime infiniment.

Sur l'Humilité chrétienne. Nous devons nous humilier au souvenir de nos chutes passées, et à la vue du péril où nous sommes de retomber.

Sur le Jeûne et sur l'Abstinence du Carême. Le Chrétien qui n'observe pas l'abstinence et les jeûnes de l'Eglise commet un péché grief, où, comme dans le péché d'Adam, il entre de la désobéissance et de l'infidélité ; il commet un péché contagieux qui est, comme le péché d'Adam, la source de plusieurs péchés et dans nous et dans les autres.

Sur les Adversités. Les adversités nous sont utiles si nous sommes justes, elles nous sont nécessaires si nous sommes pécheurs.

Sur la Parole de Dieu. D'où vient l'insensibilité de ceux qui entendent la parole de Dieu, et n'en sont point touchés ; et la lâcheté de ceux qui en sont touchés et ne changent pas de vie ?

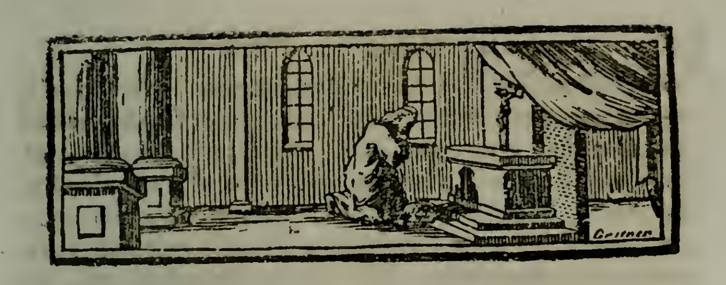
Sur le Respect humain. On ne hasarde rien en méprisant le respect humain, on risque beaucoup quand on l'écoute.

Sur la Médisance. La médisance se commet aisément, et se répare difficilement.

Oraison funèbre de Madame de Nerestang. Elle a cherché Dieu, et n'a cherché que Dieu.

Le TOME VIe contient les *Réflexions chrétiennes sur divers sujets de piété*, et les *Méditations sur la Passion de N. S. J. C. pour les Vendredis de Carême.*

Le TOME VIIe contient la *Retraite spirituelle du R. P.* DE LA COLOMBIÈRE, et ses *Lettres spirituelles* adressées à diverses personnes.



1er SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Sapientiam Sanctorum narrent populi, et laudem eorum nuntiet Ecclesia.

Que les peuples publient la sagesse des Saints, et que l'Église annonce leur gloire. (*Eccli.* 44.)

La sainteté renferme la vraie sagesse qui réside dans les Saints, et qui règne dans leur conduite.

Jésus-Christ a réprouvé la sagesse de ces hommes qui jugent et qui vivent selon les maximes du monde : leur orgueilleuse sagesse est aveugle; et elle montre surtout son aveuglement, lorsqu'elle entreprend de faire regarder la piété des Saints comme une folie, et les Saints eux-mêmes comme des insensés. Selon les idées des prétendus sages du siècle, il n'y a qu'illusion et que faiblesse dans les sentimens et dans la conduite des personnes dévouées aux pratiques de la piété chrétienne, leur foi n'est qu'une crédule simplicité, leur crainte qu'une vaine frayeur, leur amour pour Dieu qu'une pure chimère, leur dévotion qu'un ridicule caprice, leur zèle qu'une indiscrétion importune, leur austérité qu'une ferveur mal réglée; enfin c'est une humeur noire qui leur fait

aimer la solitude : et si elles en viennent jusqu'à renoncer aux biens, aux honneurs et aux plaisirs du monde, c'est que leur esprit est affaibli, et qu'elles ne sont plus capables de discernement. Je sais, MM., qu'on leur fera justice un jour aux yeux de tout l'univers ; je sais que les faux sages reconnaîtront alors leur aveuglement, et qu'ils s'accuseront eux-mêmes d'avoir jugé comme des enfans : mais comme ces lumières leur viendront trop tard, et dans un temps où elles ne pourront plus leur être utiles, je vais tâcher de les détromper aujourd'hui, et de leur mettre devant les yeux la sagesse incomparable qui est renfermée dans la sainteté.

Dans les panégyriques qu'on fait durant le cours de l'année, on s'attache à certains caractères particuliers qui distinguent chaque Saint de tous les autres : mais aujourd'hui que l'Église les réunit tous dans la même solennité, il convient de les peindre par quelque trait qui leur soit commun : et j'ai, dans ce dessein, choisi la sainteté même. C'est donc l'éloge de la sainteté que je vais faire à la gloire de tous les habitans de la Jérusalem céleste : et pour vous la représenter sous le point de vue le plus frappant pour les mondains même, je ferai voir que la sainteté est la seule véritable sagesse.

Divin Esprit, je sais que les Saints ne peuvent être dignement loués que par d'autres Saints ; et que pour bien parler de la sainteté, il faudrait y être déjà parvenu : mais je vous conjure de suppléer par vos lumières à mon insuffisance. Toute l'Église triomphante s'intéresse à la prière que je vous en fais ; Marie surtout, comme je l'espère, l'appuiera par son intercession : c'est ce que nous allons lui demander par les paroles de l'Ange : *Ave, Maria.*

Quoique la sagesse, selon la pensée des Philosophes, et dans le sentiment même des Pères, consiste dans la connaissance des choses divines,

il est vrai, néanmoins que, dans le sens ordinaire, quand on parle d'un homme sage, on entend autre chose qu'un homme versé dans les sciences sacrées. Cette sagesse qu'on a tant vantée dans l'antiquité, et à qui l'on donne encore aujourd'hui de si grands éloges, est une vertu purement morale : cependant l'idée que nous en avons ne s'accorde pas entièrement avec l'idée que les anciens en ont eue. Ils appelaient sagesse le discernement juste des choses qui méritent ou l'estime des hommes ou leur mépris : aujourd'hui on la confond presque avec la prudence, et l'on donne le nom de sage à quiconque sait faire le choix des moyens qui le conduisent le plus sûrement à son but, qui sait profiter de ses avantages, et vaincre les obstacles qui s'opposent à ses desseins. Le sage, dans le sens des anciens, est encore en vénération chez tous ceux qui se piquent de philosophie, et qui savent estimer l'avantage que la raison nous donne sur les animaux. Le sage, dans l'idée de notre siècle, est pour ainsi dire l'idole et la divinité du monde; on ne s'est jamais tant étudié à le former et à le rendre parfait : et sans ce genre de sagesse, on ne reconnaîtrait aujourd'hui personne pour Philosophe.

Or, MM., je tâcherai de faire voir que la sainteté est la souveraine sagesse, dans quelque sens qu'on prenne cette vertu; que la vraie philosophie est la philosophie des Saints; et que leur prudence est autrement éclairée que la vaine habileté dont se flattent les sages du monde : sur quoi voilà quel sera le sujet et l'ordre de ce discours.

Les Saints sont les véritables sages; parce qu'en premier lieu, la sagesse règle tous les sentimens et tous les mouvemens de leur cœur; parce qu'en second lieu, elle règle toutes les actions de leur vie. En un mot, la sagesse réside dans les Saints; ce sera le premier point : elle règne dans leur conduite; ce sera le second, et tout le plan de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

Rien ne me fait tant admirer l'homme, que les sentimens des anciens Philosophes : encore enveloppés dans les ténèbres du paganisme, ils ont, avec le seul secours des lumières de la raison, formé une idée de la sagesse, à quoi il semble d'abord que l'Évangile a eu peu de chose à ajouter. Ils ont pénétré si avant dans tout ce qui nous éblouit et nous enchante ici-bas, qu'ils ont reconnu qu'il y avait plus de grandeur à mépriser les biens terrestres, qu'à les posséder; ils ont enseigné qu'il n'y avait pas de plus grand bonheur que celui de connaître Dieu, et que c'était une erreur grossière et honteuse, de chercher la félicité dans la possession des richesses et des plaisirs; ils ont découvert que l'homme était né pour la liberté, et en même temps qu'il n'est rien qui nous éloigne plus de la vraie liberté, que le genre de servitude qui nous assujettit aux mouvemens déréglés de notre cœur.

Selon leur sentiment, leur sage est un homme sans désir, sans crainte, en un mot sans passion. Il ne craint point la mort, il est insensible à la douleur; et tous les autres maux, au lieu de l'effrayer, lui présentent des endroits agréables par où il les envisage. Il se persuade que la pauvreté le met au-dessus de la fortune, qu'elle le rend même semblable aux dieux immortels. Loin de porter envie aux riches, il les plaint d'avoir des besoins qu'il n'a pas. Tant que son esprit est en liberté, il se trouve sans gêne dans les plus étroites prisons : il n'y a point de bannissement pour lui, parce qu'il se croit non-seulement citoyen, mais encore maître du monde : il se met peu en peine sur quelle mer il navigue, ou quelle terre il foule sous ses pieds, pourvu qu'il soit toujours sous le même ciel : sortant de sa patrie, d'où il est chassé, il s'étonne de la simplicité de ceux qui croient le punir, et qui s'imaginent qu'on

ne peut être content hors de ses propres foyers : à peine son corps lui paraît être une partie de lui-même, tant il se sent l'ame élevée au-dessus de ce limon animé ; les douleurs les plus vives et les plus aiguës ne sauraient lui arracher une plainte, et on l'enfermerait dans le bronze ardent, qu'il n'avouerait pas que c'est lui qui brûle, ou qu'il prenne part à ce qu'on lui fait souffrir.

Voilà, MM., quel étoit le sage qu'on prétendait former dans les écoles d'Athènes, voilà quelle était cette philosophie fameuse qu'on y enseignait avec tant de faste, et qu'on y venait apprendre de toutes les parties du monde. Ceux qui en ont fait profession ont été appelés les restes du siècle d'or : les plus grands conquérans se sont détournés de leur route pour les visiter dans des cabanes : les empereurs ont fait gloire de leur amitié ; ils les ont revêtus de la pourpre, il les ont eux-mêmes conduits en triomphe : partout on les a regardés comme des hommes divins ; les villes se sont disputées les unes aux autres l'honneur de leur avoir donné la naissance, et les peuples se sont volontairement soumis à leur conduite.

Or, MM., ce qu'on a appelé sagesse dans le paganisme, c'est ce que les chrétiens nomment sainteté ; et, autant qu'il peut y avoir de rapport entre les choses sacrées et les choses purement humaines, nos Saints répondent aux philosophes des païens. Toute la terre, dit Clément d'Alexandrie, est devenue une école de philosophie, où le Verbe incarné enseigne par ses paroles et par ses exemples une sagesse plus excellente que la sagesse dont les Grecs ont donné tant de préceptes : et cette sagesse chrétienne n'est autre chose que la sainteté. Être saint, MM., c'est être chrétiennement philosophe, comme parle le grand saint Grégoire ; c'est-à-dire, être détrompé des erreurs communes, délivré de toutes les passions qui peuvent troubler la tranquillité de l'ame, détaché des créatures et de soi-même, élevé au-

dessus de l'univers ; et tellement uni à Dieu par la connaissance et par l'amour, qu'on oublie tout ce qui n'est pas Dieu. On donne souvent à la sainteté le nom de justice, parce que faisant un juste discernement du mérite de chaque chose, elle porte toute notre estime vers le souverain bien, et ne nous inspire que du mépris pour les biens temporels. On confond aussi quelquefois la sainteté avec la religion, parce qu'elle renferme un hommage et comme un sacrifice de tout être créé à l'Être divin et immortel. Saint Thomas croit que l'effet de la sainteté, selon la signification de ce mot, est de nous rendre purs et inébranlables dans le bien ; purs, en séparant l'ame de tout ce qui est corruptible de sa nature ; inébranlables dans le bien, en ôtant en quelque sorte aux objets ce qui est capable d'émouvoir les passions.

Cela étant, que dites-vous de ceux qui traitent la sainteté de folie, et qui méprisent dans les chrétiens ce que tout l'univers a admiré dans les gentils? N'est-il pas étrange que la même sagesse qui a été en vénération parmi les païens, soit condamnée par les disciples de l'Évangile ; et que les adorateurs d'un Dieu crucifié, d'un Dieu pauvre, ne sentent pas le prix de cette fermeté d'ame dans les traverses, et de ce dépouillement généreux dont les seules lumières de la raison ont découvert les avantages à tant d'idolâtres ?

Mais c'est faire tort à la sagesse chrétienne que de la tenir si long-temps en parallèle avec la sagesse des païens : il s'en faut bien que celle-là ait porté la perfection aussi loin que celle-ci ; qu'il y ait eu autant de droiture dans ses sentimens, et autant de pureté dans ses maximes. Cette pitoyable philosophie, dit saint Jean Chrysostôme en parlant de la philosophie païenne, comparée à la philosophie des Saints, ne méritait pas ce nom glorieux, et ne valait pas l'argent qu'on la vendait dans les écoles.

La philosophie ancienne a enseigné le mépris

des richesses temporelles, parce qu'on s'en pouvait passer ; le christianisme en inspire même la haine, parce qu'elles peuvent nous corrompre. Celle-là fournissait des consolations à ceux que la fortune avait réduits dans l'indigence, et celui-ci persuade la pauvreté volontaire à ceux qui jouissent des plus grands biens. Un philosophe souffrait sans se plaindre, dans la pensée que les maux du corps ne donnaient aucune atteinte à l'ame : un Saint, qui connaît de plus qu'ils lui sont utiles, va au-devant de ces mêmes maux, et se fait un plaisir de les endurer. Un philosophe essuiera toutes sortes d'injures sans être ému, parce qu'il est convaincu que ceux qui l'outragent se nuisent à eux-mêmes en voulant lui nuire : un Saint se réjouira d'être en butte à la persécution, s'il n'y va que de son intérêt propre ; mais il sera touché du tort qu'on se fera en le persécutant. Celui-là méprise ses ennemis, celui-ci les aime et leur fait du bien. Le philosophe fait profession d'être peu attaché à la vie, et de ne point craindre la mort : pour un Saint la vie est un tourment, et la mort un sujet de joie. *Patienter vivit*, dit saint Augustin, *et delectabiliter moritur.* Le philosophe se résout à mourir, parce qu'il a long-temps médité sur la nécessité de subir cette dure loi : un Saint s'estime heureux de finir ses jours à la fleur même de l'âge, lorsqu'il pourrait les prolonger en modérant son zèle, ou en dissimulant sa croyance. Enfin la philosophie profane enseignait à vaincre les passions de désir, de crainte, de colère, de désespoir ; mais elle se laissait vaincre elle-même par la vanité et par l'orgueil : insensible aux injures des hommes, elle était insatiable de leurs louanges; elle faisait passer pour vertu la passion de la gloire, et la vertu d'humilité lui était inconnue ou odieuse. C'est pour cela que ceux qui faisaient profession de philosophie, après s'être dépouillés de tout, retenaient encore le manteau de philosophe, et le préféraient aux habits les

plus superbes, parce qu'ils pensaient qu'il y avait plus d'honneur à le porter qu'à être révêtu de la pourpre.

O que la philosophie sainte donne à ses disciples des lumières bien plus parfaites, des sentimens bien plus relevés ! Elle leur fait apercevoir la vanité et la folie de cette philosophie prétendue ; elle leur fait voir que ces sages si vantés qui pensaient s'être élevés par leur morale jusqu'à la condition des dieux, n'étaient en effet, comme parle Tertullien, que de vils esclaves de la gloire. Elle apprend à mépriser jusqu'au jugement des hommes, même jusqu'à ce genre de gloire dont le vain éclat portait les Socrates et les Catons à mépriser tout le reste. Elle fait des sages qui ne sont point enflés de leur sagesse, qui ne foulent point le faste par un autre faste ; des sages qui se contentent d'être sages sans affecter de le paraître, qui se réjouissent même de passer pour insensés dans l'estime du monde, parce qu'ils le regardent lui-même comme un aveugle ; des sages qui aiment mieux souffrir la confusion due aux scélérats, que de l'éviter en prenant part à leurs désordres ; en un mot des sages qui sont humbles dans la plus haute vertu, et qui se croient plus redevables à ceux qui par leurs injustices leur donnent lieu de l'exercer, cette vertu, qu'à ceux qui par leurs flatteries les exposent à la perdre.

Ce sont-là, MM., les principes de la philosophie des Saints. Si c'est être insensé que d'avoir ces sentimens, dites-moi, je vous prie, ce que c'est que la véritable sagesse ; ou plutôt écoutez les académies de la Grèce et de l'Italie. Lorsque les Apôtres commencèrent à débiter les saintes maximes du christianisme ; quoique dépouillées de tout ornement spécieux et de toute subtilité étudiée, les Grecs et les Romains reconnurent d'abord la conformité qu'avaient ces maximes avec la lumière de la plus pure raison ; et bientôt ils avouèrent qu'elles surpassaient infiniment tout ce

qu'il y avait de plus relevé dans la science des mœurs : ils se rendirent attentifs aux leçons de cette nouvelle doctrine, et n'eurent pas honte de prendre la qualité de disciples de l'école de Jésus-Christ.

Mais peut-être ce que l'on blâme dans les Saints n'est pas l'élévation de leurs sentimens, mais seulement la témérité de leur entreprise. Il n'est rien de si noble, dira-t-on, rien de si divin que l'idée de la sainteté ; mais c'est être téméraire que de vouloir former ses mœurs sur cette idée. La sagesse des philosophes, tout imparfaite qu'elle était, ne s'est jamais trouvée que dans leurs écrits ; on a toujours remarqué une opposition presque entière entre leurs discours et leur conduite ; pour mettre en pratique leurs préceptes il aurait fallu des hommes de marbre et de bronze : comment donc des créatures si faibles peuvent-elles prétendre à la sainteté, qui est une sagesse infiniment sublime, et qui n'est, à proprement parler, que pour de purs esprits ?

Cette objection, MM., ne paraît que trop plausible à plusieurs. Sans parler de ceux qui accusent l'Église romaine d'imposer à ses enfans un joug peu proportionné à leurs forces, lorsqu'elle les oblige à la pratique des œuvres de la charité et de la pénitence ; qui l'accusent, lorsqu'elle nous exhorte au célibat et à la pauvreté volontaire, de nous porter à une sorte de vie dont la corruption de la nature nous rend incapables : on ne voit que trop de catholiques mêmes qui étouffent tous les désirs que Dieu leur donne d'une vie plus parfaite ; qui résistent à toutes les voix qui les appellent à la sainteté, sous prétexte que ce serait pour eux une entreprise frivole ; qu'il n'y a que Dieu seul qui soit saint ; qu'il n'y a pas d'apparence, vu notre fragilité, que nous puissions jamais soutenir une vie crucifiée, une vie spirituelle ; qu'il faudrait pour cela n'avoir pas de corps, ou ne l'avoir pas composé d'argile.

Si cela est vrai, mes frères, que devient l'Évangile, que deviennent tous les mystères de l'Incarnation, de la Vie et de la Mort de Jésus-Christ? Quoi! un Dieu se sera revêtu de notre chair pour nous enseigner un chemin inaccessible, pour nous mettre devant les yeux une loi qu'on ne peut accomplir, pour nous donner des leçons et des exemples au-dessus de nos forces! Le Verbe éternel sera descendu du ciel pour nous apprendre la science des Saints, il aura demeuré parmi nous durant l'espace de trente-trois ans pour nous en découvrir tous les secrets, il en aura pratiqué lui-même à nos yeux toutes les maximes les plus sévères, il les aura confirmées par des miracles, il les aura scellées de son propre sang, il aura envoyé son Esprit-Saint pour les graver dans nos cœurs en caractères de feu; et toute cette science, toutes ces maximes ne pourront être d'aucun usage! Ou Jésus-Christ, mes Frères, n'aura pas connu notre impuissance, ou il nous aura trompés, en nous exhortant à un genre de vie qu'il savait n'être pas praticable.

Non, aimable Rédempteur, il m'est impossible de le croire : on ne me persuadera jamais que lorsque vous m'invitez avec tant de douceur à m'assujettir à votre joug, et à me charger de la croix; lorsqu'avec tant de zèle vous m'exhortez à la pauvreté d'esprit, à l'amour des souffrances, à l'amour de ceux qui me font souffrir, à la haine du monde et de moi-même; lorsque vous m'ordonnez de vivre dans une sainte liberté, de ne craindre ni la mort, ni tout ce que la cruauté peut inventer de supplices, de me réjouir, de faire éclater ma joie au milieu des plus sanglantes persécutions; lorsque vous me conseillez, que vous me pressez de quitter tout pour aller à vous; lorsque par tous les motifs de crainte, d'amour, d'espérance, vous tâchez de me porter à une vie chaste, à une vie pénitente, à une vie mortifiée; non, je ne saurais penser que ce soient autant de

conseils impossibles, et qu'il puisse y avoir de l'imprudence à les suivre.

Quand nous n'aurions pas une preuve si convaincante contre cette impossibilité prétendue, comment l'ose-t-on alléguer à la vue de la céleste patrie, et de cette multitude innombrable d'esprits bienheureux qui y reçoivent la récompense de leur sainteté ? Comment ce qui a été fait par tant de millions d'hommes et de femmes, dans chaque état, malgré la différence des complexions, nous peut-il paraître impossible ? Osons-nous même dire qu'il y ait quelque difficulté dans la voie de la sainteté, après que tant de jeunes enfans, tant de jeunes vierges élevées dans le luxe et dans la mollesse des cours, ont marché dans la voie étroite si généreusement et si constamment ? Combien de témoins le ciel produit-il aujourd'hui contre un sentiment si peu raisonnable, ou plutôt contre notre lâcheté ? Treize millions de Martyrs sont allés avec joie au dernier supplice : on rapporte que l'Angleterre a fourni dans une seule occasion onze mille Vierges, qui aimèrent mieux mourir que de laisser donner atteinte à leur virginité : on a compté jusqu'à douze mille Solitaires dans un seul désert : il s'est trouvé dans le seul monastère du mont Cassin cinq mille cinq cents Religieux dignes d'être honorés sur nos autels, et plus de cinquante mille dans le seul ordre de saint Benoît. Il n'est point d'esprit si vaste ni si borné, point de personne si savante ou si ignorante, point de caractère si doux ou si rude, point de tempérament si délicat ou si robuste, qui ne trouve dans la céleste Jérusalem des millions de Saints qui lui ressemblent : et l'on dira que la sainteté est impossible aux hommes, et que c'est une folie d'y aspirer !

Pourrait-il se faire, MM., que sur un si faible prétexte vous renonçassiez à la gloire et à la récompense des amis de Dieu ? Hélas ! on attaque tous les jours des villes, qui jusqu'ici ont passé

pour imprenables, et qui en effet n'ont jamais été ni emportées de force, ni rendues; on s'expose sur des mers inconnues, on pénètre dans des terres qui n'ont point été découvertes; les savans travaillent encore aujourd'hui à trouver des démonstrations qu'on cherche inutilement depuis près de trois mille ans: et cependant nous voulons croire qu'il nous est impossible de nous rendre Saints, quoique nous solennisions tous les jours la mémoire de ceux qui se sont sanctifiés, que nous ayons en mains des volumes entiers remplis de leurs vertus, et que nous soyons persuadés que nous ignorons encore plus de noms de Saints qu'il n'en est venu à notre connaissance! Non, MM., la sainteté n'est impossible à personne, il n'est même personne pour qui elle soit difficile; à la réserve des riches, qui trouvent de grandes difficultés pour entrer dans cette voie sainte que l'Évangile appelle le royaume du Ciel; c'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'assure: néanmoins quelque difficile que soit pour eux la sainteté, elle ne leur est pas impossible; ils peuvent, à l'exemple de tant d'autres, briser leurs chaînes, abandonner tout pour l'amour de Jésus-Christ, et du plus grand obstacle qu'on puisse avoir à la perfection évangélique se faire une marche pour y monter: de plus ils peuvent même être pauvres dans l'abondance, par le retranchement du luxe, par la fuite de ce même monde où leur prospérité leur donne entrée: et loin qu'on les puisse accuser de folie, lorsqu'ils aspirent à ce degré de vertu, j'ose dire que c'est pour eux, encore plus que pour les autres, le comble de la sagesse. Pourquoi? Parce qu'étant vraisemblable qu'on se sauve rarement dans une grande fortune, à moins qu'on ne s'y rende tout-à-fait saint, c'est en eux l'effet d'une sagesse supérieure, d'opposer les plus grandes sûretés à un grand péril.

Il est donc vrai, Chrétiens auditeurs, que la

sainteté renferme la souveraine sagesse ; et que par conséquent les Saints, qui s'appliquent à l'acquérir, ne peuvent être traités d'insensés, puisqu'ils aspirent à un état très-parfait, et nullement impossible. Mais après vous avoir montré qu'il n'y a pas d'hommes plus sages dans leurs sentimens que les Saints, il est temps de vous faire voir qu'il n'y en a pas de plus prudens dans leur conduite : c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les enfans du siècle, qui croient avoir la raison et l'habileté en partage, et qui, selon les paroles du Sauveur même, se conduisent avec plus de sagesse dans leurs affaires que les enfans de la lumière ; les enfans du siècle ne conviennent pas que la prudence soit une vertu propre des Saints, ils s'imaginent au contraire que l'indiscrétion les accompagne partout ; qu'ils font profession de porter tout à l'extrémité, d'ignorer les sages tempéramens, de négliger toutes les règles, pour s'abandonner à un zèle inconsidéré et à une aveugle ferveur : qu'à la vérité, quand on considère leurs sentimens et les dispositions de leur ame, on se sent porté à les admirer ; mais qu'à voir leurs actions et la conduite qu'ils tiennent dans le monde, on a bien de la peine à s'empêcher ou d'en murmurer ou d'en faire des plaisanteries. Pour détruire une opinion si fausse, et si injurieuse à la sainteté, je vous prie, MM., de faire attention que la prudence, pour être parfaite, doit avoir deux conditions : il faut premièrement qu'elle ait en vue une fin parfaite, c'est-à-dire, comme l'explique saint Thomas, qu'elle tende à ce genre de bien auquel toute la vie se doit rapporter ; en second lieu, il faut qu'elle fasse choix des moyens les plus propres pour parvenir à cette fin. Par le défaut de cette premiere condition, on ne saurait donner le nom de prudence à l'industrie d'un fourbe qui prend tellement ses mesures,

qu'il assure le succès de sa fraude; parce que cette industrie tend au mal. L'adresse d'un joueur, quelque habilement qu'il conduise son jeu, n'est pas non plus une prudence parfaite; parce qu'elle n'a qu'une fin indifférente et imparfaite. Le médecin d'ailleurs le mieux intentionné et le plus infaillible dans le jugement qu'il porte des maladies, ne passera jamais que pour un imprudent, s'il néglige de chercher les remèdes nécessaires pour rendre la santé à un malade, ou s'il n'en sait pas faire le choix.

Cela supposé, voyons, s'il vous plaît, en quoi la prudence des Saints est défectueuse. L'unique fin qu'ils se proposent dans toutes leurs actions, c'est de servir Dieu, qui les a créés pour lui, et de se procurer en le servant une félicité éternelle. Sur quoi, MM., je vous demande de faire avec moi quelques réflexions.

J'observe, en premier lieu, qu'on loue dans le monde le jugement d'un homme qui, dans la liberté de se choisir un maître, s'attache à un prince grand, sage, généreux, qui fait gloire de garder inviolablement sa parole, et de n'abandonner jamais ceux qu'il a une fois reçus à son service. Si cela est vrai, comme chacun le pense, est-il rien de plus judicieux que la conduite des Saints, qui s'attachent au service d'un maître immortel, incapable de manquer à ses promesses, ni par infidélité, ni par impuissance; d'un maître qui se déclare hautement pour ceux qui sont à lui, qui prend leur défense contre tout ce que l'univers a de plus redoutable; d'un maître enfin qui est le maître de tous les autres?

Je remarque, secondement, qu'on regarde dans le monde comme des gens sans conduite tous ceux qui ne songent qu'au présent, qui ne s'appliquent point à se préparer une heureuse vieillesse, et à faire des établissemens dont leur postérité puisse jouir; quoique nul homme ne soit assuré de vieillir, ni d'avoir de postérité qui lui survive

Par la raison des contraires, peut-il être une conduite plus sage que de porter ses vues jusque dans l'éternité, qui ne peut manquer de succéder à ce peu d'années que nous vivons sur la terre ? Cette conduite est la conduite des Saints.

La troisième réflexion, c'est que dans la politique même, où la prudence semble avoir son principal emploi, nous voyons que les plus éclairés ont pour maxime d'avoir toujours en vue l'objet le plus intéressant, d'abandonner les formalités aux esprits pointilleux et peu solides, de se relâcher sur des points de peu de conséquence, de sacrifier de menues prétentions pour sauver l'essentiel, et pour avancer les desseins les plus importans. Mais que sont, MM., que sont les desseins des plus grands princes et de leurs ministres en comparaison de cette fin générale où tous les hommes doivent tendre, en comparaison de cette affaire où il s'agit de posséder ou de perdre un Dieu, et de le perdre sans ressource ? Il est donc raisonnable de négliger pour l'intérêt du salut toutes les choses qui ne sont en aucune façon aussi nécessaires. Et les Saints, qui par cette raison méprisent tout ce que le monde estime, les Saints font aux politiques mêmes la plus belle leçon de prudence ; leçon qui vaut plus elle seule que toutes leurs maximes.

La quatrième réflexion, c'est que ceux qui se distinguent par leur habileté dans le monde, non-seulement préfèrent les grandes affaires aux affaires peu importantes, mais même ils ne font rien de si léger qu'ils ne le rapportent à leurs fins : de sorte qu'ils paraissent n'avoir qu'une affaire ; leurs discours les plus indifférens, leurs actions les plus communes, leurs divertissemens même, leur oisiveté, tout en eux tend à une fin ; et lorsqu'en effet on étudie toutes leurs démarches et tous leurs mouvemens, on demeure persuadé qu'en tout ce qu'ils font il y a du mystère, on ne peut croire que des gens si sages fassent rien

légèrement, et sans songer à ce qui les doit occuper sans cesse. Les Saints de leur côté ne se contentent pas de travailler pour leur dernière fin, et de mépriser tout le reste, mais encore ils ne font rien que pour cette fin, toutes leurs actions, toutes leurs pensées s'y rapportent; ils ne veulent pas qu'il y ait un moment de temps, pas une parole, pas un mouvement inutile; tout tend à Dieu, à l'éternité; ils dirigent tout à ce bonheur incomparable, et tout les y conduit.

Je suis sûr, MM., qu'après ces réflexions, il n'est point d'homme, s'il écoute la raison, qui ne soit convaincu que les Saints montrent une prudence supérieure à tout, dans le choix de la fin qu'ils se proposent : choix qui, selon le Docteur de l'Ecole, est l'effet principal de la prudence. Je ne sais si tout le monde conviendra qu'ils sont aussi judicieux dans le choix qu'ils font des moyens pour parvenir à leur fin.

Mais pourquoi en disconviendrait-on ? C'est par le mépris du monde et de ses maximes, c'est par la haine d'eux-mêmes, par un exercice continuel de la pénitence, que les Saints se sont efforcés de gagner le Ciel. Il y a des voies plus douces, plus humaines, plus conformes à la manière de vivre des autres hommes, plus proportionnées à notre faiblesse, il est vrai; mais y en a-t-il de plus courtes et de plus sûres ? Or parmi les moyens qui nous conduisent à une fin, la raison ne veut-elle pas qu'on préfère ceux qui y conduisent plus tôt et plus sûrement ? Tels sont les moyens que les Saints ont pris, et que Jésus-Christ nous a surtout recommandés. Qui sait mieux que lui ce qui doit lui plaire, qui sait mieux ce qui nous doit être plus utile pour l'éternité ?

On vous reproche, ames saintes, de vous être tellement attachées à Dieu, qu'il ne vous est plus resté d'application pour tout le reste, d'avoir oublié jusqu'à vos pères, jusqu'à vos mères, de

vous être trop déclarées contre la vie ordinaire des gens du monde, d'avoir rompu avec lui tout commerce, de n'avoir plus gardé de mesures, de vous être dispensées de tout, des lois mêmes les plus indispensables de la bienséance. Mais de quelle part viennent des reproches si odieux ? Ne viennent-ils point de ceux-là mêmes qui croient agir avec sagesse en faisant pour le monde tout ce que vous avez fait pour le Ciel ? Combien de personnes se livrent si fort à ce qu'elles appellent grandes affaires, qu'il ne leur reste plus de temps pour leur salut ! Combien de faux sages font céder tous les jours les intérêts de Dieu à ceux de l'Etat, témoignent un mépris visible pour les lois les plus sacrées ; et se persuadent que la Religion n'est elle-même qu'une partie de la politique, et qu'elle doit être ajustée au temps et à la nécessité des affaires temporelles ! Eh quoi, Seigneur, y aura-t-il de l'imprudence à faire pour vous ce que le monde fait contre vous ? et le zèle ne sera-t-il raisonnable que quand il sera joint à l'impiété ?

Enfin, pour justifier cette vie austère, cette vie pénitente, si odieuse aux réformateurs de l'Eglise et aux partisans du monde, je me contenterai de vous mettre un moment sous les yeux, d'une part, ces capitaines qui se voulant mettre en état de défendre une place importante, commencent par raser les faubourgs, par inonder les plaines voisines; d'autre part, ces princes qui craignant d'être défaits par un ennemi trop puissant, se retirent dans le cœur de leurs états en faisant le dégât partout où ils passent, pour ôter à un adversaire redoutable le moyen de les suivre. A voir ces grands hommes qui ravagent ainsi leurs propres pays, qui mettent partout le feu, qui désolent tout, l'on dira peut-être qu'ils se livrent aux noirs accès d'une fureur aveugle, et que de pareils traits de l'art militaire sont les effets d'une folie achevée. Telle est, MM., l'injustice que nous faisons à la conduite des Saints. Cette ame pure, qui voit que

ses ennemis trouvent dans son propre corps de quoi lui faire la guerre, lui fait la guerre à lui-même, et travaille à le détruire pour n'en être pas vaincue : pour sauver le corps de la place, elle en abandonne, elle en ruine même les dehors ; elle aime mieux affaiblir cette chair corruptible, lui faire perdre ses agrémens, la défigurer, que d'exposer l'esprit, qui est immortel, à perdre sa beauté ou sa force. C'est sur cela que le monde l'accuse, cette ame généreuse, de manquer de prudence et de discrétion. Mais, hélas ! MM., quelle serait la prudence des Saints, s'ils voulaient écouter les discours du monde, et s'arrêter à son jugement ?

J'en dis trop, chrétiens auditeurs, dans un jour où l'Eglise nous ouvre, pour ainsi dire, les portes du Ciel, pour nous y faire contempler la gloire des bienheureux. A la vue de cette gloire ineffable, à la vue de cette superbe cité dont l'éclat surpasse celui des plus précieux métaux, à la vue de ces riches trônes, de ces couronnes brillantes, à la vue de tant de beautés, de tant de plaisirs, de tant de lumières, qui dira que ceux qui en jouissent ont manqué de conduite, ont pris le mauvais parti en s'efforçant de les mériter, qu'ils ont mal fait ou qu'ils ont trop fait ? *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam, et finem illorum sinè honore ; ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter Sanctos sors illorum est.* Heureux citoyens du Ciel, qui vivez au milieu des honneurs et des délices, au-dessus du soleil et du firmament, que vous avez fait paraître de sagesse en renonçant aux vains honneurs et aux plaisirs passagers de cette vie !

Il est vrai que durant le peu d'années que vous avez resté sur la terre, vous avez été privés des douceurs qu'on y goûte ; on ne vous a point vus dans ces grandes assemblées où règne la vanité ; vous vous êtes entretenus avec Dieu dans la solitude, tandis qu'on était aux théâtres ; vous avez

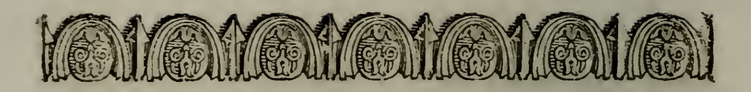
passé dans la lecture des saints livres ces nuits que le monde employait au jeu et aux autres divertissemens profanes ; les soins que les hommes de votre temps se donnaient pour nouer des intrigues, pour bâtir des palais, pour multiplier leurs revenus, pour gagner la faveur des grands, pour s'élever au-dessus des autres hommes ; ces soins, vous les avez réservés pour votre ame, vous les avez consacrés à dompter vos passions, à réprimer vos désirs, à vous préparer une heureuse mort : mais que vous êtes bien dédommagés de vos peines ! que vous posséderez long-temps le fruit d'une conduite si judicieuse ! que vous devez vous savoir gré d'en avoir usé de la sorte ! Dans quelle erreur auriez-vous donné, si vous vous étiez rendus les esclaves des respects humains, si vous aviez craint les mépris et la censure du monde ! Ce monde, autrefois si injuste, révère aujourd'hui jusqu'à votre mémoire, jusqu'à vos cendres ; on enchasse dans l'or, dans les pierreries, ces membres consumés par les jeûnes ; ceux même qui sont revêtus de la pourpre, comme parle saint Jean Chrysostôme, viennent se prosterner devant vos tombeaux, et rechercher votre protection : au lieu que votre nom aurait péri dans l'oubli, votre corps aurait demeuré sans honneur dans un vil sépulcre, et votre ame peut-être dans l'horreur des supplices éternels.

Intelligite hæc qui obliviscimini Deum, et stulti aliquando sapite. Comprenez ceci, ô vous qui oubliez Dieu, qui vous oubliez vous-mêmes, qui semblez ignorer la brièveté de cette vie, et la fin pour laquelle vous avez été créés. Quelles ténèbres, ô mon Dieu, quel étrange aveuglement empêche les Chrétiens de connaître la vanité de leurs desseins et de leur prudence terrestre ! Hélas! faut-il être si éclairé pour s'apercevoir qu'on s'amuse à bâtir sur le sable, sur le bord d'un torrent impétueux qui détruit, qui entraîne et les édifices et ceux qui les ont élevés ? Qui ne voit pas que les

grandes affaires du monde, ainsi qu'on les appelle, ne sont que des jeux d'enfans qui n'aboutissent à rien; que cette paix, qu'on regardait comme le chef-d'œuvre de la politique, est rompue par un léger intérêt; que cette guerre, conduite avec tant de sagesse et de bonheur, qui avait coûté tant de millions, tant de sang, tant d'inquiétude, est terminée par un traité qui remet les choses à peu près comme elles étaient auparavant? Qui ne voit pas que le temps change tout, qu'il renverse les fortunes les mieux établies, qu'il efface jusqu'à la mémoire des hommes qui ont joué les plus grands rôles sur la scène du monde; que toute leur grandeur, toute leur gloire périt avec eux, et souvent même avant eux; qu'enfin le tombeau engloutit tout, qu'il égale tout; et que le jugement de Dieu mettra seul entre les grands et les petits, entre les prétendus sages et les vrais sages, une distinction qui ne finira jamais? Mon Dieu, que je déplore le sort de ces grands génies qui emploient toutes leurs lumières à tracer des plans magnifiques sur un avenir qu'ils ne verront jamais, qui se consument eux-mêmes pour faire réussir des entreprises peut-être funestes pour eux; qui commencent avec des efforts incroyables, avec des préparatifs immenses, une carriere de quelques pas! Que je suis touché de les voir porter jusque sur le bord de leur sépulcre leurs inutiles pensées, de les voir toujours absorbés par des bagatelles qui ne les regardent point, et qui n'ont aucun rapport avec l'éternité où ils vont entrer!

Soyons plus sages, Chrétiens auditeurs, je vous en conjure: laissons la prudence humaine s'enfler d'orgueil et s'évanouir dans ses desseins; laissons-la se vanter de tout pénétrer, de faire tout réussir; qu'elle se flatte de savoir l'art d'amuser, de servir, de nuire, de dissimuler, de surprendre, et de prévenir la surprise: croyez-moi, la véritable prudence est de craindre Dieu, et de s'étudier à lui plaire: *Initium sapientiæ*,

corona sapientiæ, *timor Domini*, dit le plus sage des rois. Le commencement et le comble de la sagesse, c'est la crainte du Seigneur. La Sagesse même incarnée ne nous en a pas enseigné d'autre. Cette sagesse venue du Ciel vous portera tous, comme je le souhaite, et comme je l'espère, à préférer l'ame au corps, l'éternité au temps, le Ciel à la terre, Dieu aux hommes. Elle vous fera mépriser une vie courte, incertaine et malheureuse, pour vous rendre dignes d'une bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.



2e

SERMON

POUR LA FÊTE

DE TOUS LES SAINTS.

Vidi civitatem sanctam, Jerusalem novam, descendentem de Cœlo.

J'ai vu descendre du Ciel la cité sainte, la nouvelle Jérusalem. (*Apoc.* 21.)

Le Ciel est la cité sainte des Bienheureux, où il n'y aura nul péché, nulle des peines qui sont dues au péché, nulles bornes aux récompenses qui sont promises à la vertu.

Dans la solennité de ce jour, les Prédicateurs ayant coutume de parler de la demeure éternelle des Bienheureux, je ne m'étonne pas que les Chrétiens, dans l'attente d'un discours qui leur doit être agréable, s'assemblent en foule dans nos temples. Il est naturel que des exilés prennent plaisir qu'on les entretienne de leur patrie, qu'on leur fasse la peinture d'une région où ils espèrent de régner un jour; et que par le souvenir du bonheur qui les y attend, on adoucisse les maux qu'ils souffrent. Ce qui serait étonnant, MM., c'est qu'il se trouvât des personnes qui osassent vous parler de ce bonheur incompréhensible. Quelle apparence de tracer le plan, de représenter les beautés et les richesses d'un lieu qu'on n'a jamais vu, et dont on n'a aucune connaissance? Cependant vous ne devez pas en être surpris, il serait encore plus difficile de parler des biens éternels

à quiconque les aurait vus, à quiconque en aurait goûté toutes les délices : on peut dire que nous n'en parlons que parce que nous ne les connaissons pas : et saint Paul, dont les lumières ont éclairci les difficultés les plus obscures, dont l'éloquence pouvait embellir les sujets les plus stériles, saint Paul n'a été muet sur cette matière, que parce qu'il en avait des connaissances trop exactes.

Esprit saint, je ne vous demande donc pas que vous me découvriez aujourd'hui cette divine clarté qui environne les Bienheureux ; elle ne servirait qu'à m'éblouir les yeux, et qu'à me lier la langue ; je vous demande des lumières que je puisse communiquer à ceux qui m'écoutent; je vous demande ces connaissances que les Saints ont eues de la céleste patrie, lorsqu'ils étaient encore sur la terre ; ces vues qui allumaient dans leurs cœurs un désir si ardent d'arriver à cet heureux terme, qui les faisaient gémir dans l'attente de la mort, qui leur inspiraient tant de mépris pour tout ce que nous estimons ici-bas, et qui les ont portés à faire et à souffrir de si grandes choses pour votre amour.

Que je serais heureux, si ce que je dois dire aujourd'hui du bonheur des Saints, si même tous les discours que je ferai cette année pouvaient produire seulement un Saint ! Car, s'il est vrai qu'un Chrétien vraiment saint fait plus d'honneur à Dieu qu'un million de Chrétiens lâches et imparfaits; quel plus grand bien pourrait-il m'arriver en la vie que d'avoir contribué à mettre une ame dans la voie de la véritable sainteté !

Je sais, Madame, que lorsque Votre Altesse Royale m'a commandé de monter dans cette chaire, elle n'a point eu d'autre vue que de procurer à tous ceux qui m'entendront un moyen de se sanctifier eux-mêmes ; et je proteste en présence de Jésus-Christ, qu'en obéissant à vos ordres, je n'aurai jamais d'autre dessein que de

travailler à la sanctification de mes auditeurs. Mais quelque bonnes que soient les intentions de Votre Altesse Royale, quelque soin que j'aie résolu de prendre pour les seconder, j'attendrais peu de fruit de tous mes travaux, si je ne savais qu'ils seront soutenus par vos exemples. Les mauvais Chrétiens se défendront peut-être contre les raisons les plus propres à les convaincre de leur devoir; mais que pourront-ils opposer à l'exemple d'une Princesse, qui à la fleur de son âge, dans un rang où la plupart des hommes s'imaginent que tout est permis, avec tous les avantages du corps et de l'esprit qui ont coutume d'inspirer l'amour du monde, se déclare hautement pour la piété, et en pratique tous les exercices avec tant d'exactitude et de ferveur? D'ailleurs, Madame, parlant devant une personne aussi irréprochable que vous l'êtes, je ne serai point obligé à tous les égards que la prudence veut qu'on ait pour les princes vicieux. Il n'est point de vice à qui je ne puisse faire une guerre ouverte, puisqu'il n'en est aucun que votre conduite elle-même ne condamne; je pourrai dire tout ce que l'Esprit de Dieu daignera m'inspirer de plus fort contre tous les désordres de notre siècle, on ne croira jamais que mes reproches s'adressent à Votre Altesse Royale; et ainsi, Madame, la parole de Dieu ne sera point captivée par votre présence, on ne dissimulera point devant vous les plaies du pécheur, on les fera même paraître plus honteuses par l'opposition de votre vertu. Outre ces avantages que me fournit la piété de Votre Altesse Royale, vous voulez bien, Madame, que je prenne encore la liberté de vous demander le secours de vos prières, pour obtenir du Saint-Esprit cette assistance nécessaire que nous allons implorer par l'intercession de tous les Saints, et surtout par l'entremise de cette Vierge toute sainte qui est leur Reine et notre appui auprès du Saint des Saints. *Ave, Maria.*

De tous les éloges que le Saint-Esprit fait dans l'Ecriture de la demeure des Saints, celui qui m'en donne le plus d'idées, c'est le nom de cité sainte ou de cité des Saints que je trouve au XXI[e] Chapitre de l'Apocalypse. Saint Jean n'oublie rien dans ce même endroit pour nous faire une peinture magnifique de cette céleste Jérusalem ; il déploie tout ce que la nature a formé de plus précieux, tout ce que l'art, tout ce que l'imagination peut ajouter à la nature. Les fondemens mêmes de cette vaste cité sont, dit-il, des pierres précieuses : le cristal le plus pur y relève l'éclat de tous les édifices : l'or y brille jusque sous les pieds des habitans, et y pare les places publiques : un canal d'eau vive y coule par divers endroits ; ce canal est bordé d'arbres, ou toujours fleuris, ou toujours chargés de fruits nouveaux : enfin un astre infiniment plus beau que le soleil y répand partout une lumière également douce et brillante, qui, sans blesser les yeux, montre tout l'éclat de tant de richesses. Cet astre y produit un jour éternel, un jour toujours serein, un jour toujours calme; cet astre n'est lui-même jamais couvert de nuages, et il ne s'éloigne jamais pour faire place à la nuit ; *nox enim non erit illic ;* car dans ce lieu de délices il n'y aura point de nuit, point de ténèbres.

Voilà sans doute un admirable séjour, et je ne sais comment il nous reste encore quelque amour pour la terre, pour cette demeure sombre et ténébreuse, après avoir jeté les yeux sur une région si riche et si lumineuse. Cependant, MM., ce n'est pas ce qui me fait soupirer davantage pour le Ciel : quelque beau qu'il me paraisse dans le tableau qu'en a fait saint Jean, j'en forme une idée infiniment plus consolante, lorsque je fais réflexion que le Ciel est la cité sainte des Bienheureux ; et voici sur quoi je me fonde. Le Ciel est une cité et comme une république toute composée de Saints ; dans le Ciel donc il n'y aura nul

péché ; nulle des peines qui sont dues au péché, nulles bornes aux récompenses qui sont promises à la vertu. Le péché est par lui-même le plus grand de tous les maux ; c'est donc un bien infini que le péché ne se trouve point dans le Ciel : je le montrerai dans le premier point. C'est le péché qui nous attire tous les autres maux ; tous les autres maux seront donc bannis du Ciel aussi bien que le péché : ce sera le second point. Le péché donne des bornes à la libéralité de Dieu, mais cet obstacle sera levé dans le Ciel ; donc la libéralité de Dieu y sera sans bornes : c'est ce que je ferai voir au troisième point. Voilà tout le plan de ce discours : nul péché, nulle des peines dues au péché, nulles bornes aux récompenses de la vertu.

PREMIER POINT.

Il n'est presque rien qui puisse mieux inspirer un grand désir de la félicité éternelle à une personne remplie de la crainte et de l'amour du Seigneur, que cette parfaite innocence, cet éloignement de toute faiblesse, de toute imperfection, où l'on vivra dans le Ciel. Ces ames véritablement chrétiennes, qui de tous les maux de la vie ne craignent que le péché, qui pleurent amèrement les fautes presqu'inévitables à notre fragilité, qui cherchent dans les plus affreuses solitudes un asile contre les tentations, qui regardent la mort comme un bien, parce qu'elle les doit tirer du péril d'offenser Dieu ; ces ames saintes voient-elles aucun avantage dans les biens célestes dont elles puissent être plus frappées que de l'assurance infaillible de ne plus pécher ?

Mais hélas ! qu'il est peu d'hommes sur la terre capables de goûter cette pensée ! qu'elle fera peu d'impression sur ces ames sensuelles qui passent la vie dans des plaisirs criminels, et qui croient qu'on ne peut allier ensemble la félicité et la vertu ! Cependant il faut avouer que quelque voluptueux

que soit un pécheur, ce n'est pas précisément le péché qu'il aime dans le plaisir. Saint Augustin dit de lui-même, au second livre de ses Confessions, que dans le plus fort de ses débauches il a porté la fureur jusqu'à aimer ce qui était défendu, par la raison qu'il était défendu : mais il se récrie sur ce sentiment comme sur un excès inoui, et qu'il ne peut comprendre : *O monstrum vitæ! ô mortis profunditas! potuitne libere quod non licebat, non ob aliud nisi quia non licebat?* O vie monstrueuse! ô abîme de malice! comment s'est-il pu faire que je me sois plu dans des choses qui n'étaient pas permises, en les envisageant sous ce point de vue? Je suppose que je parle à des Chrétiens qui croient un Dieu et une éternité; cette supposition faite, je dis qu'il n'est point d'homme qui ne trouvât encore plus de plaisir dans le plaisir même, s'il pouvait être séparé du crime. Tandis qu'il vous restera un rayon de foi, quelque soin que vous preniez d'étouffer les reproches de la conscience, vous n'empêcherez jamais que la pensée de Dieu, que le souvenir de la mort, que la crainte de l'Enfer ne vous trouble quelquefois dans vos plaisirs : pour goûter une joie pure, il faudrait pouvoir allier les plus grands plaisirs avec la vertu la plus parfaite.

Or cette alliance se fait dans le Ciel : les Saints y sont comme enivrés de délices; mais cette vie délicieuse ne les déshonore point, elle est encore plus sainte que ne l'a été leur pénitence sur la terre; et par conséquent elle n'est sujette, ni à la crainte qui accompagne les plaisirs de ce monde, ni au repentir, qui est le supplice naturel des voluptés criminelles, ni à la confusion qui les suit.

Mais quand l'innocence ne serait pas en nous-mêmes un aussi grand bien qu'elle l'est en effet, on ne saurait disconvenir qu'il n'est rien de si aimable dans les autres. Il ne se trouve que trop de gens qui aiment le mal, mais on n'en voit guère qui ne haïssent les méchans : on les éloigne de

soi ; on voudrait, s'il était possible, ne lier de commerce qu'avec des personnes irréprochables et d'une vertu reconnue : quelle douceur en effet de vivre parmi des hommes qui ne se permettent rien que ce que les lois les plus saintes autorisent! S'il y avait une ville au monde où tous les citoyens vécussent dans l'innocence, dans la simplicité, dans le désintéressement, avec la douceur et la modération que Jésus-Christ demande aux fidèles ; une ville où il ne se connût aucun des désordres que l'Evangile condamne, où l'on s'entr'aimât d'aussi bonne foi et avec autant de tendresse que chacun s'aime soi-même ; cette ville, Chrétiens auditeurs, de tous les séjours de l'univers ne serait-elle pas le plus charmant ? Mais, hélas ! loin d'y avoir des villes entières où règne cet ordre admirable, à peine trouve-t-on une famille où il soit parfaitement observé. Nous nous faisons souffrir les uns les autres, soit par l'opposition des caractères, soit par l'inégalité des humeurs, soit par la diversité des intérêts.

Voilà le funeste principe de vos chagrins et de vos peines ; vous vivez parmi des hommes, ou imparfaits, ou entièrement vicieux ; vous ne sauriez éloigner de vous tous ceux qui peuvent troubler votre repos. Un enfant n'aura pas la docilité nécessaire, un parent vous déshonorera par sa conduite, un ami vous trahira, un mari sera le tourment d'une épouse, et l'épouse le tourment du mari, des domestiques même vous tiendront dans une continuelle défiance sur leur fidélité.

Quand on ne trouverait pas chez soi toutes ces sources d'inquiétude, on ne peut pas y être toujours renfermé, on voudrait étendre plus loin le commerce de la vie : mais où trouver des sociétés où il y ait du plaisir sans danger ? où trouver des personnes qui sachent joindre la modestie au savoir, la douceur des sentimens à l'asservissement des passions, la discrétion à la piété, la solidité du jugement à la vivacité de l'esprit ?

Outre cela, quelque heureux que vous soyez par le soin que vous aurez pris d'établir le calme de votre ame sur la ruine de vos passions, quelque circonspect que vous paraissiez par votre attention à n'être incommode à personne, vous n'empêcherez pas qu'il ne se trouve dans le monde des gens insociables, ou par leur humeur, ou par leur caractère, ou par leurs manières; des emportés qui s'offenseront de tout, des envieux que l'aspect de la vertu irritera, des médisans qui s'efforceront de la noircir, des esprits malins qui seront toujours prêts à mal interpréter les intentions les plus droites. *Heu mihi!* s'écrie David dans cette vue, *heu mihi! quia incolatus meus prolongatus est, habitavi cum habitantibus Cedar.* Hélas! que je suis malheureux! on a reculé le terme de mon exil, me voici encore parmi les habitans de Cédar: c'est-à-dire, parmi des impies et des avares, parmi des orgueilleux et des inhumains; je suis forcé d'entendre leurs blasphèmes, d'être témoin de leurs sacriléges, d'essuyer leur humeur fière, d'éprouver tous les jours leur dureté: *quia incolatus meus prolongatus est, habitavi cum habitantibus Cedar.*

Jérusalem sainte, bienheureux citoyens du Ciel, on ne doit point entendre parmi vous de pareilles plaintes. Prenez, dit le Prophète, vos habits les plus pompeux, et ne mettez plus de bornes à votre joie: le Seigneur ne permettra jamais que personne se mêle parmi vous pour y porter le déshonneur ou le trouble: *Induere vestimentis gloriæ tuæ, civitas sancti, quia non adjiciet ultrà ut pertranseat per te incircumcisus et immundus.* Vous n'aurez plus auprès de vous d'homme incirconcis, d'homme immonde; nulle part vous ne verrez, ni la malice du cœur humain, ni la fragilité même ou l'ignorance répandre le venin du péché; il n'y aura plus de téméraire, plus d'audacieux qui vous outrage, plus d'envieux qui vous calomnie, plus d'avare qui vous persécute,

plus d'ambitieux qui vous trouble, plus de superbe qui vous méprise : *Nemo læditur*, dit le vénérable Bède, *irascitur nemo, nemo invidet, cupiditas nulla exardescit, nullum ibi desiderium honoris pulsat, aut potestatis ambitio.* La Jérusalem céleste ne sera habitée que par des Saints, que par des hommes guéris de toutes les passions, et ornés de toutes les vertus, détrompés de toutes les erreurs, et remplis de lumière et de charité ; les plus relevés en mérite seront les plus complaisans et les plus humbles ; ceux dont la gloire sera inférieure à la nôtre feront de notre élévation une partie de leur bonheur, et rendront pour nous à Dieu d'éternelles actions de graces ; chacun sera content de son sort et du sort de ses frères. Ce sera pour lors que nous n'aurons véritablement qu'un cœur et qu'un esprit, mais un cœur pur et sincère, un esprit droit et éclairé ; mêmes inclinations, mêmes sentimens, mais inclinations les mieux réglées, sentimens les plus épurés. Nous serons toujours contens de chacun, chacun sera toujours content de nous, et nous n'aurons nous-mêmes jamais de reproche à nous faire. Mon Dieu, que je me promets de plaisirs dans une assemblée si sainte ! si je trouve tant de charme aux entretiens d'un homme vertueux qui allie avec la délicatesse de l'esprit et la maturité du jugement, la plus exacte probité, que sera-ce de n'avoir jamais à vivre qu'avec des personnes de ce caractère, et d'être assuré pour toujours de leur estime et de leur tendresse !

C'est donc un grand bien, mes frères, d'être dans la cité des Saints, puisque le péché en est banni, puisque tous les plaisirs y sont innocens, et tous les citoyens impeccables. Ce premier avantage en attire un second encore plus sensible pour nous : c'est que dans la sainte Jérusalem non-seulement il n'y aura nul déréglement, nul péché ; mais encore on n'y souffrira nulle des peines qui sont dues au péché : c'est le second point.

SECOND POINT.

L'ENDROIT par où je vas vous faire envisager la félicité des Saints, est le plus proportionné à notre intelligence. Nous n'avons rien ici-bas qui nous aide à concevoir les biens ineffables dont ils jouissent; mais pour les maux dont ils sont exempts, hélas! nous ne les connaissons que trop par notre propre expérience. Et comme pour se former quelque idée de Dieu, notre faiblesse n'a pas de ressource plus sûre que de le considérer comme un être exempt de tout défaut : de même, pour comprendre en quelque sorte le bonheur de l'autre vie, la voie pour nous la moins sujette aux illusions est de penser que ce bonheur ne sera troublé par aucun des maux que nous éprouvons. Les douleurs, les maladies, la mort, n'ont été introduites dans le monde, que pour en punir les désordres; tous les maux nous sont venus avec le péché : or comme le péché n'entrera jamais dans le Ciel, tous ces maux en seront bannis éternellement.

Nous voilà, mes frères, tout d'un coup déchargés d'un grand fardeau. Qui pourrait compter toutes les misères dont cette malheureuse vie est assiégée? Tout ce qui altère le corps, tout ce qui afflige le cœur, tout ce qui cause de la honte, tout ce qui donne de l'inquiétude; rien de tout cela n'approchera du séjour des Bienheureux. Combien de difformités dans les corps, combien d'inégalités dans les dons de l'esprit! défauts qui sont comme autant de croix où nous naissons attachés, et que nous ne saurions éloigner de nous : dans le Ciel tous ces défauts seront réparés, la beauté y sera la même dans tous les corps, même régularité dans l'assortiment des membres, même force dans les tempéramens, même vivacité, même pénétration dans les esprits. Vous qu'une naissance obscure jointe à l'indigence rend comme les esclaves des riches, souffrez avec patience la

rigueur de votre servitude, votre sort prendra bientôt une autre face. Dans la cité sainte votre naissance n'aura plus rien d'humiliant pour vous, vous y verrez même dans un rang inférieur au vôtre plusieurs des grands qui vous dominent aujourd'hui. Du moins la faim, la soif, le travail, l'excès du froid, le poids de la chaleur, qui met le comble à vos peines, la pauvreté, qui en est la source inépuisable, tous ces maux seront inconnus dans le Ciel. La saison la plus agréable, les jours sereins, l'air pur, y rendront sans cesse présens les objets les plus propres à réjouir la vue, y joindront à tout ce que les sons ont de plus flatteur, tout ce qu'il y a de plus doux dans les parfums; l'abondance y tiendra la place des besoins, le contentement du cœur la place des désirs, et la joie ne sera interrompue ni par le souvenir du passé, ni par la crainte de l'avenir. Bénissez votre Dieu, sainte cité de Sion, dit le prophète David, parce qu'il ne s'est pas contenté de fermer et de fortifier toutes vos portes, il a encore élevé sur vos frontières les plus reculées comme un rempart de paix, où vous vous rassasierez de la fleur du froment, c'est-à-dire, des plus pures délices, sans être sujette aux allarmes : *Lauda Deum tuum, Sion, quoniam confortavit seras portarum tuarum; posuit fines tuos pacem, et adipe frumenti satiat te.*

Dites-moi, MM., ce qui vous fait aujourd'hui le plus de peine, rappelez en votre esprit tous les sujets que vous croyez avoir de vous affliger. Les maladies, les douleurs les plus vives vous investissent, vous manquez de bien, vous avez des procès à soutenir, on méconnaît votre mérite, ou bien on ne l'emploie pas comme vous le souhaitez. Je ne puis vous promettre la fin de vos maux dès cette vie, peut-être les souffrirez-vous jusqu'au tombeau; mais levez les yeux au Ciel, c'est là que vous serez déchargés, là que les maladies n'auront plus d'accès auprès de vous, là que vous trouverez des trésors, là que vous aurez de l'emploi selon

votre gré, ou plutôt que vous jouirez d'un repos honorable et accompagné de mille plaisirs ; les siècles y passeront comme des momens, et les plaisirs y auront tous les jours un nouveau goût. Mère de famille, vous avez perdu un fils, un mari, une amie qui était votre dernière ressource dans vos malheurs; vous retrouverez toutes ces personnes dans le Ciel, elles vous y attendent pour partager avec vous leur bonheur ; vous y verrez, vous y aimerez tous ceux avec qui vous aurez été unie par des liens légitimes. Enfin votre âge est sur le retour, la vie n'a plus de douceurs pour vous; et cependant la mort vous effraie. Dans la Jérusalem céleste vous jouirez d'une vie qui ne finira point, d'une vie glorieuse et immortelle : *Et mors ultrà non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultrà.*

Si même dès cette vie, c'est une réflexion de saint Jean-Chrysostôme, si dès cette vie, quelque misérable qu'elle soit, il se trouve des personnes qui jouissent d'une paix parfaite ; si, malgré les douleurs et les autres adversités par lesquelles la divine Providence prend quelquefois plaisir d'éprouver les gens de bien, on en voit qui conservent au fond de leur cœur, et qui font même éclater au dehors une joie inaltérable ; que sera-ce lorsque toutes les douleurs, toutes les épreuves auront cessé ? de quel bonheur ne jouirez-vous point dans le Ciel, ames saintes ? Vous supportez avec joie les plus pénibles travaux ; tout ce qui est le plus contraire à la nature, les plus grandes austérités ont pour vous des attraits, parce que l'amour les tempère ; que sera-ce lorsque cet amour sera monté à son comble, et que le temps de la pénitence sera passé ? que sera-ce lorsque vous aurez en vous-même ce qui pourrait adoucir les plus grands maux, et que tous les maux ne seront plus ?

Mais je vous prie, Chrétiens auditeurs, de faire un moment réflexion sur ce que j'ai dit, que non-

seulement tous les maux de cette vie, mais que la mort même n'aura jamais d'entrée dans le Ciel : c'est un avantage qui mérite d'être considéré en particulier, surtout par les grands et par les riches du siècle. On sait qu'il est peu d'hommes, quelque misérables qu'ils soient, qui ne regrettent de mourir ; mais pour ceux que leurs richesses et leurs qualités exemptent de la plupart des maux de la vie, qui peut dire combien la présence de la mort leur fait de peine ? Quel serait votre bonheur, grands du monde, avec quel surcroît de plaisir ne goûteriez-vous pas ces honneurs, ces délices qui vous accompagnent partout, si tout cela ne devait jamais finir, s'il n'y avait point de tombeau pour vous, si vous ne saviez que la mort vous traitera un jour comme elle traite les plus vils esclaves ; qu'elle vous dépouillera, qu'elle vous défigurera, qu'elle vous donnera en proie aux vers et à la pourriture comme les derniers de vos sujets ! Le monde vous estime heureux ; mais quel comble de félicité, si on pouvait affranchir vos plaisirs de cette amertume ! Quand le Ciel n'ajouterait à votre fortune présente que le privilége de cette glorieuse immortalité, ne croiriez-vous pas que la gloire du Ciel serait digne de tous vos désirs ? Etre Roi, être Prince, être les premiers d'un grand royaume, voilà, ce me semble, jusqu'où peut aller votre ambition.

Or je dis que dans le Ciel cette ambition sera entièrement satisfaite. Pardonnez-moi, Seigneur, si parlant de la gloire de vos Saints, je la compare à la gloire des Rois et des Princes de la terre : nous n'avons point d'image plus éclatante pour représenter aux hommes la gloire incompréhensible que vous leur destinez. Je sais que les plus brillantes Cours de l'univers ne sont rien en comparaison de la Cour céleste : mais je dis que dans le Ciel, avec tout ce qu'on peut imaginer de grandeurs et de plaisirs, on ne sera sujet ni à craindre, ni à voir la fin de son bonheur : je dis que le soleil

qui éclaire la cité sainte n'est point un astre mobile qui s'éloigne ou qui se cache après quelque temps, et qui par ses révolutions marque le nombre des jours et des années ; c'est une lumière constante qui ne fait qu'un seul jour, jour qui ne finit jamais : je dis que quelque avancé qu'on soit en âge, on y rajeunira, et que cette seconde jeunesse ne passera point ; en un mot qu'on y jouira d'une santé éternelle, qu'on n'y entendra jamais parler ni de vieillesse, ni de mort : *et mors ultrà non erit.*

Voilà un article de notre foi, MM. : mais n'est-il pas vrai que la plupart des gens, ou ne le croient pas, ou n'y songent guère ? Si on le croyait, si on y pensait, que ne feraient point pour aller au Ciel ces personnes qui par tant de contraintes et d'artifices s'efforcent de retenir je ne sais quelle fleur de beauté que l'âge emporte malgré elles ? que ne feraient point pour aller au Ciel ceux qui craignent si fort de mourir, ceux qui pour vivre un peu plus long-temps se condamnent au régime le plus austère, renoncent presqu'à toutes les douceurs de la vie ? Mon Dieu, vous nous offrez une vie heureuse et éternelle ; et comme si nous nous défiions de vos promesses, comme si nous nous rendions nous-mêmes contraires à nos désirs les plus naturels, nous continuons de vivre comme s'il n'y avait point d'autre vie à espérer.

Passons, s'il vous plaît, au troisième point, qui est le troisième avantage de la cité sainte : avantage qui consiste en ce que n'y ayant nul péché, ni par conséquent nulle des peines dues au péché, il ne peut non plus y avoir de bornes aux récompenses qu'on y prépare à la vertu. C'est le dernier point.

TROISIÈME POINT.

Il est certain qu'il n'est rien de plus naturel à Dieu que la volonté de faire du bien : on peut dire que cette volonté égale au moins son pouvoir ; et

que si rien ne retenait sa bonté, comme rien ne peut arrêter sa puissance, il ne pourrait s'empêcher de nous faire part de ses trésors avec une profusion incroyable. Mais le péché s'oppose partout à cette inclination généreuse. Il y a des gens de bien dans le monde, cela est vrai, il y en a même beaucoup plus qu'on ne croit; mais ils sont partout mêlés avec les méchans : et comme il ne faut qu'un Saint pour empêcher que Dieu ne déploie contre les pécheurs toute la sévérité de sa justice, aussi un seul pécheur est capable de fermer les sources de sa libéralité envers ses amis les plus fidèles. La prière de Moïse liait le bras du Seigneur prêt de foudroyer les pécheurs dans sa colère; mais combien de fois le péché d'un prince, et même d'un simple particulier, a-t-il suspendu les effets de sa protection sur son peuple bien-aimé ?

Non-seulement il y a toujours des méchans parmi les bons, mais dans la plupart même des bons, tandis qu'ils sont sur la terre, quelque tache souille toujours leur vertu, quelque imperfection en ternit l'éclat : de sorte que Dieu ne trouvant pas en eux une pureté proportionnée à l'excellence de ses dons, il est comme contraint de se modérer, et de retenir dans des bornes étroites le penchant qui le porte à se communiquer à ses créatures. C'est pour cela que sainte Thérèse, cette Sainte si judicieuse et si éclairée, disait en gémissant, que, même entre les personnes les plus recommandables par leur piété, il s'en trouvait peu, qui en donnant beaucoup à Dieu, n'accordassent encore quelque chose à la nature; qu'elles tenaient toutes à la terre du moins par quelque lien, et que ce lien était en elles un obstacle aux bienfaits les plus précieux.

Or, MM., dans le Ciel, cet obstacle qui lie en quelque sorte la libéralité divine, ne subsistera plus; la séparation des bons et des méchans aura été faite, toute l'ivraie aura été jetée au feu, la

pénitence ou le Purgatoire auront consumé dans les élus jusqu'aux moindres péchés : concevez donc, s'il est possible, avec quelle impétuosité, avec quelle abondance, telles qu'un torrent rapide, les largesses du Seigneur se répandront sur les Saints. On s'étonne quelquefois de voir avec quelle sévérité Dieu exerce sa justice sur les réprouvés : toutes sortes de tourmens, tous les maux unis ensemble, nul mélange de bien, nulle consolation, nul rafraîchissement, pas une goutte d'eau, pas un moment de relâche, brûler toujours et pour toujours. Dieu d'amour et de bonté, qui vous porte à une si grande rigueur, vous qui êtes le père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation ? Chrétiens auditeurs, c'est que dans l'enfer Dieu ne voit que des objets de haine, et qu'il n'y voit que le seul péché ; sa colère n'y trouve aucun obstacle, pas une larme, pas un seul mouvement de repentir capable de la désarmer ; au contraire tout l'irrite, et l'anime à la vengeance. Si notre Dieu, qui ne sévit qu'à regret, qui par lui-même n'a nul penchant pour la sévérité, qui n'est pas même juste de son fond, comme parle saint Augustin, mais seulement par la nécessité de punir que lui impose notre malice ; si Dieu, qui est la clémence même, use de tant de rigueur lorsque rien n'arrête sa justice, combien sera-t-il magnifique, et avec quelle profusion répandra-t-il ses faveurs, lorsque rien ne s'opposera à sa libéralité, au désir naturel et infini qu'il a de faire du bien ?

J'ai dit que dans la gloire rien ne mettra des bornes aux largesses du Seigneur : j'ajoute que tout le portera à la magnificence, et que sa justice elle-même s'accordera en ce point avec sa bonté. C'est ici une considération qui me donne une grande idée de la récompense des Saints ; et il me semble qu'elle doit produire le même effet sur tout le monde.

Vous avez ouï parler mille fois de la grandeur

de l'ancienne Rome : il est vrai qu'on n'a jamais rien vu qui ait égalé ni l'étendue de son empire, la majesté de son sénat, ni la magnificence de ses bâtimens, ni la splendeur de ses triomphes, ni le luxe de ses jeux et de ses fêtes publiques. Qui pourrait dire combien de provinces on avait dépouillées pour enrichir cette seule ville ? On y avait rassemblé tout ce que le reste du monde avait de plus rare et de plus précieux, ses citoyens étaient parvenus à un degré de puissance qui dans leur idée les mettait au-dessus des Rois. Saint Augustin avoue qu'une des choses qu'il eût désiré avec plus de passion, c'eût été de voir cette capitale de l'univers dans un état si florissant. Mais pourquoi tant de gloire, tant de richesses, tant de prospérités ? Tout cela, MM., si nous en croyons le même Saint, était pour récompenser je ne sais quelles vertus morales dont quelques-uns d'eux avaient donné des exemples. Je ne dis point que ces vertus étaient mêlées d'un nombre incroyable de vices horribles, que ces païens vertueux étaient superbes, avares, ambitieux : je dis que ces vertus n'étaient elles-mêmes que des vertus spécieuses; que n'étant point animées par la grace, ce n'était tout au plus que des ombres et des fantômes de vertu : cependant le Seigneur ne les a pas laissées sans récompense, et vous voyez avec quelle profusion de biens temporels il a payé des actions si imparfaites, et qui n'étaient point rapportées à sa gloire. Que fera-t-il donc lorsqu'il voudra récompenser des vertus tout à la fois héroïques et surnaturelles ?

Représentez-vous les tourmens horribles que douze ou treize millions de martyrs ont soufferts pour l'amour de Jésus-Christ; rappelez-vous tous ces princes, tous ces grands du monde, qui ont sacrifié leur fortune, leurs espérances et leur vie même au désir de plaire à Dieu ; combien de jeunes Vierges ont préféré une mort cruelle et ignominieuse à tout ce que la passion, jointe au

faux zèle des tyrans, pouvait leur offrir d'honneurs et de biens pour les séduire; combien de mères ont exhorté leurs propres enfans à se laisser déchirer et brûler tout vifs, et les ont présentés elles-mêmes aux bourreaux qui les cherchaient pour les égorger; jetez les yeux sur ces vastes solitudes où l'on a vu jusqu'à quatorze ou quinze mille solitaires vieillir sous la haire et sous le cilice, passer les soixante et quatre-vingts années dans une pénitence dont le seul récit nous effraie : repassez dans votre esprit ces prodiges de force et de constance dont les fastes de nos Saints sont remplis, les héritages vendus et distribués aux pauvres, les couronnes, les empires abandonnés pour embrasser une vie obscure, la virginité conservée au milieu des cours les plus corrompues, conservée même jusque dans la couche nuptiale par des personnes du premier rang; tant de victoires signalées sur les plus violentes passions, tant de sacrifices pénibles à la nature, où le cœur partagé en quelque sorte entre Dieu et les objets les plus tendres, s'est comme laissé déchirer pour obéir à la loi. Rien de tout cela n'a été récompensé sur la terre : c'est dans la gloire que le Seigneur s'est réservé de couronner des vertus si parfaites et si coûteuses; c'est là qu'il doit combler les désirs de ces grandes ames que les charmes de cette vie n'ont pu éblouir, que les plaisirs du monde n'ont pu corrompre, que l'éclat du diadème n'a pu séduire; c'est là qu'il doit reconnaître ces fidèles serviteurs qui l'ont aimé sans réserve et sans relâche, qui se sont consumés pour sa gloire, prêts de donner mille vies plutôt que de lui déplaire. Ce Dieu si riche, si bienfaisant, si libéral à payer les fausses vertus des infidèles, à faire du bien à ses plus mortels ennemis; que fera-t-il pour ses élus, pour ses Saints, pour ses favoris? Ce qu'il fera, MM.? J'ose dire qu'il ne gardera aucune mesure dans la récompense qu'il leur donnera; non-seulement il partagera avec eux tous ses biens, mais encore i,

se livrera lui-même : Je serai votre récompense[1], nous dit-il par son Prophète : *Ego ero merces tua magna nimis.* Cette communication que Dieu fera de soi-même aux Saints, se fera par la connaissance ; et elle sera telle qu'elle produira en eux une parfaite ressemblance avec la Divinité : *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.* Comme nous le verrons tel qu'il est, nous serons semblables à lui, impeccables comme lui, impassibles, immortels, libres, puissans comme lui ; nous partagerons en tout et pour toujours avec lui son bonheur ; *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.* De plus, cette vue de Dieu fera naître dans l'ame des extases, des transports de joie et d'amour, dont toute l'éloquence humaine ne saurait exprimer ni la force ni la douceur. Ce que je vous en dirai ne vous en donnera qu'une légère conjecture.

Lorsqu'il plaît à Dieu de soulager ses serviteurs dans les travaux de cette vie, il rend sensibles à leur esprit certaines lumières qui leur découvrent ou quelque perfection divine, ou quelque vérité chrétienne. Ces lumières, quelque brillantes qu'elles puissent être, sont toujours mêlées de beaucoup d'obscurité ; ce sont des graces qui augmentent la foi, mais qui ne changent pas sa nature, qui est d'être sombre et ténébreuse : néanmoins ces divines illustrations procurent à l'ame des plaisirs si grands, que quand il n'y aurait pas de bonheur éternel à espérer, tous ceux qui les ont éprouvées protestent qu'ils n'hésiteraient pas à les préférer à toutes les douceurs de cette vie. Un saint François de Borgia, qui avait quitté de si grands biens et de si grandes espérances, par un seul quart d'heure passé devant le Seigneur se croyait payé avec usure de tout ce qu'il avait laissé au monde, et ne sortait de la prière qu'avec peine et qu'après plusieurs heures. Un saint Antoine au milieu de son désert, lorsque le soleil ramène la joie au reste des hommes, se plaint qu'il vient

troubler la sienne en interrompant son entretien avec Dieu. Une sainte Thérèse après avoir long-temps cherché des expressions pour faire entendre ce que les faveurs célestes opéraient dans son ame, a reconnu que ces faveurs ainsi que leurs effets étaient ineffables : tout ce qu'elle en pouvait dire, c'est qu'elles lui faisaient perdre le goût de tous les autres plaisirs; que depuis qu'il avait plu à Jésus-Christ de lui faire voir quelques rayons de cette clarté dont il est environné dans le Ciel, tous les astres et le soleil même ne lui semblaient répandre que des ombres sur la terre; que tous les hommes ne paraissaient à ses yeux que comme de tristes fantômes; qu'il s'en fallait peu qu'elle ne mourût de douleur lorsque ces sortes de délices lui étaient soustraites; et que quand elle y était replongée, elle était sur le point de mourir de joie.

Que sera-ce donc, ô mon Dieu, lorsque toutes les ténèbres étant dissipées, et tous les voiles tirés, nous vous verrons tel que vous êtes, tel que vous vous voyez vous-même ? Quel torrent de voluptés, lorsque vous déploierez tous vos trésors; lorsque toutes vos perfections paraîtront dans leur plus grand jour, lorsqu'on sera frappé en même temps de tout leur éclat ! Quel plaisir de contempler cet Etre immense, éternel, incompréhensible; cet Etre qui est la source de tous les autres, qui les renferme tous, et qui est infiniment élevé au-dessus de tous ! de voir clairement en lui, et sans crainte d'illusion, toutes les vérités naturelles et surnaturelles, les causes de tous les effets, les raisons de tous les événemens, tous les desseins, tous les ressorts de la Providence ! Mais quelle douceur de pénétrer jusque dans le cœur de Dieu, d'y découvrir les pensées amoureuses, les tendres sentimens qu'il a daigné avoir pour nous durant toute l'éternité ! Quelle douceur de se convaincre par ses propres yeux qu'on est aimé du Seigneur; et de lire dans son sein le décret

immuable qu'il a formé de nous aimer éternellement !

Mon Dieu, d'où vient en nous tant de froideur, tant de lâcheté ? De pareils avantages ne méritent-ils que des mépris ? Quoi ? cette innocence aimable et paisible, cette société si heureusement assortie entre les personnes les plus accomplies, cet éloignement de toutes sortes de maux, cette précieuse immortalité, le comble des biens, ces derniers efforts de la toute-puissance et de la libéralité divine, le séjour de la gloire, le chef-d'œuvre du Créateur, le palais digne de la grandeur et du pouvoir d'un Dieu à qui le Ciel et les étoiles n'ont coûté qu'une parole, pour qui le retour assidu de l'aurore, le cours réglé du soleil, l'arrangement stable de la nature, n'a été qu'un jeu : tant de beautés, tant de richesses offertes par le Créateur, et tant d'indifférence de notre part pour ses offres, quel contraste humiliant pour nous! Saint Grégoire le grand, le vénérable Bède, le Cardinal Bellarmin, et plusieurs autres Docteurs, assurent que dans le Purgatoire, il y a un lieu particulier où l'on ne souffre point d'autre peine qu'un désir extrême de posséder Dieu ; et que ce lieu est destiné pour les ames qui dans cette vie n'ont pas assez désiré un si grand bien. S'il y a un Purgatoire, mes frères, pour ceux qui n'ont souhaité que froidement la félicité éternelle, à quel supplice doivent s'attendre ceux qui ne daignent pas même y penser, qui ne font rien pour y parvenir, qui regardent comme une chimère ce qu'ils en entendent dire, ceux enfin qui préféreraient le frivole avantage de vivre éternellement sur la terre à tous les biens de la céleste patrie ? Car il faut l'avouer, le monde est plein de gens qui renonceraient sans peine à tous les droits qu'ils ont sur le Ciel, s'ils étaient assurés de n'aller point en Enfer. Vous-même examinez-vous sur ce point. Vous inquiéteriez-vous beaucoup de voir Dieu, si vous pouviez être éternellement ce que

vous êtes ? N'est-il pas vrai qu'en ce cas la demeure des Saints n'aurait pas de grands attraits pour vous ? Cela est étrange sans doute : mais voyez ce qui l'est encore plus. Non-seulement nous aimerions mieux vivre toujours sur la terre, que de vivre éternellement dans le Ciel ; mais ce peu de vie dont nous jouissons, toute fragile, toute bornée qu'elle est, nous la préférons à la félicité éternelle. Dans le choix que nous avons de posséder durant quelques jours je ne sais quel bonheur, ou d'entrer dans peu de jours dans un bonheur qui n'aura jamais de fin, nous nous déterminons de sang-froid pour cette félicité vaine et passagère, nous n'hésitons pas à perdre des biens que la mort ne pourra jamais altérer, nous choisissons de ne voir jamais la patrie céleste, seule digne de nos désirs : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem*. Ils ont compté pour rien la terre promise, la terre de bénédiction, l'héritage des enfans de Dieu, le prix de tant de travaux, l'objet de tant de vœux et de tant de larmes : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem*.

Grands Saints qui êtes déjà dans la gloire, que pensez-vous d'un aveuglement si déplorable ? Vous voyez, vous possédez ce que nous devons espérer de posséder un jour avec vous, vous savez de plus ce qui nous lie à la terre. Oui, MM., les Saints déplorent notre folie : Hélas, disent-ils, insensés que vous êtes ! si vous saviez ce que vous pouvez acquérir dans le peu de temps que Dieu vous donne, et que vous laissez couler sans fruit ; si vous connaissiez ce que vous pouvez acheter avec cet argent qui se rouille dans vos coffres : si vous pensiez en quelle brillante Cour vous donnerait entrée un peu de retraite et de solitude ; si vous voyiez comme nous par quelles délices on récompense quelques jeûnes, par quels parfums, par quels concerts on paye quelques jours de pénitence ; quels seraient vos efforts pour mériter une place dans la céleste Jérusalem ! Vous nous appelez Bienheureux ; nous le sommes en

effet plus que vous ne sauriez croire, plus que nous ne le saurions dire, plus que nous ne l'avions espéré. Mais vous, que vous êtes malheureux de renoncer pour le plus vil intérêt à un bonheur si grand! Il ne dépend que de vous d'être ce que nous sommes, et plus encore que nous ne sommes: vous avez la clef du Ciel entre les mains, vous pouvez vous en ouvrir les portes, vous y placer au rang que vous voudrez, vous y procurer une couronne aussi riche que vous l'ambitionnerez; et vous différez à profiter de votre avantage! Que ne ferions-nous point si nous étions encore ce que vous êtes; et vous-mêmes que ne feriez-vous pas, si avec le temps qui vous reste vous aviez les connaissances que nous avons?

Prenez confiance dans le Seigneur, ames saintes, dont la vie est un exercice continuel de pénitence et d'austérité, laissez le monde vous témoigner une vaine et une fausse compassion, ne vous lassez point de pleurer et de souffrir; vous n'en sauriez assez faire pour arriver où nous sommes parvenus. *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* Vous qui êtes dans l'affliction, et que la Providence a comme donnés en proie aux persécutions, aux maladies, à l'indigence, gardez-vous de vous plaindre: le Seigneur ne pouvait mieux vous marquer qu'il vous aime. Nous voyons les triomphes qu'on prépare à votre persévérance; que d'honneurs pour un travail passager, que de gloire pour une humiliation légère! *Gaudete et exultate.* C'est peu de souffrir sans murmurer; quelque grands que soient vos maux, vous avez sujet de vous réjouir et de rendre publique votre joie, dans l'espérance du bonheur infini que ces mêmes maux vous procureront: *Quoniam merces vestra copiosa est in Cœlis.* Grands Apôtres, glorieux Martyrs, invincibles Confesseurs, Vierges pures, illustres Anachorètes, charitables protecteurs des hommes qui sont encore dans le péril; ce n'est pas assez

de vos conseils ni de vos exemples, nous avons encore besoin de vos prières : vous connaissez notre faiblesse, et les forces de nos ennemis : obtenez-nous les secours que vous savez nous être nécessaires, obtenez-nous la grace d'avoir toujours devant les yeux, et ce que vous avez fait pour Dieu, et ce que Dieu fait maintenant pour vous ; afin que vos exemples nous apprennent comment nous devons vivre, et que l'espoir de votre récompense nous anime à vivre comme nous devons. Ainsi soit-il.



1er SERMON

POUR LE JOUR

DES MORTS.

Si quis sermonem meum servaverit, mortem non gustabit in æternum.

Celui qui obéira à ma parole, ne sentira jamais les effets de la mort. (*Joan.* 8.)

La mort, quelque terrible qu'elle soit en elle-même, n'a rien d'effrayant pour le Chrétien vertueux, soit parce que le cours de sa vie ne lui présente rien qui puisse l'allarmer, soit parce que le terme de ses jours lui découvre tout ce qui peut ranimer ses espérances.

Saint Augustin se fait une question assez curieuse au troisième livre de la Cité de Dieu, chapitre quatrième ; il demande pourquoi Dieu nous ayant affranchis du péché par les mérites de sa mort, il ne nous a pas délivrés en même temps de la mort, qui n'avait été introduite dans le monde que pour être un châtiment du péché. Il se répond à lui-même que c'est pour éprouver davantage notre foi, et l'espérance que nous avons d'entrer par la résurrection dans une vie immortelle. On pourrait peut-être encore dire que le Seigneur en nous exemptant de la crainte de mourir, aurait d'une part ôté aux ames faibles un des plus puissans motifs de se détacher des biens terrestres et passagers, et d'autre part aux grandes ames la plus belle occasion de signaler leur amour. Si Jésus-Christ en mourant pour nous, nous avait rendu

le privilége de notre immortalité, il se serait privé lui-même de la gloire qu'il a reçue par la constance de tant de Martyrs ; et je ne sais si nous aurions vu les déserts peuplés de tant d'illustres Solitaires, qui ont méprisé, à la seule vue du tombeau, tout ce qu'ils prévoyaient que la mort leur devait ravir.

Quoi qu'il en soit, la mort, cette peine de la désobéissance d'Adam, qui nous est restée après l'expiation de son crime, ne fait point de tort à la gloire du Rédempteur. Il est vrai qu'il n'a pas entièrement détruit la mort ; mais pour rendre complet le prix de la rédemption, c'était assez qu'il la vainquît, cette mort, qu'il la désarmât, et qu'il lui ôtât tout ce qu'elle avait d'amer ; c'était assez qu'à l'égard de l'homme qui doit s'unir à son Dieu expirant sur la croix, la mort n'eût plus rien de pénible ni de rebutant, et que loin d'être un supplice pour le juste, il y pût recevoir la première récompense de sa fidélité. Il me semble, Chrétiens auditeurs, que la grace de Jésus-Christ a produit cet effet, et qu'elle le produit encore tous les jours. C'est ce que Jésus-Christ lui-même nous veut faire entendre, si je ne me trompe, par les paroles de l'Évangile que j'ai proposées : *Si quis sermonem meum servaverit, mortem non gustabit in æternum.* Il ne dit pas précisément que celui qui obéira à sa parole ne mourra jamais, mais qu'il ne sentira jamais les tristes effets de la mort, et qu'il n'en goûtera point l'amertume. Il m'est aisé, MM., de justifier la vérité que je tire de ce texte. Je fis voir, il n'y a pas long-temps, le bonheur qui accompagne la vie des Chrétiens vertueux ; j'entreprends de vous montrer aujourd'hui qu'ils meurent encore plus tranquillement qu'ils n'ont vécu, et que comme la grace applanit toutes les difficultés qui se rencontrent dans la pratique de la piété, de même la piété pratiquée avec persévérance adoucit tout ce qu'il y a de plus rude et de plus insupportable dans la mort. Ne m'abandonnez pas, divin Esprit, dans une occa-

sion qui me paraît si avantageuse pour la sanctification de ceux qui m'écoutent; ayez égard aux prières de Marie, dont nous employons le crédit auprès de vous, et que nous allons saluer avec l'Église : *Ave, Maria.*

Il est difficile de persuader aux pécheurs que la vie des Saints est une vie heureuse, mais il me semble que tout le monde est assez persuadé qu'ils goûtent à la mort les douceurs d'une paix parfaite. C'est pour cela que les plus impies, qui ont tant d'horreur de vivre comme les fidèles serviteurs de Dieu, souhaitent néanmoins de mourir comme eux : *Mortem spiritualium optant sibi etiam carnales, quorum tamem vitam abhorrent,* dit saint Bernard. Et en effet, la chose est si claire et si visible, que pour peu qu'on y veuille faire réflexion, on ne peut manquer d'être convaincu de la vérité. Deux vues occupent entièrement l'esprit d'un homme qui sent approcher sa dernière heure. Comme il se trouve alors entre le temps et l'éternité, toutes ses pensées se partagent entre le temps qui va finir, et l'éternité qui va commencer pour lui. Il jette un regard sur ce qu'il a été, et un autre sur ce qu'il doit être; et selon ce qu'il voit dans le passé, et ce qu'il prévoit dans l'avenir, il se trouve plongé dans la douleur ou dans la joie. Cela supposé, je dis que la mort, quelque terrible qu'elle soit en elle-même, n'offre rien au chrétien fidèle qui puisse le troubler; parce que de quelque côté qu'il porte la vue, sur le temps passé et sur le temps à venir, il ne découvre rien qui soit capable de l'affliger, rien qui ne soit propre à le consoler. S'il envisage le passé, il n'a aucun sujet de craindre la mort : je vous le ferai voir dans le premier point de ce discours. S'il considère l'avenir, il a sujet de désirer la mort : je le prouverai dans le second point. Ce sera tout le fond de cet entretien.

PREMIER POINT.

Il est certain que la perte de tout ce qu'on a aimé sur la terre, et de tout ce qu'on a possédé avec attache, est ce qui rend si amère aux lâches chrétiens, non-seulement la présence, mais même la seule pensée de la mort. Si l'on n'estimait rien ici-bas, ou qu'on pût emporter avec soi ce qu'on estime, on aurait aussi peu de peine à sortir du monde, qu'on en a à quitter un édifice ruineux pour passer dans un asile assuré où l'on porterait avec soi tout ce qu'on a de plus précieux. Or, MM., les véritables chrétiens ont certainement ce double avantage : ils ne laissent rien en mourant que ce qu'ils ont toujours méprisé et toujours haï durant la vie, et ils partent chargés de tout ce qu'ils ont jugé digne de leur estime et de leur amour.

Ce que la mort présente d'abord de plus frappant, c'est la séparation de l'ame et du corps, c'est la rupture de ces liens si étroits et si anciens qui unissent la chair à l'esprit. Quelle douleur pour une personne mondaine de voir l'instrument chéri de ses plaisirs se dissoudre, et devenir la proie des vers et de la corruption ! L'homme de bien souffre sans peine cette disgrace, il la regarde même comme un vrai bonheur. Vous savez que sa vie s'est passée dans une guerre continuelle avec son corps, qui ne lui a point donné de trève ; et qu'à son tour il l'a combattu sans relâche, de peur d'être accablé par ses révoltes : par conséquent, loin d'appréhender que la mort le délivre d'un tel adversaire, il a lieu de le souhaiter, et de se réjouir lorsqu'il succombe en effet. Quelle plus grande joie que de voir finir une guerre aussi rude et aussi périlleuse, et de la voir finir par la défaite entière de son ennemi ! Je sais qu'un pareil triomphe n'a rien de flatteur pour les hommes charnels, qui accordent tout à leurs passions, et qui tous les jours se laissent vaincre sans rendre même de

combat : mais aux yeux de ceux qui vivent selon l'esprit, la prochaine destruction de leur corps est un trophée agréable.

Pour les honneurs, les richesses, et les autres dons de la fortune, les fidèles chrétiens en ont toujours eu un si grand mépris, qu'ils ne peuvent regarder comme un mal la perte qu'ils en doivent faire en mourant. Les uns s'en sont déjà défaits de leur plein gré, et ont cru, en les abandonnant, laisser au monde une dépouille funeste; les autres ne s'en sont conservé l'usage que pour en faire part à leurs frères, que pour les distribuer à ceux qui étaient dans le besoin : toute leur étude a été d'en détacher leur affection; toujours ils ont été disposés à les rendre à celui qui les leur avait donnés; ils se sont plaints même d'être chargés de cette administration, qu'ils regardaient comme étrangère; ils ont envié le bonheur des pauvres, ils ont même été pauvres d'esprit, c'est-à-dire, par leur désir et par leur volonté. Vous savez, MM., que ces hommes qui semblent n'être nés que pour souffrir, et qui ne possèdent rien dans la vie de tout ce qui la peut rendre agréable, vous savez que ces malheureux ont peu de peine à mourir; la mort est même extrêmement douce pour eux, dit saint Isidore, et ils l'attendent comme un temps de repos et de consolation : *O mors! quàm dulcis es miseris, quàm suavis amarè viventibus, quàm jucunda tristibus atque lugentibus!* Cependant comme les hommes les plus misérables, les plus dépourvus des biens temporels, ne sont pas toujours ceux qui en font le moins de cas, ils peuvent encore s'attacher à la terre par le désir et par l'espérance d'une meilleure fortune. Mais les Saints en renonçant aux richesses, ont quitté jusqu'au désir d'en acquérir; de plus ceux d'entre eux qui vivent dans l'abondance, se rendent la possession de leurs biens inutiles, en se retranchant volontairement les délices et les commodités même de la vie. Peut-on douter qu'ils ne

sortent du monde avec encore moins de regret que ceux qui n'y ont eu pour partage qu'une pauvreté involontaire ?

C'es trop peu dire, mes frères, que d'assurer qu'ils n'ont aucun regret de perdre ce qu'ils ont toujours méprisé. Combien sentent-ils de satisfaction d'avoir toujours méprisé ce qu'il leur fallait perdre ! Tout le temps de cette vie malheureuse n'est, à proprement parler, qu'une nuit sombre. Quoique la foi nous présente tous les caractères de la vérité dans chaque mystère qu'elle nous enseigne, nous n'apercevons cette vérité mystérieuse qu'à travers bien des voiles obscurs et semblables aux ténèbres de la nuit. Dans cette obscurité les justes et les pécheurs marchent par des voies tout opposées, mais ni les uns ni les autres ne voient encore le terme où ces routes doivent aboutir. Les méchans s'applaudissent d'avoir pris la voie la plus facile, et ils se flattent qu'ils n'auront pas lieu de s'en repentir. Les bons sont persuadés d'avoir choisi la voie la plus droite et la plus sûre; mais quelque espérance qui les soutienne dans leur marche, ils n'entrevoient que fort obscurément le lieu où elle les doit conduire. Au dernier jour du voyage, lorsqu'on est sur le point d'arriver au terme, les choses commencent à s'éclaircir. La mort, que les saints Pères ont appelée l'aurore de l'éternité, découvre aux uns leurs erreurs, et fait voir aux autres que leur espérance n'a pas été vaine; et que s'il fallait recommencer, ils devraient reprendre le même chemin. Quelle joie à ce moment, où toutes les illusions du monde, tous les vains enchantemens de la volupté s'évanouissent, où la vanité des objets périssables se rend sensible; quelle joie de voir clairement qu'on a eu raison de se détacher de tout, et qu'une conduite contraire n'eût été qu'une grossière imprudence ! Quelle joie de reconnaître qu'entre deux partis, dans l'affaire la plus importante, l'on a évité l'écueil d'un mauvais choix, l'on a heureusement

franchi un pas si glissant et si dangereux; qu'enfin l'on ne s'est point laissé surprendre par les dehors de ce faux bonheur qui en a trompé tant d'autres! *Verè mendaces erant montes, et altitudines montium*, dit-on alors avec le Prophète : Il est donc vrai, et je n'en puis plus douter maintenant, que ce grand monde, ces grandes richesses, ces emplois, ces dignités, ces hautes montagnes qui semblaient toucher au ciel, et où l'on croyait voir la source de la souveraine félicité, il est donc vrai que tout cela ne pouvait mener qu'à d'horribles précipices! Je l'avais bien toujours pensé, qu'il n'y avait rien sur la terre qui méritât nos empressemens; m'en voilà parfaitement convaincu : tout ce que j'ai abandonné ne méritait pas en effet d'être retenu; le monde nous trompait par ses promesses si avantageuses, et je ne me suis point trompé en les méprisant. Quelle joie, encore une fois, pour cette ame pieuse, de voir qu'elle s'est détachée volontairement, et que pour plaire à celui qui la doit juger, elle s'est détachée depuis long-temps de tout ce que la mort lui va ravir pour toujours! qu'elle s'est fait un mérite de la nécessité inévitable d'abandonner tôt ou tard tout ce qui peut attacher un cœur à la vie! qu'elle a en quelque sorte prévenu cette triste séparation qui fait le supplice des hommes mondains, lorsqu'elle a renoncé par avance pour l'amour de son Dieu à tout ce qu'on aime et qu'on estime le plus dans le monde! S'il est vrai qu'il n'est point de chrétien qui à l'heure de la mort ne voulût avoir vécu éloigné des plaisirs et des vains honneurs du siècle, quelle consolation d'avoir en effet pratiqué cette abnégation, que tant d'autres désireront éternellement, mais en vain, d'avoir pratiquée!

Si la vue des plaisirs et des biens de la vie ne fait aucune peine au véritable chrétien, quand il les faut quitter à la mort; si même il les quitte avec joie, parce qu'il en a connu et méprisé la vanité; le souvenir des travaux où il s'est engagé

pour Jésus-Christ, le souvenir d'une vie passée dans la pénitence, d'une vie qui n'a été qu'une suite de bonnes œuvres et d'exercices de piété ; combien, dis-je, ce souvenir lui fournira-t-il de pensées consolantes ! Il faut avouer, Chrétiens auditeurs, qu'une vie sainte et mortifiée fait sur l'esprit des hommes des impressions bien différentes, selon le point de vue d'où on l'envisage. A la considérer du moment qu'elle commence, c'est quelque chose de bien affreux que trente ou quarante ans de solitude et de contrainte, trente ou quarante ans de combats contre tous les désirs et toutes les inclinations de la nature : combien d'ames se sentent rebutées à cette vue, et perdent le courage, si nécessaire pour avancer dans les voies du salut ! Mais cette même vie regardée dès l'instant qu'elle finit, du lit de la mort ; qu'on la trouve agréable, et qu'elle paraît digne d'envie aux yeux même des plus libertins !

C'est alors qu'on entend ces paroles si ordinaires aux personnes les plus mondaines dans leurs derniers combats avec la mort : Mon Dieu, si je pouvais recommencer, si j'avais à prévoir ce que je vois aujourd'hui ! Hélas ! que vous m'auriez aimé, Seigneur, si dès ma première jeunesse vous m'aviez ôté les moyens de vivre dans le luxe et dans les délices ! Ah ! qu'il vaudrait bien mieux pour moi que j'eusse suivi la pensée qui me portait à chercher la solitude ; et à passer mes jours dans un éloignement entier de tous les plaisirs ! Que je sentirais bien moins d'amertume à rendre le dernier soupir dans un désert et sous un cilice, que sous ces riches lambris, que dans ce lit si pompeusement paré !

Mais si cette même pénitence, qu'ont toujours dédaignée les ames délicates et voluptueuses, leur paraît alors si digne d'envie, quelle joie pour ceux qui l'ont embrassée, qui l'ont soutenue jusqu'au bout avec tant de courage et tant de constance ! Peut-on douter que leur joie ne soit pure et entière

à proportion que les austérités ont été sensibles et continuelles, que la solitude a été écartée et inaccessible, que la mortification des sens, de toutes les passions, de tous les désirs, a été longue et exacte ? Ce grand nombre d'années composées de tant de jours, ces jours dont tous les momens ont été mis à profit, et rendus précieux par la pratique de mille exercices de religion, de tant d'œuvres saintes, de tant de vertus sublimes ; tout cela se présente à la mémoire comme un riche trésor, comme un amas inestimable de biens spirituels qu'on a acquis, qu'on fera infailliblement passer dans l'autre vie, pour y être le prix d'un royaume immense, où l'on régnera éternellement. *Ingredieris in abundantia sepulcrum :* Dieu soit loué à jamais, nous n'entrerons point au tombeau nus et dépouillés, comme le commun des hommes, nous ne laisserons point à d'autres le fruit de nos travaux et de nos peines. Ce sont ici des biens qu'on doit emporter avec soi, qu'on ne peut pas même partager avec ceux qui nous survivent.

C'est à ce moment, que rappelant avec un plaisir ineffable les grandes promesses qui ont été faites aux vrais serviteurs de Dieu, une ame sainte aperçoit dans le cours de sa vie toutes les vertus auxquelles les plus grandes récompenses ont été destinées ; elle y voit, et cette humilité qui doit être exaltée, et ce détachement à qui le royaume du ciel appartient, et ces larmes qui doivent être changées en une consolation éternelle, et cette pureté à qui la vue de Dieu est assurée, et cette abnégation qui recevra le centuple, et toutes ces œuvres de miséricorde pour qui le Paradis a été préparé dès la naissance du monde. Quelle satisfaction plus sensible pour elle, quand elle considère que la gloire éternelle lui est due par tant de titres différens ! qu'on la donne pour un verre d'eau, et qu'elle a tout donné pour s'en rendre digne ! qu'on y a droit pour avoir observé les commandemens, et qu'elle a embrassé jusqu'aux

onseils les plus difficiles ! que les derniers venus ne sont pas exclus du salaire, et qu'elle a porté le poids du jour et de la chaleur ! *Egredere*, disait à cette vue le grand Hilarion, *egredere, anima mea; quid times? Septuaginta annis servivisti Deo, et adhuc times?* Courage, mon ame, nous n'avons rien à craindre, et nous avons lieu de tout espérer. Voilà soixante et dix ans de mortifications et de prières presque continuelles. Il y a soixante et dix ans que tu veilles, que tu jeûnes, que tu souffres, que tu vis dans le travail et dans le silence. Le démon ne peut t'accuser d'avoir attendu l'extrémité pour songer à ton salut. On ne te reprochera point de n'avoir réservé à Dieu que le rebut de tes derniers ans, puisque tu lui as consacré tous tes jours depuis l'enfance. Ce n'est pas un désir stérile de changer de vie, ni un repentir d'un moment que tu vas offrir à ton redoutable Juge, c'est toute ta vie, c'est près d'un siècle de services, et d'une inviolable fidélité. Oui, durant l'espace de près d'un siècle tu as fait la guerre à tes passions, tu as tout refusé à tes appétits, tu as fui tout ce qui pouvait flatter tes sens, tu as persévéré malgré toutes les contradictions de la nature, malgré tous les efforts de l'enfer, dans une entière abnégation de toi-même. *Egredere; quid times? Septuaginta annis servivisti Deo, et adhuc times?* Sors, sors; que crains-tu? Après une pareille vie, toutes tes craintes ne sont que de vaines frayeurs, que des terreurs frivoles.

Il est impossible, mes frères, de bien concevoir la douceur que ces réflexions porteront dans l'ame fidèle. Mais considérons de plus qu'à ce dernier moment notre vie se présentera à nos yeux, et que sans doute elle excitera dans nos ames des mouvemens bien opposés. Je ne dis pas qu'à l'heure de la mort la plupart des objets vous paraîtront entièrement changés; que des fautes que vous regardez comme légères se montreront comme des fautes énormes; que vous vous étonnerez d'avoir

vu de la difficulté dans ce que vous trouvez aujourd'hui impraticable, que vous ne pourrez comprendre par quel enchantement ce que vous avez aimé dans les créatures vous a fait renoncer à l'amour de Dieu : je dis seulement que toute votre vie s'offrira à votre mémoire telle qu'elle aura été; et qu'elle se peindra à vos yeux avec tant d'énergie, que malgré vous toutes ses parties attireront tous vos regards. Mais enfin qu'est-ce que représentera cette image, si ce n'est ce que nous avons fait jusqu'à présent, ce que nous faisons tous les jours, et ce que nous ferons jusqu'à la mort? Dans le temps déjà écoulé nous verrons beaucoup de péchés, presque point de pénitence; quelques confessions, mais peu de douleur, point d'amendement, beaucoup de rechûtes, un grand attachement au monde, un grand amour de nous-mêmes, une grande attention pour tout ce qui passe avec le temps, un oubli de l'éternité pour le présent. Croyez-vous que cette vie tiède, cette vie partagée, et si inégalement partagée entre Dieu et le monde, ces longues journées consacrées à l'oisiveté et aux divertissemens, ces prières si rares, si courtes, si froides, croyez-vous que tout cela s'offrant alors à votre esprit, forme un spectacle bien propre à vous réjouir ou à vous consoler? Malheureux et insensés que nous sommes! peut-être que notre plus grand soin, notre unique étude est d'éloigner de nous tout ce qui pourrait nous donner quelque satisfaction à la mort, c'est-à-dire, d'éviter tout ce qui peut crucifier notre chair, et exprimer dans nos membres l'image d'un Dieu mourant.

Quoi, mes frères! nous savons indubitablement quel effet doit produire notre vie envisagée dans le dernier moment qui la doit terminer; nous savons ce qui nous doit rendre ce terme agréable, ce que nous souhaiterions d'avoir fait, ou de n'avoir pas fait; pourquoi donc ne prenons-nous pas des mesures afin qu'alors nous puissions être

contens de tout, ou que du moins il ne se rencontre rien qui nous afflige? Comment ne pensons-nous point à faire quelque chose de grand, de généreux, d'héroïque, dont l'éclat puisse embellir le tableau qui nous doit être présenté au lit de la mort? comment chaque jour n'y ajoutons-nous point quelque nouveau trait, quelque ornement qui l'enrichisse, et qui en relève la beauté? pourquoi au contraire nous faisons-nous un plaisir d'en déranger l'ordonnance, d'en ternir les couleurs, de le dégrader enfin, et de le mettre dans une situation qui nous donne de la honte, qui nous fasse horreur, qui nous désespère? En voilà assez, ce me semble, pour faire voir que si à l'heure de notre mort toutes nos réflexions s'arrêtaient sur le temps passé, les Saints n'auraient pas sujet de la craindre. Mais ils ne peuvent s'empêcher de jeter encore les yeux sur l'avenir, où ils découvrent d'abord un redoutable jugement, et une éternité encore plus redoutable. Il est bien difficile de demeurer tranquille dans l'attente de deux objets de si grande importance : je prétends néanmoins que loin que cette pensée allarme les fidèles serviteurs de Dieu, elle ranime leur espérance, et met le comble à leur joie. Ce sera le sujet du second point.

SECOND POINT.

S'IL est vrai, comme l'assure saint Augustin au Psaume cinquante-septième, s'il est vrai que le baptême est comme une conception spirituelle, par laquelle nous entrons dans le sein de l'Église, pour y être formés par la doctrine de Jésus-Christ, on ne peut douter que la mort ne soit en quelque sorte la naissance de tous les chrétiens, puisque ce n'est qu'alors qu'ils passent du sein de leur mère dans l'éternité. Selon cette même pensée, saint Grégoire de Nisse faisant présider la mort à ce mystérieux accouchement, expose comme quoi elle nous aide à sortir de la prison et des ténèbres

où nous vivons sur la terre, pour entrer dans le grand jour que la nuit ne doit jamais obscurcir. Si cela est, d'où vient que la naissance naturelle passe pour un jour heureux dans l'esprit de tous les hommes, et que la mort, dans l'opinion même des chrétiens, est un jour triste et funeste ? La raison est, si je ne me trompe, qu'à cette dernière naissance, encore plus qu'à la première, les couches ne sont pas toujours heureuses, et qu'il naît des avortons informes et dénués de vertus : mais les fervens chrétiens qui ont profité du séjour qu'ils ont fait dans le monde pour se rendre des hommes parfaits, des hommes nouveaux, pour se réformer enfin sur le modèle de Jésus-Christ; ces fervens chrétiens regardent la mort comme un passage à une meilleure vie, et on les voit se réjouir aux approches de leur dernière heure, comme feraient les enfans, s'ils avaient de la raison, quand ils sont sur le point de sortir du sein de leur mère.

Je sais, MM., que la crainte, qui est le commencement de la sagesse, en est aussi la consommation, selon cette parole du sage : *Corona sapientiæ, timor Domini.* Je n'ai pas oublié cet autre mot du même Prophète : Bienheureux l'homme qui ne cesse jamais de craindre : *Beatus homo qui semper est pavidus.* De plus je n'ignore pas que le Seigneur est terrible, mais je sais aussi qu'il n'est pas injuste dans ses jugemens, et qu'autant qu'on doit redouter de lui déplaire, autant l'on doit espérer d'en être traité avec douceur, quand on s'est appliqué à le servir. C'étoit ce sentiment qui rendait l'Apôtre si intrépide, que lorsqu'il voyait approcher son dernier jour, bien loin de trembler dans la pensée du jugement, il ne balançait pas de dire qu'il attendait de l'équité de son Juge la couronne de gloire. C'est dans le même sentiment que tous les Pères disent que les gens de bien ne craignent point la mort, et que les Saints la désirent; que ceux-ci meurent aussi bien que les pécheurs, mais qu'ils ne tremblent pas en mourant,

comme font les pécheurs ; qu'il faut qu'ils subissent la loi commune, mais avec cette différence, que cette nécessité, si fâcheuse aux autres, est utile et même consolante pour eux. En effet, MM., par quel endroit le jugement de Dieu peut-il épouvanter une ame vraiment chrétienne ? ou plutôt par combien d'endroits n'est-il pas propre à réveiller l'ardeur de ses désirs ? Au jour de ce jugement il faudra rendre compte de toutes nos actions, de toutes les graces que nous aurons reçues, de l'usage même des biens temporels. Voilà ce qui doit effrayer tout ceux qui auront vécu dans le désordre, ou dans la tiédeur ; mais pour un chrétien réglé et fervent quoi de plus à souhaiter qu'un compte de cette nature ? Un général d'armée, qui dans six mois de temps a gagné des batailles, pris des villes, réduit des provinces, qui n'a épargné ni ses sueurs, ni son sang, pour rendre les armes de son prince victorieuses, que desire-t-il davantage que de venir sous les yeux de son roi étaler les prises qu'il a faites sur l'ennemi, montrer les blessures qu'il a reçues au combat, et faire le détail le plus circonstancié d'une campagne glorieuse ? C'est une chose terrible d'avoir à rendre compte de cette administration si étendue et si importante qui nous a été confiée, lorsqu'au lieu de remplir son devoir, l'on a négligé les intérêts de son maître. Mais est-il rien de plus flatteur que d'avoir à rendre ce compte, lorsqu'on n'a à produire que des gains, que des profits, que des augmentations ? lorsqu'on peut dire avec ce fidèle serviteur : *Domine, quinque talenta tradidisti mihi ; ecce alia quinque superlucratus sum.* Seigneur, vous m'aviez confié cinq talens ; j'avoue que j'aurais dû les multiplier plus que je n'ai fait, mais du moins ne les ai-je pas enfouis, je les ai fait valoir, et en voilà dix que je vous rapporte : vous m'aviez donné des richesses ; je ne m'en suis point servi pour entretenir le luxe et la vanité dans ma famille, j'en ai paré vos autels, j'en ai revêtu vos

membres. Si vous m'avez accordé de longs jours, je n'ai pas cru que ce riche trésor m'ait été donné pour le dissiper ; j'ai consacré ce précieux loisir à la prédication de vos divines paroles, à la contemplation de vos mystères, à l'instruction et à la sanctification des ames que vous m'aviez confiées, ou qui se sont comme trouvées sous ma main ; j'ai employé des journées entières à visiter les malades, je me suis occupé à consoler les malheureux, et à pacifier les différens qui naissaient entre mes frères. Vous m'aviez donné des yeux, je les ai appliqués à la lecture des livres saints ; des oreilles, elles n'ont été ouvertes qu'à votre parole ; une langue, elle ne s'est déliée que pour vous parler ou pour parler de vous. Je n'ai rien oublié pour faire un bon usage de toutes vos inspirations, de toutes vos graces ; je me suis senti appelé à la solitude, et j'ai fui le grand monde ; vous m'avez porté à la mortification de mes sens, et je me suis privé des plus innocens plaisirs : vous m'avez inspiré le désir de la prière ; je me suis rendu à cet attrait, et depuis je ne l'ai jamais abandonnée, non pas même quand j'y ai éprouvé des dégoûts. Vous m'avez ordonné d'aimer mes frères ; et vous savez, Seigneur, que je n'ai cessé de vous prier même pour mes ennemis. Enfin vous m'avez envoyé des infirmités, je les ai souffertes sans murmurer ; des pertes de biens, j'en ai béni votre saint nom ; des humiliations, je les ai reçues avec action de graces.

Lorsque les comptes sont en cet état, doit-on redouter plutôt que désirer d'être appelé pour les rendre ? Que peut craindre à la mort un serviteur si fidèle, mais que ne doit-il pas espérer dans l'éternité ? C'est ici, MM., le comble du bonheur des Saints, et la source la plus abondante de la joie qu'ils goûtent à l'instant qu'ils rendent leur ame à leur Créateur. C'est cependant de quoi je vous entretiendrai le plus brièvement, parce que je me sens entièrement accablé par la seule vue

de cette éternité délicieuse, où ils se voient si près d'être admis.

Si un malade après une longue infirmité se réjouit du retour de sa santé, si un esclave après une servitude de plusieurs années voit briser sa chaîne avec plaisir, si un pilote après une périlleuse navigation ressent la joie la plus vive à la vue du port et de sa patrie, si l'on attend avec impatience un jour de fête et de divertissement, si toute la nature semble revivre lorsque les premiers traits de l'aurore commencent à peindre le ciel et à promettre un beau jour; qui pourra jamais exprimer l'alégresse et le transport d'une ame sainte qui d'un côté se voit sur le point de finir une vie triste, laborieuse et exposée à mille périls, et de l'autre à la veille d'être comblée de biens, d'honneurs, de délices, pour toute une éternité? *Consummatum est*, peut-elle dire alors avec Jésus-Christ : C'en est fait, nous voilà au bout de la carrière; la course a été longue et souvent traversée, il m'a fallu faire de grands efforts, surmonter de grands obstacles, soutenir de rudes combats; il m'en a coûté bien des sueurs, bien du sang; mais le Seigneur en soit glorifié éternellement, la voilà enfin terminée, cette carrière pénible; mes services vont être couronnés; le temps du travail ne reviendra jamais. Il n'y aura plus de maladies, plus d'adversités, plus de croix, plus de contrainte, plus de pénitence; nous n'aurons plus de désirs à réprimer, plus de passions à combattre; nous voilà à la source d'un bonheur invariable : je vais jouir d'une entière liberté; je vais voir de mes yeux tout ce que j'ai cru, tout ce que je n'ai vu qu'à travers les lumières de la foi; je vais posséder ce que j'ai attendu avec tant d'impatience; je vais aimer et être aimé éternellement, sans plus rien craindre ni de la colère de Dieu, ni de mon inconstance.

Et ne croyez point, Chrétiens auditeurs, que ces sentimens soient inspirés par la présomption,

et que ce soit là triompher avant la fin du combat. Je sais que tandis qu'il nous reste un souffle de vie, les plus forts peuvent tomber, comme les plus faibles peuvent se relever; cela est possible absolument, mais très-difficile; cela n'est presque jamais arrivé, et n'arrivera que très-rarement. Oui, MM., ce serait une pusillanimité dans les Saints, de craindre de se pervertir à la mort, comme ce serait une présomption dangereuse dans les pécheurs d'espérer de se convertir alors. Quoique la dernière heure de nos jours n'exclue pas la pénitence absolument, il n'est point de temps qui y soit moins propre : il fallait commencer plutôt à pleurer ses crimes : et quand on a vécu dans l'innocence, on doit alors commencer à goûter la joie. Sur quoi l'on peut observer dans la mort des Saints, qu'ils se la sont presque tous entendue annoncer, non-seulement sans frémir, mais encore en se répandant en actions de graces. Les uns recueillant le reste de leurs forces, ont, par la vivacité de leurs transports encore plus que par leurs voix, fait entendre des cantiques de louanges; les autres dans leur défaillance les ont fait chanter par ceux qui les assistaient : ils ont consolé leurs amis, et ils se sont plaints de leurs larmes. Les plus humbles, les plus timides, ont dit hardiment qu'ils allaient voir Dieu; ils ont promis leurs prières à ceux mêmes qui ne les leur demandaient pas. Si vous en êtes scandalisés, si vous leur reprochez l'excès de leur joie, si vous les avertissez de craindre l'orgueil, et les jugemens de Dieu, ils vous répondront comme fit le grand saint François d'Assise à son confesseur, qu'il n'est pas en leur pouvoir de prendre des pensées tristes, sachant que dans un moment ils doivent être avec Dieu : *Non licere sibi aliter facere, cùm sciret se brevì fore cum Deo.* Dieu leur inspire alors une si grande confiance, qu'ils croient déjà voir le ciel ouvert, et la place qui leur est marquée parmi les élus : en vain vous leur dites

qu'il faut trembler jusqu'au bout, tandis que le Seigneur lui-même leur ordonne d'être tranquilles, et de porter sur leur front leur sécurité : *Respicite, et levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra :* Laissez, laissez trembler les serviteurs lâches et infidèles, ils en ont encore plus sujet qu'ils ne pensent; mais pour vous regardez le ciel, où vous êtes attendus, et où vous allez être si libéralement récompensés de tous vos services.

Saint Jérôme, dans l'éloge qu'il fait de Népotien, dit que ce saint homme étant sur le point de rendre le dernier soupir, en présence de tous ses amis, il était le seul dont le visage parût gai et content; et que tandis que tout le monde fondait en larmes, il ressentait une joie dont il ne pouvait retenir les transports. On voyait bien, dit ce saint Père, qu'il ne mourait pas en effet, mais seulement qu'il changeait de demeure; qu'il ne quittait ses amis que pour en aller rejoindre d'autres, dont la compagnie lui devait être encore plus agréable : *Intelligeres illum non emori, sed migrare; mutare amicos, non relinquere.* Saint Grégoire le grand raconte qu'un homme de bien nommé Servule, sentant une nuit, par le redoublement de ses douleurs, que sa dernière heure était venue, se mit à crier, et fit lever les pauvres, qu'il avait toujours en grand nombre dans sa maison, non pas pour demander un prompt secours à son mal, ou pour faire appeler des prêtres, qui l'assistassent dans un accident si subit; mais rappelant ses esprits, et entonnant lui-même un des psaumes de David, il pria ses chers hôtes de mêler leurs voix avec la sienne, pour rendre graces au Seigneur de ce que sa mort était proche. J'ai vu moi-même un homme près d'expirer, qui entendant autour de lui les sanglots de quelques personnes qui ne pouvaient retenir leurs larmes, les envisagea d'une manière qui semblait leur reprocher leur faiblesse et leur peu de foi; et refermant ensuite les yeux, avec un air serein

et tranquille : Est-il possible, leur dit-il, qu'on m'aime si peu qu'on ne prenne aucune part à ma joie, et qu'on ne puisse se réjouir avec moi de mon bonheur? Pourquoi pleurer? ajouta-t-il en montrant le ciel avec la main, c'est là-haut que nous allons. Combien en a-t-on vu, et combien en ai-je vu moi-même qui défendaient absolument qu'on demandât à Dieu de leur prolonger la vie, et qui jamais n'ont pu être déterminés à faire des vœux pour le recouvrement de leur santé? Combien d'autres qui avouaient qu'ils n'auraient jamais cru qu'il eut été si doux de mourir? J'en ai vu moi-même qui revenant comme par miracle du sein de la mort, ne pouvaient se rendre maîtres de leurs larmes, ni se consoler de ce qu'un si grand bien leur était différé. *Ubi est, mors, victoria tua?* doit-on s'écrier à la vue de ces exemples, *ubi est, mors, stimulus tuus?* O mort redoutable, hideuse mort, que sont donc devenues ces armes victorieuses, cet air, cette présence affreuse qui fait pâlir les plus intrépides? Cet aiguillon, autrefois si perçant, s'est-il tellement émoussé, qu'on n'en sente plus les coups? Quel changement si grand s'est donc fait dans ce visage difforme et terrible, qu'on ne te craint plus, qu'on brave tes regards; je dis plus, qu'on t'aime, qu'on te désire? Quelle différence, MM., entre ces doux sentimens, ce calme, cette joie, et les terreurs mortelles, les mouvemens inquiets, le désespoir où l'on voit mourir les personnes qui ont aimé le monde et ses vains plaisirs! Que de précautions il faut prendre pour les avertir du péril où les met une maladie! quelle tempête n'excite point dans leurs cœurs une nouvelle si triste! dans quels troubles, dans quelles agitations ne se passent point ces dernières heures de leur vie! que d'amers, mais inutiles repentirs au sujet du temps qui leur échappe! que de justes craintes à la vue d'un avenir qui les attend, qui les presse, et qui peut-être leur ôte le loisir de réparer le temps qu'ils

ont perdu ! *Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum ejus.* Oui certainement, la mort de l'homme juste est quelque chose de bien précieux, et quoi qu'on souffre, quoi qu'on donne pour l'acheter, on ne la saurait trop payer. Quel bonheur d'attendre sans émotion ce dernier moment, dont la pensée a coutume d'épouvanter presque tous les autres hommes ! quel privilége d'être en assurance, de jouir d'un parfait repos d'esprit, de se sentir le cœur plein d'allégresse dans un temps où tout gémit, où tout soupire, où tout tremble ; dans un temps où les grands du monde souffrent plus de douleurs qu'ils n'ont goûté de plaisirs durant toute leur vie ; dans ce même temps se trouver sans effroi, sans souci, sans défiance ; voir la mort venir à nous, pour ainsi dire les armes baissées, ne recevoir que des caresses de ce lion rugissant, se jouer de ce monstre affreux et cruel ! Est-il quelque genre de vie si austère, qu'il ne fallût embrasser ; est-il quelque action si difficile, si opposée à notre humeur, qu'il ne fallût entreprendre pour se procurer un avantage si inestimable ?

Je ne m'étonne pas que les méchans mêmes souhaitent de finir ainsi leurs jours, et qu'ils disent avec l'impie Balaam : *Moriatur anima mea morte justorum.* Les impies souhaitent de mourir comme les justes, dit le savant Tostat, parce qu'ils n'ignorent pas que mourir de la sorte, c'est éprouver par avance le bonheur du ciel. *Volunt bonam mortem, quia felicitas est.* Mais ne sont-ils pas bien insensés de s'y attendre, s'il est vrai que ce qui fait à la mort le bonheur des justes, est la vue d'un temps qui a été saintement employé, et de l'avenir qui doit répondre infailliblement au temps passé ? N'est-il pas aussi impossible qu'un mauvais chrétien meure comme les Saints, qu'il est impossible qu'il n'ait pas été ce qu'en effet il a été ? Vous êtes trop raisonnables, Chrétiens auditeurs, pour vous flatter d'une espérance si vaine. Mais

prenons garde que par notre attache aux frivoles amusemens de la vie, que par notre négligence à penser à l'éternité, à méditer souvent sur la mort, sur cette terrible mort, nous ne soyons privés des douceurs qui accompagnent la mort des Saints, que je vous souhaite au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.



2e

SERMON

POUR LE JOUR

DES MORTS.

Venient dies in te, et circumdabunt te inimici tui vallo, et circumdabunt te, et coangustabunt te undique, et ad terram prosternent te.

Il viendra un jour malheureux pour toi, où tes ennemis t'assiégeront, t'environneront de tranchées, te serreront de toutes parts, et te renverseront. (*Luc.* 19.)

L'impie à l'heure de la mort n'aperçoit partout que des sujets de douleur et de désespoir : la vue du passé le désespère, parce qu'il y voit des biens qu'il a trop aimés, et qu'il ne peut plus retenir ; l'avenir met le comble à son désespoir, parce qu'il y voit des maux qu'il n'a pas assez craints, et qu'il tremble de ne pouvoir plus éviter.

CETTE prophétie de la destruction de Jérusalem est une figure de la mort funeste des méchans, selon la remarque du grand saint Grégoire dans son homélie trente-neuvième. Ces circonvallations, ces attaques, ces ruines nous représentent les tentations, les allarmes, les frayeurs, le désespoir d'un pécheur mourant. Ces ennemis sont les démons qui l'assiègent, la conscience qui le presse, la justice de Dieu qui le menace, l'appareil des tourmens qu'elle lui prépare. Mais quelle que soit cette image, quoique toute l'histoire ancienne et moderne n'ait rien de si lamentable que la désolation de l'infortunée Jérusalem, j'ose dire que tout cela n'exprime que faiblement la

situation où se trouve un mauvais Chrétien lorsqu'il faut mourir.

O si je pouvais aujourd'hui vous tracer une peinture fidèle de cet état déplorable, si je pouvais vous rendre sensible tout ce que le pécheur voit alors d'horrible, et devant lui, et autour de lui, et dans lui-même; quelles sont ses pensées, ses sentimens, ses peines et ses tortures secrètes; il n'en faudrait pas davantage pour ébranler les cœurs les plus endurcis dans le mal, et pour rendre les chrétiens fervens en quelque sorte inébranlables dans le bien. Ce que je puis vous dire en deux mots, c'est que la mort, selon l'expression d'un Père, est comme l'horizon du temps et de l'éternité, c'est-à-dire le point qui les lie et qui les sépare tout à la fois, le milieu par où l'on passe de l'un à l'autre. Or comme le milieu tient aux deux extrémités qu'il unit, de même la mort tient quelque chose, et de la vie, dont elle est la fin, et de l'éternité, dont elle amène le commencement : de sorte que la mort des méchans est ordinairement mauvaise, comme leur vie, et ordinairement malheureuse, comme leur éternité. Je ne vous parlerai pas dans ce discours de l'impénitence finale du pécheur, qui met le comble à ses crimes par son obstination; je vous parlerai seulement aujourd'hui de cette douleur amère et inutile, de cet Enfer anticipé que le pécheur souffre à son dernier jour. La sainte Vierge, de qui nous espérons tous obtenir la grace de mourir dans la paix du Seigneur, demandera pour moi le secours dont j'ai besoin pour parler avec fruit de la mort des réprouvés : faisons-lui dans ce dessein cette prière, qui lui est toujours agréable : *Ave, Maria.*

C'est un spectacle bien triste, MM., que de voir un malade aux derniers momens de sa vie, qui presque destitué de tout secours, ne rend plus contre la mort qu'un faible et inutile combat.

Vous voyez un corps étendu et immobile sur un lit, qui ne fait plus d'usage des sens extérieurs, qui n'a presque plus rien de vivant que son ame près de lui échapper : ses yeux s'éteignent, se ferment à la lumière ; ses joues se flétrissent, ses lèvres s'ouvrent, ses dents se noircissent, sa bouche se remplit d'écume ; tout son visage pâle et défiguré, est noyé dans une sueur froide et mortelle ; sa poitrine s'élève par de violentes secousses, un râlement affreux accompagne ses respirations courtes et fréquentes, tous ses membres se glacent et se roidissent. Parmi ceux qui l'environnent, les uns l'exhortent à haute voix de mettre à profit les derniers momens, les autres éclatent en des cris que la douleur leur arrache : mais il ne voit ni ces vrais amis, ni ces parens désolés : il n'entend plus ni leurs avis, ni leurs plaintes. Voilà une fidèle image de la situation où nous nous trouverons un jour, les uns dans fort peu de temps, les autres un peu plus tard, mais tous certainement beaucoup plutôt que nous ne croyons. Mon Dieu ! d'où vient que cette pensée ne nous désabuse point de tous les vains attachemens que nous avons sur la terre ? Comment pouvons-nous songer à nous y établir, à y acquérir de la réputation et des richesses, puisque les riches aussi bien que les pauvres, les grands aussi bien que les petits, les savans et les ignorans, seront tous enfin réduits à l'état affreux que je viens de vous peindre ?

Dans une calamité si accablante, ne pensez pas, Chrétiens auditeurs, que l'ame d'un pécheur n'ait à combattre que le mal qui la chasse de sa demeure mortelle ; dans l'impuissance où elle est d'y rester long-temps, elle tourne les yeux de toutes parts, pour chercher quelque adoucissement à sa misère : mais hélas ! de quelque côté qu'elle jette la vue, soit qu'elle l'arrête sur le passé, ou qu'elle la porte dans l'avenir, elle n'aperçoit partout que des sujets de douleur et de désespoir. Dans le passé elle trouve des plaisirs dont le

souvenir est plus amer que les plus cruels supplices : dans l'avenir elle découvre des tourmens qui ne sont déjà que trop présens pour elle. Le passé la désespère, parce qu'elle y voit des biens qu'elle a trop aimés, et qu'elle ne peut plus retenir; l'avenir met le comble à son désespoir, parce qu'il lui présente des maux qu'elle n'a pas assez craints, et qu'elle redoute de ne pas éviter. En un mot, un bonheur qui ne subsiste plus que dans sa mémoire, un malheur qui est déjà dans son imagination, concourent à former cet Enfer anticipé qu'elle souffre. Ce seront aussi les deux points de ce discours.

PREMIER POINT.

On dit que la mort est toujours semblable à la vie ; et cela est vrai dans le sens qu'on le dit : mais il n'est pas moins vrai, dans un autre sens, qu'il y a toujours une extrême opposition entre la vie et la mort, puisque quand la vie s'est passée dans les larmes et dans les souffrances, on meurt dans la paix et dans la joie ; et qu'au contraire une vie agréable et voluptueuse est toujours suivie d'une triste mort. C'est ce que le Sage a voulu nous enseigner par ce proverbe : Le deuil se trouve à la fin des plus grandes fêtes : *Extrema gaudii luctus occupat.*

Comme la pensée de la mort trouble les pécheurs dans leurs plaisirs, la pensée de leurs plaisirs les vient troubler à son tour au lit de la mort. Car ou ils en considèrent la douceur, et ils ne voudraient pas les quitter sitôt ; ou ils en reconnaissent la vanité, et ils voudraient les avoir quittés plutôt ; ou ils en voient le déréglement, et ils voudraient ne les avoir jamais goûtés : trois désirs qui étant en eux plus violens que nous ne saurions le concevoir, et qui devant demeurer sans effet, leur causent nécessairement un tourment inexplicable.

O mort ! s'écrie l'Auteur de l'Ecclésiastique,

que ton souvenir est amer à quiconque a établi sa paix dans la jouissance de ses richesses *O mors! quàm amara est memoria tua homini pacem habenti in divitiis suis!* Mais si le simple souvenir de la mort est rempli de tant d'amertumes, que doit-on penser de la présence même de la mort? Quelle peine pour cet homme qui s'était fait comme une idole de son argent! pour cette femme qui ne s'est occupée qu'à nourrir ses penchans pour le plaisir, qu'à se procurer toutes les commodités, toutes les douceurs de la vie; qui a encore mille projets dans l'esprit, mille attachemeus dans le cœur! Quelle peine, dis-je, pour ces personnes de se voir contraintes de renoncer tout d'un coup à tous ces objets flatteurs, et lorsqu'elles s'y attendaient le moins! *Siccine separat amara mors?* Quoi? à la place de ces appartemens si commodes, de ces meubles si précieux, me voilà donc réduit à une bière, à un suaire; il faut que je passe dans une région inconnue, sans suite, sans guide, comme un misérable qu'on exposerait nu dans une île déserte, ou dans quelque terre inhabitée: on continuera de jouer dans le monde, et de s'y livrer à la joie, on y dissipera mon bien en folles dépenses, on s'y parera avec vanité de mes dépouilles, on logera dans les palais que j'ai bâtis, on consumera dans les plaisirs l'or et l'argent que j'ai amassés, tandis que je pourrirai dans un cercueil sous la terre, et que j'y serai mangé des vers!

De là vient, MM., qu'on n'ose dire à ces sortes de personnes le péril où elles se trouvent. Elles n'ont plus quelquefois qu'une heure de vie, qu'on délibère encore, qu'on se dispute, à qui leur fera l'annonce de la dernière scène de leur vie: et quand ce triste mot est enfin sorti de la bouche, et qu'on leur a fait entendre cette parole amère et cruelle, il faut mourir, on a grand soin de faire retirer tous ceux que le moribond a aimés, de peur que leur présence ne lui augmente encore le

sentiment de la perte qu'il en va faire ; on éloigne les compagnons de ses plaisirs, afin qu'il en perde plutôt l'idée ; on supprime tout discours d'enfans, de femme, de biens temporels, afin qu'il quitte tout avec moins de peine. Vaines précautions, tout cela lui tient trop au cœur pour l'oublier si facilement. Il demande encore qu'on le soulage, il se plaint qu'on l'abandonne, qu'on lui épargne les remèdes, qu'on le laisse mourir sans secours ; il offre la moitié de son bien à qui le retirera de ce péril. Il me semble voir un grand arbre qui a vieilli dans le champ où il est planté, et qui a étendu au loin ses racines : on a beau écarter la terre et creuser profondément alentour, il tient par trop de liens au sol qu'il ne peut ni quitter ni attirer après lui ; il faut nécessairement employer le fer et la cognée : *Jam securis ad radicem arboris posita est.* La main de Dieu a frappé ce mauvais Chrétien, il faut qu'il tombe ; il résiste en vain à une puissance si absolue, tout ce qui l'attache au monde n'est pas capable de l'y retenir : et c'est cette nécessité indispensable, qui lui faisant faire réflexion sur la vanité des choses qu'il a aimées, et dans lesquelles il mettait sa confiance, lui cause un second regret encore plus amer que le premier, c'est de n'avoir pas plutôt quitté ce qu'il devait quitter sitôt.

Nous voyons dans les conditions les plus élevées, comme dans les autres, mourir des personnes, deux ans, un an, six mois quelquefois après être entrées dans le grand monde, après s'y être liées par le mariage, après y avoir commencé à vivre dans l'éclat et dans le luxe. A la vue de ces événemens lugubres, je ne puis m'empêcher de me dire à moi-même : Hélas ! pour un an de temps, pour six mois, fallait-il prendre des engagemens si étroits avec les créatures ? Si ce jeune homme, si cette jeune femme avaient pris le parti de la retraite et de la croix, ils seraient déjà au bout de leurs peines, et ils seraient de grands Saints : au lieu que pour avoir mal choisi, les voilà malheu-

reusement privés des biens de la terre, et peut-être de ceux du Ciel. Quelle douleur pour ces personnes qui comptaient sans doute sur une fort longue vie, qui avaient peut-être été détournées de se donner à Dieu par la vaine appréhension de cinquante ou soixante années d'austérités; quelle douleur de voir qu'il ne s'agissait que de quelques mois, et qu'elles ont perdu l'occasion de faire un sacrifice grand en apparence, et de mériter en effet à peu de frais une récompense sans bornes! Je ne sais, MM., si vous concevez bien tout ce que cette pensée doit avoir d'accablant; pour moi j'avoue qu'elle me paraît insoutenable. Or à quelque âge que nous soyons parvenus, si nous n'avons pas vécu chrétiennement, nous devons nous attendre aux mêmes regrets.

Car, mes frères, il est étonnant combien la plus longue vie paraît courte, quand on est au terme. Ce n'est qu'un jour, ce n'est qu'un moment. Alors, dit saint Pierre Damien, le pécheur regarde derrière soi, et il ne voit qu'une carrière d'un pas; il regarde devant soi, et il découvre les espaces infinis de l'éternité. Il pleure d'avoir pu s'ouvrir par une voie si abrégée, et de ne s'être pas ouvert une source intarissable de bonheur et de délices. Il considère que si, au lieu des plaisirs qu'il a recherchés, il avait embrassé les travaux de la pénitence, ces travaux seraient passés, comme les vains plaisirs le sont, et que de toutes ses peines il ne lui resterait qu'un agréable souvenir: ce qui l'afflige d'autant plus que les objets prenant alors une autre face à ses yeux, il ne verra rien de si facile, que ce qui lui aura paru le plus impossible. Il verra clairement qu'il pouvait faire ce que tant d'autres ont fait, il s'étonnera qu'il ait délibéré un seul moment s'il suivrait leur exemple. Les objets par lesquels il se sera laissé éblouir, perdant insensiblement leur éclat, comme les couleurs lorsque le soleil se retire, se présenteront à son esprit dépouillés de tous les attraits qui l'ont

autrefois séduit. Qui m'avait fasciné les sens, se dira-t-il à lui-même, jusqu'au point de me faire trouver des charmes à ce visage qui devait pourrir, à cet honneur qui devait s'évanouir, à cet or que je devais quitter, à cette vie qui devait durer si peu ?

Toutes ces vérités seront pour lui si frappantes, il en sera si intimement persuadé, il verra d'une manière si palpable et si sensible qu'il a vécu comme un aveugle, comme un enfant, comme un insensé, qu'il mérite d'être la risée de tout ce qu'il y aura jamais d'hommes raisonnables : il sera, dis-je, persuadé et convaincu de sa folie, autant ou plus que nous ne le sommes de ce que nous voyons de nos yeux, et de ce que nous touchons de nos mains. Or cette lumière si claire et si brillante allumera dans son cœur un désir si vif de revenir sur ses pas, pour recommencer sa course, qu'il n'est point de penchant si violent, point d'instinct si fort, point de passion si ardente, qui puisse exprimer l'activité des mouvemens qu'il éprouvera dans son ame. Quelle sera donc sa peine et son désespoir, lorsqu'il se verra arrêté par un obstacle invincible, lorsque sa volonté emportée par la conviction de l'esprit, comme par un poids immense, viendra heurter et se briser contre le décret immuable de la suprême puissance, qui a fixé la mort à ce moment ! *Manere satagit, ire compellitur.*

Représentez-vous, Chrétiens auditeurs, l'infortuné Pharaon, qui s'étant follement engagé à poursuivre les enfans d'Israël par la route que Dieu leur avait ouverte au milieu de la mer rouge, et qui voyant que le Ciel favorable à ses ennemis foudroie son armée de toutes parts, fait brusquement sonner la retraite, et tourne visage pour gagner l'autre bord : quel est son désespoir, lorsqu'il aperçoit que les flots se sont réunis derrière lui, qu'ils opposent à sa fuite des abîmes impénétrables, qu'il lui faut périr au milieu de ces abîmes,

sans pouvoir faire un seul pas pour reculer ! Voilà l'image du pécheur mourant qui reconnaît enfin les pernicieuses voies qu'il a tenues, et qui conçoit de violens mais inutiles désirs de revenir sur ses imprudentes démarches.

Il reconnaît donc encore une fois qu'il faut partir ; et son terme approchant de plus en plus, ses plaisirs, dont il n'a encore envisagé que la douceur et la vanité, paraissent enfin dans toute l'horreur de leur déréglement, et présentent le plus terrible et le plus affreux spectacle qu'on puisse imaginer.

Il est certain, Chrétiens auditeurs, que tout le temps que le pécheur jouit de la vie, il ne voit ni le nombre ni l'énormité de ses crimes. Pour le nombre, on dirait que ce sont des ennemis qui se cachent à lui, de peur d'être découverts, jusqu'à ce que l'ayant attiré comme dans une embuscade, et réduit au point de ne pouvoir échapper, ils se produisent à la fois et viennent fondre sur lui, pour l'accabler par leur multitude ; de sorte qu'il peut dire alors avec David : *Comprehenderunt me iniquitates meæ, et non potui ut viderem ; multiplicatæ sunt super capillos capitis mei :* Me voici tombé subitement entre les mains de mes propres crimes ; le nombre en est si grand, que je ne puis me résoudre à les regarder ; ils se montrent si multipliés, qu'ils me paraissent surpasser le nombre des cheveux de ma tête : *Multiplicatæ sunt super capillos capitis mei.*

Oui, MM., à l'heure de la mort le pécheur verra toutes les taches de sa vie ; au défaut de sa mémoire, qui ne lui sera dans cette occasion que trop fidèle, les démons lui en rappelleront le souvenir, Dieu même ouvrira sa conscience ulcérée, et d'une seule vue lui en fera connaître toutes les plaies. O Dieu ! quelle corruption ! quel hideux cahos ! et qui pourra, sans mourir, en soutenir l'horreur ? Que de désordres qu'il n'avait jamais aperçus, que de péchés dans un seul péché ! que

de péchés même dans ses bonnes œuvres ! Dans cette foule presque innombrable de pensées, de paroles, d'actions, qui devaient toutes être rapportées à Dieu seul, à peine en trouve-t-il une seule qui n'ait été tournée contre Dieu. Ce n'est partout que haine, que colère, qu'envie, qu'orgueil, qu'amour déréglé, qu'ambition, qu'avarice.

En effet il a toujours été dominé par quelqu'une de ces passions: et l'on sait assez que tandis qu'elles régnent dans un cœur, elles y tyrannisent, elles s'y rendent tellement maîtresses de tous les mouvemens de l'ame, qu'elles y laissent à peine une place aux saines pensées. Quelle confusion pour ce pécheur infortuné, lorsque d'un côté pénétrant vivement qu'il n'était au monde que pour louer et pour servir son Créateur, il se ressouviendra qu'il a vécu dans une rebellion presque continuelle contre lui, qu'il l'a outragé en mille manières, qu'il a détaché d'autres hommes de son service, qu'il s'est servi de toutes ses créatures pour l'offenser ! Croyez-vous qu'après ces vues il ose penser à l'héritage céleste ? osera-t-il même se présenter devant Dieu ? Il ne l'oserait pas sans doute, mais comme il ne peut pas s'en défendre, on ne saurait dire combien cette nécessité lui paraît cruelle. Pour le comprendre, outre le nombre de ses crimes, il faudrait pouvoir sentir l'horreur qu'ils impriment dans son ame. Il ne faut pas croire qu'on s'aveugle encore à ce moment jusqu'à excuser les crimes les plus grossiers, comme étant les apanages de la faiblesse humaine, et jusqu'à donner le nom de vertu aux vices qui en ont les trompeuses apparences. On prend bien alors d'autres idées; on commence enfin à connaître Dieu, et à se connaître soi-même ; et cette double lumière fait découvrir tant de difformité dans les moindres déréglemens, que je ne doute point qu'un simple péché véniel considéré dans ce grand jour, ne nous portât dans le désespoir, si nous n'étions soutenus d'une grace particulière.

Jugez du trouble de cet homme malheureux qui se voit contraint d'aller faire aux yeux du Seigneur le détail de toutes ses abominations ; sur le point de paraître devant le Dieu de la pureté, que de honte lui doivent causer ses crimes impurs ! qu'il doit trouver d'injustice dans ses cruautés, dans ses vengeances, dont il faut qu'il aille répondre devant Dieu qui lui avait ordonné d'aimer ses ennemis mêmes et de leur faire du bien ! Que pense-t-il de ses scandales, lorsqu'il réfléchit qu'ils ont damné des ames qui étaient si chères à celui qui va le juger ? Quel effroi, quel accablement, lorsqu'il rappelle ses impiétés et ses irrévérences dans les saints lieux envers cette Majesté terrible qui en a été offensée, et qui l'attend sur son trône pour le lui reprocher en face ! *O si redivivum pœnitentiæ tempus mereri potuisset*, dit à ce sujet saint Pierre Damien, *quàm duræ conversationis iter arriperet !* O si avant d'être porté à ce redoutable tribunal, on voulait bien lui donner le loisir d'expier ses fautes par la mortification, avec quelle ardeur en embrasserait-il les plus rudes exercices ! O s'il lui restait encore un peu de ce temps qu'il a si mal employé ; mon Dieu, s'il pouvait recommencer, à quoi ne s'engagerait-il point pour obtenir une de ces années qu'il a passées dans la debauche ! Jeûnes, cilices, continence, pauvreté, qui lui faisiez peur autrefois, qu'il s'estimerait heureux, s'il lui était permis d'éprouver toutes vos rigueurs! qu'il trouve que les Antoines, les Hilarions, les Siméons Stylites ont acheté le Ciel à peu de frais! Qu'est-ce que soixante années de solitude, de maladie, ou même de tourmens et de tortures, en comparaison de ce qu'il voudrait faire pour donner à son repentir toute l'activité dont il est susceptible ? *Quàm duræ conversationis iter arriperet ! qualia et quanta promitteret ! quantis se devotionum vinculis innodaret !*

Beaux désirs de pénitence ; pieux, généreux même, si vous voulez, mais toujours inutiles

sentimens ; vaine et tardive ferveur ; que ne veniez-vous un peu plus tôt ! vous auriez fait un autre saint Augustin de ce scélérat impénitent : mais c'en est fait, vous ne pouvez plus qu'augmenter ses crimes et sa peine, et rendre son désespoir plus vif. Quel malheur, mes frères, de se sentir si fortement porté au bien, et de n'être pas maître du temps pour se satisfaire ! Mais ne sommes-nous pas encore plus malheureux, nous qui avons le temps, et qui n'avons point ces désirs ? Que nous sert-il de n'être pas encore réduits à cette cruelle extrémité, si nous ne profitons pas de notre avantage, si nous n'avons pas encore la volonté d'accomplir ce que ces infortunés n'ont plus le temps d'exécuter ? Ne prévoyons-nous point que nos délais nous conduisent insensiblement au piége où ils se sont laissés prendre ? et que si nous continuons de renvoyer notre pénitence, nous périrons comme eux dans les vains sentimens d'un repentir inefficace ? C'est aujourd'hui qu'il faut commencer, parce que peut-être il faudra finir demain.

C'est un triste spectacle pour un Chrétien qui meurt, qu'une vie toute passée dans les plaisirs et dans les fausses joies du monde, soit qu'il rappelle en son esprit la douceur de cette vie, soit qu'il en considère la vanité, soit qu'il en examine le désordre : ce n'est pourtant qu'une partie de l'Enfer que l'homme impénitent souffre à la mort. Si la vue du passé le désespère, celle de l'avenir achève de l'accabler : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Il faut l'avouer, MM., de quelque manière qu'on ait vécu, c'est une terrible conjoncture, que celle où se trouve un homme qui n'a plus qu'un moment à vivre. Comme ce moment doit le rendre heureux ou malheureux éternellement, il est peu de personnes, si l'on en excepte quelques ames extrêmement pures, que la grandeur et la présence du péril n'effraient, et qui ne frémissent

dans l'attente d'un succès d'où dépend leur immuable destination : sans cette cruelle incertitude, la mort n'aurait rien de si funeste pour la plupart des Chrétiens, il s'en trouverait même plusieurs qui la désireraient au lieu de la craindre. Mais dès que tout homme éprouve les plus mortelles frayeurs à cause de l'incertitude où l'on est si on passera de cette vie à une autre vie, ou si la mort ne sera qu'un passage à une autre mort; quel doit être le trouble et le désespoir de ceux qui n'ont plus de doute sur l'avenir, et qui sont assurés de leur éternelle damnation ! Mettez-vous pour un moment devant les yeux l'horreur et l'émotion que sent un criminel condamné à perdre la vie, au moment qu'il entend ouvrir les portes de la prison, d'où il doit être conduit au supplice. Ce n'est qu'une ombre de ce que souffre un pécheur qui sent que son ame commence à se détacher, et que l'heure de partir est enfin venue.

1. Une de ses grandes inquiétudes durant la vie, a été de savoir s'il y avait un Enfer, ou s'il n'y en avait pas; si ce qu'il entendait dire de l'éternité n'était qu'une fable. Mais qu'il est bien désormais affermi dans sa croyance ! Non, MM., il ne doute plus de la vérité, il n'en est que trop convaincu pour son malheur : tout ce qu'on lui a jamais dit de l'état des damnés, et de leurs tourmens éternels, tout cela se présente à sa mémoire par des images si vives, qu'il croit déjà sentir tout ce qu'il voit ; il lui semble être plongé dans ces brasiers sombres et ardens, enseveli dans ces brûlantes ténèbres, et noyé dans ces étangs de soufre allumés. Quelquefois l'on en a entendu, qui criaient dès-lors, comme le mauvais riche : *Crucior in hac flamma :* Je suis damné, je brûle dans ces flammes. L'éternité, cette épouvantable éternité, dont il n'est plus éloigné que d'un seul moment, tout immense et tout infinie qu'elle est, se rassemble en son esprit, et l'accable de son poids. Concevez, s'il est possible, les mouvemens, les agitations

d'une ame qui se voit sur le point d'être jetée dans une prison ardente, d'où elle sait infailliblement qu'elle ne sortira jamais; qui n'oppose plus qu'une résistance défaillante à la force invincible qui la pousse dans un précipice affreux, d'où personne n'est jamais revenu; en un mot qui n'a plus qu'un pas à faire pour tomber dans un gouffre où sont réunis tous les maux, et où tous les maux sont éternels.

Faut-il s'étonner si, malgré les douleurs aiguës de la maladie, quoique désormais cette ame soit moins dans le corps pour vivre que pour souffrir, elle fait encore des efforts pour y rester? faut-il s'étonner qu'étant venue cent fois jusque sur les lèvres pour sortir, elle rentre autant de fois toute allarmée, et cherche encore une retraite dans cet asile ruineux? Comment se résoudre à commencer une carrière de maux infinis dont on désespère de voir le bout, parce qu'en effet elle n'en a point? Mais c'est en vain qu'elle résiste, une troupe de démons qui viennent pour l'enlever, l'assiégent dans son faible retranchement, et se jetent sur elle comme des lions affamés sur leur proie. Ils redoublent sa frayeur par leurs figures hideuses, ils l'attaquent par les tentations les plus horribles. L'un la porte à des mouvemens de désespoir, l'autre lui inspire des pensées de blasphème, un autre lui propose encore les objets de ses brutales passions, tous la pressent de se rendre, et tâchent de la tirer de sa forteresse presque détruite: *Circumdederunt me vituli multi, tauri pingues obsederunt me, aperuerunt super me os suum sicut leo rapiens et rugiens.* Oui sans doute elle le peut dire, qu'elle est environnée de taureaux fougueux et robustes, plus cruels et plus furieux encore que des lions rugissans. Que fera-t-elle, étant seule, et destituée de tout secours, contre un si grand nombre d'ennemis? Elle gémit, elle éclate, elle implore l'aide et du Ciel et de la terre; mais c'est trop tard, les hommes sont dans l'impuissance de

la secourir, et les Anges se sont déjà retirés, Dieu lui-même l'a livrée à Satan et à ses impitoyables Ministres ; ceux-ci la saisissent avec fureur, ils l'arrachent du corps, et triomphans de leurs succès, l'entraînent dans les Enfers, et exercent sur elle tout ce que leur haine et leur rage leur peut inspirer de cruauté. Si la pensée du sépulcre et des vers qui s'y doivent nourrir de son corps lui a fait opposer des efforts à cette triste séparation, comment ne reculerait-elle point à la vue de ces flammes où elle va être ensevelie, de ces serpens dont elle va devenir la proie, et de ce ver immortel surtout qui commence à la ronger, et à qui son cœur doit fournir un aliment éternel ? Une personne qui meurt en grace se console aisément de la perte d'une chair qu'elle doit recouvrer un jour glorieuse et immortelle : si elle laisse une partie de ses amis sur la terre, elle va joindre l'autre qui l'a déjà précédée au séjour céleste : peut-elle enfin regretter les biens qu'elle quitte, lorsqu'elle va à la source de tous les biens ? Mais cette malheureuse ame, cette ame pécheresse et réprouvée voit la mort avec un horreur qui redouble à la pensée de la résurrection : il faut sortir du corps, et ce qui est encore plus affligeant, c'est qu'elle s'attend d'y rentrer pour lui faire part de sa peine et de son ignominie ; elle se sépare de ses tendres amis, et c'est pour tomber entre les mains de ses ennemis les plus mortels. Enfin on la dépouille de toute sorte de biens, et sous ses yeux s'ouvre un abîme de malheurs, qui n'ont ni fond, ni issue. Elle oppose un reste de forces épuisées à ce départ désespérant ; elle combat, ou plutôt, dans la nécessité de partir, elle saisit tout ce qui se rencontre sous sa main, pour s'y attacher : de là cette sueur mortelle, de là ces mouvemens inquiets, ces horribles convulsions, cette longue, cette cruelle agonie.

Juste Dieu, que vos pensées sont éloignées des

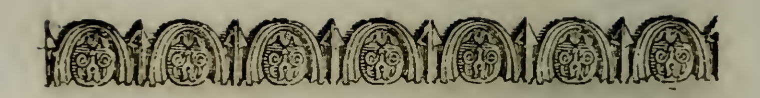
nôtres ! Vous êtes lent à punir, mais que vous savez bien compenser les délais par la pesanteur de vos coups ! Cet homme, il est vrai, a vécu quelque temps dans l'abondance, les gens de bien ont eu de la peine à s'empêcher de murmurer de sa grande prospérité, peu s'en faut qu'ils ne la lui aient enviée : mais est-il quelqu'un, ou si misérable, ou si dur, qui ne le plaigne aujourd'hui, et qui loin de blâmer l'excès de votre indulgence, ne frémisse à la vue de vos jugemens, qui lui paraissent aussi justes que redoutables ?

Quelle différence, mes frères, entre cette mort et celle des Saints qui attendaient avec impatience leur dernière heure comme un moment infortuné, qui défendaient qu'on les pleurât, qui demandaient qu'on chantât des cantiques de louanges, qui les chantaient eux-mêmes jusqu'aux derniers soupirs, et qui expiraient à la vue du Ciel ouvert à leurs yeux, et entre les bras des Anges commis à leur garde !

C'est à nous, MM., de choisir entre ces deux manières de finir ses jours, celle qui sera le plus à notre gré : ce choix dépend de nous, et nous avons bien sujet de louer la miséricorde de Dieu qui nous en laisse encore les maîtres. Hélas ! si, malgré cette grace, nous étions assez malheureux pour nous laisser surprendre, comme ceux dont nous déplorons le malheur ! Oui ce passé qui fait leur tourment, et qui attire les disgraces de cet avenir si funeste, graces à la bonté divine, ce passé est encore à venir ou présent pour nous. Ce que nous faisons aujourd'hui, ce que nous ferons demain, c'est ce qui rendra nos derniers jours ou ténébreux ou sereins. Notre vie est comme une perspective que nous envisageons tous de ce point fatal qui en doit fermer le cours; nous faisons chaque jour quelque partie de ce tableau. Travaillons-le avec soin, Chrétiens auditeurs, effaçons avec nos larmes tout ce que notre

négligence y a laissé glisser jusqu'ici de difforme et d'irrégulier ; désormais n'y ajoutons pas un seul trait , c'est-à-dire , aucune action , pas une seule couleur , c'est-à-dire , aucune intention , dont la vue ne nous puisse flatter en mourant , et nous mériter les complaisances du Seigneur dès cette vie , et ses récompenses dans l'autre.

Ainsi soit-il.



1er

SERMON

POUR LE JOUR DE NOËL.

Pax hominibus bonæ voluntatis.

La paix aux hommes de bonne volonté. (*Luc.* 2.)

Jésus-Christ naît pour nous servir de guide. Il sait toutes les voies par où l'on peut aller à Dieu, il les enseigne avec beaucoup de clarté, il les applanit par ses exemples, il nous aide à y marcher par sa grace.

Il est vrai qu'à la naissance de Jésus-Christ tout l'univers jouissait d'une paix profonde sous le règne du grand Auguste; mais on peut dire que cette paix était semblable au calme et au silence de la nuit, assez commode pour ceux qui ne cherchent que le repos, ou la liberté de tout faire impunément; mais triste et affreuse pour ceux qui aiment à s'occuper utilement, ou qui sont obligés de marcher, pour arriver au terme de leur carrière.

L'Idolâtrie était alors si répandue, qu'à la réserve du peuple juif, tout l'univers y était plongé; elle s'était multipliée à un point, que le nombre des Dieux égalait presque celui des hommes. Il est vrai que quelques esprits plus éclairés en connaissaient la fausseté et la superstition; mais elle était si établie, que ceux qui avaient encore ces lumières pures, n'osaient plus ni les communiquer, ni les suivre. Que dirai-je de la corruption des mœurs, toujours générale et sans bornes partout où la vé-

rité n'est pas ? On n'oserait rapporter dans une assemblée comme celle-ci, ce que saint Paul en a touché dans sa première épître aux Romains, et ce que saint Jérôme en dit plus au long dans ses commentaires sur Isaïe. Il suffit de dire que le vice ne régnait pas seulement, qu'il se faisait même adorer, qu'il était comme la Divinité commune qui réunissait toutes les sectes, et que chaque peuple avait ajoutée à ses Dieux particuliers.

Au milieu de ces épaisses ténèbres, les pécheurs vivaient sans doute dans la paix, rien ne les réveillant du plus profond assoupissement où ils étaient, et leurs désordres étant de plus autorisés par la dépravation générale, et par l'exemple même des Dieux. Mais pour les ames pures, pour ceux qui auraient eu plus de connaissance de la vertu, et qui auraient désiré de la pratiquer, quelle peine, quelle douleur de n'en trouver aucune trace sur la terre ! de n'avoir ni lumière pour découvrir les routes qui y conduisent, ni maître pour les enseigner ! Dieu soit à jamais glorifié, qu'il soit loué et béni éternellement : voilà un grand jour qui commence à luire ; à la faveur de cette nouvelle clarté, nous allons sortir de l'état déplorable de notre ignorance : le Fils de Dieu vient au monde pour nous éclairer, et pour apprendre les voies de la sainteté à ceux qui sont touchés du désir de leur propre sanctification : *Pax hominibus bonæ voluntatis.* C'est ce que les Anges ont fait entendre par leurs chants, à la naissance de ce Prince pacifique. Que tous ceux à qui Dieu a donné une bonne volonté, cessent de s'inquiéter et de craindre : Jésus-Christ va leur ouvrir le chemin du Ciel, et s'y faire lui-même leur guide. Souffrez, Messieurs, que je vous explique cette vérité : elle est bien consolante pour ceux qui souhaitent de vivre selon les lois du Christianisme ; et je ne doute point qu'aujourd'hui dans le Sacrement de la Pénitence nous n'ayons tous conçu ce pieux désir. Demandons à Dieu les lumières qui nous sont nécessaires pour

tirer quelque fruit de ce discours : il ne peut rien nous refuser, après nous avoir donné son Fils unique, surtout si nous employons le crédit de Marie, par qui il nous l'a donné : *Ave, Maria.*

Un homme de bonne volonté, dans le sens le plus naturel et le plus littéral, est celui dont la volonté est portée au bien, et qui désire suivre l'attrait de la vertu. Mais il est plusieurs sortes de désirs, et il n'est pas douteux qu'il ne s'agisse ici des désirs les plus efficaces. Je ne saurais mieux vous représenter ce que j'ai souvent observé moi-même à l'égard de ces véritables désirs, qu'en vous mettant sous les yeux ces personnes altérées qui courent les montagnes et les vallons pour éteindre la soif qui les brûle ; qui se jettent avec avidité sur le premier ruisseau qu'elles rencontrent, sans considérer s'il est clair, ou s'il est bourbeux, comme autrefois les Grecs infortunés, qui se sentant pressés en même temps et de la soif et des ennemis, oubliaient le péril où ils étaient de perdre la vie, et se disputaient à qui puiserait le premier d'une eau où la fange était mêlée avec leur propre sang.

Voilà, chrétiens auditeurs, l'image la plus naïve que je vous puisse donner de la bonne volonté. C'est la disposition d'un homme qui a faim et soif de la justice, comme parle Jésus-Christ, mais qui en est affamé, qui en est altéré à un point, qu'il n'est ni fatigue qu'il n'essuie, ni péril qu'il n'affronte pour se satisfaire ; qui embrasse avec ardeur tous les moyens qu'on lui offre de se sanctifier, sans examiner s'ils sont aisés ou pénibles, s'ils sont doux ou amers à la nature. O l'inestimable don, s'écrie saint Bernard, que cette volonté sainte et fervente ! Que ceux qui l'auront reçue du ciel se verront bientôt comblés de biens et de graces surnaturelles ! qu'ils laisseront loin derrière eux ces ames froides et timides, qui n'ont que des désirs languissans pour l'avantage le plus précieux, et qui mérite le plus d'être désiré ! *Grande*

donum, bona voluntas! quia in animo omnium est origo bonorum, et omnium mater virtutum. Mais cette bonne volonté, qui est à présent la source de tant de richesses spirituelles, que pouvait-elle produire avant la naissance de Jésus-Christ, que des troubles et des soucis inutiles ? Si les maîtres de la vie spirituelle ont observé qu'une ame fervente, aujourd'hui même, si elle n'est sagement conduite, se fatigue vainement, et fait beaucoup de pas sans faire de progrès ; que pouvait-on attendre de la plus grande ferveur avant l'incarnation du Verbe, et la publication de l'Évangile ? L'ancienne loi, il est vrai, a donné des hommes vertueux ; mais enfin ils étaient sujets aux erreurs et aux faiblesses des autres hommes, et l'on aurait pu se tromper en les imitant. D'ailleurs ce n'étaient ni des exemples de toutes sortes de vertus, ni des vertus pour toutes sortes de personnes : ce n'était point assez pour satisfaire pleinement ceux qu'enflammait le désir de servir Dieu. Mais depuis que Jésus-Christ est né, vous avez un guide, ames chrétiennes ; et sous sa conduite vous ne pouvez plus vous égarer : un guide qui appliquera aux vrais objets, qui réglera, qui satisfera vos pieux désirs. Ce guide premièrement sait toutes les voies par où l'on peut aller à Dieu ; secondement il les enseigne avec clarté ; en troisième lieu il vous les applanira par ses exemples ; quatrièmement enfin il vous engagera, il vous aidera à y marcher par sa grace. Je n'ai qu'un mot à dire sur les quatre points qui feront le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Il est certain, mes frères, que, lorsque l'ame de Jésus-Christ fut créée, Dieu assortit en elle tous les dons naturels et surnaturels qui pouvaient la rendre digne du Verbe à qui elle devait être unie personnellement, qu'il la combla de toutes les graces infuses qui ont quelque rapport aux perfec-

tions divines, et qu'il prit soin que ces graces fussent d'une excellence en quelque sorte infinie. Mais comme la sagesse est le caractère spécial de la seconde personne, il eut un soin tout particulier d'orner cette ame d'une sagesse supérieure, et dont la sagesse des plus grands rois, et du plus sage de tous les hommes, n'avait été qu'une figure imparfaite. Pour cette raison, MM., quand le Sauveur du monde n'aurait pas été uni à la Divinité, il mériterait d'être le conseil et le maître des nations ; et ce serait dans le reste des hommes un effet de leur prudence, de se conduire par ses maximes.

De plus parmi les lumières que lui donnait cette admirable sagesse, la plus claire, la plus distincte, en un mot la plus parfaite, était sans doute la connaissance des voies du salut et de la perfection. La raison est, qu'il était destiné pour nous servir de guide dans ces voies, et que Dieu est obligé de proportionner les talens de ses ministres aux desseins qu'il a sur eux. Moïse, à qui la conduite du peuple d'Israël avait été confiée, avait connu par une faveur spéciale les sentiers par où le Seigneur a coutume de ramener à lui ses créatures, selon ce mot de David : *Notas fecit vias suas Moysi.* Combien Jésus-Christ doit-il avoir été plus éclairé sur ces saintes voies, lui qui devait être le chef de tous les prédestinés?

Outre cette science infuse des voies du salut, il en a une autre qu'on appelle expérimentale, et qui ne le rend pas moins capable de nous servir de guide. Je veux dire qu'il a employé tous les moyens qui peuvent être mis en usage pour parvenir à la plus haute vertu : non-seulement il a acquis lui seul plus de sainteté que tous les autres Saints ensemble, mais encore il a réuni en lui seul tous les caractères de la sainteté ; il est allé à la perfection par tous les chemins qui y conduisent, par l'innocence, par la pénitence, par la joie, par la douleur, par l'honneur, par l'ignominie, par

les graces les plus signalées, par les plus rudes épreuves, par un zèle infatigable, par une continuelle contemplation. Dites-moi, mes frères, qui peut mieux nous enseigner le chemin du salut, que celui qui en a parcouru tous les sentiers, et qui dans chacun de ces sentiers est allé plus loin que tous ceux qui y sont jamais entrés?

J'ajoute encore à cela que Jésus-Christ, quoique voyageur sur la terre, ne laissait pas d'être en même temps compréhenseur, comme parle l'école : c'est-à-dire, que quoiqu'il marchât dans les voies de la sainteté comme les autres Saints qui sont sur la terre, il ne laissait pas de jouir de la vue de Dieu de la manière dont les Saints en jouissent dans le ciel; il méritait tous les jours la récompense qu'il possédait déjà : habitant de la Jérusalem céleste, il l'était encore de ce lieu d'exil.

Cela étant supposé, pouvait-il manquer de voir clairement dans Dieu tout ce qui est capable de plaire à Dieu? Ayant une connaissance si distincte du plus parfait de tous les êtres, qui pouvait savoir mieux que lui ce qu'il fallait faire pour lui ressembler? En un mot peut-il manquer de nous conduire sûrement, puisque dès le commencement du chemin il voit le terme où nous aspirons, et qu'il ne le perd jamais de vue? C'est encore peu, chrétiens auditeurs : non-seulement Jésus-Christ est tout à la fois, et dans la voie, et au terme; mais il est lui-même, et la voie, et le terme où nous devons tendre. *Ego sum via*, dit-il dans l'Évangile, *veritas, et vita :* Je suis le chemin qui conduit à la vérité, je suis la vérité qui mène à la vie, je suis cette vie même où la vérité conduit. De sorte que quiconque voudra se soumettre à la direction de Jésus-Christ, et s'attacher à lui pour être conduit à Dieu, il est autant impossible qu'il s'égare en son chemin, qu'il est impossible que le chemin lui-même l'éloigne du terme où il se va rendre : non-seulement il trouvera ce qu'il cherche sous un si sage guide, mais il l'a déjà trouvé.

Quel sujet de joie pour ces ames qui sont si généreuses, et néanmoins si timides! qui n'ont point de plus grande passion que de faire le bien, et qui craignent toujours de faire le mal! *Deus tuus ipse est ductor tuus :* Votre Dieu sera lui-même votre conducteur. Le voilà qui se rend visible à vos yeux dans votre chair, comme l'Ange s'offrit à Tobie sous la figure d'un homme pour le mener à Gabel. Il n'ignore pas ce que c'est que la sainteté. *Novi*, peut-il vous dire avec Raphaël, *et omnia itinera ejus frequenter ambulavi :* Je le sais, j'en ai parcouru toutes les voies, je suis moi-même le sentier qui y conduit, je suis moi-même cette sainteté après laquelle vous soupirez : attachez-vous à moi, et infailliblement vous parviendrez à cet heureux terme. Mais non-seulement Jésus-Christ sait tous les chemins qui peuvent conduire à Dieu, il les enseigne encore avec beaucoup de clarté.

SECOND POINT.

On ne peut pas douter, MM., que parmi les Patriarches et les Prophètes de l'ancienne loi, il n'y en ait eu qui aient connu la sainteté, puisque quelques-uns d'eux sont devenus de grands Saints; mais l'on peut dire, ce me semble, qu'aucun ne l'a enseignée que d'une manière si mystérieuse et si obscure, que personne ne l'a conçue. La loi même de Moïse n'a prescrit les règles de la perfection qu'en figure, et sous le voile des observances extérieures. Loin d'élever les hommes au-dessus de leurs faiblesses naturelles, elle s'accommodait elle-même à la faiblesse des hommes : témoin la multiplicité des femmes qu'elle permettait, et le pouvoir de les répudier qu'elle donnait aux maris : témoin l'usure avec les étrangers, dont elle n'avait jamais fait un crime au peuple juif: témoin encore la haine des ennemis, dont même elle lui avait fait un précepte.

Jésus-Christ n'a rien ignoré de tout ce qui peut former la piété la plus sublime, et il nous a à ce

sujet communiqué toutes ses lumières. Il nous assure lui-même, qu'il nous a révélé ses plus grands secrets, qu'il a versé, pour ainsi dire, dans nos esprits tous les trésors de science et de sagesse dont son père l'avait enrichi : *Omnia quæcunque audivi à Patre meo, nota feci vobis.* On ne saurait souhaiter une preuve ni plus convaincante ni plus utile de cette vérité, que le détail de sa doctrine ; il n'est rien de plus clair que les leçons qu'il nous fait, rien de plus efficace que les moyens qu'il nous suggère pour notre sanctification. C'est lui qui, pour nous éloigner des actions criminelles, nous a fait entendre qu'il fallait éviter les pensées qui sont comme les semences de ces actions, et les regards même qui font naître les pensées. C'est lui qui, pour aller au-devant de tous les maux que la soif de l'or et de l'argent a coutume de faire dans le monde, nous a découvert ce secret admirable de la pauvreté de cœur, qui nous détache des biens mêmes que nous possédons. C'est lui qui nous a fait connaître les conséquences des fautes légères qui conduisent infailliblement à de plus grandes. C'est lui qui proscrit jusqu'aux paroles oiseuses, afin que notre attention à nous en préserver écarte loin de nous les tentations du mensonge et de la médisance. C'est lui qui pour prévenir les funestes effets de la colère et de la vengeance, est allé jusqu'au cœur sécher la source de ces passions, en nous ordonnant d'aimer nos ennemis, et de faire du bien à ceux qui nous font du mal. C'est lui qui, pour nous faciliter la vertu de la patience, si nécessaire dans les traverses de cette vie, nous enseigne à chercher les trésors qui sont cachés dans les adversités et dans les persécutions : il nous fait comprendre qu'il y a des sujets de joie dans tout ce qui nous afflige ; et que tout ce que le monde appelle malheur, infortune, calamité, est justement ce qui nous doit rendre heureux, et dans cette vie, et dans l'autre : *Beati qui lugent, beati qui persecutionem patiuntur.*

C'est ainsi que, pour nous conduire à la pureté des mœurs, et à l'innocence de la vie, il nous ouvre des routes sûres et jusqu'alors inconnues. Mais ce n'est pas assez pour vous, Chrétiens auditeurs, d'observer les commandemens, de pratiquer les vertus nécessaires au salut; de pieux désirs vous portent à entrer dans les voies de la perfection, et vous souhaitez de voir s'ouvrir cette carrière sublime. Avant Jésus-Christ personne n'avait donné les règles de cette lice nouvelle; ces grandes maximes de dépouillement, de mépris du monde, de haine de soi-même, de mort, de vie spirituelle, tout cela n'était point encore venu à la connaissance des hommes; au contraire, les anciennes Écritures étaient remplies de promesses qui semblaient presque faites pour nourrir dans les cœurs l'amour des honneurs et des prospérités temporelles. Le Sauveur du monde a été le premier qui nous a fait connaître la différence qu'il y a entre la vertu médiocre et la parfaite piété; et il a parlé si clairement sur ce sujet, que je ne saurais concevoir comment un si grand nombre de personnes se trompent dans les idées qu'elles prennent de la dévotion, et y font de fausses démarches.

Qui vult venire post me, abneget semetipsum. N'a-t-il pas dit expressément, et plus d'une fois: Que celui qui veut me suivre se renonce soi-même; qu'il ne songe plus ni à sa réputation ni à ses intérêts; qu'il n'écoute ni ses passions, ni ses inclinations naturelles; qu'il déclare la guerre à ses appétits, à ses désirs, à sa propre chair, et à sa propre volonté; qu'il se regarde lui-même comme un étranger, et comme son plus mortel ennemi. Celui qui ne hait son père et sa mère, sa femme, ses enfans, ses frères, ses sœurs, c'est-à-dire qui aimera mieux leur plaire qu'à moi, qui de peur de leur déplaire négligera ce qui regarde mon service, qui ne sera pas disposé à leur passer sur le ventre, lorsqu'il ne pourra autrement accomplir ma volonté; celui-là ne peut être mon

disciple : *Qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse discipulus.* Comme s'il disait : Ne vous y trompez pas, mes disciples, si vous êtes dans le dessein de sanctifier vos ames, il faut que vous embrassiez votre croix, et que vous la portiez de bonne grace : je dis votre croix, celle qui vous a été donnée par la Providence ; car en vain vous jeûneriez, vous exerceriez les plus grandes austérités, si vous murmurez contre cette pauvreté où votre Dieu vous a réduit, contre ces infirmités qu'il vous envoie, contre cet ennemi, contre cette disgrace, qu'il vous suscite ; si vous ne pouvez supporter, vous l'humeur de cet époux, vous l'humeur de ce maître, auxquels il vous a soumis : *Qui non bajulat crucem suam.... Sinite mortuos sepelire mortuos suos.* Le monde doit être, dans l'esprit de ceux qui aspirent à la perfection, comme une région de morts, avec qui les vivans ne doïvent point avoir de commerce. Laissez-les s'empresser pour le succès de leurs affaires temporelles, laissez-les s'appliquer à l'observation de leurs lois profanes, de leurs bienséances prétendues ; ne vous rendez ni les admirateurs, ni les esclaves de ce monde réprouvé ; pensez uniquement à plaire à celui qui doit être votre unique maître.

Enfin s'il est quelqu'un pour qui ces conseils ne soient pas assez sublimes, il y en a de plus forts encore ; et je veux bien les publier en faveur de ces grandes ames, qui ne donnent point de bornes à leur amour : *Si vis perfectus esse, vade, vende omnia quæ habes, da pauperibus, et sequere me :* Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous possédez, donnez-en le prix aux pauvres, et dans cet entier dénuement soyez prêt à faire tout ce que j'exigerai de vous. Il y a des gens qui s'éloignent du mariage pour en éviter les peines, mais il y en a qui ne le fuient que pour s'éloigner de ses plaisirs : voyez si vous avez le courage de les imiter. Enfin le plus haut point où l'on puisse porter la perfection, c'est de donner sa propre

vie, d'être toujours prêt à mourir, non-seulement pour sauver son ame, mais pour sauver même l'ame d'autrui : *Majorem charitatem nemo habet, quàm ut animam suam ponat quis pro amicis suis.*

Voilà la voie de la sainteté, Chrétiens auditeurs : est-il rien de plus clair, rien de plus intelligible ? On sera peut-être épouvanté de ces maximes si contraires à la nature ; mais du moins sera-t-on contraint d'avouer qu'on n'a pas ignoré ce qu'il fallait faire pour être saint. O mon Dieu ! que n'exige point de nous la reconnaissance ? qui pourra jamais comprendre la grandeur de ce bienfait ? Pour moi je ne saurais mieux vous exprimer mes sentimens que par ces paroles de saint Paul : *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus* : Notre Dieu, notre Rédempteur nous a fait voir sa miséricorde et sa bonté infinie. En quoi, grand Apôtre ? *Erudiens nos, ut abnegantes impietatem, et secularia desideria, sobriè, et justè, et pièvivamus in hoc seculo.* Ce n'est pas précisément en ce qu'il s'est revêtu de notre chair, et qu'il a élevé notre nature jusque sur le trône du Tout-puissant; ce n'est point seulement en se chargeant de nos péchés, et des peines qui leur étaient dues ; ce n'est ni en répandant son sang, ni en désarmant la mort, ni en nous donnant l'espérance de la résurrection : *Apparuit gratia Dei erudiens nos.* Ce sont là de grandes preuves de son amour : mais la plus grande de toutes, à mon sens, c'est que par lui-même il nous a instruits à contrarier en nous les inclinations de la nature, à mépriser le monde, à briser les liens qui nous y attachent, à nous affranchir de la servitude des vains désirs ; c'est qu'il nous a montré les voies de la sainteté et de la justice : *Ut abnegantes impietatem, et secularia desideria, sobriè, et justè, et piè vivamus in hoc seculo.* Heureux mille fois ceux qui sous un guide si fidèle entreront dans ces voies pures ! On les appelle étroites, parce que la nature s'y trouve d'abord gênée et contrainte ; mais à quelle paix, à quelle

douce liberté ne conduisent-elles pas une ame qui s'y engage? La seule pensée de cet heureux état me comble de joie; et elle m'emporterait bien loin hors de mon sujet, si je ne me ressouvenais des bornes que je me suis prescrites. Revenons donc à notre guide. Je vous ai fait voir qu'il nous découvre avec beaucoup de clarté et d'exactitude le chemin qui conduit à la sainteté : voyons maintenant comment il nous l'applanit par ses exemples.

TROISIÈME POINT.

Le Prophète Isaïe, parlant de l'incarnation du Verbe éternel, fait espérer au peuple choisi un maître qu'il pourra voir de ses yeux : *Erunt oculi tui videntes præceptorem tuum.* Il pouvait dire encore plus, Chrétiens auditeurs ; il pouvait leur promettre que ce maître visible leur donnerait même des leçons visibles ; qu'il ne se revêtirait pas seulement de leur chair, mais qu'il incarnerait encore, s'il m'est permis de parler ainsi, ses préceptes et ses maximes, en les représentant en lui-même, en exprimant par des actions tout ce qu'il avait fait entendre par ses paroles. Il fallait bien, MM., que notre Rédempteur en usât de la sorte, pour prévenir tous les doutes, pour aller au-devant de toutes les inquiétudes des hommes de bonne volonté. S'il s'était contenté de leur donner de bouche, ou dans de saints livres, des règles de perfection ; quelque intelligibles qu'eussent été ces règles, elles auraient pu être obscurcies par les interprétations ; on leur aurait pu donner des sens différens; et dans la crainte d'être trompé, on les aurait peut-être négligées. Mais Jésus-Christ pratiquant lui-même ce qu'il enseigne, marchant devant nous dans le chemin qu'il nous a montré, quel lieu peut-il rester au doute et à l'irrésolution? Quoique l'étoile qui apparut aux Mages en Orient, leur eût fait entendre par sa situation en quel pays ils devaient chercher le Messie, ainsi que saint Jean Chrysostôme l'a observé ; quoique les Doc-

teurs de Jérusalem leur eussent marqué précisément que Bethléem était le lieu de sa naissance, ils ne laissaient pas de marcher en quelque sorte dans les ténèbres, et d'éprouver des incertitudes : mais dès que cette même étoile qui les avait portés à se mettre en chemin, se remontra à eux sur leur route, et qu'elle commença à les dévancer pas à pas, proportionnant son cours à leurs forces, ou plutôt à leur foiblesse ; alors toutes leurs inquiétudes furent dissipées, et ils achevèrent leur voyage avec une joie que l'Écriture semble ne pouvoir exprimer avec assez d'énergie : *Gavisi sunt gaudio magno valdè.*

Voilà, Chrétiens auditeurs, ce qui arrive aux saintes ames qui cherchent Dieu dans la simplicité de leur cœur. Elles s'y sentent excitées par les paroles de Jésus-Christ, et par les instructions qu'il leur a données : les savans directeurs qu'elles trouvent en leur chemin servent à les redresser et à les rassurer dans les perplexités qui leur arrivent : mais si Jésus-Christ qui les a engagées dans cette voie, se présente lui-même, et leur marque tous les pas par ses exemples, qu'est-ce qui sera capable de les troubler, ou de les inquiéter ?

Il l'a fait, Chrétiens auditeurs, avec une bonté et une charité incroyables. Il nous a dit plusieurs fois, qu'il fallait passer par les tribulations et les adversités, pour aller à son Père ; que la pauvreté, le mépris du monde, la haine de soi-même, l'amour pour nos ennemis, étaient les routes qui conduisaient au parfait amour de Dieu : mais ces routes il ne s'est pas contenté de nous les montrer de loin, et de nous dire, comme on le disait aux Juifs : *Hæc est via ; ambulate in ea, et non declinetis ad dexteram neque ad sinistram :* Voilà la voie ; entrez-y, et ne vous détournez ni à droite ni à gauche. Jésus-Christ fait plus, partout il nous invite à le suivre. *Venite post me... Veni et sequere me... Qui mihi ministrat, me sequatur :* Venez après moi ; je ne vous abandonne point à votre propre

conduite, je veux vous marquer tous les pas : suivez-moi, vous ne sauriez vous égarer en marchant sur mes traces.

Il a en effet si bien exprimé dans sa conduite toutes les maximes de sa morale, que tout ce que les Evangélistes ont eu soin d'en rapporter nous est devenu en quelque sorte inutile. Non, MM., nous n'avons pas besoin d'étudier les paroles du Sauveur du monde, que nous ne comprendrions peut-être pas ; ni de consulter les Docteurs, qui dans leurs interprétations ne s'accordent pas toujours avec le texte, ni entr'eux, ni souvent avec eux-mêmes. Voulez-vous devenir Saints? *Respice, et fac secundùm exemplar quod tibi monstratum est:* Jetez les yeux sur Jésus-Christ, et sur les exemples qu'il vous donne : voyez ce Dieu humilié dans la pauvreté d'une étable ; cette sagesse muette, et réduite à la simplicité d'un enfant ; cette majesté obscurcie, et comme anéantie dans les langes. Vous cherchez des livres, vous consultez les Pères de la vie spirituelle, pour apprendre à vous perfectionner dans la vertu : attendez-vous donc qu'ils vous montrent de nouvelles routes? ou manquez-vous d'yeux pour suivre Jésus-Christ dans celles qu'il a tenues? Ignorez-vous que de trente-trois ans qu'il a véeu sur la terre il en a passé trente dans l'obscurité d'une maison pauvre, inconnu lui-même à tout l'univers? que durant tout ce temps, il n'a point eu d'autre témoin de son admirable sainteté que les Anges, point de volonté que celle de Joseph et de Marie, point de vertu qui se produisît au dehors, que l'obéissance, la douceur et l'humilité? Je ne parle point de sa vie publique, où la modestie et le désintéressement ont toujours fait le caractère de son zèle ; où il a paru si réservé à juger, à condamner même les plus grands pécheurs ; où son plaisir a été de faire du bien, et son étude d'en rejeter la gloire qui lui en revenait ; où le jeûne, la prière, la solitude, ont trouvé leur place au milieu des plus grandes

occupations. Il n'est pas encore temps de vous le représenter souffrant et mourant sur une croix ; il suffit de dire que quand tous les livres seraient perdus, toutes les lumières éteintes, tandis qu'il nous restera un crucifix, il ne nous manquera rien de tout ce qui nous est nécessaire pour acquérir la plus haute perfection. *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus*, dit saint Pierre : Ames chrétiennes, Jésus-Christ vous a laissé un exemple dans sa passion et dans sa mort ; il vous y a laissé un modèle universel : qui que vous soyez, en quelque état que vous vous trouviez, par quelque route qu'il plaise à Dieu de vous appeler à son service ; vous le trouverez au Calvaire, et sur cette route les vestiges du fils de Dieu profondément imprimées et marquées de son propre sang.

En sorte qu'au lieu des épaisses ténèbres où l'on était avant la naissance du Messie, il me semble que nous voilà avec les Pasteurs de Bethléem tout environnés de clartés : *Et claritas Dei circumfulsit illos.* Clartés qui portent la consolation dans l'ame fervente qui les désire avec ardeur, mais qui portent le trouble dans les ames tièdes et lentes, qui ne pourront plus avoir d'excuse à l'aspect de cette lumière qui leur découvrira ce qu'elles ne voudraient pas voir. Si Jésus-Christ s'était contenté de nous transmettre sa doctrine dans les livres, outre que les sentimens se seraient partagés sur sa morale, comme ils se partagent sur les dogmes les plus clairs de l'Evangile, on se serait encore persuadé que tout ce que ce divin maître nous dit de la sainteté est moins un terme où l'homme puisse parvenir, qu'une idée brillante et propre à humilier son esprit dans l'impuissance où il est d'y atteindre : mais quand on voit chaque point de cette sainte doctrine, chaque précepte soutenu de mille exemples, et des exemples d'un Dieu ; quand on voit un Dieu pauvre, un Dieu humilié, un Dieu obéissant, un Dieu mourant librement sur

une croix ; *verborum veritas splendet effectibus confirmata ;* alors, dit le savant Théodoret, la vérité des paroles évangéliques confirmée par les actions, se montre dans un si grand jour, qu'on ne peut plus se refuser à sa lumière ; on est contraint d'avouer qu'on voit clairement ce qu'il faudrait faire, mais qu'on ne peut s'y résoudre.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici du guide que le Ciel nous a donné, en faisant voir qu'il sait les voies qui conduisent à Dieu, qu'il les enseigne avec beaucoup de clarté, et qu'il y marche devant nous; tout cela montre assez que notre ignorance n'a plus de prétexte plausible : mais notre faiblesse ne pourrait-elle point nous rendre inutiles tous ces avantages ? Les mêmes lumières qui nous découvrent le chemin, nous en font voir en même temps les difficultés. Cette vue n'est-elle point capable d'abattre le courage dans ceux qui ont le plus d'ardeur pour le bien ? Elle le serait, Chrétiens auditeurs, si nous ne connaissions la puissance de celui qui nous conduit, et si nous n'étions assurés qu'il nous soutiendra autant par son secours, qu'il nous éclairera par ses conseils. Ce devrait être ici le quatrième point ; mais pour éviter une excessive longueur, il suffit de vous faire remarquer que les maîtres ordinaires ne font que communiquer leurs lumières à l'esprit, mais que Jésus-Christ répand sa force dans les cœurs ; qu'il est la source, non-seulement de la vérité, mais encore de la grace ; qu'il est, comme dit saint Jean, plein de l'une et de l'autre, et qu'il les présente toutes deux en même temps.

C'est pour cela que le Prophète prévoyant l'avénement du fils de Dieu, après avoir dit que les sentiers tortueux seraient redressés, ajoute que les chemins raboteux deviendront unis : pour nous apprendre qu'il devait nous découvrir les voies du salut, et en même temps nous les faciliter : *Erunt prava in directa, et aspera in vias planas.* Ce nouveau conducteur, Chrétiens auditeurs, ne saurait

être mieux comparé qu'à la colonne de feu qui conduisit le peuple d'Israël jusqu'à la terre promise. Il est vrai qu'elle le conduisit par des déserts affreux et stériles, par des pays barbares et inconnus, comme pour le donner en proie aux peuples qui les habitaient ; mais en même temps cette nue céleste applanissait à ce peuple toutes les difficultés, elle s'étendait sur tout le camp durant le jour, pour le défendre des ardeurs du soleil : tous les matins elle versait la manne pour le nourrir, elle lançait des feux et des foudres contre ceux qui s'opposaient au passage de la nation chérie. Voilà, MM., une figure parfaite du Rédempteur. C'est une nue mystérieuse qui nous couvre la nuit et le jour ; il ne dissipe pas seulement les ténèbres de notre ignorance, mais il nous soutient dans les travaux que nous rencontrons à sa suite, il nous nourrit de douceurs et de consolations célestes, il calme nos passions, il met les démons en fuite, et nous donne la victoire sans presque que nous rendions de combat. *Pax hominibus bonæ voluntatis*, chantent aujourd'hui les Anges sur les montagnes de Bethléem ; ils adressent leurs cantiques aux hommes qui aspirent à la sainteté, et qui brûlent du désir de suivre leur nouveau Roi. Ils ne les invitent point à se prémunir contre les difficultés qui se trouvent dans la pratique de la vertu, à prendre les armes contre leurs ennemis ; au contraire, ils leur annoncent la paix, ils leur déclarent qu'on ne demande d'eux qu'une bonne volonté : comme s'ils disaient que Jésus-Christ fera tout le reste ; que non-seulement il se chargera du fardeau de nos crimes, mais qu'il nous portera lui-même sur ses épaules ; que lui seul il combattra, qu'il vaincra tous les obstacles, en un mot que nous n'aurons qu'à le suivre et à cueillir le fruit de sa victoire.

Que louée soit à jamais la bonté et la puissance de notre Dieu, qui nous procure une condition si avantageuse ! Pour être Saint, il ne faudra donc

plus que vouloir l'être : le plus grand de tous les biens, le plus grand bonheur, l'unique bonheur de cette vie ne nous coûtera que des désirs. Qu'en pensez-vous, ames tièdes, vous qui languissez depuis tant d'années dans vos imperfections, et qui ne voulez pas faire un seul pas pour vous approcher de votre Dieu ? De quel prétexte pourrez-vous colorer votre langueur ? Alléguerez-vous, avec le paralytique de l'Evangile, que vous manquez d'un homme qui vous mène ou qui vous porte au terme où vous souhaiteriez d'atteindre ? *Hominem non habeo.* Le voici, cet homme qui a des lumières infaillibles pour connaître la vérité, un zèle ardent pour l'enseigner, une charité inaltérable pour y conduire, une force invincible pour soutenir, et pour aider à marcher dans les voies épineuses de la vertu : Dieu lui-même s'est fait homme pour vous procurer tous ces avantages. Vous ne pouvez plus ignorer ce que vous devez faire, l'Evangile parle trop clairement, et la vie de Jésus-Christ est un modèle trop visible. Vous ne pouvez plus prétexter votre faiblesse : la grace de Jésus-Christ est un secours trop puissant pour nous laisser aucun lieu de nous plaindre de notre insuffisance. Ce ne sont pas des forces qu'on demande de nous ; Dieu connaît trop bien les dons qu'il a faits à ses créatures, pour exiger d'elles plus qu'il ne leur a donné : on ne vous demande qu'une volonté sincère, les forces vous viendront d'ailleurs ; et quand votre désir sera véritable, Dieu manquera plutôt de puissance que vous ne manquerez de secours.

Si nous différons encore, Chrétiens auditeurs, à nous convertir, à nous sanctifier, certainement c'est que nous ne le voulons pas. Ah ! je le veux, me dites-vous ; et, pour le repos de ma vie, ce désir n'est que trop avant dans mon cœur : je vivrais en paix si j'étais saint, ou si je ne désirais pas de l'être. Et moi je dis que si vous étiez saint, ou que vous eussiez la volonté de le devenir, vous

jouiriez d'une paix parfaite : *Pax hominibus bonæ voluntatis.* Nous voulons être saints, cela est vrai; mais il est vrai aussi que nons ne le voulons pas. *Vult et non vult piger*, dit le Sage : L'ame paresseuse veut et ne veut pas en même temps; et ce sont ces désirs contraires qui lui donnent la mort : *Desideria occidunt pigrum.* On voudrait être à Dieu et au monde, aller au Ciel par des voies qui n'y peuvent conduire, être plus parfait que l'on ne l'est, sans pourtant cesser d'être en effet ce que l'on est; et au lieu qu'il faut changer de mœurs pour devenir saint, on voudrait que la sainteté changeât de nature pour s'accommoder à nos inclinations; on voudrait se donner tout entier à la pratique de la vertu, si rien n'en détournait; mais cet obstacle qui arrête est si léger, qu'il ne paraît que trop qu'on veut être détourné. Un attachement puéril aux objets les plus frivoles sera quelquefois le lien qui nous retiendra. Tantôt le goût pour une parure que l'on croit propre à relever les agrémens naturels, tantôt une lueur de gloire qu'on espère encore tirer de ses talens; ici une vaine crainte de rougir de ses péchés aux pieds d'un Confesseur, ou de ses bonnes actions aux yeux du monde; là un reste de plaisir qui se mêle aux chagrins et aux ennuis dont la vie mondaine est accompagnée : voilà ce qui renverse et rend inutiles les saintes résolutions.

O que cette disposition est éloignée de cette bonne volonté à qui les Anges ont annoncé la paix! Cette volonté sincère, prête de franchir les difficultés, n'hésite qu'autant de temps qu'elle ignore la route qu'elle doit tenir. La carrière lui est-elle ouverte? il lui faut un frein pour modérer ses excès, et pour la retenir dans les bornes de la prudence chrétienne. Quel plaisir de la voir tantôt se livrer à Dieu sans réserve, et lui dire avec saint Paul : *Domine, quid me vis facere?* Seigneur, me voici prête à tout : que voulez-vous que je fasse? Tantôt, comme le même Apôtre, défier le Ciel

d'ébranler son courage, ou de ralentir son ardeur: *Quis nos separabit à caritate Christi ?* Cette ame passionnée en quelque sorte pour la sainteté, la cherche du moins avec autant d'empressement, qu'un avare cherche le bien, qu'un ambitieux poursuit les honneurs; c'est-à-dire que, pour satisfaire une si noble passion, elle est prête de sacrifier son repos, d'exposer même mille fois sa vie : tout ce qu'elle voit de biens et de maux sur la terre, tout ce que la Providence peut permettre qu'il lui arrive d'avantageux ou de funeste, ne l'afflige, ni ne la réjouit, qu'autant qu'il peut servir ou nuire à son dessein : toutes les voies lui sont bonnes pour aller à Dieu, et elle choisira la plus rude et la plus étroite, pourvu qu'elle soit la plus sûre et la plus courte.

Voilà, Chrétiens auditeurs, ce qui s'appelle avoir faim et soif de la justice, voilà quels sont ceux que Jésus-Christ a dans son Evangile déclarés bienheureux, et qu'il a promis de rassasier. *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur !* Ils seront rassasiés, parce que Dieu lui-même satisfera un si saint désir : ils seront rassasiés, parce que dans ce désir unique seront confondus tous leurs autres désirs ; enfin ils seront rassasiés dans le Ciel, où ils jouiront éternellement de Dieu, selon l'étendue de leurs désirs.

Ainsi soit-il.

2e

SERMON

POUR LE JOUR

DE NOEL.

Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.

Vous trouverez un enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche. (*Luc.* 2.)

Dans le choix que Jésus-Christ naissant fait des biens qu'il trouve sur la terre, il préfère la pauvreté aux richesses; dans la distribution des biens qu'il apporte du Ciel, il préfère les pauvres aux riches.

Depuis quatre mille ans la pauvreté passait dans le monde pour une tache infamante, pour un fléau de Dieu, pour une malédiction qui ne pouvait tomber que sur les pécheurs. Salomon qui avait si bien reconnu la vanité des richesses, paraît lui-même avoir ignoré le prix de la pauvreté : le plus qu'il fasse en sa faveur, c'est de la mettre au même rang que l'abondance; et la prière qu'il adresse au Seigneur à ce sujet nous marque qu'il regarde l'une et l'autre comme deux extrêmes également redoutables : *Inopiam atque divitias ne dederis mihi.* Mais enfin voyez la sagesse increéée et le maître de tous les sages qui vient nous faire d'autres leçons. Vous, qui que vous soyez, vous qui vivez dans l'indigence, soit que la Providence vous y ait fait naître, soit que d'une fortune plus commode Dieu ait permis que vous y soyez tombés, je vous

annonce à tous une grande joie. Il s'en faut bien que vous soyez aussi malheureux que vous l'avez cru jusqu'à aujourd'hui. Jésus-Christ naissant préfère votre état à tous les états que vous enviez le plus ; et par ce choix non-seulement il en fait disparaître l'opprobre, mais encore il le rend vénérable, il le consacre en sa personne, et fait qu'il devient même nécessaire à tous les hommes. Je ne sais si cette nouvelle apportera autant de joie aux riches du monde. Les Anges ne l'ont donnée qu'aux Bergers, peut-être parce qu'ils prévoyaient que les autres ne daigneraient pas y prendre part. Cependant il importe que tout le monde en soit instruit ; et puisque la naissance du Sauveur doit être à l'avenir la règle de notre vie, nous avons tous intérêt d'apprendre de quelle manière il a voulu naître. *Transeamus usque Bethlehem, et videamus verbum hoc quod factum est :* Allons tous ensemble jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui s'y passe. Que verrons-nous ? Nous verrons, MM., le triomphe de la pauvreté ; nous verrons un Dieu naissant, qui dans le choix des biens qu'il trouve sur la terre, préfère la pauvreté aux richesses : ce sera le premier point. Nous verrons un Dieu pauvre, qui, dans la distribution des biens qu'il apporte du Ciel, préfère les pauvres aux riches : ce sera le second point. Vierge sainte, nous avons toujours beaucoup espéré de votre crédit ; aujourd'hui surtout, à la vue de ce Dieu enfant, que peut vous refuser votre divin époux ? Nous lui demandons avec vous les lumières qui nous sont nécessaires pour estimer et pour adorer la pauvreté de Jésus-Christ : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il y avait déjà neuf mois que Marie portait le fils de Dieu dans son sein, lorsqu'il arriva un ordre de la cour d'Auguste, qui obligeait tous les sujets de l'empire de faire enregistrer leurs noms, et de renouveler leur serment de fidélité entre les

mains des Gouverneurs de Province. Bethléem était la ville où tous ceux de la maison de David devaient s'assembler. Marie et Joseph, qui étaient de cette royale famille, partent pour s'y réunir dans le lieu qui avait été marqué. Si l'un et l'autre n'eussent pas eu des lumières extraordinaires, voyant que le Sauveur du monde allait naître à Bethléem, dans un temps où tous ceux de leur tribu y étaient mandés, auraient-ils balancé à croire que cette conjoncture était ménagée par la Providence, pour rendre la naissance de Jésus-Christ plus célèbre, pour procurer des adorateurs au divin enfant, pour rendre tous les descendans de David témoins de l'accomplissement des promesses faites à l'illustre auteur de leur race ?

Mais que vos pensées, ô mon Dieu, sont éloignées des pensées des hommes ! que les routes que vous prenez pour exécuter vos desseins sont opposées à celles que la prudence humaine a coutume de choisir ! Ce dénombrement universel, cette vocation extraordinaire, cette assemblée de toute la famille royale, tout cela dans les vues de Dieu ne tend qu'à procurer à son fils unique une naissance pauvre et obscure, dans l'éloignement de tous les secours, dans le concours des circonstances les plus incommodes.

En effet Marie arrivée à Bethléem s'empresse d'autant plus à chercher une hôtellerie, qu'elle sent que son terme approche ; mais elle s'empresse inutilement, partout elle est rebutée. Dans ce grand abord de gens qui arrivent à toute heure et de toutes parts, on réserve les riches logemens pour les hôtes les plus opulens. Je me trompe, Chrétiens auditeurs, Marie et Joseph étaient assez riches pour trouver une retraite dans Bethléem ; mais Bethléem n'avait point de retraite assez pauvre pour Jésus-Christ ; il lui fallait une cabane obscure ; ils en trouvèrent une hors la ville, bâtie au pied d'un roc escarpé, où les Bergers du voisinage mettaient leurs troupeaux à couvert de la

rigueur des saisons : il n'y avait dans cette cabane qu'une étable, qu'une crèche pour tout meuble, pour habitans que deux animaux ; la force de l'hiver se faisait sentir, la nuit était avancée, l'asile ruineux, solitaire, et ouvert aux injures du temps.

Père éternel, est-ce donc là le berceau que vous destinez à votre fils ? Est-il possible qu'on n'ait point préparé d'autre palais pour recevoir ce grand Prince qu'on attend depuis tant de siècles ? Quoi! Seigneur, vous ne voulûtes point tirer du néant le premier homme, que vous n'eussiez paré le Ciel de flambeaux, et déployé sur la terre tous les ornemens dont elle paraît enrichie en ses plus jours ; vous disposâtes tout de telle sorte, qu'il trouva d'abord non-seulement la plus belle des saisons, mais encore une saison composée de tout ce que les autres ont d'agréable ; le lieu destiné pour sa demeure fut un Paradis terrestre, où vous aviez rassemblé des beautés encore plus rares : et pour le second Adam, pour celui qui doit vous rendre la gloire que le premier vous a ravie, vous prenez des soins tout opposés, et tous les ressorts de votre sagesse concourent à faire qu'il manque de tout !

Oui, MM., ce fut sous cette cabane, et au pied de cette crèche, que Marie s'étant mise en prières avec Joseph, résolut d'attendre le moment fortuné de ses couches. Ce moment arriva ; et au lieu des mortelles douleurs dont les autres mères sont assaillies, elle-même elle a révélé (*) que son ame fut saisie d'une joie céleste qui suspendit en elle l'usage de tous ses sens. Durant cette douce extase, le divin enfant sortit de son sein. Adorons, mes frères, et appliquons-nous à recueillir jusqu'aux particularités les plus légères du plus mystérieux de tous les événemens. Un grand Docteur a cru que cet enfant céleste fut d'abord reçu entre les mains des Anges, qui le remirent à sa

(*) Révélation de sainte Brigitte.

mère. Vous me demanderez peut-être ce que fit alors cette sainte mère. Mais que voulez-vous que je vous réponde ? Qui peut dire quels furent les mouvemens de son cœur, quelles furent les actions que ces mouvemens produisirent ? Elle adora ce divin enfant, elle le serra entre ses bras, elle lui prodigua les baisers les plus tendres, elle mêla ses larmes aux siennes, elle l'enveloppa de langes, elle le coucha dans la crèche, elle emprunta le souffle de deux animaux pour l'échauffer. Cependant l'amour, la joie, le respect, l'admiration se succédaient, ou plutôt se confondaient dans son ame ; et son silence montrait assez jusqu'à quel point elle était occupée de ces divers sentimens.

Les Historiens ecclésiastiques, et entre autres le savant Orosius, racontent mille prodiges arrivés au moment de cette naissance. Les Anges apparurent aux Bergers, les montagnes voisines furent éclairées d'une lumière plus brillante que celle du jour, une harmonie merveilleuse se fit entendre dans les airs, on vit une nouvelle étoile en Orient, trois soleils en Occident, une fontaine d'huile coula quelque temps auprès de Rome, les oracles devinrent muets tout-à-coup dans tout l'univers. Mais que les païens, que les infidèles, pour qui se font tous ces prodiges, s'attachent à les contempler ; pour moi, divin enfant, je n'aurai aujourd'hui d'attention que pour vous, ou pour ce qui vous environne : votre étable, votre crèche, ces langes dans lesquels vous reposez, me frappent plus que tous les miracles que vous pouvez faire dans le ciel et sur la terre.

O s'il m'était permis, s'écrie saint Chrysostôme, de voir cette crèche où mon Seigneur a été couché ! Je sais qu'elle a été enlevée par les Chrétiens, et remplacée par une crèche d'argent ; mais la première était incomparablement plus précieuse. L'or et l'argent sont pour les Gentils, qui font tant de cas de ces métaux. La foi chrétienne méritait bien (remarquez s'il vous plaît

cette expression) la foi chrétienne méritait bien ce bois et ces briques dont la crèche était construite. Ce n'est pas que je condamne, continue ce Père, ceux qui ont cru donner par-là des marques de leur respect et de leur zèle ; mais je me sens saisi d'admiration à la vue du Seigneur, qui ayant créé le monde, ne naît point dans un lit brillant d'or et d'argent, mais sur de l'argile. Mon Dieu, que vous me paraissez adorable dans cet état ! que cette pauvreté sied bien, ce me semble, à Votre Majesté infinie ! Je sais que les Juifs s'en scandalisent, mais pour moi rien ne me persuade mieux de l'excellence de votre être. Heureuse pauvreté, qui avez été honorée jusqu'à être comme le berceau du Verbe incarné ! pauvreté illustrée, dont Dieu même a voulu faire éclater la grandeur en cachant la sienne ! pauvreté privilégiée, à qui il a consacré les premiers momens de sa vie, et par qui il a donné ses premiers exemples ! que Jésus me paraît aimable dans votre sein, et que je vous trouve aimable vous-même dans la personne de Jésus !

Mais peut-être n'est-ce qu'une pauvreté passagère et amenée par le hasard ; peut-être qu'un contre-temps imprévu a jeté le fils de Dieu dans l'extrémité où nous venons de le voir. Il est vrai, MM., que si dans le temps qu'il devait naître, la Providence n'eût fait un devoir à sa mère de sortir de Nazareth, il serait né dans des circonstances moins incommodes, mais toujours au sein de la pauvreté. La maison de Joseph n'a rien qui ne ressente l'indigence, il n'est lui-même qu'un simple artisan, qui vit du travail de ses mains; et désormais il lui faudra trouver dans ce travail de quoi fournir aux besoins de Marie et de son fils; il faudra que ce divin enfant, dès que l'âge l'aura fortifié, prête lui-même à Joseph le secours de ses bras, et qu'à la sueur de son front il gagne un modique salaire. Je n'examine point ici si ce fut de son propre mouvement, ou par un ordre exprès

du Père éternel, que Jésus-Christ embrassa une pauvreté si rigoureuse. Le sentiment de l'Abbé Rupert a été qu'au moment de l'incarnation Dieu lui proposa le choix de deux voies bien opposées pour sauver les hommes, de l'abondance des biens, de l'éclat et des charmes de la royauté d'une part; d'autre part, de la pauvreté obscure, et des misères d'une condition abjecte : qu'il eut en effet à choisir entre ces deux voies, et qu'il se détermina pour celle qu'il a tenue depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Cette opinion ne manque ni de fondemens dans l'Ecriture, ni de sectateurs dans l'école. Mais soit que le fils unique du Père éternel ait choisi la pauvreté, ou que le Père éternel ait fait ce choix pour son fils unique, il est vrai que, dans l'estime d'un Dieu, la pauvreté l'a emporté sur les richesses; et, soit amour pour l'indigence, ou soumission aux ordres de Dieu, le Créateur de l'univers manquera de tout, et sera réduit à pourvoir aux nécessités de la vie par les travaux d'une profession vile et pénible.

Que dites-vous, aveugles Chrétiens, hommes ingrats et de peu de foi? Vous qui ne cessez de murmurer contre votre père céleste, et de blâmer le partage qu'il a fait des richesses de la terre, comment osez-vous vous plaindre qu'il ne vous ait pas fait naître dans une fortune plus opulente que son fils unique? Vous vous estimez malheureux, et vous l'êtes en effet, puisque vous ne connaissez pas votre bonheur, et que vous vous faites un supplice d'un état que votre Sauveur chérit. Les plus sages d'entre les riches se dépouillent volontairement, pour vivre et pour mourir pauvres avec leur divin maître; et vous soupirez pour les trésors qu'ils abandonnent. Comment feriez-vous votre salut dans l'abondance, puisque Dieu vous ayant ôté cet obstacle, qui est un des plus grands, vous demeurez néanmoins si imparfaits? Et ne dites pas qu'au contraire la pauvreté engage comme nécessairement à mille bassesses, à mille

lâchetés, à mille crimes; vous vous tromperiez : c'est l'avarice des pauvres, c'est l'aversion qu'ils ont pour la pauvreté, qui causent en eux ces déréglemens, et non pas la pauvreté même. Je sais qu'il y a des pauvres qui sont vicieux : il est vrai, lorsqu'ils ont perdu la crainte de Dieu, ils sont quelquefois encore plus débordés que les riches.

Mais on a tort d'attribuer ces désordres à leur état; au contraire, il exempte par lui-même de tout désordre. C'est un état d'innocence, de sainteté, de prédestination : la pauvreté met à couvert du luxe, de la vanité, de cet orgueil du siècle si opposé au Christianisme, et qui conduit à l'apostasie et à l'infidélité. Il est aisé aux pauvres d'être sobres par vertu, l'étant déjà par nécessité. Comment aimeraient-ils à faire des injustices, eux qui n'ont pas le pouvoir d'en commettre, et qui ne peuvent que les souffrir ? La pauvreté conserve la pureté du corps par l'éloignement des plaisirs, et celle du cœur par la nécessité du travail où engagent les besoins de la vie : elle étouffe toutes les passions dès leur naissance, en leur ôtant l'espoir de se satisfaire. L'usage où elle met de se priver de ce qui est permis, est un frein contre la licence qui porte à tout ce que la loi défend : ayant en partage la simplicité, la droiture, la sincérité, elle est bien plus exposée à être trompée, que portée à tromper. Elle est tendre et charitable envers le prochain; l'expérience de ses propres maux la rend sensible aux misères d'autrui. Elle porte à soupirer pour le Ciel; au regard des biens d'ici-bas, elle borne ses désirs au nécessaire : et ne pouvant rien obtenir par elle-même, elle est heureusement contrainte d'attendre de Dieu seul l'accomplissement de ses désirs. La pauvreté dispose à souffrir les grands maux avec patience, et à recevoir les biens les plus légers avec reconnaissance : en un mot la pauvreté est chérie de Jésus-Christ. Il ne l'aurait pas embrassée, si elle était un aussi grand mal qu'on le pense dans le monde, et

si étant venu pour nous montrer le chemin du Ciel, il ne l'eût regardée comme une voie sûre pour y parvenir. Cependant il y a des hommes qui se perdent par la pauvreté : cela peut être, car de quels biens ne peut-on pas abuser ? Mais certainement il faut être bien malheureux, pour se damner par la même route que le Rédempteur a voulu prendre pour nous sauver, et par où il a en effet conduit les Apôtres et la plupart des Saints à un si haut degré de gloire.

Je vous ai jusqu'ici fait voir que le fils de Dieu se faisant homme, dans le choix des biens divers que le monde lui présentait, a préféré la pauvreté aux richesses : et si cela ne suffit pas encore pour vous la faire estimer, je veux bien vous apprendre que, dans la distribution des biens qu'il apporte du Ciel en naissant, il préfère les pauvres aux riches. Non-seulement il est né pauvre, mais il semble de plus qu'il n'est né que pour les pauvres. C'est mon second point.

SECOND POINT.

A peine Jésus-Christ est né à Bethléem pauvre et inconnu, comme nous venons de le dire, que son père commence à travailler à sa gloire : soin qu'il n'abandonna jamais depuis, et qu'on lui vit redoubler dans toutes les occasions où ce fils bien-aimé s'humilia davantage. Tous les Anges eurent ordre de venir s'abaisser à ses pieds, et lui faire hommage comme à leur maître : *Dicit : Et adorent eum omnes Angeli.* Aucun d'eux ne fut dispensé de ce devoir ; et depuis l'instant que le commandement fut donné, l'étable où Jésus-Christ était né ne cessa pas d'être remplie de courtisans célestes. Mais comme il venait pour les hommes, et qu'il était dans l'impatience de leur procurer le plus grand de tous les biens, en se faisant connaître à eux, une troupe de ces esprits saints fut députée pour leur porter la nouvelle de sa naissance.

Si l'histoire de cette célèbre ambassade n'était

pas aussi connue qu'elle l'est de tous les Chrétiens, il est sûr que je vous étonnerais étrangement en vous disant vers qui elle fut envoyée. L'héritier du royaume de David vient de naître ; ce Messie, ce libérateur annoncé par tant de prophéties, attendu depuis tant de siècles, est enfin venu au monde. Une compagnie d'Anges part du lieu de sa naissance, pour en porter la nouvelle. A qui? Sans doute à tout le peuple d'Israël, puisqu'il avait été promis à tout ce peuple, et que tout Israël l'attendait : du moins à toute la ville de Jérusalem, au Roi, à ses Ministres, à ses courtisans, au grand Prêtre, aux Docteurs de la loi, à ces enfans des Patriarches et des Prophètes. Tout ce monde, MM., est enseveli dans un profoud sommeil. Des Bergers veillent cependant sur la plus prochaine colline, pour défendre leurs troupeaux contre les périls de la nuit : c'est vers ces Bergers que les Anges sont députés, c'est à eux seuls que Jésus-Christ fait donner avis de son arrivée, il ne veut voir qu'eux dans son étable. *Ita, pater, quoniam sic fuit placitum ante te.* Oui, Seigneur, c'est ainsi qu'il vous plut d'en user alors; vous dédaignâtes le faste de la sagesse et de la grandeur du siècle, pour révéler à des hommes simples et pauvres vos plus admirables mystères.

Voilà donc ces Bergers environnés tout-à-coup d'une grande lumière, qui les remplit de terreur: mais un Ange les rassure, et fait succéder à cette vaine crainte une joie qu'on ne saurait exprimer. *Nolite timere*, leur dit-il, *ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum; quia natus est vobis Salvator :* Ne craignez rien, je vous apporte la joie : il vous est né un libérateur, et c'est auprès de Bethléem qu'il est né : vons y trouverez un enfant dans une crèche enveloppé de langes. Cet enfant est votre Dieu, c'est le Messie que je vous annonce. *Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.* Après ces paroles l'Ange rejoint sa troupe, et reprenant tous ensemble leur route au

milieu des airs, ils font retentir la montagne du concert de leurs voix, et répètent mille fois ce doux cantique : Gloire soit à Dieu dans le Ciel, et la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté : *Gloria in excelsis Deo, pax hominibus bonæ voluntatis.*

Allez, heureux Bergers, hommes vraiment chéris de Dieu, allez voir le Prince aimable qui vous est né, ce Prince qui vous mande aussitôt qu'il est sur la terre, et qui semble n'y avoir été attiré que par le désir de se faire voir à vous. *Beati oculi qui vident quæ vos videtis !* Heureux les yeux qui verront ce que vous allez voir ! Combien de Rois et de Princes vous envieront cet ineffable bonheur ! combien en verra-t-on venir des extrémités de l'Occident, traînant après eux une multitude d'hommes armés, et prêts à leur ouvrir un passage dans Bethléem à travers mille périls ! Ce ne sera pas pour y voir le divin enfant qui vous appelle, mais seulement les ruines de l'étable, et les restes presque démolis de la crèche où il repose.

Les Bergers y vont, MM., ils rencontrent tout ce qu'on leur a annoncé : ils trouvent encore Joseph, ils trouvent Marie, dont la modeste beauté, dès le temps de sa vie mortelle, était capable d'arrêter les yeux des Anges mêmes. Mais Jésus attire d'abord tous les regards, et ces Bergers dociles se prosternent au pied de la crèche, ils l'adorent avec respect ; ils y font des présens de peu de valeur à la vérité, mais qui sont les marques d'une foi pure et d'un amour sincère.

Je l'avoue, Chrétiens auditeurs, après avoir bien considéré la conduite des Bergers, leur obéissance, leur départ prompt, pour ne pas dire précipité, à une heure qui semblait indue, par un chemin assez long, dans une saison incommode, dans un temps où leur présence pouvait être si nécessaire à leurs troupeaux ; quand je les vois enfin se jeter aux pieds de Jésus, sans douter, sans hésiter, sans se laisser rebuter ni par sa

pauvreté ni par son enfance, le reconnaître pour le Messie, pour leur Dieu, je ne m'étonne plus qu'ils aient été préférés et aux grands du monde et aux Docteurs de la loi.

Si l'Ange se fût adressé aux plus riches d'entre les Juifs, outre que durant le sommeil ils n'auraient peut-être pas entendu sa voix, ils n'auraient du moins pu se résoudre à sortir si promptement de leurs palais, à quitter les lits où ils reposaient mollement ; ils auraient voulu attendre le jour; peut-être que la rigueur de la saison les aurait entièrement arrêtés. D'ailleurs je ne sais s'ils auraient ajouté foi à cette nouvelle, et si de peur de passer pour des esprits faibles, ils n'auraient point refusé de se mettre en chemin sur une simple vision. Mais lorsqu'ils auraient vu la grotte de Bethléem, n'auraient-ils point craint d'avilir leurs personnes en entrant dans une étable, de ternir leurs vêtemens superbes en passant sur la fange ? Si d'abord ils n'avaient pas été entièrement rebutés, en voyant dans un Dieu toutes les faiblesses de l'enfance, du moins avant que de croire, avant que de se résoudre à l'adorer, combien de discours, combien de questions n'auraient-ils pas voulu faire et à Joseph et à Marie ? Que de doutes, que de subtilités n'auraient-ils pas formés sur un mystère si profond, et qui d'ailleurs condamnait leur orgueil et leur avarice ! Point de circonstance sur quoi ils n'eussent trouvé à pointiller, sur quoi ils n'eussent demandé des éclaircissemens ; ils auraient voulu consulter tous les Prophètes, entendre des raisons, voir des miracles ; ils auraient fait ce que font tous les jours à l'égard des vérités de la foi les mieux établies, non pas les sages et les savans, mais ceux qui ayant l'esprit corrompu par l'oisiveté et par les délices de la vie, se persuadent que les richesses donnent plus de lumières que les livres, et qu'on se donne à soi-même un surcroît d'agrément en joignant au faste mondain l'esprit d'irréligion. Cependant Jésus-Christ

cherchait des adorateurs, il demandait des esprits simples et dociles, qui n'opposassent aucun obstacle à ses desseins, qui se hâtassent de recevoir les graces qu'il s'empressait de communiquer.

De là qui pourrait dire quels furent les trésors que remportèrent les Bergers? Saint Ambroise assure que l'entretien qu'ils eurent avec Marie servit à la fortifier elle-même dans la foi; jugez s'il fut inutile pour eux. Le soleil n'est jamais si fécond et si bienfaisant que lorsqu'il se lève; c'est dans l'Orient, dans ces terres qui reçoivent ses premiers rayons, qu'il produit les perles et les diamans, qu'ils parfume les fruits et les arbres mêmes: et il ne faut pas douter qu'il n'y eût des graces toutes singulières, des bénédictions choisies pour ceux qui eurent le bonheur de voir les premiers le Verbe incarné, et de l'adorer à sa naissance. Je ne parle point de la sainteté où parvinrent les Bergers avant de mourir; les historiens ecclésiastiques rapportent que cette sainteté fut éminente; et le vénérable Béde, entre tous les autres, parle d'une église bâtie au même endroit où l'Ange leur était apparu, et il dit que de son temps on y révérait encore leurs sépulcres. Sans aller chercher si loin les preuves de leurs vertus, à peine sont-ils sortis de l'étable, qu'ils deviennent les Apôtres du Messie. Ils ne se contentent pas de louer Dieu entre eux de toutes les merveilles dont ils ont été témoins: *Reversi sunt glorificantes et laudantes Deum in omnibus quæ audierant et viderant.* Ils les publient hautement, ces merveilles; ils annoncent le Sauveur à tout le monde, ils en parlent avec tant de zèle et tant de connaissance, qu'ils frappent d'étonnement tous ceux qui les entendent: *Et omnes qui audierunt mirati sunt in his, quæ dicta erant à Pastoribus.* Cette multitude d'hommes distingués par leur naissance et par leur rang, qui était assemblée à Bethléem, apprit des Bergers ce qui se passait dans leur voisinage: nous ne trouvons pas qu'elle ait profité de ces

lumières pour venir adorer Jésus-Christ. Mais remarquez, s'il vous plaît, que Dieu envoie des Anges aux Pasteurs, pour les instruire de la naissance de son fils, et que pour le faire savoir aux grands et aux riches, il leur députe des Bergers. Il fera un jour plus encore, il enverra son fils qui vient de naître enseigner aux pauvres sa nouvelle loi : *Evangelizare pauperibus misit me.* Et pour annoncer cette même loi aux Souverains, aux maîtres de la terre, il ne choisira que de pauvres pêcheurs.

Apprenez à vous humilier, riches du monde, et souvenez-vous, lorsque vous vous comparez aux autres hommes, que vous devez compter pour rien cet or, ces possessions, tout cet appareil de grandeur qui vous environne et qui vous enfle. Le grand nombre des hommes se laisse éblouir par ces vains dehors, mais certainement le jugement du Seigneur n'est pas pour vous. Apprenez à considérer et à honorer les pauvres, que Dieu préfère aux riches en toutes rencontres, et qu'il honore lui-même d'une manière si éclatante : mais surtout craignez et ne cessez de trembler de vous voir dans un état que Jésus-Christ semble avoir méprisé, avoir rejeté, avoir en quelque sorte réprouvé. *Videte vocationem vestram, fratres*, disait saint Paul écrivant à ceux de Corinthe : Voyez, mes frères, ceux que Jésus-Christ a choisis parmi vous pour être ses enfans et ses disciples; car c'est ainsi que saint Jean-Chrysostôme explique ces paroles de l'Apôtre ; voyez ceux d'entre vous que Jésus-Christ a appelés à son service : vous en trouverez peu de riches, peu de nobles, peu de grands, ou de sages selon le monde : il s'y en trouvera par la miséricorde de Dieu, mais ce sera le petit nombre : *Non multi sapientes secundùm terram, non multi potentes, non multi nobiles.* La cause de ce malheur pour les riches, c'est que les richesses engendrent l'orgueil. La superbe est le ver des richesses, dit saint Augustin : *Vermis divitiarum*

superbia. Or de tous les vices, l'orgueil est celui qui met le plus d'opposition au salut. De plus les grands biens entraînent toujours ou beaucoup d'oisiveté, ou beaucoup d'occupations : tantôt ils produisent trop d'épines, et quelquefois trop de fleurs, c'est-à-dire trop de soucis, ou trop de délices. Cependant le salut doit être notre soin unique, et la croix est l'unique voie qui conduit au Ciel. De là des Hérétiques ont prétendu que les richesses étaient mauvaises de leur nature, et qu'on ne les pouvait recevoir que de la main des Démons. De là les Pélagiens ont enseigné que les riches n'entreraient jamais dans le séjour de la gloire, s'ils ne vendaient tous leurs biens pour en distribuer le prix aux pauvres. Ce sont deux erreurs dont l'une a été combattue par saint Epiphane, l'autre par saint Augustin ; et toutes deux condamnées par l'Eglise. Mais c'est une vérité évangélique, que la pauvreté d'esprit est essentielle au Christianisme, et qu'il n'est point d'état qui en puisse dispenser.

Si vous voulez être sage, disait un ancien, il faut que vous soyez ou pauvre effectivement, ou entièrement semblable à un pauvre : *Aut pauper sis oportet, aut pauperi similis.* Je vous dis la même chose, MM. : si vous voulez vous sauver, il faut ou vous dépouiller de vos richesses, ou vivre au milieu de vos richesses comme si vous n'en aviez point : *Aut pauper sis oportet, aut pauperi similis.* C'est-à-dire qu'il faut être aussi humble, aussi modeste, aussi attentif à mortifier vos passions, aussi réservé dans l'usage de vos propres biens, enfin aussi peu attaché à leur possession, que s'ils n'étaient pas à vous. *Qui utantur hoc mundo, quasi non utantur.*

Ce détachement est bien difficile, me direz-vous, il est presque impossible : peu de gens en voient toute la difficulté; pour moi je ne l'envisage jamais sans frémir, et sans être touché de compassion pour tous ceux que je vois engagés dans

de si effroyables périls. Oui, mes frères, il est difficile qu'un homme riche soit humble, charitable, aime la vie austère, et n'aime pas ses richesses : il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille. Mais écoutez s'il vous plaît quel est sur ce point le sentiment du fils de Dieu. Vous avez oui parler de ce jeune homme qui s'adressa un jour au Sauveur du monde dans le dessein de s'instruire des moyens qu'il avait à prendre pour se sanctifier. Seigneur, lui dit-il, que faut-il que je fasse pour mériter la vie éternelle *Quid faciendo vitam æternam possidebo ?* Gardez les commandemens, lui répondit Jésus-Christ : *Serva mandata.* Je les ai gardés, repartit le jeune homme, dès les premières années de ma jeunesse ; mais je voudrais ajouter à l'accomplissement de ce devoir quelque pratique de surcroît, pour assurer davantage mon salut. Cette réponse, dit l'Evangile, plut à Jésus-Christ, il envisagea ce nouveau disciple avec complaisance, et l'honora de son amitié : *Jesus autem intuitus eum, dilexit eum.* Qu'en dites-vous, MM. ? ne sont-ce pas là de belles dispositions pour une haute sainteté ? Il est jeune, il est innocent, il souhaite de faire des progrès dans la vertu, il a déjà gagné le cœur de son maître : voilà un Saint, voilà un Apôtre, voilà un autre saint Jean. Oui, MM., il allait être tout cela, si pour son malheur il ne s'était trouvé riche. Il ne vous manque qu'une chose, lui dit alors le Sauveur : *Unum tibi deest : vade, quæcunque habes vende, et da pauperibus, et habebis thesaurum in Cælo ; et veni, sequere me :* Allez vendre votre bien, distribuez-en l'argent aux pauvres ; vous aurez pour récompense un trésor dans le Ciel, et dès ce moment je vous prends à ma suite, je vous mets au nombre de mes plus chers confidens. Il n'en fallut pas tant pour aucun des Apôtres, quoiqu'aucun d'eux n'eût, selon les apparences, toutes les aimables dispositions que ce jeune homme réunissait en sa personne ; il n'avaient sur lui qu'un seul avantage,

ils étaient pauvres ; celui-ci avait de grands biens ; *Erat enim habens multas possessiones.* C'est pour cela que frappé des paroles du fils de Dieu comme d'un coup de foudre, et accablé d'une tristesse mortelle, il se retira sans rien répliquer, et renonça à ses pieux projets.

Funestes richesses, quel est donc ce charme si puissant qui peut résister aux graces de Jésus-Christ ? qui peut résister à ses promesses, à ses invitations les plus douces et les plus tendres ? Ce fut alors que le fils de Dieu, saisi d'étonnement, d'abord suivant le jeune homme des yeux, et les tournant ensuite sur ceux qui étaient autour de lui, s'écria : *Quàm difficilè qui pecunias habent in regnum Dei introïbunt !* O que ceux qui ont des richesses entreront difficilement dans le royaume de Dieu ! Jésus-Christ ne pouvait se récrier vainement, ni sur des sujets frivoles ; et cette façon de parler si emphatique toucha étrangement tous ses auditeurs. Ils attendaient en silence la suite d'un discours si surprenant, lorsqu'il s'écria une seconde fois, et d'une manière encore plus forte : *Filioli, quàm difficile est confidentes in pecuniis, in regnum Dei introïre !* Mes chers enfans, qu'il est difficile qu'un homme qui aime l'argent, et qui y met sa confiance, prenne jamais le chemin du Ciel ! Je ne dis pas seulement, qu'il y entre, mais même qu'il en prenne la route ; car c'est ce que signifie ce royaume de Dieu, au sentiment de tous les Pères. Je vous dis en vérité qu'un chameau passera plus aisément par le trou d'une aiguille, qu'une homme riche n'entrera dans les voies du salut. *Facilius est*, oui, il est plus aisé, *facilius est camelum per foramen acûs transire, quàm divitem intrare in regnum Dei.* Et vous aimez encore vos richesses, avares Chrétiens, et vous pensez à remplir vos maisons de ces biens dangereux et empoisonnés, et vous ne pensez qu'à cela ! pères lâches, perfides pères ! c'est tout ce que vous songez à laisser à vos enfans ! c'est

l'unique chose dont vous craignez qu'ils n'aient pas assez ! Quelle conviction plus manifeste peut-on souhaiter de la difficulté qu'ont les riches de faire leur salut, qu'une insensibilité si prodigieuse ? Qui pourra les détacher de l'amour de l'or et de l'argent, si de la part de Jésus-Christ cet oracle frappant, ce coup de tonnerre n'est pas capable de les ébranler ?

Si c'est un article de foi, que les riches ne se sauvent qu'avec peine ; et si d'ailleurs nous voyons qu'ils prennent si peu de peine pour se sauver; n'est-ce pas une conséquence infaillible qu'ils se perdent pour la plupart ? Je vous prie, MM., de donner encore un moment d'attention à ce raisonnement, avec lequel je finis. *Difficile est divitem introire in regnum Dei :* Il est extrêmement difficile qu'un homme riche entre dans le Ciel : et le Verbe incarné n'a point d'expression assez forte pour rendre sensible cette difficulté. *Difficile est.* C'est-à-dire, que sans quelque grand effort, sans une vigilance extraordinaire, sans une application toute particulière à servir Dieu, à faire de bonnes œuvres, sans tout cela, on n'aura jamais de part à la gloire des Saints. Si donc on remarque que les riches, pour l'ordinaire, sont ceux qui pensent le moins à leur salut ; si, loin de faire de grands efforts, ils vivent dans une extrême tiédeur, ils ne se font aucune violence, ils se livrent au torrent du monde, n'est-il pas évident qu'ils n'entreront jamais dans le Ciel ? Si cette vie molle et mondaine peut vous conduire à la vie bienheureuse, quelle raison a eue Jésus-Christ d'exagérer si fort la difficulté du salut parmi les richesses ? Pourquoi cette double exclamation, et cette comparaison du chameau si forte et si surprenante ? Il est difficile, et très-difficile, que les riches se sauvent : donc il est absolument impossible qu'ils se sauvent, en menant une vie tiède, une vie douce et commode.

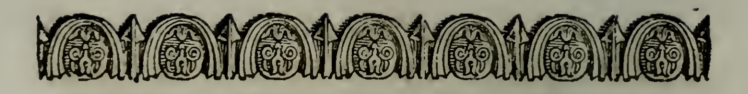
Aimable Jésus, rien ne vous est impossible,

rien ne vous est difficile : *Omnia tibi possibilia sunt.* Hélas ! que ne pouvez-vous point faire en notre faveur ? Mais que n'avez-vous point déjà fait pour nous donner lieu d'espérer tout de votre amour ? Vous vous êtes fait pauvre, pour nous faire part de vos richesses : faites-nous encore part de votre pauvreté même, de cette pauvreté d'esprit, qui détache le cœur de tout, qui l'attache à vous, mon Dieu, qui êtes seul capable de le remplir. Vous avez préféré des Bergers aux Princes d'Israël, mais vous n'avez pas néanmoins entièrement rejeté ceux-ci. Vous avez été envoyé pour instruire les pauvres, mais souvenez-vous que vous venez sauver tout le monde. Le salut que vous apportez doit s'étendre jusque sur les animaux, selon la parole du Prophète : *Homines et jumenta salvabis, Domine.* Serait-il possible qu'il y eût quelque condition parmi les hommes qui en fût exclue ? Les riches, aimable Sauveur, les riches et les enfans des riches sont ceux pour l'ordinaire qui sont le plus avantageusement partagés dans la distribution des dons naturels, sont ceux qui apportent en naissant, et plus d'agrément dans leur personne, et plus de vertus dans leur ame. Quel effet charmant ne produisent pas ces qualités rassemblées, surtout lorsqu'une culture heureuse a perfectionné ces présens de la nature ? Serait-il possible que ces graces aimables, qu'ils tiennent après tout de votre main, leur fussent inutiles, leur devinssent même pernicieuses ? Quoi, le Démon aurait pour son partage la fleur du monde, et tous ceux qui ont le plus d'avantages pour vous servir, et pour faire honneur à leur maître ?

Ah ! plutôt, Seigneur, plutôt que ce malheur arrive, enlevez-leur ces funestes biens qui les corrompent ; réduisez-les à cette pauvreté qu'ils craignent si fort, si vous ne pouvez autrement leur faire redouter les périls qui les menacent : traitez-les en père tendre, en médecin charitable ; ôtez-leur les moyens de se perdre, si vous ne

pouvez les porter à se servir de ces même moyens pour se sauver : enfin, divin Jésus, sauvez-les, sauvez-nous par quelque voie que ce puisse être. Faites qu'après avoir, ou souffert la pauvreté avec patience, ou possédé les richesses sans attachement dans cette vie, nous ayons part aux trésors que vous nous préparez dans l'autre.

Ainsi soit-il.



1er SERMON

POUR LE JOUR

DE LA CIRCONCISION.

Vocatum est nomen ejus Jesus.

On lui donna le nom de Jésus. (*Luc.* 2.)

Le nom de Jésus est véritablement dû à Jésus-Christ, parce qu'il n'a rien laissé à faire de tout ce que ce nom peut signifier dans le sens le plus étendu, et parce que, pour le remplir, il n'est point de travaux, point d'épreuves qu'il n'ait bravées.

Lorsqu'il fallut donner un nom à saint Jean-Baptiste le huitième jour de sa naissance, l'Evangile nous apprend qu'on eut bien de la peine à s'accorder sur le nom. Toute la famille de Zacharie fut partagée, jusqu'à ce que lui-même, qui depuis neuf mois avait perdu l'usage de la parole, le recouvra subitement, pour déclarer quelle était sur ce point la volonté du Seigneur. Nous ne voyons pas qu'à la circoncision du fils de Marie il s'élevât de contestation pareille. Quand un Ange n'aurait pas apporté du Ciel le nom qui a été destiné à cet enfant avant tous les siècles, quand Joseph et Marie auraient ignoré qu'il était venu au monde pour sauver le monde, il était hors de doute que le fils unique de Dieu devait porter le plus grand, le plus noble de tous les noms : et le nom de Jésus a sur tous les autres un avantage presque infini.

Non, MM., ni le nom de sage et de pacifique, qui fut donné à Salomon; ni le nom d'auguste, qui a paru si propre aux Romains pour exprimer la majesté de leur empire; ni le nom de grand, qui renfermé tous les autres, et que les hommes ont coutume de donner à ceux dont ils ne peuvent représenter ni concevoir assez tout le mérite; tous ces noms n'offrent rien qui soit comparable au nom de Jésus, qui signifie Rédempteur et Sauveur des hommes : *Nomen quod est super omne nomen.*

Mais s'il est vrai que les plus grands noms ne sont rien, s'ils ne sont ou la marque, ou le prix d'un grand mérite; comment l'enfant qu'on nomme aujourd'hui Sauveur, n'étant encore qu'à son huitième jour, peut-il avoir mérité un nom supérieur à tous les autres noms? Ne croira-t-on point qu'il le doit uniquement, ou à sa naissance, ou à l'amour aveugle de ses parens, ou à la flatterie des hommes? Oui, MM., on le pourrait croire, si on ne savait pas d'ailleurs que ce nom est une prédiction de la mort de Jésus-Christ, et une récompense anticipée des grandes actions qu'il doit faire durant sa vie. *Christus factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis; propter quod et Deus dedit illi nomen quod est super omne nomen:* Jésus a été obéissant jusqu'à la mort; et c'est pour récompenser cette obéissance, que dès le commencement de sa vie on lui a donné le nom de Jésus, nom au dessus de tous les noms. Mais afin qu'il ne reste aucun doute sur ce point si important pour la gloire de notre maître, je vous ferai voir dans ce discours, que jamais nom ne fut donné avec plus de justice. J'espère que, pour le prouver, le Saint-Esprit m'inspirera des raisons propres à vaincre et à édifier, des raisons qui seront glorieuses au Sauveur, et utiles pour notre salut. Demandons-lui cette grace par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

Il me semble qu'un grand nom est dû avec d'autant plus de justice, et que par conséquent il honore d'autant plus ceux qui le portent, qu'ils l'ont mieux mérité, et plus chèrement acheté. Comment s'est-il pu trouver des empereurs, ou assez insensés, ou assez vains, pour souffrir qu'on ajoutât à leur nom le nom de certaines provinces dont ils avaient à peine conquis les frontières, ou qu'ils n'avaient subjuguées que par la valeur de leurs Lieutenans ? Ces noms glorieux n'étaient-ils pas plus justement dus aux braves Généraux qui avaient réduit ces provinces, et qui ne les avaient emportées que par la force de leurs bras, et au péril de leur vie ? C'est un grand nom que le nom de conquérant du monde ; on l'a donné autrefois à des Princes qui n'avaient pas vaincu la quatrième partie de l'une des quatre parties de la terre. Mais si un seul homme avait soumis en effet l'univers à sa puissance, et qu'au retour de cette immense conquête il fît voir, non-seulement des trophées de sceptres et de couronnes, des troupes de rois captifs ; mais de plus un corps usé de fatigues, percé de coups, épuisé de sang ; pourrait-on lui refuser la qualité de vainqueur des nations ? Non sans doute, parce qu'il aurait rempli tout le sens d'un nom si pompeux, et qu'il l'aurait chèrement acheté.

Voilà des exemples, Chrétiens auditeurs, qui vous font concevoir dès l'entrée de ce discours, tout ce que j'aurai à prouver dans la suite. Je dis que le nom de Sauveur est véritablement dû à Jésus-Christ ; en premier lieu, parce qu'il n'a rien laissé à faire de tout ce que ce nom peut signifier dans le sens le plus étendu ; parce qu'en second lieu, pour le remplir, il n'est ni travaux, ni épreuves qu'il n'ait bravées : deux points que je vais tâcher d'établir dans les deux parties de ce discours. Jésus mérite bien le nom qu'on lui donne. Pourquoi ? Parce qu'il en a rempli la mesure. Ce sera le premier point. Parce qu'il en a payé le

prix. Ce sera le second. C'est tout ce que j'ai à dire.

PREMIER POINT.

SAINT AUGUSTIN enseigne dans divers endroits de ses ouvrages que, quoique les hommes aient l'usage libre de leur volonté, Dieu néanmoins ne peut pas permettre qu'ils fassent aucun mal, que dans la vue d'un bien qu'il en pourra tirer : *Neque enim posset mala esse sinere, nisi ex malis posset bona facere.* Bien plus, de savans Théologiens soutiennent que si le bien que Dieu doit tirer du mal n'était pas plus considérable que le mal n'est grand, il serait obligé d'empêcher ce mal : autrement, disent-ils, il ne serait pas infiniment sage, et l'on pourrait imaginer quelque chose de mieux réglé que sa providence. Il est d'une sagesse infinie, de ne rien faire, et même de ne rien souffrir, s'il est possible, non-seulement qui soit contraire, mais encore inutile à la fin qu'elle se propose. Or tous les maux qui arrivent par la permission divine seraient inutiles à cette fin, si Dieu ne faisait précisément que les réparer, s'il ne les réparait pas avec avantage.

Voilà un grand sujet de consolation pour vous, ames zélées. Il est bien triste, il est bien déplorable que tant d'Hérétiques périssent dans leurs ténèbres, que tant de Chrétiens se damnent dans la véritable Eglise, et que pour ainsi dire ils aillent en Enfer par le chemin qui conduit au Ciel : mais enfin c'est un malheur que notre Dieu souffre, quoiqu'il le pût empêcher ; et par conséquent nous sommes certains qu'il a des moyens infaillibles de s'en dédommager par quelqu'autre voie. Les péchés de ce libertin serviront peut-être à rendre un jour sa pénitence plus amère et plus éclatante. Si les Juifs quittent le service du Seigneur, leur infidélité va être l'occasion du salut de tous les Gentils, c'est-à-dire, que pour un seul peuple que Dieu perdra, il en recouvrera mille

autres, et plus nombreux, et plus fidèles que celui qu'il aura perdu. Peut-être qu'aujourd'hui il fait valoir au centuple, à l'extrémité des Indes, les graces que nous méprisons ici. Il se servira de la lâcheté des mauvais Chrétiens pour animer les autres à une plus grande ferveur; et il élevera ainsi ce qui lui reste d'amis fidèles à une si haute sainteté, qu'un seul d'entr'eux lui donnera plus de gloire, qu'un million de pécheurs ne lui en saurait ravir. C'est sur ce principe que nous devons nous consoler de la chute du premier homme. Si Dieu, après les pertes qu'elle nous a causées, n'avait pas eu en main de quoi nous rétablir dans un état plus avantageux que l'état même d'innocence, sa sagesse aurait détourné tous les maux que le péché a attirés dans le monde. Plutôt que de souffrir que le péché eût été commis, elle aurait laissé le monde dans le néant. Je sais ce que disent les Pères des dommages que nous a apportés la désobéissance d'Adam, et je me sens disposé à mêler mes larmes avec les leurs; je regrette avec eux cette douce tranquillité, cette heureuse immortalité, cette soumission de la chair à l'esprit, cet empire que la partie supérieure de l'ame aurait exercé sur les passions, cette force inaltérable qui nous aurait mis à couvert des traits de nos ennemis. Mais lorsqu'après ces tristes pensées, j'aperçois Jésus dans la crèche, lorsque je l'envisage sur la croix, lorsque je me ressouviens qu'il est au milieu de nous, et que je le reçois à l'autel; alors, MM., je l'avoue, toute ma douleur s'évanouit; j'oublie, et le Paradis terresrre, et les priviléges de l'homme innocent, et je ne puis m'empêcher de joindre ma voix à la voix de l'Eglise : *O felix culpa, quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem !* Heureuse faute ! crime heureux ! mal infini ! mais souree d'un bien encore plus grand !

Il n'est pas nécessaire de prouver ici que notre Rédempteur est un Rédempteur universel, et qu'il

a racheté tous les hommes ; cette vérité me paraît si claire, que je ne saurais soupçonner personne d'en avoir jamais sincèrement douté. Elle était si établie dès le temps de saint Paul, qu'on aurait plutôt révoqué en doute la chute de tous les hommes dans la personne d'Adam, que leur rédemption par les mérites de Jésus-Christ. C'est pourquoi ce grand Apôtre se sert de la première de ces deux vérités, comme d'un principe ou plus sûr, ou plus connu, pour rendre la seconde sensible. *Si unus pro omnibus mortuus est ; ergo omnes mortui sunt :* Un seul homme, dit-il, est mort pour tous, cela est hors de contestation ; donc en effet tous les hommes étaient morts. On peut dire encore en retournant cette proposition : Tous sont morts par le péché d'un seul homme ; donc un seul homme est aussi mort pour le péché de tous les autres : et personne n'ayant pu se défendre de la contagion, tous les hommes ont dû ressentir les effets d'un si grand remède. Quelle apparence qu'un Dieu se soit fait homme pour fermer dans l'homme coupable une plaie mortelle, et qu'un si puissant remède ne s'étende pas à tous les hommes ? Quoi ! le sang de Jésus-Christ aurait moins de vertu pour guérir le genre humain, que le péché d'un homme n'a eu de malignité pour l'infecter ? Jésus-Christ, dit saint Prosper, s'est donné lui-même pour la rédemption de tous, il n'en a pas excepté un seul : *Christus dedit semetipsum redemptionem pro omnibus, nullo excepto.*

Oui, MM., Jésus s'est donné, et pour les Juifs, qui l'ont trahi ; et pour les Gentils, à qui il a été livré : il nous a tous rachetés. Nous qui avons été lavés dans son sang, nous serions bien malheureux, si nous hésitions à le croire, après les graces que nous avons reçues en vertu de ses mérites. Il est le Rédempteur des Infidèles : témoin les conversions qui se font tous les jours parmi les peuples les plus barbares. Il s'est immolé pour ceux qui se sauvent ; et c'est pour cela qu'ils ne cessent

dans le Ciel de chanter en son honneur des cantiques d'actions de graces. Ames réprouvées, il s'était encore livré pour vous ; et c'est pour cela qu'il sera votre Juge, qu'il vous fera voir sa croix et ses plaies au jour des vengeances, qu'il vous adressera des paroles telles que saint Augustin lui met par avance à la bouche dans son second livre du Symbole aux Catéchumènes : *Videtis vulnera quæ inflixistis, agnoscitis latus quod pupugistis : quoniam et per vos, et propter vos apertum est, nec tamen intrare voluistis :* Vous voyez les mains que vous avez percées, vous reconnaissez le flanc que vous avez ouvert : ces plaies ont été faites par vous, elles ont été faites pour vous, et cependant vous n'y avez pas voulu entrer : *Quoniam et per vos, et propter vos apertum est, nec tamen intrare voluistis.*

Non-seulement Jésus-Christ a délivré tous les hommes du péché originel, mais encore il les a tout d'un coup délivrés de toutes sortes de péchés. *Sanguis Jesu-Christi filii ejus emundat nos ab omni peccato :* Le sang du fils de Dieu nous lave de tous nos péchés. Quand nous n'aurions jamais eu d'autre plaie dans l'ame, que celle dont nous avions hérité de notre premier père, c'était assez pour être perdus ; mais si le Sauveur n'eût guéri que cette plaie, ce n'était pas assez pour être sauvés. Le premier homme nous avait assujettis au Démon, nous étions devenus ses esclaves : et outre ce premier titre d'infamie, par combien de nouveaux engagemens avons-nous accru le poids de notre servitude ? de combien d'autres chaînes nous sommes-nous volontairement chargés ? Or, MM., Jésus-Christ a brisé toutes ces chaînes.

Ce n'est pas encore tout : Jésus-Christ ne se contente pas de nous avoir une fois entièrement affranchis ; comme nous pouvons encore retomber dans la puissance du tyran, il veut être notre libérateur perpétuel ; et il ne tiendra qu'à nous qu'il ne le soit autant de fois que nous aurons besoin

d'être délivrés. *Salvare in perpetuum potest*, dit saint Paul : Il nous peut sauver dans tous les temps. Ecoutez encore ce que dit saint Jean en donnant plus d'étendue à la même pensée : *Filioli, hæc scribo vobis, ut non peccetis : sed et si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum-Christum justum, et ipse est propitiatio pro peccatis nostris :* Mes enfans bien-aimés, dit le saint Apôtre au chapitre second de sa première épître, je vous écris pour vous supplier de ne point offenser votre Dieu : si cependant quelqu'un d'entre vous a le malheur de tomber, nous avons un avocat auprès de notre Père céleste ; c'est Jésus-Christ, qui n'a point péché, qui s'est offert, qui s'offre encore tous les jours, et qui s'offrira jusqu'à la consommation des siècles pour nos péchés. Quel Sauveur, mes frères, quelle abondance de rédemption ! Le fils de Dieu ne s'est pas contenté d'acquitter les dettes que nous avions contractées, il a prévenu toutes celles que nous pourrions contracter à l'avenir, il en a avancé le payement ; et avant qu'elles aient été faites, il a établi le trésor surabondant où nous devons recourir pour en être affranchis.

Mon Dieu, si les hommes comprenaient cet excès de miséricorde, se pourrait-il faire qu'ils n'en fussent pas extrêmement attendris, et qu'ils ne s'efforçassent pas de vous rendre amour pour amour ? C'était une insigne faveur de sauver des malheureux, quoique seulement condamnés pour la faute de leur père : mais les arracher aux supplices qui leur sont dus pour leurs propres crimes, satisfaire même par avance pour ceux qu'ils pourraient jamais commettre ; quoique ce rare bienfait, ce bienfait unique puisse diminuer dans quelques uns la crainte d'offenser le Rédempteur, vous aimez mieux, mon Dieu, leur donner cette occasion innocente d'être ingrats, que de laisser un seul de leurs péchés sans rédemption. Si tant de bonté ne nous touche pas, ou nous avons bien

peu de foi, ou nos cœurs sont bien fermés à la reconnaissance.

Vous me direz peut-être qu'il ne suffit pas qu'on nous ait délivrés de toute sorte de maux, et que la rédemption ne peut être parfaite, si nous ne sommes remis en possession de tous les biens qui nous avaient été ravis. Il est vrai, Chrétiens auditeurs; mais je prétends que de tous les biens que nous avions perdus, il n'en est pas un seul qui ne nous ait été rendu au centuple. Peut-être n'avons-nous pas recouvert les mêmes avantages qu'on avait dans l'état d'innocence; mais si ces avantages ont été remplacés par des faveurs infiniment plus précieuses, serions-nous assez ingrats pour nous plaindre? Imiterions-nous ces murmurateurs qui demandaient qu'on leur rendît les viandes d'Egypte, quoiqu'à la place de ces viandes grossières on leur eût donné la manne du Ciel?

Trois choses peuvent faire ici quelque sorte de difficulté. L'usage du fruit de vie qui fut interdit à Adam exclu du Paradis, et qui ne nous a point été rendu : le privilége de l'immortalité que Dieu lui ôta, et dans lequel nous n'avons point été rétablis : enfin cette espèce d'impeccabilité que la révolte des passions lui enleva, et que nous regrettons encore. Je n'ai rien à vous dire sur l'usage du fruit de vie, parce que je ne pense pas que ni l'arbre de vie, ni l'arbre de la science, ni tous les autres fruits qui étaient dans le Paradis terrestre puissent être comparés à notre Eucharistie, à ce pain des Anges, cette viande divine, ce Dieu incarné devenu la nourriture de nos ames. Pour le privilége de l'immortalité; il est vrai, mes frères, que nous aurions été exempts de la mort, si Adam n'avait point péché; il est vrai encore que le sang du Rédempteur nous ayant lavés du péché, nous ne laissons pas de mourir. La raison qu'en rend saint Augustin, en montrant que malgré ce désastre nous gagnons plus que si nous fussions redevenus immortels, c'est, dit ce Père, qu'alors nous aurions

perdu la foi et l'espérance de la résurrection ; deux vertus infiniment plus précieuses que l'immortalité même. Ne peut-on point ajouter qu'étant assurés de ressusciter, il est bien plus glorieux de sortir vivans du sein de la mort, et d'en triompher à l'exemple de Jésus-Christ, que de ne plus retomber en sa puissance ? Ce doit être assez pour nous que, même dans le tombeau, elle ne puisse nous nuire, elle ne puisse nous rien faire perdre de ce qu'elle nous enlève pour un temps, elle ne nous ensevelisse enfin que pour être revêtus d'immortalité et de gloire.

Quand nous n'aurions point cet avantage, qu'importe que Jésus-Christ n'ait pas banni la mort de dessus la terre, dès qu'il lui a ôté ce qu'elle avait de funeste et de lugubre ; et qu'en la laissant au milieu de nous, il l'y a laissée sans armes ? On n'a point égorgé ce lion qui remplissait toute la terre de meurtres et de carnages, mais on lui a enlevé tous les moyens de faire du mal, on l'a dompté, on l'a rendu traitable ; et quelle facilité n'avons-nous pas de nous en faire un jeu, et d'en tirer même des services ? Est-il vrai en effet que le Rédempteur ait ôté à la mort tout ce qu'elle avait de triste et de terrible ? Oui, MM. ; j'en prends à témoin ce nombre presque infini de Martyrs, qui loin de la redouter, l'ont désirée avec ardeur, l'ont recherchée avec empressement, l'ont soufferte avec joie ; j'en prends à témoin tant de saints Religieux qui l'ont bravée, comme parle saint Bernard, et qui, comme le disent saint Chrysostôme et saint Grégoire, sont sortis de ce monde avec autant de satisfaction qu'en ressentent des hommes qui se préparent à un triomphe où l'on n'oserait les accompagner sans mêler sa voix à l'alégresse publique. Je vous en prends à témoin vous-mêmes, si jamais vous vous êtes trouvés présens à la mort de quelque chrétien fidèle ; car pour les autres qui n'ont du christianisme que le baptême, et qui semblent ignorer qu'il y ait un

Rédempteur, il ne faut pas s'étonner qu'ils aient peu de part aux fruits de notre rédemption. J'en ai vu mourir, de ces véritables chrétiens; et si vous voulez bien recevoir mon témoignage, je puis l'attester sur la foi de plusieurs exemples; j'ai vu des personnes assurer à leur dernier moment qu'elles ne s'étaient jamais trouvées si heureuses que depuis qu'elles étaient arrivées à cet instant si triste en apparence. J'en ai vu qui attendaient la mort avec une douce, mais véritable impatience. J'en ai vu qui consolaient eux-mêmes ceux qui s'affligeaient de les voir toucher au terme de leur carrière. J'en ai vu qui condamnaient les larmes de leurs amis, et qui les leur reprochaient comme des marques de leur peu d'amitié, et du peu de part qu'ils prenaient à leur bonheur. J'en ai vu qui refusaient avec une sainte constance de faire des vœux pour le retour de leur santé, qui s'opposaient à ce qu'on en fît, et qui demandaient en grace qu'on ne reculât pas la fin de leur exil. Enfin j'en ai vu qui étant comme arrachés des bras de la mort contre toute espérance, en demeuraient inconsolables; je les ai vus pleurer au souvenir du bonheur dont ils avaient été si proches, et qui leur était encore différé. *Ubi est, mors, stimulus tuus?* doit-on s'écrier à la vue de tant de constance; *ubi est, mors, victoria tua?* O mort cruelle, mort terrible, où sont tes armes funestes, qu'est devenu cet air lugubre, cette présence si redoutable, qui faisait pâlir les plus intrépides?

Pour ce qui regarde la soumission de la chair à l'esprit, soumission qui rendait la raison maîtresse de tous les mouvemens de l'appétit inférieur, c'était sans doute le plus beau privilége de la nature innocente. Le péché, il est vrai, nous en a dépouillés, mais il est certain que la grace de Jésus-Christ compense cette perte avec un avantage incomparable. Non, MM., ce privilége ne pouvait produire des effets aussi avantageux que

le fait la grace dans ceux qui se veulent rendre dociles à ses impressions. Elle balance en nous la pente que nous avons tous vers le mal ; et la volonté humaine rendue capable de délibérer, se trouve en état de faire un choix véritablement libre. Elle a de plus la force de faire pencher le cœur vers le bien, de le lui applanir, de lui rendre le mal en quelque sorte impossible : témoin cette sainte qui disait en mourant, qu'elle sortait du monde sans jamais avoir pu comprendre comment un chrétien pouvait se résoudre à encourir la disgrace de son Dieu par une offense mortelle.

Mais ne sont-ce point là, me direz-vous, de belles paroles ? ne sont-ce point là de pures idées qu'ont eues les saints Pères et les Théologiens ? Car enfin on a beau nous vanter la grace, et sa vertu toute divine, tandis que nous nous sentirons portés et comme entraînés vers le mal. La violence de la tentation se rend maîtresse des cœurs, on ne se trouve point de force pour résister, le péché devient comme nécessaire, on ne peut se défendre de l'attrait qui y engage, et la grace du Rédempteur est à notre égard, comme s'il n'y avait jamais eu de rédemption. Si cela est, mes frères, vous êtes bien malheureux d'avoir si peu de part à un bien qui se donne avec tant d'abondance, et avec tant de profusion : mais si vous ne daignez pas seulement prendre la peine de demander cette grace, si vous n'allez point aux sources où elle se puise, si vous ne lui ouvrez pas même votre cœur, lorsqu'elle se présente pour y entrer, faut-il s'étonner que vous n'en ressentiez pas la vertu ?

Lorsque les Israélites se trouvèrent infestés de serpens dans le désert, Moïse, eut ordre de faire un serpent de bronze qu'il exposa à la vue de tout le peuple : depuis ce temps-là, si quelqu'un se sentait atteint de morsures venimeuses, il n'avait qu'à jeter les yeux sur cette figure, et aussitôt le venin perdait sa force, et ne faisait plus de progrès : au contraire, si on négligeait un remède si facile,

une mort prompte devenait la peine de cette négligence. Vous savez que ce serpent exposé aux yeux d'Israël était une image de Jésus crucifié ; c'est Jésus lui-même qui l'a dit dans l'Evangile : *Sicut exaltavit Moyses serpentem in deserto.* Or, dites-moi, quand est-ce que vous sentant assailli par la tentation, vous avez jeté les yeux sur l'image de votre Dieu crucifié, comme pour lui demander du secours ? Quand est-ce que, dans la crainte de succomber, vous vous êtes prosterné par terre, vous avez prononcé dans votre cœur ces paroles, ou d'autres semblables : *Salva nos, perimus :* Seigneur, sans votre secours ma perte est assurée. La grace, MM., se puise dans les livres saints, dans la considération des souffrances du Seigneur; elle se puise surtout dans les Sacremens. Quand est-ce que, pour étouffer un désir de vengeance, ou un mouvement de colère, vous vous êtes fait lire l'histoire des douleurs et de la patience de Jésus, ou que vous vous l'êtes vous-même représenté immobile et muet au milieu des outrages les plus sanglans ? Quand est-ce que vous étant aperçus qu'une nouvelle passion se formait dans votre cœur, qu'elle commençait à y dominer, que vous n'y résistiez plus que faiblement, vous avez eu recours à ce sacrifice adorable, où les mérites d'un Dieu mourant nous sont infailliblement appliqués ? Combien de fois avez-vous offert ou fait offrir cette hostie de propitiation, pour obtenir la victoire sur cette passion naissante ? Vous vous trouvez quelquefois comme accablés de faiblesse, il semble que votre volonté soit enchaînée, qu'on lui ait ôté toute liberté, tout pouvoir de se défendre ; pour vous soutenir dans cet abattement extraordinaire, avez-vous eu recours à ce bain sacré qui lave nos souillures, à ce festin céleste qui répare nos forces ?

Nunquid resina non est in Galaad ? aut Medicus non est ibi ? quare igitur non est obducta cicatrix populi mei ? Est-ce qu'il n'y a ni baume, ni Mé-

decin, dans Galaad ? dit le Seigneur ; d'où vient donc que la plaie de mon peuple, cette vieille plaie, cette plaie originelle n'est pas encore fermée ? d'où vient qu'elle saigne encore, et que la faiblesse qu'elle a causée à la nature, la tient dans la langueur ? *Nunquid non est resina in Galaad, aut Medicus non est ibi ?* Non, sans doute, on ne manque ni de Médecin ni de remède, mais c'est qu'on méprise et l'art et les remèdes du Médecin, c'est qu'on néglige cette plaie invétérée, qu'on l'expose à l'air le plus corrompu, et qu'au lieu d'en prendre soin, on la rouvre sans cesse, on l'empoisonne. Demandez à cette personne qui tous les jours prie le père céleste de lui accorder dans son état une chasteté parfaite, et qui l'en conjure par la mort et par les souffrances de Jésus-Christ, demandez-lui si sa prière n'est pas exaucée : demandez à cette autre, qui au lieu de se laisser distraire durant le redoutable sacrifice de nos autels, s'y occupe à faire des réflexions sur l'humilité, sur la douceur, sur la patience du fils de Dieu, qui a même un temps particulier pour considérer les exemples qu'il nous a tracés durant sa vie, et à sa mort ; demandez-lui si ses penchans vicieux ne se réforment pas peu à peu, et si tous les jours elle ne devient pas moins vaine et moins emportée. Informez-vous de cette autre, qui chaque semaine se lave dans le sang du Sauveur, et se nourrit chaque semaine de sa chair adorable, demandez-lui si les commandemens de Dieu lui sont impossibles, si elle est seulement tentée de les violer.

Quelle excuse, MM., opposerons-nous, lorsque Jésus-Christ nous reprochera nos crimes au jour du jugement universel ? notre fragilité, la corruption de notre nature ? Il faudra donc que Jésus-Christ lui-même tombe en confusion en présence de tout l'univers ; il faudra donc qu'il reconnaisse que la rédemption, dont il prétend recueillir tant de gloire, n'a été qu'une vaine cérémonie, qui n'a

rien produit de solide. Il aura donc en vain conservé ses cicatrices, en vain il les aura portées dans le Ciel ; elles serviront à y publier sa honte, et non à confondre les réprouvés, et à leur fermer la bouche ! Voyez en quelle embarrassante extrémité vous vous trouverez vous-mêmes : il faudra, ou avouer que vous êtes inexcusables, ou attester que Jésus-Christ n'a pas rempli la fonction de Rédempteur, et qu'il ne mérite pas d'en porter le nom.

Seigneur, vous serez sans doute pleinement justifié ; il n'y aura de honte et de confusion que pour nous. Que le pécheur profite du salut que vous apportez au monde, ou qu'il refuse d'y prendre part, il ne nuira en rien à la gloire de votre nom. Mais cette gloire ne serait-elle point plus complète, si en effet nous étions tous sauvés ? Je sais qu'il ne tient qu'à nous de l'être ; je sais que si nous périssons, ce ne sera que parce que nous voudrons périr. Il est vrai, hélas ! que ce n'est qu'au regard des biens éternels que nous sommes faibles, aveugles, inconsidérés, que nous nous endurcissons, que nous craignons de nous convertir, que nous craignons d'ouvrir nos cœurs aux trésors qui nous sont promis. Tout cela est vrai, je n'en saurais disconvenir, nous ne sommes que trop dignes du malheur qui nous menace. Mais quoi, Seigneur, le plus grand nombre des Chrétiens périra donc sans ressource ! vous les aurez rachetés, et un autre vous les ravira ! un Sauveur si puissant se sera livré pour eux, et ils ne seront pas sauvés ! Des ames immortelles créées avec de si grands avantages, créées à l'image de Dieu, créées pour louer Dieu, pour l'aimer éternellement, seront éternellement séparées de Dieu ! elles ne serviront qu'à remplir l'Enfer, et à y nourrir les feux dont elles seront brûlées ! Mon Dieu, le souffrirez-vous ? Non, divin Jésus, vous ne le permettrez pas : vous êtes venu pour nous affranchir de tous nos maux ; vous n'oublierez pas les plus grands de

tous, qui sont notre aveuglement, et notre insensibilité ; vous fléchirez cette volonté endurcie, vous la forcerez de consentir à son salut, vous nous sauverez malgré nos ennemis ; et si nous sommes assez malheureux pour continuer de nous opposer à notre bonheur, le dirai-je ? vous nous sauverez malgré nous. Disons deux mots de la seconde partie, et faisons voir que Jésus-Christ a mérité le nom de Sauveur, non-seulement parce qu'il en a rempli la mesure, mais encore parce qu'il l'a chèrement acheté : c'est ce qu'il me reste à vous prouver.

SECOND POINT.

QUOIQU'IL n'y ait rien de si grand ni de si glorieux que de retirer un homme ou de la pauvreté, ou de la servitude, ou du péril de la mort ? quoique celui qui rend de pareils services s'élève soi-même au-dessus de sa propre condition, et s'approche en quelque sorte de la divinité, nous ne voyons pas néanmoins qu'on s'empresse extrêmement d'acquérir cette espèce de gloire. Non-seulement on ne se porte point à exposer sa propre personne pour sauver quelqu'un d'une perte prochaine ; les plus riches craignent même de toucher à leurs biens dans des occasions où ils pourraient s'en servir pour changer la fortune des malheureux, pour leur rendre la joie et la liberté, pour mettre à couvert, ou leur honneur, ou leur vie.

Que ne vous devons-nous point, divin Jésus, pour avoir tout sacrifié, pour vous être livré vous-même, lorsque nous avons eu besoin de votre secours ? Que nous serions ingrats si nous hésitions à vous appeler notre Rédempteur, après ce que vous avez fait pour nous racheter ! Je remarque que ceux qui ont porté le nom de Sauveur avant Jésus-Christ ont acquis à peu de frais ce glorieux titre. Joseph sauva l'Egypte, il ne lui en couta que des conseils : conseils qui ne lui coûtaient rien, et dont néanmoins il fut abondamment payé, puis-

qu'au trône près, on lui donna pour récompense toutes les marques de la royauté, et même l'autorité royale dans tous les Etats de Pharaon. Le nom de Jésus fut donné à Josué pour avoir établi le peuple d'Israël dans la terre de Chanaan. Il remporta à la vérité bien des victoires, mais le Dieu des armées combattait pour lui, il n'avait pour ainsi dire qu'à se couronner des lauriers qu'on lui jetait du Ciel à pleines mains. Enfin Jésus fils de Sirac mérita ce nom pour s'être rendu recommandable dans la science de la Médecine; quoique pour rendre la santé aux malades de son temps, nons ne lisons pas qu'il ait jamais hasardé la sienne.

Notre Rédempteur, Chrétiens auditeurs, n'a n'a pas eu le même nom pour le même prix; il a souffert tous les maux dont il nous a délivrés. Pour nous tirer de la pauvreté, il s'est réduit lui-même à la dernière indigence. Si nous sommes libres, c'est qu'il s'est fait esclave à notre place; et il ne nous a guéris qu'en prenant sur soi toutes nos douleurs, toutes nos infirmités. *Verè languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit.* Mais parmi les figures de l'ancienne loi il n'en est aucune où le mystère de notre rédemption soit représenté avec plus de magnificence et avec plus d'exactitude que dans la sortie d'Egypte. Le peuple choisi y est affranchi d'une longue servitude, et il trouve son salut au milieu de la mer rouge, où tous ses ennemis sont ensevelis. Enfin la baguette qui le délivre est une image de la croix.

Il y a sans doute de grands rapports entre ces deux manières de mettre en liberté, et cependant je trouve une extrême opposition entre les deux libérateurs. A peine Moïse est choisi pour être le Sauveur d'Israël, que de simple Berger il devient le chef de ce peuple et le Dieu de Pharaon: *Constitui te Deum Pharaonis.* Jesus au contraire a formé à peine le dessein de nous sauver, que quoiqu'il fût Dieu par nature, et Roi par le droit de sa nais-

sance, il se fait homme, et le dernier de tous les hommes. *Desideravimus eum despectum, et novissimum virorum.* C'est Moïse qui frappe les Egyptiens, et qui les accable de fléaux; et c'est Jésus-Christ qui est frappé par les Gentils, qui est cruellement flagellé. Moïse porte sa baguette à la main, comme une marque d'autorité et de jurisdiction; Jésus-Christ est attaché à la croix comme un esclave criminel. Moïse enfin se sauve avec son peuple au travers de la mer rouge, et Jésus-Christ est noyé dans son propre sang.

Il est aisé à un grand Roi de faire ouvrir les prisons au retour d'une glorieuse campagne, de faire publier une amnistie générale après avoir étouffé la rebellion. Mais s'il fallait qu'il tirât de son épargne de quoi payer toutes les dettes de ses sujets, s'il fallait qu'il souffrît lui-même le châtiment qu'il voudrait remettre aux rebelles, croyez-vous qu'il voulût à ce prix acheter la réputation de prince débonnaire, et le surnom de libérateur des hommes? Non, Chrétiens auditeurs, il n'y avait que Jésus-Christ capable de porter jusque-là son amour pour nous. Il a payé en effet de son propre fond toutes les dettes que nous avions contractées; il s'est anéanti lui-même pour nous épargner les peines qui étaient dues à notre orgueil; et pour nous retirer des mains de la mort où nous étions tombés par notre désobéissance, il a consenti de se faire obéissant jusqu'à la mort. Mais jusqu'à quelle mort? Ah! qui aurait jamais espéré une pareille rédemption?

Grands Patriarches, et vous, Prophètes d'Israël, s'il est vrai que vous ayiez prévu les douleurs et les ignominies du Sauveur, s'il est vrai que vous ayiez su avec quelle indignité il devait être méprisé, outragé, traité d'insensé, d'imposteur, de scélérat; s'il est vrai qu'à la faveur des lumières que Dieu vous communiquait, vous l'ayiez vu tel qu'il était sur la croix, meurtri de coups, défiguré par ses plaies, couvert de son sang;

comment osiez- vous le demander avec tant d'instances ? comment osiez-vous le presser lui-même de venir parmi les hommes ? comment désiriez-vous d'être délivrés par tant de souffrances ? comment n'aimiez - vous pas mieux gémir dans une éternelle servitude ?

Mais n'est-il pas encore plus étonnant que le fils de Dieu lui-même ait voulu nous délivrer par cette voie, sans y être forcé que par sa charité immense, sans qu'il y eût même de nécessité pour nous ? Il y aurait eu de l'injustice, dit l'éloquent Salvien, à exiger que la mort d'un fils bien-aimé devînt la rançon d'un esclave vicieux; le Père éternel nous connaissait trop bien pour nous mettre à un si haut prix : de sorte que c'est Jésus-Christ lui-même qui nous a appréciés, et qui de son plein gré a offert pour nous cette rançon excessive.

N'est-il pas vrai, MM., que, pour en user ainsi, il fallait qu'il eût un désir bien vif de nous sauver? N'est-il pas vrai qu'il fallait, ou qu'il nous aimât, ou qu'il nous estimât beaucoup, pour croire qu'il ne pouvait pas trop donner pour nous empêcher de périr ? pour croire qu'il ne donnait point assez pour nous, s'il ne donnait son sang jusqu'à la dernière goutte ?

Mon Dieu, est-il bien possible que vous ayiez fait tant de cas de notre ame ? Mais est-il possible que cette ame que vous avez tant estimée soit celle même dont nous faisons si peu d'état, que pour elle nous ne saurions nous résoudre à la moindre contrainte ? J'espère, MM., que l'exemple de Jésus-Christ nous inspirera un peu plus de zèle pour notre salut ; j'espère plus, j'espère qu'il nous en inspirera même pour le salut de nos frères. Quoique notre Rédempteur ait déjà beaucoup fait pour eux, cependant il reste encore beaucoup à faire; et je crains bien qu'à leur égard tous ses travaux ne soient inutiles, s'il n'en recueille le fruit par nos mains. Vous me direz sans doute

que cette réflexion regarde les Prédicateurs, et que c'est à moi à qui je la dois appliquer. Mais non, elle est pour tous les Fidèles, et vous y avez peut-être encore plus de part que ceux qui vous prêchent.

Prenez-y garde, les prédications ne sont que pour peu de gens, elles ne sont presque que pour les Chrétiens qui sont déjà assez fidèles pour s'en pouvoir passer. Les pécheurs ne viennent guère nous entendre; ils ne font point assez de cas de la parole de Dieu. De plus, lorsque la curiosité, ou quelque autre motif les y amène, ils s'arment pour ainsi dire contre notre zèle, ils sont en garde contre tout ce qu'on leur peut dire pour les toucher. Mais vous, qui en sortant de cette église, allez vous mêler dans ce qu'on appelle le monde, qui allez vous répandre dans toute cette grande ville; vous qui allez traiter avec ceux qui vivent dans l'oubli de Dieu, et qui marchent sur le bord du précipice; vous dont on ne se défie point; vous qu'on aime, qu'on considère; vous dont on estime l'esprit et le jugement; si vous vouliez vous servir de ces avantages, quel bien ne feriez-vous pas parmi vos frères?

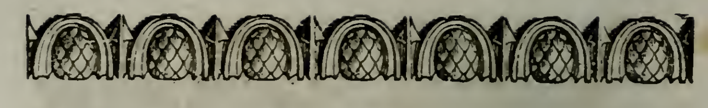
Ce n'est pas que je prétende vous engager à porter dans les compagnies ce zèle véhément des Ministres de l'Evangile; beaucoup moins à vous y ériger en censeurs publics, et à vous déchaîner dans toutes les occasions contre le relâchement du siècle. Ces hommes plus zélés qu'éclairés qui veulent tout réformer, qui font tant de bruit, qui ne gardent point de mesure; ces dévots qui se récrient sur les moindres désordres, qui se scandalisent de tout, qui veulent à toute force mettre tout le monde sur le même pied; ces dévots ont les intentions les plus droites, je n'en doute pas; mais certainement ce n'est pas là le caractère du zèle chrétien; et l'on fait grand tort à la véritable piété, qui est si raisonnable et si sage, si on lui attribue les emportemens et l'imprudence de

ces hommes indiscrets. Le véritable zèle n'est ni turbulent ni impétueux ; il est modéré , il est circonspect , il sait prendre son temps pour s'insinuer avec douceur , il est tendre et compatissant , il est patient , il est humble ; ce n'est pas par de grands discours qu'il produit les plus grands effets ; c'est souvent par des complaisances , par des services rendus à propos ; c'est par le prudent usage qu'il fait de l'autorité que nous avons sur les autres, de la confiance que les autres ont en nous , de l'amitié qu'on nous porte , de la reconnaissance qu'on nous doit ; c'est surtout par les bons exemples , c'est par les prières , qui attirent sur tous ces moyens les bénédictions du Ciel.

Voilà , MM. , quel est le zèle que je vous recommande aujourd'hui. Ce sera par-là que cette épouse sanctifiera son mari , ses enfans , toute sa famille. Ce sera par ces moyens que cet homme convertira ceux que lui attachent le sang , l'amitié, l'intérêt; que cette jeune personne fera des fruits incroyables auprès de celles qui lui sont intimement unies par les liaisons du premier âge. C'est par-là que les grands plus que tous les autres feront quand il leur plaira des prodiges et des progrès qu'on attendrait en vain des plus fervens Missionnaires ; car qui peut résister à leur autorité , à leur exemple , à leurs caresses , à leurs prières ? C'était pour cette raison que sainte Thérèse , qui était d'ailleurs si contente de sa pauvreté , enviait néanmoins la condition des Rois : c'est pour cela qu'elle demandait à Dieu qu'il ne lui laissât que les graces dont elle avait besoin pour se sauver ; et que ces grandes lumières , ces extases , ces ravissemens , toutes ces faveurs qu'elle recevait tous les jours, et qu'elle ne pouvait expliquer , il les distribuât aux personnes qui tiennent le premier rang dans le monde ; parce que , disait-elle , ces graces ne manqueront pas d'allumer dans leur cœur un grand zèle , et que ce zèle aura bientôt fait changer de face et aux villes et aux provinces.

Craignez donc, Chrétiens auditeurs, au nom de Jésus-Christ, craignez d'enfouir les talens que le Seigneur vous a donnés. Hélas ! le monde est rempli d'hommes et de femmes qui semblent n'y être que pour faire damner les autres. Le Démon a partout ses émissaires et de zélés partisans : et il ne se trouvera personne qui s'oppose à eux, qui veuille aider Jésus-Christ à sauver les ames qu'il a rachetées ! Quel regret pour moi s'il y en avait une seule dans les Enfers, que j'eusse pu sauver en quelque manière ! Au contraire, si j'étais assuré d'en avoir mis au moins une dans le séjour de la gloire, quel sujet et de joie et d'espérance ! quelle protection n'aurais-je pas dans le Ciel ! Que ferait-elle dans le Ciel, cette ame à qui j'en aurais ouvert l'entrée, qu'y ferait-elle autre chose, Seigneur, que vous aimer, que s'intéresser pour moi ? S'il est vrai que les Saints ont tant de crédit auprès de Dieu, pourrait-elle souffrir, cette ame sainte, que je me damnasse, moi qu'elle regarderait comme son libérateur, sans qui elle eût été perdue elle-même ? Mais vous-même, aimable Jésus, si j'avais sauvé une seule de vos épouses, une de ces épouses qui vous sont si chères, pour qui vous avez voulu donner tout votre sang ; si après l'avoir arrachée à votre ennemi, je vous l'avais remise entre les mains, pourriez-vous bien vous résoudre à me livrer moi-même à cet ennemi ?

Hâtons-nous donc, hâtons-nous de travailler à notre salut, et au salut de nos frères. N'oublions rien pour rendre complète la gloire de notre Rédempteur ; faisons-lui valoir autant que nous pourrons le prix qu'il a donné pour nous racheter : en un mot, tâchons de porter tout le monde à craindre Dieu, afin d'obliger Dieu à aimer et à sauver tout le monde. Ainsi soit-il.



2e

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA CIRCONCISION.

Ecce breves anni transeunt, et semitam, per quam non revertar, ambulo.

Mes rapides années s'écoulent, et je marche par un sentier où je ne dois plus revenir sur mes pas. (*Job.* 16.)

Les Chrétiens ignorent le prix du temps qu'ils ont pour gagner le Ciel, ou la manière d'en bien user. Ils ont néanmoins bien des motifs qui les portent à l'employer utilement, et bien des moyens pour s'en rendre l'emploi utile.

Quoique la Circoncision du Sauveur du monde, dont nous solennisons la mémoire, soit un mystère qui nous offre une source abondante d'instructions salutaires, et de pieux sentimens, cependant, MM., l'année que nous venons de finir, la nouvelle année que nous commençons, m'emportent comme malgré moi dans d'autres pensées. Semblable à ces hommes qui se trouvant sur le bord d'un large torrent, s'attachent insensiblement à le regarder avec tant d'application, qu'on ne peut les retirer de l'espèce d'extase où les tient l'impétuosité des eaux; lors, mes frères, que je considère cette révolution de temps qui se fait avec tant de régularité et tant de vîtesse, je ne puis m'affranchir des pensées diverses que fait naître en mon esprit cette suite d'années composées de jours et de nuits, comme d'autant de flots

qui se poussent les uns et les autres, et qui précipitent leur cours avec tant de rapidité; et ce ne serait qu'avec peine que je me laisserais engager à vous entretenir de tout autre sujet.

D'ailleurs, comme c'est une coutume établie partout, de se donner mutuellement aujourd'hui de nouvelles marques d'amitié, j'ai cru qu'on devait attendre d'un Prédicateur évangélique quelque chose de plus qu'un vain compliment, et que vous auriez lieu de douter de l'affection avec laquelle je vous souhaite à tous une heureuse année, si en même temps je ne vous donnais quelques moyens pour la rendre telle que je la souhaite. C'est par cette raison que je me suis déterminé à vous parler aujourd'hui du temps, et du bon usage qu'on en doit faire. Il est certain qu'on ne saurait traiter un sujet plus important, ni trop se hâter de le faire dès le commencement de l'année, afin que si Dieu veut bien se servir de moi pour vous porter à l'employer utilement, vous en perdiez le moins qu'il sera possible. Mais vous n'ignorez pas que je perdrai ma peine à vous exhorter à bien profiter du temps, si le Saint-Esprit ne m'éclaire et ne vous touche. Pour obtenir cette grace, adressons-nous à Marie, comme à une mère tendre : *Ave, Maria.*

Je ne vois rien de plus terrible dans tous les jugemens de Dieu que cette prompte justice qu'il a exercée contre Lucifer, et les autres complices de sa révolte. Il paraît étonnant que le Seigneur se soit si promptement déterminé à perdre les Anges, ces ouvrages les plus beaux de sa toute-puissance, et à les perdre sans leur donner le temps de se repentir. Qu'il en use bien autrement envers les hommes! Non-seulement il ne les accable pas d'abord après leur chute, mais il attend qu'il leur plaise de se relever. Non-seulement il nous offre le secours de sa main, il souffre même long-temps le refus que nous en faisons. Ce serait

de sa part un effet signalé de miséricorde, quand, après une offense mortelle, il ne nous accorderait qu'autant de temps qu'il en faut pour la réparer, quand il ne nous ferait cette grace qu'une seule fois dans toute notre vie. Que dirons-nous donc de sa bonté, et des richesses de sa patience, lorsqu'il nous donne des années de délai pour une satisfaction que nous devrions et que nous pourrions faire sur l'heure ? Il suspend sa colère, même après mille rechutes ; il permet que nous nous endormions sur nos crimes multipliés, et que nous différions d'année en année notre pénitence. Voilà sans doute une destination bien singulière, voilà l'homme bien privilégié en comparaison des Anges, de ces esprits condamnés sans ressource. Mais que nous sert cet avantage, si nous ne laissons pas de périr ? Que nous sert-il d'avoir eu des années entières, et plusieurs années pour nous relever, si nous brûlons néanmoins éternellement avec ceux à qui la même grace a été refusée ? Si on avait accordé aux Démons un seul moment pour expier leur rebellion, il n'y aurait pas un seul Démon dans les Enfers. Les Chrétiens ont vingt et trente années pour effacer en eux les taches de leurs péchés, et l'Enfer ne laisse pas d'être rempli de Chrétiens. D'où peut venir un si grand malheur, mes frères ? Il ne peut, ce me semble, avoir que deux sources. La première, c'est que nous ignorons le prix de ce temps qui nous est donné pour gagner le Ciel. La seconde, c'est que nous ignorons la manière de faire valoir ce don précieux, ou nous ne daignons pas nous en servir, ou nous ne savons pas nous en servir. Et par-là ce riche talent que nous recevons de Dieu, nous devient entièrement inutile ; et quoique maîtres d'un si grand trésor, nous vivons, nous mourons dans une triste indigence. Je tâcherai de vous apprendre aujourd'hui en premier lieu à faire plus de cas du temps, en second lieu à en faire un meilleur usage. Dans le premier point je produirai les motifs

qui nous obligent à l'employer utilement, et dans le second les moyens d'en rendre l'emploi utile. C'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Il ne faut pas beaucoup raisonner pour faire voir que nous devons bien employer le temps que Dieu nous donne ; il suffit de dire que nous avons peu de temps ; que dans ce peu de temps nous avons à ménager les affaires les plus importantes, que de ce peu de temps tout n'est pas également propre pour ménager ces affaires importantes. Suivons ces trois réflexions.

Je ne vous dis pas que jusqu'ici vous ayiez eu peu de temps pour penser à votre salut : il y a peut-être plusieurs années que vous êtes sur la terre, il y a peut-être long-temps que Dieu vous presse de travailler pour le Ciel. Si vous aviez voulu mettre à profit ce loisir, et vous rendre dociles à de pressantes sollicitations, vous vous trouveriez chargés de mérites ; mais si vous ne l'avez pas fait, ce temps est passé, et par conséquent perdu pour vous. Je ne vous dis pas non plus qu'il vous reste peu de temps à vivre : c'est Dieu qui a arrêté le jour où vous devez mourir, ce jour n'est connu que de lui seul; et s'il ne vous est révélé, il demeurera toujours incertain pour vous. Outre cette incertitude extrême, l'avenir n'est pas un fond dont vous puissiez disposer; il n'est pas encore entre vos mains, il n'y sera peut-être jamais. Ainsi le seul temps qui soit à vous, c'est le temps présent; et ce temps est infiniment court, il est indivisible, déjà il passe, il n'est déjà plus.

Quand nous serions maîtres de l'avenir, ce que nous savons bien sûrement n'être pas, il est sûr, du moins pour la plupart de nous, que ce sera beaucoup s'il égale le passé, et si nous vivons autant de temps que nous avons déjà vécu. Or, MM., ce temps passé, comment s'est-il écoulé ? comment s'est-il évanoui ? Hélas ! ce n'est qu'un

instant, qu'un rien. L'avenir tout au plus sera semblable ; il passera avec la même rapidité. Pour moi, lorsque j'y fais réflexion, et que je considère que le temps qui me reste à vivre coule déjà, qu'une partie en a passé depuis que j'en parle, que jusqu'à la mort toutes les heures, tous les jours, toutes les années s'en iront avec la même vîtesse, il me semble que je touche au dernier moment, et je me crois déjà au nombre des morts. Voilà la raison pour laquelle Dieu nous presse avec tant d'instance de nous hâter, de ne nous point arrêter à amasser de l'or et de l'argent, ni à bâtir des palais que nous n'aurons point le temps d'achever. *Nunquid tempus vobis est, ut habitetis in domibus laqueatis*, nous dit-il par le Prophète Aggée ? Est-ce que vous avez assez de vie pour vous occuper à élever des maisons lambrissées ? Pour le peu de séjour que vous avez à faire sur la terre, ne serait-ce pas assez d'avoir des tentes qui se dressent et qui s'enlèvent dans un moment ? C'est pour cela que saint Paul nous crie sans cesse : *Tempus breve est* : Le temps est court, mes frères, le temps est court; et il ne vous en reste point pour vous occuper de vos biens, de vos familles, de vos prospérités, de vos disgraces. Vous n'avez plus qu'un pas à faire, et vous voilà au bout de votre carrière. Il importe peu comment et avec qui vous courez, si c'est par un chemin aisé ou pénible : gardez-vous seulement de vous égarer, et de manquer le terme dont vous approchez en courant : *Reliquum est, ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint ; et qui flent, tanquam non flentes.*

C'est encore pour la même raison que saint Jean nous avertit que le Démon vient à nous comme un lion, qu'il nous attaque avec chaleur, qu'il déploie contre nous toute sa colère et toutes ses forces : *Descendit Diabolus ad vos habens iram magnam.* Pourquoi ? Parce qu'il n'ignore pas qu'il a peu de temps pour nous perdre : *Sciens quòd modicum*

tempus habet. Nous serons donc les seuls qui croîrons que rien ne nous presse, et qui nous tranquilliserons sur un loisir qui nous échappe. Le temps est court, nous n'avons qu'un moment à vivre, me direz-vous, mais aussi nous n'avons qu'une seule affaire qui demande nos soins : *Porrò unum est necessarium.* Oracle salutaire dans la bouche de Jésus-Christ, mais damnable dans la vôtre, si vous pensiez qu'il dût inspirer la nonchalance, et fournir un prétexte à l'oisiveté. Le fils de Dieu nous avertit, mes frères, qu'une seule affaire demande nos soins, parce que nous n'avons pas le temps de les donner à plusieurs affaires, parce que cette affaire unique doit occuper tout notre temps, et toute l'application de notre esprit. Et pour entrer dans ma seconde réflexion, je dis que cette affaire importante que nous avons à traiter et à conclure dans un temps si court, est l'affaire de tous les temps, l'affaire de l'éternité. Il s'agit d'éviter un malheur qui ne doit jamais finir. Il s'agit de nous établir dans le Ciel, non pas seulement pour quelques années, mais pour toujours. Il faut faire un fonds pour acheter un royaume que Jésus-Christ s'est efforcé d'acquérir par trente-trois ans de travaux, et qu'il a payé de son sang. Nous devons au Seigneur une satisfaction qui soit assez rigoureuse pour nous exempter des flammes éternelles dues à nos péchés : nous nous devons à nous-mêmes le soin de recueillir un trésor qui soit assez abondant pour devenir le prix d'un bonheur sans fin. Pour tout cela, Chrétiens auditeurs, vous n'avez rien d'assuré que le moment où je vous parle, il est incertain si le reste du jour vous sera accordé.

Si vous étiez dans les embarras d'une affaire où il s'agit de tout votre bien, de votre vie même; si l'on venait vous dire qu'avant la nuit elle court risque d'être jugée ; et si alors vous n'aviez point encore instruit vos Juges, ni pris les moyens de vous défendre, quel trouble ne vous causerait pas

cette nouvelle ? Serait-il des amusemens assez flatteurs, des bienséances assez indispensables pour vous retenir ? Si l'on vous commandait d'être prêt dans deux jours pour une navigation de plusieurs années, différeriez-vous d'intéresser tous vos parens, tous vos amis, à vous aider dans une occasion si pressante, à disposer de concert avec vous tout ce qui serait nécessaire pour un voyage si long, et pour un départ si précipité ? Si je disais à ce Négociant qui a tout son bien dans ses magasins, que dans huit jours le prix de ses marchandises doit entièrement tomber, qu'il n'a que ces huit jours pour se garantir d'une ruine entière et irréparable, croyez-vous qu'il demeurât sans souci, et que tranquille dans sa maison, il y partageât entre le jeu et le sommeil les heures de son loisir ! Si cet artisan qui veille, qui se consume pour prévenir l'indigence dont il est menacé, se persuadait que par un ou deux mois d'un travail plus assidu, il peut, outre l'exemption de ses fatigues ordinaires, gagner de quoi se procurer toutes les douceurs d'une vie commode, pensez-vous qu'il épargnât ses bras, et qu'il perdît un seul moment d'un temps si court et si précieux ?

Stulte, hac nocte, hac nocte animam tuam repetunt à te : Insensé que je suis ! c'est aujourd'hui même, ce sera peut-être cette nuit qu'on décidera l'affaire de mon bonheur ou de mon malheur éternel. Je ne sais, et vous ne le savez pas plus que moi, si avant le jour il ne vous faudra point sortir de ce monde ; s'il vous reste encore vingt-quatre heures pour mériter une heureuse éternité, pour procurer à votre ame le repos et les richesses du Ciel. Dans cette incertitude, vous ne pensez qu'à vos plaisirs, vous ne pensez pas plus à cette affaire importante, que si c'était l'affaire la plus légére, ou que ce ne fût pas votre affaire. Mais quand je pourrais vous répondre de plusieurs années, serait-ce trop que de les employer toutes à travailler pour cette vie immortelle, où nous n'aurons de

biens, d'honneurs, de plaisirs, que ceux dont nous nous serons assuré la possession durant le cours de cette misérable vie ! Joseph n'ignorait pas que la famine dont l'Egypte était menacée ne devait durer que sept ans, il savait que pour la prévenir sept années lui étaient accordées : attendit-il la dernière année d'abondance pour faire des greniers dans l'Egypte, ou pour les remplir ? Dès la première moisson, ses ordres furent donnés partout; les blés furent achetés, furent portés dans les villes destinées à les recevoir. Nous qui avons à craindre, non pas sept ans, ni sept siècles, mais une éternité tout entière de stérilité, et qui n'avons peut-être pas sept heures de temps où il nous soit libre de pourvoir à tout ce qui nous est nécessaire pour une si longue disette, nous différons à la dernière heure ! bien plus, cette dernière heure est peut-être déjà venue, et nous ne commençons point encore ! Je vous avoue, MM., que cet aveuglement m'effraie, et que plus j'y pense, moins je le comprends. Nous manquons de foi, de cette prudence surnaturelle qui fait les Saints, je le sais ; mais ne donnez-vous pas lieu de soupçonner dans vous quelque autre chose que ce manquement de foi ? Eh quoi, dans une affaire de cette importance, avec les lumières de la raison, le moindre doute ne devrait-il pas suffire pour vous retirer de votre assoupissement ? Il semble que notre esprit, nos sens soient fascinés, et qu'une espèce d'enchantement nous ait rendus aveugles et immobiles.

Je vais plus loin, et je dis non-seulement que notre temps est court, que dans ce court espace de temps nous avons à ménager la plus importante affaire, mais encore que de ce court espace de temps tout n'est pas propre à faire réussir cette importante affaire. *Omni negotio tempus est et opportunitas:* Il y a un temps, une occasion à prendre pour chaque affaire : si vous manquez le moment favorable, vous ne pourrez plus y revenir. Or ce

moment, à l'égard du salut, est inconnu à tous les hommes, aussi bien que le moment de leur mort; de sorte que s'ils en perdent un seul, quelque temps qu'il leur reste à vivre, il se peut faire qu'ils perdent tout sans ressource. Les saints Pères ont observé que le figuier qui fut maudit par le fils de Dieu n'était point stérile, et que Jésus-Christ ne le fit point arracher sur l'heure ; cependant il ne porta jamais de fruit, parce qu'il s'en trouva destitué au moment que le Sauveur y en était venu chercher. Ce qui est surprenant, c'est que ce n'était point encore la saison des fruits : *Non enim erat tempus ficorum.* C'est un avis pour ceux qui se persuadent qu'il y a un temps pour travailler à son salut, et que ce n'est pas un soin qui regarde la jeunesse. Le Seigneur, qui a fait tous les âges, prétend qu'il a droit sur tous également. Et il ne faut pas douter que ces vieillesses dissolues et endurcies, dont les déréglemens nous font horreur, ne portent les effets de la malédiction divine : peine justement due à la résistance faite à Dieu aux premières années de la vie qu'on croit n'être pas le temps des fruits : *Non enim erat tempus ficorum.*

Infortunée Jérusalem, disait autrefois Jésus-Christ, en pleurant sur cette vie criminelle, tes murailles subsisteront encore l'espace de trente-sept ans, tes citoyens erreront sur la terre jusqu'à la fin des siècles, ils verront les merveilles que mon nom opérera dans tout l'univers, ils seront témoins des triomphes de mon Eglise ; mais ce terme que je te donne, ces graces que je ferai à tes enfans, ne leur serviront de rien, parce qu'ils n'ont pas profité du temps où je suis venu à eux, et que j'avais marqué pour leur faire miséricorde. *Si cognovisses, et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi :* Si tu étais rentrée dans ton devoir au jour que je t'avais destiné, tu aurais évité les maux dont tu vas être accablée : ce jour est passé, pour ne revenir jamais ; ton salut est désespéré, et ta perte inévitable.

Il ne faut donc pas s'étonner s'il est parlé si souvent dans l'Ecriture du temps favorable, du temps d'acceptation, du jour de salut, du temps du plaisir et du bon plaisir de Dieu. C'est qu'il y a des temps et des jours qui ne nous sont pas avantageux, et où il ne plaît pas à Dieu de nous appeler à lui, ni de nous écouter si nous l'invoquons. Dans l'ignorance où nous sommes de ces momens, la prudence ne demanderait-elle pas que nous profitassions de tous les momens ? Vous renvoyez néanmoins votre conversion à l'année prochaine, aux solennités de Pâque, comme si vous étiez assurés que ce n'est pas aujourd'hui le dernier jour que Dieu a résolu de vous attendre. Il ne cesse de dire que c'est aujourd'hui qu'il faut commencer : *Ecce nunc tempus acceptabile... Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra... donec hodie cognominatur. Hodie*, en ce jour; en ce moment, *nunc.* Nous au contraire nous avons sans cesse à la bouche ce funeste demain, *cras, cras*, ce terme incertain que notre Dieu ne nous donnera peut-être jamais.

Enfin quand tous les momens de notre vie seraient également propres pour gagner le Ciel, serait-ce une raison pour les laisser couler inutilement ? Ne serait-ce pas au contraire un puissant motif pour nous de travailler sans relâche ? Le Seigneur nous appelle, et il nous reçoit dans sa grace quand il lui plaît; mais lorsqu'une fois nous sommes réconciliés avec lui, il ne tient qu'à nous de faire dans son service les plus rapides progrès, chaque instant peut nous mériter une couronne éternelle. Il ne faut qu'un instant pour la mériter, cette couronne immortelle, je le veux ; mais croyez-vous que si vous donnez plus de temps à votre Dieu, il n'aurait pas de quoi payer tout votre zèle ? *Annon putas, ô homo,* dit saint Bernard, *biennii tantùm, aut triennii opus ab Omnipotente posse recompensari ?* Si vous espérez qu'il vous rendra éternellement heureux pour lui avoir réservé

les deux ou trois dernières années de votre vie, que n'auriez-vous point à attendre de lui si vous lui consacriez toute votre vie ? Quelle perte ! Ah! qui pourra jamais assez la déplorer? Nous admirons les vertus des Saints, leurs mérites et leur gloire nous paraissent dignes d'envie, nous savons que le rang qu'ils tiennent auprès de Dieu surpasse infiniment le degré de gloire qu'il destine aux vertus communes. Nous pourrions employer tout notre temps à les imiter, ces grands Saints, à pratiquer les vertus sublimes dont ils reçoivent le prix; chaque moment pourrait augmenter nos mérites, et enrichir la couronne qu'on nous prépare : et nous aimons mieux perdre ces momens dans une languissante inaction, nous aimons mieux traîner sans fruit nos ennuis onéreux, les porter de maison en maison en fatiguant les autres par de froides visites et par d'inutiles discours.

Vous le savez mieux que moi, le monde est plein de ces hommes qui paraissent embarrassés de leur loisir ; qui cherchent à qui donner, ou plutôt avec qui perdre des heures entières, comme si c'était un bien qui ne pût être d'aucun usage; qui savent gré à quiconque leur fournit des moyens de varier au moins les dégoûts de leur vie désœuvrée, et qui à la fin de la journée, pourvu qu'elle leur ait paru courte, se consolent de l'avoir perdue dans le retour assidu de leurs amusemens oiseux. Hé quoi, une journée qui nous avait été accordée par une faveur particulière de la miséricorde de Dieu, une journée où je pouvais recueillir une abondante moisson, je l'ai regardée comme un bien inutile, j'en ai livré l'usage au hasard : et de peur qu'elle ne me parût trop longue, j'en ai donné, j'en ai prodigué toutes les heures à quiconque s'est présenté ; j'ai cherché à les perdre dans le plaisir, et je me suis fait un plaisir de les perdre ! Que dites-vous de cet aveuglement, ames malheureuses qui brûlez dans les flammes de l'Enfer, et qui faute d'une heure de temps y brûlerez

durant toute l'éternité ? Quelle peine, quel surcroît de tourment pour vous de voir que l'on dissipe ainsi un trésor dont une légère partie suffirait pour vous enrichir à jamais ! De quelle rage, de quel désespoir ne vous sentez-vous point saisies, voyant qu'on vous refuse un moment que vous emploieriez à louer Dieu, à expier vos crimes, à bénir sa miséricorde, à vous purifier, à vous sanctifier vous-même, tandis qu'on accorde et des jours et des années à des personnes qui n'en tirent aucun avantage ?

J'en dis trop pour vous, MM., qui êtes persuadés de la vérité que j'explique, qui connaissez le prix du temps, et qui êtes dans l'impatience d'apprendre les moyens d'en faire un saint usage. C'est mon second point.

SECOND POINT.

TOUT ce que vous attendez de moi, Chrétiens auditeurs, c'est sans doute que je vous enseigne à bien user du temps présent, l'unique que vous avez entre les mains ; mais j'irai plus loin, avec le secours du Ciel ; je vous apprendrai à profiter du temps qui n'est déjà plus, et de celui qui n'est pas encore ; je vous apprendrai à faire un bon usage, et de tout le temps passé, que vous avez malheureusement perdu, et de tout le temps présent, qui est partagé par tant d'occupations différentes, et de beaucoup plus de temps à venir que vous n'en aurez jamais en votre disposition.

Saint Bernard, au livre de la considération, parlant du tourment que les damnés souffrent à la vue des choses passés, dit qu'elles sont passées pour eux, et qu'elles ne le sont pas. Elles sont passées de la main, dit ce saint Père, mais elles sont présentes à l'esprit : et c'est assez pour leur causer une peine qui ne passera jamais : *Transierunt, et non transierunt : transierunt à manu, sed non à mente.* Je dis à peu près la même chose des années de notre vie qui sont déjà écoulées ; elles

se sont pour ainsi dire évanouies de nos mains; mais elles peuvent subsister dans notre souvenir: et cela suffit pour nous en faire un sujet de mérite, et d'une récompense éternelle. Quels fruits ne produit pas dans une ame sincèrement convertie la vue continuelle de ce temps perdu ou mal employé! Ils sont quelquefois si sensibles, qu'on trouve enfin que cette perte est devenue avantageuse, et qu'il y a lieu de douter si le repentir qu'elle cause ne vaut pas plus que l'innocence qu'on voudrait avoir conservée.

De cette vue naît en premier lieu une humilité profonde, cette vertu qui est la base et l'ornement de toutes les autres vertus, qui prépare l'ame aux dons les plus précieux, et qui les conserve en elle contre les artifices de ses ennemis. En second lieu, c'est la vue de ce passé, et de l'abus qu'on en a fait, qui met dans un si grand jour à nos yeux la patience, le zèle, la bonté de notre Dieu, qu'il n'est plus en notre pouvoir de ne pas l'aimer, ou de ne l'aimer que froidement. De là vient encore cette facilité à souffrir avec patience les plus grands maux, parce qu'on sait qu'on les a mérités; cette ferveur à pratiquer le bien, pour remplacer celui qu'on a négligé de faire. C'est ainsi qu'il arrive souvent, comme l'a remarqué saint Grégoire, que notre vie est d'autant plus sainte qu'elle a été quelque temps plus déréglée. Ainsi les derniers venus passent souvent les premiers, selon le mot de l'Evangile; ainsi les femmes prostituées dévancent dans le royaume de Dieu les plus réguliers d'entre les Pharisiens; et saint Paul, après avoir persécuté les Apôtres, s'étant enfin joint à eux, a plus travaillé, et par conséquent plus mérité que tous les autres. C'est l'exemple qu'apporte saint Jérôme pour confirmer la vérité que je vous prêche: *Paulus Apostolus de persecutore mutatus, novissimus in ordine, primus in meritis est, quia, extremus licèt, plus omnibus laboravit.*

Afin que vous usiez bien du temps présent, ne

pensez pas que je veuille vous exhorter à consacrer tout votre temps à la prière, et à la pratique des bonnes œuvres. Non, cela n'est pas nécessaire; on ne peut s'empêcher d'en donner une partie aux besoins de la nature, et une autre aux affaires temporelles où nous engagent ces mêmes besoins. Il suffit que les bonnes œuvres et la prière ne soient point exclues, du reste il est aisé de mettre à profit le temps même des occupations les plus indifférentes. Vous n'ignorez pas que les actions qu'exige de nous la nature pour sa propre conservation, celles qui sont attachées à l'état et aux emplois même civils d'un chacun, outre les fins particulières qui nous y engagent, sont encore ordonnées par la Providence, pour une fin générale et surnaturelle, qui est sa gloire et notre salut. La vue de cette fin surnaturelle, lorsque nous la prenons pour motif, fait changer de nature à tout ce que nous faisons, et l'élève à un ordre divin et surnaturel : de sorte que pour sanctifier ce qu'il y a de plus indifférent dans notre vie, il ne faut que nous considérer en tout comme les sujets de la Providence, et qu'agir pour contribuer à l'exécution de ses admirables desseins.

Mais pour le faire de bonne foi et avec constance, il est nécessaire, si je ne me trompe, que nous réglions notre temps, et que non-seulement nous en prenions pour chaque chose autant qu'il faut, mais encore que nous assignions à chaque chose le temps qui lui est le plus propre. Qu'arrive-t-il de là, Chrétiens auditeurs ? Il arrive que la journée étant une fois distribuée avec sagesse, on n'agit plus que pour obéir à la règle que l'on s'est prescrite en vue de Dieu, et que l'on regarde comme un ordre de la volonté divine. Le temps, la manière de prendre ses repas, tout est soumis à cette règle; la décence accompagne les actions les plus minces, la pureté du motif les relève; si l'on se livre au sommeil, ce n'est plus pour céder à l'attrait de la nature, qui nous invite au repos;

si l'on cherche à se délasser dans une honnête récréation, ce n'est pas simplement par le plaisir qu'on y trouve; si l'on vaque aux affaires de sa profession, ce n'est ni l'amour du bien, ni la tendresse pour des enfans qui fait aimer ce travail; tout cela se fait au temps convenable, et rien dans tout cela ne paraît irrégulier.

Au contraire, sans le secours d'une règle sage, non-seulement nous perdrons beaucoup de temps, mais même nous courrons risque de perdre tout notre temps. Notre volonté propre sera le motif de nos plus saints exercices, et ce motif est capable de tout corrompre. Nous irons à la prière lorsque nous y serons portés par je ne sais quelle ferveur qui la rend agréable; nous la quitterons par le dégoût qui nous y surviendra. Si nous sortons pour faire de bonnes œuvres, ce ne sera que lorsque nous serons ennuyés de la solitude; si nous retournons à la retraite, ce sera lorsqu'une humeur sombre et mélancolique nous y rappellera. On ira au Sacrement de la réconciliation, parce qu'il s'en offrira une occasion favorable; on ira à la sainte table, parce qu'on verra que les autres y vont. MM., une personne réglée n'agit jamais que par le motif de l'obéissance et de la soumission qu'elle doit à Dieu; comme elle fait constamment les mêmes choses, en quelque disposition qu'elle se trouve, on ne peut dire que ce soit le caprice ou l'amour propre qui la conduit, elle n'a pas lieu elle-même de se défier de ses intentions, elle peut s'assurer que dans tout ce qu'elle fait elle a le bonheur de plaire au Seigneur et de le glorifier. Que des jours réglés de la sorte sont des jours fortunés! Qu'on trouve de douceurs au bout d'une année composée de pareils jours! Que de graces, que de mérites n'y a-t-on pas recueillis! *Dies pleni invenientur in eis.* Ce sont là sans doute des jours pleins, puisqu'il n'y a pas un instant de vide, pas une action d'inutile.

Il reste à dire un mot de l'avenir, qu'on peut

posséder en quelque sorte, qu'on peut même prolonger par divers moyens, quelque court qu'il doive être à notre égard. Par combien de voies, mes frères, les grands ne peuvent-ils pas faire passer dans l'avenir le plus reculé les effets de leur charité? Fondations d'hôpitaux et de monastères, saints établissemens pour l'éducation de la jeunesse, et pour l'instruction des peuples : ce seraient autant de monumens perpétuels des mérites des riches. Croyez-vous que les auteurs des pieux livres ne recevront pas la récompense de leur zèle autant de siècles que leurs livres subsisteront, et qu'ils contribueront à la sanctification des Fidèles? On tiendra compte à ce père et à cette mère, non-seulement de leurs propres années, mais encore des années qu'auront vécu des enfans qu'ils auront formés à la crainte et à l'amour du Seigneur. Outre ces moyens particuliers que chacun peut mettre en œuvre pour gagner en peu de temps le mérite d'une longue vie, il est des moyens communs : le premier, c'est de se donner à Dieu le plutôt qu'on peut, afin de faire voir le désir qu'on a de le servir long-temps; différer de jour en jour de se dévouer à son service, c'est assez témoigner qu'on souhaiterait de ne se rendre qu'à l'extrémité. Un second moyen, c'est de n'être jamais content du bien qu'on a fait, et de tendre sans cesse à une sainteté plus parfaite; parce qu'une vertu qui croît toujours fait voir qu'elle est incapable de se ralentir, et qu'elle serait éternelle si la vie ne finissait point. C'est pour cette raison, dit saint Bernard, que le sage assure que les Saints vivent plusieurs siècles en très-peu d'années : *Consummatus in brevi explevit tempora multa.* Le juste ne dit jamais, c'est assez; il est toujours affamé, toujours altéré de la justice : de sorte que s'il vivait toujours, il croîtrait toujours en vertu. *Justus nunquam dicit, satis est; sed semper esurit, sititque justitiam : ita ut si semper viveret, semper, quantùm in se est, justior esse contenderet.*

Enfin, MM., pour accomplir tout d'un coup ce qui ne pourrait être que le fruit d'une longue vie, il n'est rien de plus infaillible qu'un engagement éternel et irrévocable, tel qu'est celui qu'on s'impose dans le cloître par des vœux solennels. Les gens du monde peuvent en plusieurs manières imiter cette sainte générosité; mais surtout en se déclarant si hautement pour la vertu, qu'il ne soit plus en leur pouvoir de revenir aux plaisirs et aux vanités du monde. Cette femme encore engagée dans le siècle, qui depuis huit ou quinze jours s'offre à Dieu tous les matins pour le reste de la journée, et qui fait en secret bien des prières et des aumônes, recevrait, si elle mourait aujourd'hui, la récompense d'autant de jours qu'elle en a passés dans les exercices chrétiens. Mais cette autre qui, sans craindre les discours du monde, a renoncé tout d'un coup aux attaches qu'elle y avait, qui veut bien qu'on reconnaisse à la modestie de ses habits, à la frugalité de sa table, au retranchement de son train, en un mot, à sa vie exemplaire et retirée, le changement qui s'est fait en elle; qui par cette profession publique de piété se ferme tout retour à son ancienne façon de vivre; à cette personne, quand Dieu l'appellerait dès le commencement de cette nouvelle vie, on compterait autant d'années de retraite et de pénitence qu'elle aurait vécu si elle était parvenue jusqu'au plus grand âge, parce qu'elle s'est imposé une espèce de nécessité de vivre saintement jusqu'à la mort.

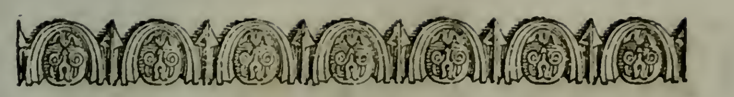
Voilà, MM., comment on peut se rendre utile, et prolonger à son avantage le court espace de jours que Dieu nous a donnés pour gagner l'éternité. C'est à vous de prendre vos mesures sur ce que je viens de vous dire, et de voir quel usage vous prétendez désormais faire de votre temps, de ce temps si précieux, mais si rapide, qui s'enfuit, qui s'envole, et qui ne retourne plus. *Videte itaque, fratres, quomodo cautè ambuletis,*

non quasi insipientes , sed ut sapientes , redimentes tempus , quoniam dies mali sunt. Agissez en ceci , je vous en conjure, non comme des enfans ou des insensés, qui ayant un grand trésor entre les mains, le donnent pour des bagatelles, cherchent à le dissiper à contre-temps, à le prodiguer, à le répandre. Imitez ces sages du siècle qui se voyant maîtres de beaucoup de bien, ne se contentent pas de le conserver avec soin, de s'en servir pour les besoins et pour les commodités de la vie, mais encore qui travaillent à l'accroître, à le multiplier par des voies sûres et légitimes.

Non, non, j'espère que nous prendrons des pensées plus chrétiennes et plus raisonnables : non-seulement nous profiterons de tous les momens de cette année, mais encore nous nous engagerons si étroitement à servir notre Dieu jusqu'à la mort, quelque éloignée qu'elle puisse être, que quand elle serait fort proche, nous ne laisserions pas d'avoir le mérite d'une longue vie. Oui, mon Dieu, je vous consacre aujourd'hui en présence du Ciel et de la terre tous les jours que je vivrai. C'est peut-être vous offrir bien peu de chose, parce que je n'ai peut-être que fort peu de jours à vivre; mais enfin quel qu'en soit le nombre, je prétends donner à votre service tout le temps que je recevrai de vous. Seigneur, je reconnais que je suis indigne que mes jours soient encore prolongés, vu le mauvais usage que j'en ai fait jusqu'ici; néanmoins j'espère de votre miséricorde que vous ne me refuserez pas un temps que je vous destine tout entier, vous qui m'en avez tant accordé, lors même que je l'employais contre vous. Le monde ne m'a déjà que trop emporté de cette vie, que je ne tenais pas de lui, et que vous ne m'aviez pas donnée pour lui. Hélas ! il y a bien de l'apparence qu'il en a eu la plus grande partie, et il est certain que c'était la partie la plus belle et la plus précieuse. Si vous daignez, ô Dieu infiniment bon, si vous daignez accepter ce qui m'en reste

encore, je vous jure que le monde n'y aura plus de part, et que je vous rendrai un compte fidèle de tous les momens. Quand je serais assuré que le nombre de mes années égalerait celui que j'ai déjà passé sur la terre, ce que personne n'oserait se promettre, serait-ce trop, ô mon Créateur, de vous donner la moitié d'une vie qui vous appartenait sans réserve ? serait-ce commencer trop tôt à vous aimer, vous qui avez commencé à m'aimer avant tous les siècles, ou plutôt qui n'avez jamais cessé de m'aimer, et qui ne m'avez mis au monde que pour vous aimer?

Adieu désormais, vains entretiens, vaines pensées; adieu, frivoles occupations, cruels divertissemens, qui m'avez ravi des heures si précieuses; je renonce pour toujours à vos charmes perfides, j'ai en horreur jusqu'à votre souvenir. Comment pourrais-je vous aimer après les pertes de temps que vous m'avez causées, et le péril où vous m'avez mis de perdre un bonheur éternel? Non, Seigneur, il n'y aura plus de si long espace de temps ni pour le sommeil, ni pour les repas, ni pour les visites inutiles; et il n'y en aura point de tout pour l'oisiveté. Le soin de conserver et d'orner ce corps mortel et terrestre ne m'emportera désormais de mon temps que ce que je ne pourrai lui refuser. Je vais partager chaque jour de telle sorte que la nature n'aura précisément que le nécessaire, le monde, que ce qui est d'un indispensable devoir; et cela même ne laissera pas d'être tout à vous, ô mon Dieu, à qui appartiennent tous les temps, et de qui nous attendons l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.



1er

SERMON

POUR LE JOUR

DE L'ÉPIPHANIE.

Ubi est, qui natus est, Rex?

Où est le Roi qui est nouvellement né? (*Matth.* 2.)

Jésus-Christ en ce jour fait éclater à l'égard des Souverains une autorité souveraine, en faisant plier devant lui les Rois; il y fait paraître une puissance souveraine, en se faisant craindre des Rois; il y montre une majesté souveraine, en se faisant respecter des mêmes Rois.

Quelle opposition dans les idées que nous donnent du Sauveur le mystère de ce jour, et le mystère de sa naissance! Vous avez encore présentes à l'esprit cette indigence, cette solitude où il se trouva en sortant du sein de Marie. On ne vit auprès de lui que quelques Bergers, bien plus propres à mettre dans tout son jour son humiliation dans la crèche, qu'à l'honorer par leurs visites. Tout se passa dans l'obscurité et dans le silence, et nous nous étonnâmes de voir les hommes si peu empressés à recevoir ce Messie, qu'ils attendaient depuis tant de siècles. Mais si nous retournons aujourd'hui à Bethléem, quel changement n'y trouverons-nous pas! Toute la ville peut à peine contenir l'appareil pompeux des équipages, l'affluence des grands du monde qui viennent adorer Jésus. On ne voir qu'or, que pourpre, que parfums

dans son étable : au lieu des Bergers ce sont des Rois, qui se prosternent devant lui, et qui mettent leurs couronnes à ses pieds. Ces Princes, qui viennent des extrémités de l'Orient, ont répandu sur toute leur route la nouvelle qui leur a fait entreprendre un si long voyage, ils l'ont publiée dans Jérusalem, ils l'ont portée jusqu'au palais d'Hérodes ; le Tyran en est alarmé, et tremble déjà sur son trône.

Voilà, Chrétiens auditeurs, le mystère que l'Eglise célèbre aujourd'hui. Je ne sais quelles pensées votre piété vous aura suggérées en le méditant ; pour moi, il me semble que c'est le mystère de la royauté de Jésus-Christ, comme sa naissance a été le mystère de sa pauvreté. Je vous fis voir le jour de Noël qu'il était né pauvre, et qu'il semblait être seulement le Dieu des pauvres; mais aujourd'hui je trouve qu'il est Roi, et qu'il est même le Roi des Rois. Je produirai les raisons qui m'obligent à lui donner cette qualité, après que nous aurons salué la Reine des Anges, et que nous lui aurons demandé humblement sa protection : *Ave, Maria.*

LA royauté est une qualité composée de plusieurs autres, qui peuvent se réduire à trois principales. Elle renferme l'autorité, qui fait qu'on lui obéit ; la puissance, qui la fait redouter ; et la majesté, qui lui attire le respect et la vénération des hommes. L'autorité est comme la base et le fondement du trône, la puissance lui sert d'appui, et la majesté en est l'ornement. Or de tous les Souverains qui ont jamais régné sur la terre, on ne peut pas douter que Jésus-Christ n'ait possédé plus parfaitement qu'aucun d'eux ces royales prérogatives. Son père lui avait donné sur toutes les créatures l'autorité infinie qu'il a lui-même sur elles, il lui avait communiqué sa toute-puissance en lui faisant part de sa nature; et la divinité qui habitait en lui corporellement, comme parle saint Pierre,

se produisait sur son visage par des traits si augustes et si parlans, qu'il n'avait qu'à se faire voir pour se faire respecter. Mais quoiqu'il eût tous ces avantages, quoique ce monde visible fût une partie de son royaume, il est vrai néanmoins que son régne n'a pas été de ce monde. Il n'a voulu régner sur la terre que par le mépris de toutes les grandeurs terrestres ; et quoique dès lors il fût au-dessus de tous les Rois par sa dignité, il s'était contenté de faire voir qu'il était au-dessus de la royauté même par sa vertu.

L'Epiphanie, le mystère de ce jour, a été l'unique où il ait paru ce qu'il était. Il a fait ce que le soleil fait quelquefois aux plus tristes jours de la saison où nous sommes ; avant que de s'ensevelir entièrement dans les nuages qui le doivent couvrir jusqu'à la nuit, il se fait voir un moment à son lever, comme pour avertir les hommes qu'il commence sa carrière, et que s'il n'est pas visible le reste du jour, il ne laissera pas d'être présent. Il est certain, mes frères, qu'aujourd'hui Jésus a montré dans tout leur éclat tous les rayons de sa gloire, pour donner une preuve inconstestable qu'il est le Roi de tous les hommes ; il a fait connaître qu'il était le Roi des Rois mêmes. Oui, MM., c'est à l'égard des Souverains que Jésus met dans tout son jour toute la supériorité d'une autorité souveraine, d'une puissance souveraine, d'une majesté souveraine : je vais vous le montrer dans les trois parties de ce discours, en vous faisant voir dans la première comment il rend dociles à ses ordres les Rois ; dans la seconde, comment il se fait craindre des Rois ; dans la troisième, comment il se fait respecter des mêmes Rois. Il se fait obéir au moindre signe de sa volonté, il fait craindre jusqu'à son nom, il n'a qu'à se faire voir pour se faire respecter. Deux mots et quelques réflexions sur chaque point, voilà tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

S'il est vrai, comme c'est l'opinion commune de tous les Fidèles, appuyée de l'autorité de saint Augustin et de saint Léon; s'il est vrai que les Mages arrivèrent à Bethléem treize jours après la naissance du Sauveur du monde, on ne peut pas douter qu'ils ne fussent partis de l'Arabie, où ils régnaient, aussitôt qu'ils eurent découvert la nouvelle étoile : un si long voyage ne s'est pu faire en si peu de jours sans qu'ils aient usé d'une diligence extrême. Aussi disent-ils eux-mêmes qu'ils n'ont pas différé d'un moment leur départ. *Ecce vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus :* Nous n'avons pas plutôt aperçu l'étoile, que nous nous sommes mis en chemin; nous avons vu, et nous avons obéi, il n'y a pas eu un seul instant de délai; à peine l'ordre était donné pour partir, que nous l'avons exécuté : *Vidimus, et venimus.*

En effet l'étoile elle-même, quoique portée par un Ange au milieu de l'air, ne dévança que de bien peu de temps leur marche : *Et ecce stella, quam viderant in Oriente, antecedebat eos.* Peut-être l'auraient-ils dévancée elle-même, sans le séjour qu'ils furent obligés de faire à Jérusalem, pour s'informer du lieu où Jésus-Christ était né. Je sais que cette étoile hâte ou retarde son mouvement au gré des Mages qu'elle conduit : *Temperat gradum*, dit saint Augustin, *donec Magos perducat ad Puerum :* mais je sais aussi qu'elle était une figure de la grace, qui, comme dit saint Bernard, est ennemie du retardement et de la lenteur; en sorte que si elle avait égard à leur faiblesse, elle n'aurait pas néanmoins favorisé leur négligence. D'où je conclus que leur obéissance ne peut avoir été plus prompte, puisqu'elle a suivi de si près l'obéissance de l'Ange qui leur servait de guide, puisqu'elle a en effet répondu au désir qu'avait Jésus-Christ de recevoir leurs hommages.

Or cela est d'autant plus admirable, que cet

astre, après s'être fait voir aux Mages dans leur pays, fut caché durant tout le chemin, jusqu'à ce qu'ils furent assez près de Bethléem. C'est la pensée de saint Jean Chrysostôme, et l'Evangile ne permet pas, ce me semble, d'en douter. *Vidimus stellam ejus in Oriente :* Nous avons vu son étoile en Orient, disent-ils au Roi Hérodes ; et un peu après l'Evangéliste dit lui-même : *Et ecce stella, quam viderant in Oriente, antecedebat eos :* Ils revirent tout-à-coup l'étoile qui s'était montrée à eux en Orient; ce qui prouve qu'elle avait disparu depuis qu'ils en étaient sortis. C'est pour cette raison que la revoyant en quittant Jérusalem, ils conçurent une joie, que saint Matthieu ne peut assez énergiquement exprimer : *Gavisi sunt gaudio magno valdè :* Ils furent tout transportés de joie : ce qui ne serait pas arrivé si leur surprise n'eût été extrême, s'ils n'eussent revu cette étoile après de longues ténèbres, et lorsqu'ils ne s'y attendaient plus. Il plut à Dieu d'en user ainsi pour mettre leur obéissance à une plus rude épreuve. S'ils n'avaient jamais perdu de vue cette lumière, si elle avait toujours marché devant eux, elle aurait dissipé tous les doutes dont il y a apparence qu'ils furent souvent combattus durant un si long voyage. Ce miracle continuel, en soutenant leur foi, en entretenant la ferveur qu'il leur avait d'abord inspirée, n'eût pour ainsi dire rien laissé faire aux mouvemens généreux de leur cœur; mais le nouveau Roi exigeait d'eux une soumission aveugle et pénible ; il voulait par la soustraction de ce secours extérieur donner lieu au combat qui s'éleva sans doute dans leur esprit entre le désir d'obéir, et la crainte de s'être trompés, entre les motifs et les difficultés de l'obéissance.

Mais dites-moi, je vous prie, comment ces Rois ont appris la volonté de leur nouveau maître. Je sais ce que dit saint Augustin, que cette étoile était comme le langage du Ciel, qui annonçait par son éclat extraordinaire le miracle d'un enfant

né d'une Vierge : *Mirifica lingua Cœli, quæ inusitatum Virginis partum inusitato fulgore clamaret.* Mais après tout c'était un langage muet ; quelque brillante que fût cette étoile, elle était un signe assez obscur de la naissance du Sauveur, et plus obscur encore de la volonté de Dieu, qui les appelait à Bethléem. Il aurait bien pu leur envoyer par un Ange un ordre exprès de se rendre au berceau du nouvel enfant : ce fut ainsi qu'il en usa avec les Bergers. Le rang que les Mages tiennent dans le monde, et d'ailleurs la difficulté du commandement semblait exiger quelque chose de plus précis et de plus formel qu'un signe de cette nature : mais le Sauveur, qui s'est rendu semblable aux pauvres, veut traiter les Bergers comme ses frères ; et pour les Rois, dont il est venu fouler aux pieds le faste et l'orgueil, il lui plaît d'agir en Roi avec eux, et c'est assez pour eux qu'une nouvelle étoile leur indique le nouveau Monarque qui leur est né. S'il est vrai, comme quelques Auteurs l'ont cru, que cet astre avait une queue comme les comètes, et qu'il la tournait du côté de la Judée, il n'en fallait pas davantage pour leur faire entendre que le nouveau Roi les attendait dans une ville de ce royaume, et que c'était de ce côté-là qu'ils se devaient hâter de prendre leur route. Du reste il vaut mieux hasarder un voyage long et pénible, que de se mettre en danger de désobéir à son Souverain. Peut-être ne demande-t-il pas d'eux une aussi forte preuve de leur soumission, mais peut-être la demande-t-il aussi : il ne faut pas que dans le doute un sujet fidèle hésite à prendre le parti qui ne peut que plaire à son maître, quelque difficulté qu'il y trouve.

N'admirez-vous pas ici, Chrétiens auditeurs, la docilité de ces trois Rois ? Si Jésus-Christ se comporte en maître à leur égard, ne s'acquittent-ils pas envers lui de leur devoir en sujets zélés ? On se contente d'un signe assez ambigu pour leur commander, ils n'attendent rien de plus formel

pour obéir. Ils ne manquaient pas de prétextes pour colorer le refus qu'ils auraient fait de quitter leurs Etats, et d'entrer dans un royaume étranger : mais loin de penser à se former de vaines difficultés, ils ne pensent qu'aux moyens de vaincre les obstacles les plus réels, les plus invincibles.

Allez, grands Rois, Princes vraiment dignes de commander à toute la terre, puisque vous savez si bien obéir; allez rendre vos hommages à l'enfant qui vous appelle : vous ne ferez rien d'indigne de votre rang, en lui faisant offre de vos services, puisque c'est régner que de le servir. Allez, encore une fois; le seul plaisir de le voir vous récompensera avantageusement de vos peines, et cependant ce plaisir ne sera pas votre seule récompense. A quel comble de grandeur n'allez-vous pas être élevés, pour avoir adoré les divins abaissemens de Jésus? Tous les royaumes du monde lui appartiennent, et il suffit de dire qu'il vous fera asseoir sur son trône, qu'il vous associera à son empire; vous deviendrez un jour ses Apôtres, et par conséquent les Juges de l'univers; et la mort, qui renverse toutes les couronnes, ajoutera aux vôtres une couronne plus brillante, la couronne du martyre.

Avouons cependant que Jésus-Christ a peu de sujets aussi soumis que les Mages. Il est étrange que de tant de Gentils qui ont vu la même étoile, ils aient été les seuls qui aient obéi; mais il est bien plus étrange que de tant d'étoiles qui nous apparaissent tous les jours, aucune ne soit capable de nous porter à imiter leur obéissance. J'appelle étoile, avec les saints Pères, toute inspiration qui nous invite à craindre ou à aimer Dieu. Combien en avez-vous déjà eu de ces inspirations? Sans parler des pieux mouvemens que Dieu vous donne, soit dans la prospérité, soit dans les disgraces qui vous arrivent, combien de Prédicateurs inspirés de Dieu vous ont marqué précisément ce que vous devez faire pour répondre à ses vues?

Le Ministre dans le sein de qui vous déposez les secrets de votre conscience ne vous le dit-il jamais ? Et quand il ne vous le dirait pas, pouvez-vous ne pas entendre la voix de Dieu même qui vous parle au fond de l'ame ? pouvez-vous ne vous entendre pas vous-mêmes ? car, comme l'assure saint Grégoire le grand, Dieu se sert quelquefois de nous-mêmes pour nous appeler nous-mêmes à lui : *Vocat per Apostolos, vocat per Pastores, vocat etiam per nos.* En effet vous vous êtes dit mille fois à vous-mêmes de la part de Dieu tout ce que Dieu demande de vous : Non sans doute je ne vis point en véritable Chrétien, on dirait que je suis au monde pour une éternité, ou que je n'y suis pas pour gagner l'éternité. Certainement je fais trop de dépenses inutiles, et je ne fais pas assez d'aumônes. Il serait temps que je me retirasse du monde, pour m'occuper uniquement de mon salut ; si je n'y prends garde, la mort me surprendra au milieu de mille amusemens frivoles, ou dans l'embarras de mille affaires. On a beau me dire que je n'offense pas Dieu, en donnant les jours entiers au jeu, aux vains discours, aux plaisirs de la table, aux divertissemens du siècle ; je sens bien que je lui plairais davantage, si je voulais faire un meilleur usage de mon loisir. J'ai trop d'ardeur pour le gain, trop d'attache à la vanité. Je n'ai point de véritable amour pour mon prochain ; et quoi que j'en puisse dire, ce que je sens contre ceux qui m'ont offensé ressemble beaucoup à une véritable haine. Que je suis éloigné de la perfection du Christianisme ! Puis-je dire que je marche dans cette voie étroite qui conduit au Ciel, moi qui ne me refuse rien à moi-même, moi qui n'ai aucune attention à réprimer dans mon cœur les mouvemens de la colère, à étouffer l'amour du plaisir et le désir des richesses ? Cependant Dieu demande de moi ce soin ; il y a long-temps qu'il me presse, et sa voix se rend sensible à mon ame ;

Vocat etiam per nos. Voilà ce que nous nous disons tousles jours.

Que dirons-nous donc, MM., lorsque Dieu nous reprochera notre désobéissance, qu'il nous prendra nous-mêmes à témoin contre nous-mêmes, qu'il nous produira nos propres pensées dont il se sera servi pour nous intimer ses intentions? Le mépris que nous faisons de ces pensées pour nous livrer au torrent du monde qui nous entraîne, aux fougues des passions qui nous aveuglent; ce mépris semble aujourd'hui n'être rien : mais croyez-moi, on en juge tout autrement à la mort. On a une extrême confusion d'aller paraître devant Jésus-Christ, après avoir fait si peu de cas de ses conseils, après lui avoir si opiniâtrément refusé des sacrifices qu'il nous a demandés avec tant de douceur et tant d'instance; il faudrait porter bien loin la hardiesse pour oser après cela lui demander à lui-même une place dans sa gloire.

Mais suivons nos Mages à Jérusalem, et voyons les effets de la puissance du nouveau Roi, dont le seul nom fait trembler jusque sur le trône un des plus grands Monarques du monde. C'est mon second point.

SECOND POINT.

Je ne sais si dans ce que je vais dire il y a lieu d'admirer davantage, ou ces Princes étrangers, ou le Roi Hérodes; ou la résolution que ceux-là firent paraître en demandant au Roi même de la Judée où était né le Roi des Juifs, ou la crainte dont celui-ci fut saisi à une question si peu attendue. Les Mages ne pouvaient pas ignorer quel était le caractère d'Hérodes, il était connu par toute la terre, et par ses grandes actions, et par ses grands crimes. Il avait usurpé le trône sur lequel il était assis; et après s'en être ouvert le chemin par ses fourberies, il avait rempli de meurtres sa propre maison, de peur qu'on ne lui enlevât un jour ce qu'il avait lui-même ravi à d'autres. Déjà le père,

sa mère, le cousin de son épouse, Princes à qui le royaume appartenait, étaient devenus les victimes de sa jalouse fureur. La naissance illustre de Mariamne, sa beauté incomparable, sa vertu supérieure à sa beauté, ne l'avaient pu sauver de la cruauté de ce mari ambitieux; il la fit mourir, quoique l'amour qu'il avait pour elle fût à un point, que les Historiens assurent qu'on ne vit jamais d'exemple d'une passion si vive. Il n'avait pas plus épargné le sang des enfans qu'il avait eus de cette Princesse vertueuse, de peur qu'ils n'aspirassent au trône en vertu du droit de leur mère. Voilà quel est le tyran à qui nos Rois viennent demander des nouvelles du Roi légitime de la Judée. Voilà quel est l'homme à qui ils viennent apprendre que le Ciel s'est déclaré pour un autre Prince. C'est dans la ville capitale d'Hérodes, c'est dans son propre palais, qu'ils osent publier la naissance de ce nouveau Roi, et déclarer qu'ils sont venus exprès du fond de l'Orient pour lui rendre les honneurs qui lui sont dus. Cette intrépidité n'est-elle pas une preuve frappante du pouvoir de Jésus naissant; et par-là ne conçoit-on pas qu'on ne hasarde rien en se déclarant pour lui, puisqu'il fait trouver une sûreté entière à ses sujets jusque dans la cour d'un si méchant Prince?

Opposez maintenant à cette assurance la faiblesse d'Hérodes, que ses gardes, que ses immenses richesses, que la réputation et les armes des Romains qui le favorisent, ne peuvent rassurer contre la crainte qu'il a conçue. *Audiens autem Herodes Rex, turbatus est*: Il fut saisi de frayeur dès qu'il entendit nommer le Roi des Juifs: et si l'on en doit juger par les effets, cette frayeur fut extrême; car, sans parler du trouble qu'elle causa à ce vieux serpent qui s'était sauvé des plus grands périls par ses ruses, voyez à quelles extrémités elle le porta. Hérodes, mes frères, jure la mort du nouveau Roi, et a recours à la perfidie pour le perdre, comme s'il désespérait de pouvoir l'accabler

à force ouverte. Il assemble les Docteurs de la loi, dit l'Evangile, il demande où l'on pourra trouver Jésus-Christ; et ayant appris que les Prophètes avaient marqué le lieu de sa naissance à Bethléem, il y envoie les Mages, il les charge de faire les plus exactes recherches, et de lui donner avis de leurs découvertes; il feint qu'il est lui-même dans le dessein d'aller à son tour rendre hommage au nouvel enfant. Mais d'où vient que sachant où il était né, sous prétexte d'aller l'adorer et d'accompagner ces trois Princes, il ne va pas exécuter lui-même le projet barbare qu'il a formé ? Pourquoi se fier à des inconnus, qui avaient pu remarquer son trouble, qui connaissaient son humeur ambitieuse et sanguinaire, et qui en effet le trompèrent ? Pourquoi différer l'exécution d'un dessein qui était si important pour le repos de sa vie ? Combien d'inquiétudes, combien de meurtres se serait-il épargnés, s'il avait embrassé ce parti ? N'était-il pas le plus court et le plus sûr ? Oui, MM., il l'était sans doute ; mais Hérodes, s'il va avec les Mages, craint de trouver l'enfant dont la naissance l'a alarmé : il sent que cet enfant est son maître, son cœur le lui a dit aussitôt qu'il l'a ouï nommer, et il ne se croit pas assez fort pour soutenir la présence d'un Roi dont le seul nom l'a fait trembler.

Puisqu'il s'était informé avec tant de soin du temps que l'étoile avait commencé à paraître : *Clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis tempus stellæ :* et d'ailleurs ayant su, comme on le croit, le jour que Jésus avait été présenté au temple, il ne pouvait ignorer son âge. Pourquoi donc immoler à sa défiance tous les enfans qui avaient deux ans, ou moins de deux ans ? C'est que la crainte, lorsqu'elle est à son comble, ne raisonne plus, ne croit jamais avoir assez pris de précautions, et se livre à la défiance où même il n'y a rien à craindre. Ce fut l'excès de cette crainte qui porta Hérodes à ordonner le massacre d'un si grand nombre

d'enfans, de peur que celui qui faisait le sujet de son inquiétude ne lui échappât. Car si la crainte lui eût laissé la réflexion, n'aurait-il pas pensé qu'un enfant dont le Ciel avait annoncé la naissance par une étoile miraculeuse, dont tous les Prophètes avaient prédit la grandeur, et qu'enfin un enfant qui avait été promis aux Juifs par ce même Dieu qui avait dompté Pharaon et toute l'Egypte, ne serait pas exposé aux atteintes de sa cruauté, et que lui-même il devait plutôt penser à mériter ses bonnes graces, qu'à le persécuter dès son berceau ?

Quoi, Hérodes, vous vous armez contre le Ciel, contre le Dieu des armées ! Vous prétendez renverser les desseins du Tout-puissant, et rendre vaines toutes ses promesses ! Les Prophètes auront dit vrai dans la prédiction qu'ils ont faite de la naissance du Messie, et vous ferez trouver faux tout ce qu'ils ont prédit de sa vie et de ses miracles ! Vous ferez échouer les projets du Très-Haut à sa confusion, et votre politique l'emportera sur sa providence ! Hérodes eût fait toutes ces réflexions, s'il eût été à lui-même, car du reste il n'y avait pas au monde de Prince plus éclairé ; mais la crainte a troublé l'usage de ses sens, et on ne doit plus attendre de lui que des actions d'insensé. Ce qui est encore plus étrange, c'est qu'un carnage si horrible n'a point encore calmé son esprit ; sa fureur voudrait porter dans tous les Etats la même désolation qu'elle a portée dans les siens, il croit voir l'objet de ses alarmes dans son propre fils ; et nous lisons dans un Historien païen, qu'il sacrifia lui-même ce fils innocent aux soupçons qui lui en avaient fait égorger tant d'autres.

Quel prodige qu'un enfant de six jours ait jusque-là jeté le trouble dans l'esprit d'un des plus habiles et des plus puissans Monarques de l'Asie ! Encore si cet enfant était né dans la pourpre, et au milieu d'une armée dévouée à son service ; mais il est né dans une crèche, et pas un courtisan ne

s'empresse à servir sa personne royale. Il est vrai qu'il a un air de puissance sur le front et dans les yeux capable de porter la terreur dans l'ame du tyran ; mais Hérodes ne l'a pas vu, il l'a seulement ouï nommer. C'est assez, tout sujet fidèle doit respecter jusqu'au nom de son maître, et tout sujet rebelle doit trembler à ce même nom. Dès l'instant que le Roi des Rois est né, tous les Princes ont un Souverain, et tous les mauvais Princes un Juge ; et par conséquent tous les Princes doivent commencer à s'humilier, et les mauvais Princes à frémir.

Si Jésus au berceau fait déjà trembler les plus grands Monarques, combien paraîtra-t-il terrible à tout le monde, lorsqu'il sera sur le trône ? Cette réflexion est de saint Augustin, dans un sermon qu'il a fait sur ce mystère. *Quid erit tribunal judicantis, quando superbos Reges cuna terrebat infantis ?* Jésus-Christ est peu aimé dans le monde ; je ne m'en étonne pas ; je vois que les hommes, pour la plupart, n'ont d'amour que pour eux-mêmes : mais je m'étonne qu'étant si susceptibles de toutes sortes de craintes, il n'y ait que Dieu seul qu'ils ne craignent pas. Cependant il est très-vrai que lui seul est redoutable ; car en quoi peuvent me nuire toutes les puissances de l'univers, si je suis sous la protection du Seigneur ? et si le Seigneur me poursuit dans sa colère, quelle puissance peut me mettre à couvert de la sienne ? Les hommes peuvent-ils me faire quelque mal qui ne devienne, si je le veux, un bien pour moi ? quels biens peuvent-ils m'ôter, qu'il ne me soit avantageux de perdre pour Dieu, et dont à ses yeux la privation ne m'enrichisse ? Quelque disgrace qui m'arrive, si je sauve mon ame, rien n'est perdu. Or mon ame n'est exposée ni à l'injustice ni à la violence des hommes. Et au contraire, quelque succès que j'aie d'ailleurs, tout est perdu si l'ame est perdue : et cette perte dépend du pouvoir de Dieu.

Venez ici, hommes timides, vous dont l'ame est éternellement agitée de vaines défiances et de

vaines craintes ; vous qui vous rendez volontairement esclaves de la fortune des autres hommes, de leurs passions, de leurs discours, et même de leurs pensées : *Ostendam vobis, quem timeatis :* Je veux vous apprendre qui vous devez craindre. Craignez celui qui peut vous ôter la vie à chaque moment, et vous rendre ensuite malheureux pour l'éternité. Dites-moi quelle puissance, soit humaine, soit céleste, peut retirer du tombeau le corps de ce Monarque, de ce Prince que Dieu y a mis depuis peu de jours, et qu'il a donné en proie aux vers et à la pourriture ; quel Roi, quel Souverain peut arracher aux Démons l'ame de cet homme que le Seigneur vient peut-être de précipiter dans les Enfers. Voilà quel est celui que vous devez craindre : Oui, dit le Seigneur, je vous le répète, voilà celui que vous devez craindre. *Timete eum, qui postquam occiderit, habet potestatem mittere in gehennam. Ita dico vobis, hunc timete.*

Vous me direz qu'il est bien triste de vivre toujours dans la crainte. Distinguez avec moi, mes frères, deux espèces de crainte, la crainte d'un méchant homme, ou, pour me servir de l'exemple rapporté par saint Augustin, la crainte d'une femme dont la conduite n'est pas régulière. Elle redoute sans cesse d'être surprise, d'être poignardée ou empoisonnée par un mari jaloux ; le revoit-elle après quelque temps d'absence ? elle est saisie de frayeur, elle se croit découverte, sur le moindre signe de chagrin ou d'inquiétude qu'il donne. Je l'avoue, rien n'est plus cruel que cette crainte. Mais la crainte d'une femme uniquement occupée de son devoir, et qu'une sage circonspection rend attentive à ne pas déplaire à un époux qu'elle aime, et dont elle sait qu'elle est aimée ; une pareille crainte n'est-elle pas aussi douce qu'elle est juste et raisonnable ? Or si nous ne sommes pas tout-à-fait désespérés, nous ne saurions nous empêcher de craindre Dieu de l'une ou de l'autre manière. Voyez à laquelle de ces deux craintes vous aimez

mieux abandonner votre cœur. Si vous ne craignez pas d'offenser Dieu, vous devez craindre qu'il ne vous perde. Il le peut faire à toutes les heures, votre ame et votre corps sont entre ses mains, il n'y a qu'un pas entre vous et le tombeau : et si vous êtes ennemis de Dieu, mourir, et être damnés, c'est pour vous la même chose.

Quoi donc, je verrai toujours cet horrible Enfer ouvert sous mes pas ? Il ne tonnera jamais, que je n'aie sujet de penser que c'est contre moi que le Ciel gronde ? Je ne serai jamais seul, que mon imagination troublée ne me représente mille spectres, mille fantômes ? A chaque faux pas que je ferai, il me semblera que la terre va s'ouvrir, et que c'est la main de Dieu qui me pousse dans les abîmes ? Toutes les fois que la nuit viendra, l'horreur de mon crime se représentera à mon esprit ; et le moindre souffle, la moindre ombre me fera pâlir ? Je ne pourrai me livrer au sommeil, sans qu'il me vienne à l'esprit que c'est entre les bras du Démon que je m'endors, et que de ce lit je serai peut-être porté sur des lits de feu, et dans les étangs de soufre allumés ? *Confige timore tuo carnes meas :* Ah plutôt, Seigneur, gravez dans moi les traits les plus vifs de votre crainte, et que partout cette crainte accompagne mes pas : cette crainte que soutient l'amour, et qui fait les plus doux plaisirs du cœur, comme parle David : *Timor Domini delectabit cor, et dabit lætitiam et gaudium in longitudinem dierum :* cette crainte qui loin de nous troubler, rassure et calme l'esprit : cette crainte qui bannit toute autre crainte, qui rend intrépide dans les périls, qui fait mépriser la mort, qui la fait même désirer. Faites que je craigne de vous offenser, ô mon Dieu ; que je ne craigne rien tant que ce malheur ; que ce soit le seul que je craigne, puisqu'en effet il est le seul qui mérite d'être craint, puisque c'est au sujet d'un si grand malheur que la crainte est salutaire, et qu'elle délivre des maux que l'on craint.

Nous avons vu, Chrétiens auditeurs, des preuves bien convaincantes de l'autorité et de la puissance du nouveau Roi sur les autres Rois : disons un mot de sa majesté royale, et voyons s'il est vrai qu'il n'a qu'à se faire voir pour se faire respecter. MM., vous n'ignorez pas que lorsque le Verbe éternel s'unit à l'humanité sainte du Sauveur, il lui fit part de toutes ses perfections infinies; que dès lors l'homme fut puissant, immense, immortel, sage comme Dieu, parce qu'il ne fut plus qu'une même personne avec Dieu : mais outre ces divines perfections, le Créateur répandit dans l'ame de Jésus-Christ des qualités et naturelles et surnaturelles, proportionnées en quelque manière à la divinité à laquelle il était uni : de sorte que, même à ne considérer en lui que ce qu'il y avait d'humain, il possédait une bonté, une sagesse, une sainteté, une science toute divine, et qu'en lui ces qualités étaient au-dessus de l'homme. Son corps même se ressentit de la divinité qui y habitait : on peut dire en quelque sens que sa beauté, que sa majesté était divine; que Dieu ne s'était pas seulement uni à cette partie terrestre et sensible, mais qu'il s'était rendu comme corporel et sensible en elle. C'est le sens que quelques Docteurs donnent à ces paroles de saint Pierre : *In qua inhabitat plenitudo divinitatis corporaliter.*

En effet, dit saint Jérôme écrivant à sainte Principia, il fallait bien que sur le visage et dans les yeux du Sauveur il y eût quelque chose de divin, car sans cela les Apôtres se seraient-ils si fort hâtés de le suivre à la première invitation, eux qui étaient alors si grossiers, et qui ne pouvaient encore être touchés que par les sens? Quand on le chercha de la part des Prêtres pour le livrer à Pilate, l'Evangile dit que ce fut durant la nuit, et à la lumière des flambeaux : cela n'empêcha pas que les soldats ne fussent éblouis par l'éclat de son visage; et il y a des Pères qui assurent que c'est la surprise que causa cet éclat qui les renversa par

terre. Mais le mystère de ce jour, ce qui se passe à Bethléem à l'arrivée des Mages, encore mieux que ces exemples, nous donne une idée sensible de la beauté auguste et majestueuse de Jésus-Christ. Ces Rois ne l'ont pas plutôt aperçu entre les bras de Marie, que frappés de je ne sais quels rayons, qui sortaient de sa personne, oubliant leur rang et leur propre majesté, ils se prosternent devant sa crèche, et l'adorent avec toutes les marques du respect le plus profond : *Et procidentes adoraverunt eum.* Si la majesté de Jésus peut faire ce prodige dans un âge où cette qualité ne se produit encore que faiblement, que n'a-t-elle pas dû faire lorsque ses traits ont été plus formés, ont eu toute leur perfection ? Mais combien faut-il qu'elle ait été frappante dès cet âge même, pour faire disparaître les faiblesses de cet âge tendre, pour faire naître des sentimens si opposés à ceux qu'inspire l'enfance ? Combien faut-il qu'elle ait été frappante, pour faire une impression si forte et si extraordinaire sur les Mages, malgré tant de circonstances désavantageuses qui devaient mettre en eux un obstacle à cet effet surprenant ?

La majesté, Chrétiens auditeurs, quoi qu'en dise la flatterie, n'est dans la plupart des plus grands Rois qu'un faux avantage, qu'ils doivent à la prévention de nos esprits, et à l'erreur de nos sens. Leurs palais, leurs gardes, le nombre, les titres de leurs Officiers, l'appareil auguste et mystérieux avec lequel ils sont servis, le trône, la pourpre, la couronne, tout cela nous aide à nous tromper en leur faveur, et à nous persuader que nous voyons en eux quelque chose qui les distingue des autres hommes. On ne peut pas dire qu'une pareille illusion ait porté nos Rois à s'humilier en présence de Jésus ; l'étable et la crèche, la pauvreté de Joseph et de Marie ne sont guère capables d'imposer aux yeux des hommes ; sont plus propres à étouffer qu'à faire naître l'idée d'une véritable majesté. Néanmoins la majesté de Jésus ne

laisse pas de briller, de percer tous ces nuages qui la couvrent, de se faire sentir jusqu'au fond de l'ame, et dès la première vue. Ce prodige est d'autant plus digne d'admiration, que les Mages avaient vu le fils d'Hérodes en passant par Jérusalem, et qu'ils lui avaient fait un accueil bien opposé à l'adoration. Ce Prince cependant était né dans la pourpre, il habitait un superbe palais; la magnificence de ses habits, l'empressement d'une nombreuse Cour, tout ce qui l'environnait annonçait l'héritier d'un grand Roi. Au milieu de cette pompe, nos Mages ne se sentent point portés à plier le genou devant son berceau : saint Fulgence dit qu'ils ne daignèrent pas lui donner les plus légères marques d'attention, qu'ils le méprisèrent. Jésus au contraire, dans la situation la plus éloignée de cet appareil de grandeur, attire d'abord tous leurs respects : on le cherche au sein de la pauvreté, et la pompe qui environne les autres les laisse dans le mépris : *Ille natus in palatio contemnitur, iste natus in diversorio quæritur : ille à Magis nullatenus nominatur; iste inventus suppliciter adoratur.*

Que ne devons-nous point à Dieu pour avoir amené ces grands hommes à la crèche de son fils! Quelqu'édifiant qu'ait été pour nous le zèle empressé des Bergers, le zèle des Mages nous donne des leçons encore plus utiles; car outre que ce sont là les prémices des nations, et qu'ils nous ouvrent à tous un chemin qui jusqu'alors nous avait été fermé, n'est-il pas vrai que si, pour soutenir notre foi, nous n'avions eu que le témoignage des Bergers, notre foi aurait toujours été faible et chancelante ? On aurait dit que ces hommes simples auraient pris un songe pour une apparition, et que prévenus de la pensée qu'un Ange leur avait parlé, ils auraient trouvé dans cet enfant tout ce qu'il aurait plu à leur imagination de leur figurer de grand et d'auguste. Mais depuis que les Mages ont été à l'étable de Bethléem, il

ne reste plus de prétexte aux doutes ni aux défiances des incrédules. Ce ne sont ici ni des Bergers ni des hommes simples, ce sont des Rois qui ne voudraient pas s'exposer à la risée de tout l'univers, en venant de si loin pour s'humilier devant le fils d'un artisan. Ils étaient donc persuadés que cet enfant était quelque chose de plus que ce qu'il paraissait être par sa naissance temporelle.

Les Mages étaient savans, MM., et selon les apparences, les plus savans de leur nation; ils étaient surtout versés dans l'Astrologie : ils avaient vu une étoile, et ils étaient trois qui l'avaient vue; ils ne l'avaient pas vue une seule fois, ou seulement un moment de temps; elle leur a apparu dans leur pays, où ils ont eu tout le loisir de la considérer avant de se mettre en chemin, et la voilà encore qui les conduit à l'étable. Au reste ils sont si convaincus de ce qu'ils croïent, qu'ils n'hésitent pas, qu'ils demandent hardiment dans Jérusalem où est né le Roi des Juifs; et quoique personne n'en ait entendu parler dans cette capitale, ils ne craignent point de s'être trompés. Ils trouvent enfin ce Roi dans l'indigence, et entre les mains d'une mère pauvre et sans autre lustre que celui de sa vertu; et ils n'en sont pas surpris : mais ils sont si frappés de la beauté et de la majesté qui brillent sur le front du céleste enfant, qu'ils tombent à ses pieds, et se prosternent pour l'adorer : *Et intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus, et procidentes adoraverunt eum.*

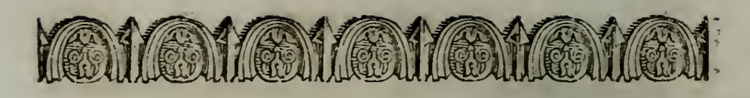
Après cet exemple, Chrétiens auditeurs, je ne crois pas qu'aucun de nous refuse d'aller reconnaître le fils de Dieu entre les bras de Marie, dans la crèche où il est né. Mais avant que nous allions nous acquitter d'un devoir si juste, voulez-vous que je vous apprenne comment il veut être adoré? *Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Deum in spiritu et veritate; et Pater tales quærit, qui adorent eum :* Jésus cherche de véritables

adorateurs, c'est-à-dire, des hommes qui l'adorent en esprit. S'il se contentait des cérémonies extérieures; s'il ne voulait qu'être encensé, que voir son étable inondée du sang des victimes, il n'aurait pas fait venir de si loin ces Princes que vous voyez courbés devant sa crèche; les Juifs étaient la nation la plus propre pour lui rendre cette espèce de culte : mais depuis que le Seigneur s'est rendu visible aux hommes, il demande un culte invisible, des sacrifices spirituels, dont le peuple juif ignore l'usage.

Prenons garde, MM., que toute notre religion, aussi-bien que la religion de ce peuple, ne produise que des actions extérieures et sensibles. Assister aux divins mystères, entendre la parole de Dieu, jeûner, participer à la sainte table, réciter beaucoup de prières, ce sont autant d'exercices saints et chrétiens; ils honorent Dieu, nous n'en pouvons pas douter : et si Dieu ne demandait rien de plus, on peut dire qu'il trouverait de véritables adorateurs, et qu'il ne serait pas réduit à en chercher : mais il demande des hommes qui lui sacrifient leurs désirs, leurs inclinations, leurs répugnances; qui choisissent pour victime l'idole de leur cœur, ce qui fait son plaisir, ce qu'il aime, ce qu'il adore. Cette femme avare renonce sans peine au luxe dans les parures; cette femme vaine se rend charitable envers les pauvres : ce ne sont là que des sacrifices imparfaits; le véritable sacrifice serait, si une femme portée à la vanité se réduisait à la simplicité convenable à son état, une avare à donner l'aumône. Cet homme qui est enclin à la colère et à la vengeance se défend des passions tendres, cet autre qui aime le plaisir pardonne aisément les injures : si le vindicatif s'appliquait à ne haïr que lui-même, et le voluptueux à n'aimer que Dieu, ils seraient l'un et l'autre de parfaits adorateurs. Ce sont là les adorateurs que Dieu cherche, Chrétiens auditeurs : *Et Pater tales quærit, qui adorent eum.* Il en trouve peu, même

parmi les personnes qui font profession de piété, et qui passent pour être spécialement dévouées à son service : mais aussi quand il en trouve, on ne saurait dire combien il les distingue de tous les autres, combien il les favorise, combien il les aime ; on ne saurait dire tout ce qu'il fait pour leur témoigner qu'il agrée leur sacrifice. Je n'oserais vous inviter tous à entrer dans un exercice qui va si directement à la destruction de l'amour propre, quoique je souhaitasse de vous voir tous marcher dans cette carrière : mais j'exhorte de tout mon cœur toutes les personnes qui se sentent appelées à la pratique de la piété, de ne prendre point d'autre voie que celle-ci : Qu'elles s'étudient elles-mêmes, qu'elles tâchent de découvrir leurs passions, et tous les mouvemens de leur cœur, et qu'elles s'appliquent à les réprimer; qu'elles soient prêtes à donner au Seigneur ce que la nature voudrait se réserver pour elle-même. Croyez-moi, MM., toutes les autres routes sont non-seulement fort longues, mais elles sont encore dangereuses; au lieu que par celle-ci l'on marche avec sûreté, l'on fait en peu de temps les plus grands progrès. Elle est rude, elle est épineuse, il est vrai; mais elle nous conduit bientôt à Jésus : et dès qu'on l'a trouvé, toutes les épines se changent en roses, toutes les peines en plaisirs; on commence à jouir dès cette vie d'une félicité parfaite, et l'on est assuré de jouir dans l'autre d'un bonheur éternel.

Ainsi soit-il.



2e SERMON

POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Et intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus, et procidentes adoraverunt eum.

Les Mages entrant dans la maison, trouvèrent l'enfant avec Marie, et se prosternant ils l'adorèrent. (*Matth.* 2.)

Les riches et les grands du monde sont obligés de veiller et de travailler sans relâche à leur salut, et à cause des obstacles qu'ils trouvent dans leur condition, et à cause des secours qu'elle leur fournit pour s'élever à la plus haute vertu.

De tous les mystères que l'Eglise célèbre durant le cours de l'année, il n'en est aucun qui puisse me donner une consolation plus solide dans l'emploi où la Providence m'a engagé, que le mystère de ce jour. Je ne saurais dire quelle joie je ressens en voyant les Rois Mages entrer dans l'étable de Bethléem, se prosterner devant la crèche, mettre leurs couronnes et leurs trésors aux pieds de Jésus enfant, et y donner toutes les marques d'une foi et d'une piété héroïque. A voir le choix que le Sauveur du monde avait fait de parens obscurs; à le voir naître dans une si grande indigence, et pour ainsi dire dans le sein même de la pauvreté; à voir les Bergers avertis par les Anges de la naissance du Messie, et invités à lui venir faire leur cour, à l'exclusion de tout le reste du monde, il semblait

qu'il n'était pas né pour tous les hommes, et que le salut ne devait être que pour les pauvres.

Mais que le Seigneur soit loué et béni éternellement, Jésus sera le Sauveur et des pauvres et des riches; l'étoile qui paraît en Orient est un présage certain que son Evangile sera annoncé par tout l'univers, et l'obéissance que rendent les Mages à ce premier signe de sa volonté fait voir que ceux qui sont envoyés pour prêcher dans les Cours mêmes des Princes n'y perdront pas le fruit de leurs travaux et de leur zèle. Dans cette ferme espérance, j'adresse aujourd'hui mon discours aux grands et aux riches du monde, pour les exhorter à donner tous leurs soins à l'affaire de leur salut éternel. Je ferai voir que leur condition ne leur doit point abattre le courage, encore moins les porter à la négligence; qu'ils ont plus de raisons que les autres hommes de servir le Seigneur avec zèle; et que tout les engage à une vigilance extraordinaire. Divin Esprit, qui avez promis aux Apôtres une éloquence et une sagesse à laquelle ni les Rois ni les Princes ne pourraient résister, donnez à mes faibles paroles tant de force, que les grands et les riches qui m'écoutent soient comme forcés de se rendre : je vous demande cette grace par les mérites de votre épouse, que nous allons saluer avec les paroles de l'Ange : *Ave, Maria.*

Quand on considère ce que Dieu a déclaré au sujet des riches, tant dans l'ancien que dans le nouveau Testament, il est difficile de n'être pas épouvanté des menaces qu'il leur fait, et des malédictions qu'il leur donne. Il leur dit dans les termes les plus clairs, qu'ils sont réprouvés, qu'il les a destinés pour être les victimes de sa colère, qu'ils font leur Paradis dans ce monde-ci; en un mot, qu'un chameau passera plutôt par le trou d'une aiguille, qu'ils n'entreront dans le royaume des Cieux : *Facilius est camelum per foramen acûs transire, quàm divitem intrare in regnum Cœlorum.*

Paroles bien terribles, MM. : et quand on les entend, sans être du nombre des grands, il faudrait être bien insensible pour n'être point touché du malheur où leur état les expose. Je ne m'étonne point que ces foudroyans oracles aient porté tant de Souverains, tant de personnes riches, à embrasser une vie pauvre et obscure. Si le péril avait été également connu de tous les autres, je ne doute point qu'ils n'eussent tous pris le même parti, et que leur condition, si enviée par la plupart des hommes du siècle, ne fût devenue un objet d'horreur pour tous les Chrétiens.

Cependant tous les Pères, tous les Interprètes assurent, et c'est un article de foi, que ces comparaisons, ces expressions si fortes ne se doivent point entendre à la rigueur; que le Saint-Esprit n'a point prétendu qu'il fût impossible aux riches de se sauver, mais seulement qu'il leur est extrêmement difficile, et qu'ils ont sujet de craindre. En effet, on ne le saurait désavouer, la condition des riches du monde oppose au salut de grandes difficultés; et pour cette raison on a sujet de leur recommander la crainte et la vigilance. Il est vrai que d'autre part leur condition leur fournit de grands avantages pour gagner le Ciel; mais loin que cette pensée doive les rassurer, ou les endormir, je prétends au contraire qu'elle doit les rendre encore plus circonspects et plus vigilans. Oui les riches et les grands du siècle doivent travailler à leur salut avec une application et un soin tout particulier. Premièrement, à cause des obstacles qu'ils trouvent dans leur condition; en second lieu, à cause des secours qu'elle leur fournit pour s'élever à une haute vertu. Voilà le sujet et le partage de ce discours. Ils sont obligés de veiller, de travailler sans relâche : pourquoi ? parce qu'ils ont de grands combats à soutenir; premier point : parce qu'ils ont de grands comptes à rendre; c'est le second.

PREMIER POINT.

Tout le monde sait que l'ignorance et la faiblesse sont les deux plus mortelles plaies que nous ayons reçues par le péché. Depuis la chute d'Adam nous sommes aveugles, les yeux nous manquent pour découvrir la vérité : nous sommes faibles; lors même que nous l'avons aperçue, nous n'avons pas la force de la suivre. Mais remarquez, je vous prie, Chrétiens auditeurs, qu'outre cet aveuglement qui est en nous, et qui nous rend les objets comme invisibles, il y a encore quelquefois hors de nous des voiles qui nous les cachent : outre la faiblesse qui nous empêche de nous avancer vers le bien, il se trouve souvent sur la route des barrières qui nous arrêtent. La grace qui éclaire et qui fortifie notre ame surmonterait aisément notre ignorance et notre infirmité naturelle; mais elle est elle-même souvent surmontée, ou du moins rendue inutile par les obstacles extérieurs. Or je dis que ces obstacles sont d'autant plus grands, plus invincibles, qu'on possède de plus grands biens, et qu'on est dans un rang plus élevé.

Au regard des secours que nous peut fournir notre esprit; rien ne nous est plus nécessaire que de bien savoir ce que nous sommes, que de connaître et nos misères, pour nous en humilier, et nos vices, pour en concevoir de l'horreur. Cette connaissance est comme impossible aux grands du monde; leurs meubles précieux, leur cour nombreuse, la pompe qui les environne, les honneurs qu'on leur rend, le respect qu'on a pour eux, ne leur permettent pas de s'apercevoir qu'ils sont comme les autres mortels; qu'à ces dehors près, il y a des hommes à leur service qui leur ressemblent en tout; qu'il n'y a que les simples qui y trouvent de la différence, parce qu'ils se laissent éblouir par l'éclat de l'or et des pierreries, mais que les sages n'y en trouvent point; que la

mort les confond avec les derniers des hommes, et que Dieu même, qui ne se peut tromper dans son jugement, ne les distingue pas du peuple, dans le soin qu'il prend de leur conduite : *Quoniam pusillum et magnum ipse fecit, et æqualiter est illi cura de omnibus.*

Cette lumière, si elle pouvait être dans les riches, les disposerait à l'humilité, à la charité chrétienne ; les porterait à l'amour de la justice et de la clémence : mais qu'il est difficile de reconnaître pour ses égaux des hommes que la Providence a rendus comme nos esclaves, et qui nous révèrent eux-mêmes comme leurs Dieux ! A cette ignorance de ce que nous sommes par la nature, se joint encore l'ignorance de ce que nous devenons par le vice et par le péché. Le vice, dit saint Augustin, est un voile épais, que nous nous mettons nous-mêmes sur les yeux. Lorsqu'on a les yeux bandés, non-seulement on ne voit pas les objets les plus visibles, mais on ne voit pas même le bandeau qui nous les cache : de même quand on a péché, qu'on a contracté quelque habitude vicieuse, on tombe dans un aveuglement qui nous cache jusqu'au vice où il a pris naissance.

A cet égard il y a une grande différence entre les pauvres et les riches. Les pauvres, qu'on ne considère que pour leur vertu, qui n'ont d'autres biens que leurs ames et leur réputation ; les pauvres ne se sont pas plutôt abandonnés au désordre, qu'ils perdent l'estime et l'amitié des autres hommes, et tombent dans un mépris qui les fait apercevoir eux-mêmes de leur changement. Au lieu que les riches, en qui on ne révère que la naissance et la dignité, comme ils ne changent pas de fortune en changeant de vie, quelque vicieux qu'ils puissent être, ils ne perdent rien des honneurs qu'on leur rendait, ni des complaisances qu'on avait pour eux ; en sorte qu'ils se persuadent aisément qu'on ne les en estime pas moins, et ensuite qu'ils n'en sont pas moins dignes d'estime. C'est ainsi que

David, le plus saint d'ailleurs et le plus grand de tous les Rois, après avoir commis des crimes qui criaient vengeance devant le Seigneur, fut longtemps sans se reconnaître et sans se réveiller sur le malheur de son état : je ne sais même s'il serait jamais revenu de son assoupissement, si Nathan n'était venu de la part de Dieu lui reprocher son injustice et sa cruauté.

Il serait à souhaiter qu'il y eût des personnes assez généreuses pour rendre un pareil service aux riches qui ne vivent pas chrétiennement, aux grands qui ignorent ou qui oublient leurs obligations : mais c'est un avantage que leur grandeur leur dérobe encore. Dans une condition obscure, on est averti de ses fautes : les supérieurs, les amis ne font pas difficulté de nous représenter les devoirs de notre état ; et l'on est accablé de reproches si l'on vient à s'en écarter. Vous savez, MM., que les vérités dures, quelque utiles qu'elles puissent être, ne trouvent guère d'accès auprès des personnes distinguées par leur rang. La flatterie, qui les assiége sans cesse, leur inspire insensiblement tant de délicatesse, qu'il y aurait de l'imprudence dans la liberté qu'on prendrait de les corriger. Quand même il s'en trouverait qui auraient l'ame assez ferme pour souffrir une répréhension, où trouverait-on des hommes assez zélés pour leur dire sans déguisement ce qu'elles seraient capables d'entendre sans chagrin ? Les riches trouveront de fidèles serviteurs, qui leur annonceront les périls dont leur vie ou leur fortune est menacée, qui auront pour eux une complaisance aveugle, qui manieront leurs affaires temporelles avec une inviolable fidélité : mais des amis assez sincères pour leur vouloir donner des avis sur leur conduite, au hasard de perdre leurs bonnes graces, c'est un désintéressement dont on n'a presque jamais vu d'exemple. On est sûr de plaire en dissimulant ; le plus qu'on puisse espérer, en disant la vérité, c'est de ne déplaire

pas : et qui est celui qui pourra surmonter la passion qu'on a naturellement de se rendre agréable à ceux qui peuvent nous rendre heureux ? Les seules personnes de qui les riches peuvent attendre ce service important, sont les personnes que Dieu a chargées en quelque sorte de leur ame : celles-ci même, lorsque pressées par la voix de leur conscience, elles prennent la liberté de parler, croient faire beaucoup en disant précisément ce qu'elles sont obligées de dire. Au reste on n'oublie rien pour adoucir cette vérité amère, on se dispense de la proposer avec cette force qui la fait triompher des esprits les plus rebelles ; on n'oserait la leur mettre dans son plus grand jour, on n'oserait montrer le vice par l'endroit qui le rend plus odieux et qui le fait plus connaître. J'avoue qu'il en faut user ainsi envers les grands pour mille raisons que le Christianisme ne désapprouve pas : mais cette nécessité, quelque raisonnable qu'elle puisse être, ne laisse pas de tourner à leur désavantage, et de les priver d'un des plus grands secours que puisse avoir le péchenr pour se convertir.

Si c'est un malheur pour les riches de n'avoir personne qui les rappelle à leur devoir, qui leur démasque leurs propres défauts ; que sera-ce d'avoir de faux amis, des flatteurs, qui les leur déguisent, qui les font passer pour des vertus, qui tâchent de faire de la pauvreté un objet de risée, de persuader qu'elle sied mal aux personnes qui ont des talens et de la naissance, et qu'elle est même impraticable pour eux ? Qui ignore que les palais des Princes, les Cours sont remplies de ces pestes, de ces lâches empoisonneurs ; qu'ils ne s'attachent qu'aux grandes fortunes ; et qu'ils ont tant d'artifices pour s'insinuer, pour se rendre maîtres des esprits des grands, que ceux-ci ne peuvent presque pas s'en défendre ?

Que veut dire tout cela, si ce n'est que plus on est élevé dans le monde, plus on a besoin de

s'étudier, de s'examiner devant Dieu pour acquérir cette connaissance de soi-même, si nécessaire au salut? Dans les conditions obscures, l'on peut se reposer d'une partie de ce soin sur la vigilance et sur la charité d'autrui; mais il faut que les grands exercent envers eux-mêmes ce zèle, qu'ils soient leurs propres censeurs, et qu'à cet égard ils se défient de tous ceux qui les approchent. Il faut qu'ils cherchent dans eux-mêmes ce que les autres y découvrent, ce qu'ils y blâment secrètement. Il faut qu'ils se comparent souvent avec le reste des hommes, qu'ils se comparent avec les personnes qui passent pour vertueuses, et avec les personnes dont la conduite est généralement condamnée comme peu chrétienne et peu régulière; qu'ils se mesurent aux vertus de celles-là et aux vices de celles-ci, qu'ils se persuadent que ce qu'ils trouvent de défectueux dans le dernier des hommes est encore plus blâmable en eux, et en effet plus blâmé: en un mot, faute d'amis qui leur montrent les taches qui les défigurent, ils sont obligés d'avoir toujours le miroir en main, de se représenter sans cesse la vie, les maximes de Jésus-Christ, les saints livres qui leur expliquent les devoirs de leur état. Lorsque par toutes ces voies ils auront surmonté les obstacles qui leur dérobent la connaissance de la vérité, ils trouveront des difficultés à la suivre, qui ne se peuvent vaincre que par un grand courage, et beaucoup d'application.

Il est certain que les biens et les honneurs, qui mettent une si grande différence entre les Chrétiens considérés comme une partie d'un même corps civil, ne leur assignent pas néanmoins des rangs divers, si on les regarde comme membres d'une même Église: à cet égard nous sommes tous frères; et comme nous avons tous pris les mêmes engagemens au Baptême, nous avons tous les mêmes obligations essentielles. De sorte que, de quelque condition que vous soyez, quelque

rang que vous teniez, la douceur, le mépris du monde, le détachement des richesses, la mortification, l'amour de la croix, sont des vertus qu'il vous faut nécessairement acquérir ; vous vous êtes engagés à les pratiquer toute votre vie, par le plus solennel de tous les sermens.

Je n'ignore pas, MM., que le rang qu'occupent pour l'ordinaire les riches entraîne comme nécessairement la magnificence dans les habits, dans les meubles, dans les équipages, et que cette pompe inspire l'orgueil et la vanité ; je sais que leurs tables doivent être somptueusement et délicatement servies, qu'ils doivent conserver de grands biens, se trouver dans des assemblées, souvent même dans les plaisirs et dans les divertissemens du grand monde. Mais c'est en cela même que consiste la difficulté dont je parle ; car ces obligations humaines ne les pouvant dispenser des devoirs chrétiens, il faut qu'ils soient humbles dans les honneurs, mortifiés dans les délices, pauvres dans la possession des plus grands trésors, et détachés de tout au sein de l'abondance ; il faut qu'ils aient horreur de ce monde où ils sont contraints de vivre, qu'ils soient morts pour ce monde, et que ce monde soit mort pour eux, qu'ils le regardent comme un cadavre auquel ils sont liés par force, qu'ils gémissent enfin sur l'obligation où ils sont de prendre part aux plaisirs de ce monde, comme sur la plus cruelle des servitudes. De là jugez s'il est aisé d'entretenir au milieu de la Cour, au centre des plaisirs et des richesses, ces sentimens qu'un solitaire ne conserve qu'à peine dans son désert.

Ce serait peu que les riches trouvassent seulement des obstacles à la pratique des plus hautes vertus du Christianisme, il leur est même difficile de ne pas tomber dans les vices les plus grossiers. Nous avons tous des ennemis, et dans nous-mêmes, et hors de nous-mêmes, qui nous portent au péché, et qui ne nous donnent point de trève. Mais

à l'égard des pauvres, ce sont des ennemis affaiblis par les travaux, comme la chair, ou entièrement désarmés, comme le monde, ou rebutés par le peu d'avantage qu'ils tireraient de la victoire, comme le Démon. Les riches au contraire ont à se défendre dans eux-mêmes d'une chair nourrie dans l'oisiveté et dans la mollesse, d'un feu intérieur entretenu par les alimens les plus propres à l'enflammer. Au dehors le monde ne montre pas seulement les objets aux yeux des grands, il les offre à leurs désirs, il les livre entre leurs mains dépouillés de toutes les difficultés qui rebutent les pauvres. Il est peu d'hommes sans doute qui ne sentent quelquefois les atteintes de l'amour profane, de l'avarice, de la vengeance ; et ces passions aveuglent d'abord ceux qu'elles possèdent : mais avant qu'un homme qui a peu de pouvoir, peu de biens, ait trouvé le moyen de se satisfaire, le péril qu'il court, les soins qu'il faut prendre, le temps même lui ouvre les yeux ; tandis qu'un riche ayant toujours en main de quoi contenter ses désirs, n'a pas plutôt conçu un dessein criminel, qu'il l'accomplit : tout se trouve si prêt pour l'exécution, qu'il n'a point de temps pour délibérer ; il n'a le loisir de voir dans le crime que ce qu'il y a de plus flatteur.

Ajoutez à cela que le Démon s'attache d'autant plus à tenter les hommes, qu'ils ont plus d'autorité, que leur fortune les rend plus considérables ; soit que par orgueil il se plaise à se voir servi par ce qu'il y a de plus grand dans le monde, soit que par opposition à Dieu il tâche de révolter contre lui ceux que plus de bienfaits obligent à lui être fidèles ; soit que l'exemple des grands étant extrêmement pernicieux, il croie gagner plusieurs ames dans la conquête d'une seule ; soit enfin qu'ayant besoin de moyens humains pour étendre son empire, il s'attache aux hommes qui en ont le plus, à des hommes qui peuvent ébranler la constance des gens de bien par leurs menaces et par leur

autorité, corrompre l'intégrité des hommes à force d'argent, vaincre la pudeur par de magnifiques présens, et par des promesses encore plus magnifiques. Quoi qu'il en soit, on peut dire de lui à cette occasion ce que le Prophète Habacuc en a dit dans un autre sens : *Cibus ejus electus :* C'est un monstre qui ne se nourrit que de mets exquis, et que de viandes choisies ; qui veut avoir la fleur du troupeau, et les plus précieux fruits de la terre : *Cibus ejus electus.*

Cela étant ainsi, faut-il s'étonner que le sage ait osé dire qu'il était comme impossible à un homme qui a du bien de se conserver dans l'innocence ? *Si fueris dives, non eris immunis à delicto.* Faut-il s'étonner que Jésus-Christ lui-même rapportant le supplice du mauvais riche, ne lui reproche point d'autre crime que ces mêmes richesses qu'il a possédées sur la terre ; comme si c'était assez pour faire entendre qu'il s'est rendu coupable de mille crimes ? *Mortuus est dives, et sepultus est in Inferno.*

Hé quoi, faut-il donc que tous ceux qui vivent dans les honneurs et dans l'abondance désespèrent de leur salut ? Non ; mais il faut qu'ils y travaillent avec crainte, et avec beaucoup d'application ; il faut que leurs prières ferventes attirent du Ciel les secours puissans dont ils ont besoin pour éviter les piéges qui les environnent, et que le fréquent usage des Sacremens les fortifie contre leurs redoutables ennemis ; il ne faut pas qu'ils se croient dispensés des exercices de la pénitence et de la mortification chrétienne. On a vu des Reines et d'autres personnes du premier rang, qui ne pouvant s'exempter de paraître dans des assemblées où il y avait quelques périls, ne se contentaient pas de s'y préparer par de longues prières, mais encore y allaient armées d'une haire ou d'un cilice. Surtout il faut que les grands, dans la nécessité où ils sont d'être richement vêtus, superbement meublés, servis délicieusement, prennent garde

de ne rien faire au delà de ce qu'exige la pure nécessité ; afin qu'ils puissent dire avec vérité de tout cet éclat qui les importune, de tous ces plaisirs qui les suivent, ce que l'incomparable Esther disait à Dieu de sa couronne et de son manteau royal : *Domine, tu scis necessitatem meam, et quòd abominer omne signum superbiæ et gloriæ quod est super caput meum in die ostentationis meæ:* Seigneur, vous savez par quel motif je me pare aux jours que je dois paraître en public, ou être présentée au Roi mon époux ; vous savez l'aversion que j'ai pour toutes ces marques de vanité et d'orgueil, et qu'elles ne se montrent sur ma tête que le plus rarement que je le puis, et seulement lorsque mon devoir ne me permet pas de m'en dispenser. Quand vous en userez de la sorte, vous pourrez dire que si vous courez quelque hasard de vous perdre, c'est la Providence elle-même qui vous y engage, et que c'est à elle à vous y soutenir.

Mais que dirons-nous de ces personnes mondaines, qui loin de se tenir dans ces bornes, loin de craindre, et d'user de ces précautions, vivent au milieu du plus grand monde, et dans la plus délicieuse abondance, avec aussi peu de souci que si elles étaient assurées de leur salut ; qui outre les dangers attachés à leur condition, s'exposent sans cesse aux occasions les plus dangereuses, ou ne montrent pas plus d'empressement pour gagner le Ciel, que si elles n'avaient jamais entendu cet oracle sorti de la bouche du Verbe incarné : *Dives difficilè intrabit in regnum Cælorum :* Il est difficile que les riches entrent dans le séjour de la gloire ; c'est-à-dire que, sans une vigilance extrême, sans de grands efforts, sans une application toute particulière à fuir le mal, et à faire tout le bien qu'ils peuvent, ils n'auront jamais d'accès au séjour de la gloire ? Mais s'ils s'endorment sur l'affaire du salut, s'ils ne sont jamais en garde contre les tentations, s'ils vont chercher leur ennemi, et les piéges qu'il leur tend partout, qui

peut douter que le salut ne leur soit non-seulement difficile, mais entièrement impossible ? Ce qu'il y a de plus surprenant en ceci, c'est que, quelque périlleuse que soit leur condition, elle ne leur fournira aucune excuse dont ils se puissent couvrir au jour des vengeances, c'est que les difficultés qui se rencontrent dans leur état y sont balancées par de grands avantages ; de sorte que, quoiqu'ils aient plus de combats à soutenir dans cette vie que le reste des Chrétiens, ils ne laisseront pas dans l'autre d'avoir plus de comptes à rendre. C'est le second point.

SECOND POINT.

Saint Ambroise, au livre huitième sur saint Luc, avertit sagement les riches que le mal des richesses n'est pas dans les richesses mêmes, mais dans ceux qui en font un mauvais usage ; et que, comme elles sont des obstacles à la vertu à l'égard des impies, elles sont pour les Chrétiens fidèles de puissans moyens de s'élever à la sainteté la plus sublime : *Discant non autem in facultatibus crimen habere, sed in iis qui uti nesciunt facultatibus ; nam divitiæ, ut impedimenta in improbis, ita in bonis sunt adjumenta virtutis.* Je ne parle point de la facilité qu'ils ont d'effacer par leurs aumônes des péchés que les autres ne peuvent laver, pour ainsi dire, que dans leur sang, qu'il leur faut du moins expier par des jeûnes, par des austérités. Je dis, qu'outre la salutaire ressource que peuvent procurer aux riches leurs libéralités, leur état par lui-même leur ouvre un chemin à la plus haute perfection. En premier lieu il leur inspire comme naturellement le mépris du monde, qu'ils connaissent à fond, et dont par conséquent ils découvrent la vanité mieux que nous, qui n'en voyons que les dehors. Quand on ne possède qu'un peu de bien, on se persuade aisément qu'on serait heureux si on en possédait davantage ; et c'est cette pensée qui réveille les désirs dont les pauvres sont

tourmentés : mais quand on est élevé au plus haut point de la félicité humaine, le cœur alors ne se sentant ni moins vide, ni moins altéré, on reconnaît que rien de créé ne saurait le remplir, et on se porte comme naturellement à chercher le seul objet capable de nous satisfaire. Si Salomon est sauvé, il doit son salut à cette réflexion : sa félicité encore imparfaite l'avait aveuglé, mais sans doute quand elle fut à son comble, il s'aperçut de son erreur ; et à la soif ardente qu'il avait eue des plaisirs succéda un dégoût qui lui rendit ses lumières, et le fit parler encore une fois comme le plus sage de tous les hommes. C'est ainsi, MM., que les grandes richesses peuvent inspirer le désir de chercher Dieu.

Je dis en second lieu qu'elles donnent beaucoup de loisir pour faire cette recherche. Vous n'ignorez pas que ce ne soit la Providence qui a réglé le monde de la manière que nous le voyons, et qui l'a composé d'états et d'emplois différens. C'est elle qui a versé l'or et l'argent avec profusion dans le sein des grands, qui leur a soumis les pauvres, qui leur a assigné ce grand nombre d'Officiers pour veiller à tous leurs besoins, pour les exempter des soucis et des travaux les plus légers de la vie. Mais pourquoi pensez-vous que Dieu en ait ainsi usé à leur égard ? Croyez-vous qu'il l'ait fait, afin que délivrés de tout soin, ils aient plus de temps à donner au jeu et aux plaisirs criminels ? Pensez-vous que ce serait là une fin digne de la sagesse du Seigneur et du Créateur de toutes choses ? Serait-ce là un motif pour l'obliger à faire une distribution si inégale des biens d'ici-bas, et à s'exposer aux murmures et aux blasphèmes des mécontens ? On ne peut douter que son intention n'ait été d'avoir des serviteurs qui n'eussent à songer qu'à lui seul, tandis que toute la terre serait occupée à les servir. Il est certain qu'il n'eût pas pris tant de précautions pour leur ménager tout leur temps, s'il n'avait eu le dessein de leur en faire rendre un compte rigoureux.

On pourrait me dire que c'est en vain qu'ils ont le loisir de pratiquer toutes sortes de vertus, puisque leur éducation molle et sensuelle leur en a ôté les forces, et que la mortification chrétienne ne s'accorde guère avec leur délicatesse. Il est vrai, cette délicatesse est l'apanage ordinaire des riches ; mais à la place des forces que l'éducation leur a ôtées, la naissance leur a inspiré un courage qui les rend capables de tout entreprendre et de tout souffrir. Témoins nos guerriers, qui se font moins qu'ils ne paraissent faits par avance aux travaux militaires, et qui s'y montrent infatigables ; témoins tant de Princes et tant de Princesses, qui ayant embrassé la croix de Jésus-Christ, ont porté les rigueurs de la mortification plus loin que ces anciens Solitaires qui s'étaient dès leurs premières années endurcis dans le désert aux exercices de la pénitence. O l'heureux talent que ce courage ! Qu'il donne d'avantages aux grands pour s'élever à la plus sublime sainteté ! Et quelle perte ne font-ils pas en le consumant à poursuivre un vain honneur, et une fumée de gloire ! C'est ce courage qui me fait dire quelquefois qu'à la vérité il est plus facile de convertir un pauvre qu'un riche, mais que l'un et l'autre étant une fois retirés du vice, celui-ci parviendra plutôt à une éminente vertu. La perfection chrétienne ne se peut acquérir que par violence, et les lâches n'y doivent pas aspirer : il faut de la résolution pour déclarer au monde une guerre ouverte, pour se livrer à soi-même d'éternels combats, pour mépriser les discours des hommes, pour sacrifier tous les intérêts, tous les plaisirs qui peuvent s'opposer au dessein qu'on a de plaire à Dieu seul. Ce n'est pas là une entreprise pour une ame timide et irrésolue : pour y réussir, il faut de ces courages qui ne redoutent pas les grands projets, qui trouvent même dans les difficultés, des motifs de s'attacher aux plus difficiles desseins.

Enfin, outre le loisir et le courage, les riches

ont entre les mains des moyens sûrs et faciles de rendre à Dieu les services les plus importans, par leur autorité, par leurs biens, par leurs exemples. S'ils peuvent corrompre toute la terre, ils peuvent aussi la sanctifier. Tout ce que peut faire un Apôtre par ses courses, par ses travaux, ils le peuvent faire sans efforts, et sans presque qu'il leur en coûte de soin. Il suffit pour cela qu'ils fassent profession de n'admettre à leur service, de n'honorer de leur amitié, que ceux qui font eux-mêmes profession de vertu ; qu'ils n'aient de faveurs, de bienfaits, de caresses que pour ceux qui s'en rendent dignes par leur piété ; et qu'enfin l'on soit persuadé que faire son devoir envers Dieu, est une voie sûre pour gagner leurs bonnes graces. Cet argent, dont on vante si fort le pouvoir, et qui vient à bout de tout, cet argent ne pourrait-il point devenir entre leurs mains un instrument de zèle, par lequel ils attireraient à Dieu tant de misérables, dont les ames, quoique rachetées par le sang de Jésus-Christ, sont ordinairement si négligées ? On les portera d'abord par l'intérêt, et ensuite par des motifs plus purs, à la patience, à la soumission, à la prière, à l'usage fréquent des Sacremens, à la fuite des vices les plus communs dans leur état : un charitable avis accompagné d'un présent entre jusqu'au fond de l'ame. Mais quand ils ne pourraient faire d'autre bien que celui qu'ils feront, même sans y songer, par l'éclat et par l'odeur de leur vie sainte, qui peut assez estimer le fruit qu'ils en recueilleront? Je veux que les plus libertins ne s'y rendent pas ; du moins est-il certain que leur exemple soutiendra les faibles, qu'il donnera du cœur aux timides, qu'il rassurera ceux qui chancellent, qu'il réveillera les tièdes, qu'il enflammera les fervens, qu'il consolera les saints, et confondra les impies.

Voilà les avantages qu'apportent la grandeur et les richesses pour acquérir la vertu, et pour s'y perfectionner. Ils sont considérables sans doute,

ces avantages ; et c'est avec beaucoup de justice qu'on redemandera à tous ceux qui occupent les premiers rangs dans le monde un compte bien plus rigoureux qu'à ceux qui vivent dans une condition obscure. *Audite, Reges; discite, Judices finium terræ; præbete aures, vos qui continetis multitudines, et placetis vobis in turbis nationum* : Ecoutez, grands de la terre, vous que Dieu a établis sur les autres hommes, vous qu'il a élevés au-dessus des nations, et qui avez tant de complaisance de vous voir sans cesse environnés d'un peuple entier d'esclaves et de courtisans. *Exiguo conceditur misericordia; potentes autem potenter tormenta patientur :* On fait grace à ceux qui sont dans une condition médiocre ; mais pour vous, la considération de votre puissance fera qu'on ne vous épargnera pas, et que vous serez punis plus sévèrement. Si c'était un homme pauvre, ou quelque courtisan disgracié qui proférât ces paroles, on pourrait dire qu'il cherche à se consoler dans sa misère, ou à se venger du bonheur qu'il envie aux grands. Mais outre que c'est le Saint-Esprit même qui parle, c'est par la bouche du plus riche et du plus heureux de tous les Monarques, qui par conséquent ne peut avoir été porté à prononcer cet arrêt contre lui-même, que par la seule connaissance de la vérité. Ce seul oracle a fermé autrefois la bouche à Jovinien et à ses sectateurs, qui soutenaient que dans les Enfers toutes les peines seraient égales. Oui, MM., les grands et les riches du monde doivent s'attendre à une plus grande rigueur que les hommes du commun : *Fortioribus autem fortior instat cruciatio.* Pourquoi ?

En premier lieu, à cause de leur ingratitude envers Dieu, qui les ayant comblés de biens, et n'ayant fait, ce semble, que pour eux le reste des créatures, n'a pas trouvé en eux la reconnaissance que méritaient de si grands bienfaits. D'ailleurs ils souffriront plus que les pauvres, parce que ceux-ci auront déjà expié dans les incommodités de cette

vie une partie de leurs péchés ; au lieu que les grands, qui auront toujours été dans les délices, n'ayant rien payé à la justice de Dieu, se trouveront redevables de tout. En troisième lieu, comme rien ne s'est opposé à leurs passions, qu'ils ont trouvé une extrême facilité à faire le mal, il ne se peut faire que la qualité et le nombre de leurs crimes ne surpassent de beaucoup ceux qui se commettent dans une médiocre fortune.

Ajoutez à cela que ce ne sera pas seulement de leurs propres désordres qu'ils auront à rendre compte, mais encore de ceux d'autrui, soit qu'ils aient négligé de veiller sur les personnes qui leur sont soumises, soit que par leur exemple, qui a coutume d'être si contagieux, ils aient introduit ou autorisé le vice et la vanité ; mais surtout parce que la Providence les avait particulièrement destinés pour honorer Dieu, et pour le faire honorer, et que pour cela elle avait mis en leur pouvoir tout ce qu'il y a au monde de plus efficace pour avancer ce dessein.

MM., si dans les Enfers il y a pour les mauvais riches des tourmens plus cruels et plus sensibles, qui peut dire de combien la gloire des hommes sanctifiés dans les richesses surpassera au Ciel la récompense des Saints ordinaires ? S'il y a des couronnes pour cette humilité obscure et méprisée, pour ce détachement que la pauvreté elle-même a fait naître, pour une modération qui a toujours été jointe à l'impuissance de nuire et de se venger, pour une chasteté sauvage, s'il m'est permis de parler ainsi, toujours armée de haires et de cilices, toujours renfermée dans d'invincibles barrières ; en un mot pour une innocence comme forcée ; quels trônes, quels triomphes ne prépare-t-on pas à ces vertus héroïques qui se seront soutenues, qui auront pris même des accroissemens au milieu des Cours les plus corrompues ?

Quels éloges ne recevra point cette humilité qui aura crû dans les honneurs, cet esprit de pauvreté

qui se sera conservé au milieu des plus grands trésors, cet éloignement des plaisirs dans des personnes que tous les plaisirs semblent rechercher, une pureté inviolable dans un air si infecté, dans un monde qui lui tend des piéges de toutes parts, qui la persécute, qui la décrie ? *Beatus dives qui inventus est sinè maculâ, et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecuniæ thesauris !* Heureuse mille et mille fois cette personne riche et illustre, dont le cœur n'a point été souillé par la possession des trésors, qui a mené une vie innocente dans un monde si dépravé ! *Quis est hic, et laudabimus eum ? fecit enim mirabilia in vita sua :* Qu'elle vienne, s'écrieront les Anges à son trépas, qu'elle vienne, cette grande ame ; il est juste que tout le Ciel retentisse de ses louanges : on n'a pas besoin de miracles pour lui donner place parmi les Saints, puisque toute sa vie a été un miracle continuel. *Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna :* Puisqu'elle a pu soutenir une si grande épreuve, que loin de se corrompre dans la prospérité, elle s'y est purifiée, elle mérite d'être élevée au plus haut point de la gloire. *Qui potuit transgredi, et non est transgressus ; facere mala, et non fecit :* Quel miracle, quel prodige de fidélité et de constance, qu'ayant pu se donner une liberté entière de tout faire, elle se soit toujours tenue dans les bornes étroites de la loi de Dieu ; qu'ayant pu faire le mal, elle ne l'ait pas fait ; qu'au contraire elle ait fait le bien, elle y ait porté les autres !

Ideo stabilita sunt bona illius in Domino : C'est en récompense du bien qu'elle a fait, que ses richesses sont établies en Dieu, que la mort ne les lui ravira point, que sa grandeur l'accompagnera jusque sur le firmament, qu'elle n'y verra point sur sa tête ceux qui se sont long-temps estimés heureux d'être à ses pieds ; en un mot, qu'elle y sera encore parmi les Saints ce qu'elle a été sur la terre parmi les hommes, qu'elle y vivra dans l'abondance et dans les délices, qu'elle y régnera éternellement. Ainsi soit-il.

1er

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PASSION.

Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.

Considérez et voyez s'il est une douleur égale à la mienne. *(Jerem. Lament. 1.)*

Les douleurs que Jésus-Christ souffre dans son corps et dans son ame sont telles qu'aucune autre souffrance ne les égale : il est même difficile de juger quelles ont été en lui les plus vives, ou les douleurs du corps, ou les douleurs de l'ame.

Non, MM., il n'est rien qui égale la douleur dont je dois vous entretenir aujourd'hui : plus je m'applique à chercher des exemples auxquels je la puisse comparer, et plus je m'aperçois que je n'en puis faire une comparaison juste. Le Seigneur a voulu lui-même nous en donner une idée dans la personne de ces grands hommes qui au temps de l'ancienne loi ont été les figures de Jésus souffrant. Mais hélas ! mes frères, ce ne sont là que des figures; chacune en particulier ne représente qu'une partie de tout ce que notre Rédempteur a souffert, et toutes ensemble n'en tracent qu'une faible image. Qui oserait comparer l'envie de Caïn avec la jalousie des Docteurs et des Pontifes, le meurtre d'Abel avec le supplice de la croix ; Isaac disposé à recevoir la mort de la main de son père Abraham, avec Jésus sacrifié en effet par le Père

éternel à la haine de ses ennemis ? Joseph persécuté, vendu par ses frères, calomnié par la femme de Putiphar, resserré dans une étroite prison; Joseph sous ces traits a quelque rapport avec le Sauveur trahi par ses Disciples, accusé par la Synagogue, et livré à des soldats : mais ce n'est là ni toute la passion, ni ce qu'il y a eu de plus sensible dans la passion. C'est un triste spectacle de voir David chassé de sa ville capitale par son propre fils, abandonné de ses sujets, réduit à prendre la fuite, à monter pieds nus, tête nue, la colline des oliviers, tandis que Semeï armé de pierres le poursuit, le charge d'injures et de malédictions : mais ce Prince infortuné mérite-t-il plus de compassion que Jésus-Christ lié comme un criminel, couronné d'épines, succombant sous la pesanteur de la croix, et allant au Calvaire pour y souffrir une mort infame ? Job même étendu sur un fumier, couvert d'ulcères, affligé de tant d'autres maladies différentes, et en butte à tous les fléaux divers qui dans les mains de la Providence servent d'épreuves aux hommes vertueux, et de châtiment aux pécheurs ; Job au milieu de tant de maux souffre moins que le fils de Dieu, souffre avec moins de patience.

Si laissant là ces grands hommes qui ont représenté les douleurs du fils de Dieu, je passe à ceux qui l'ont imité dans sa passion, je trouve des douceurs mélées aux peines des Martyrs ; leur mort n'a rien de honteux, même aux yeux des hommes, et leur supplice leur donne plus de joie que de tristesse. *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* Non, Seigneur, aucune souffrance n'égale les vôtres ; on ne vous peut comparer qu'avec vous-même, ni vos douleurs qu'avec vos propres douleurs; et dans cette comparaison, je ne puis déterminer quelles ont été les plus cruelles. Lorsque je m'attache à considérer les peines que vous avez éprouvées dans votre ame, il me semble qu'on ne peut rien imaginer de pareil ; lorsque

j'examine ensuite ce que vous avez souffert dans votre corps, je doute si ces peines extérieures ne surpassent point encore les peines de votre ame. Peut-être, MM., qu'il vous sera plus aisé qu'à moi de prendre parti, et que sur les raisons qui me font pencher tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, vous saisirez la vérité avec plus de précision que moi. Voilà à quoi j'ai dessein d'employer tout ce discours. Je vous représenterai séparément les douleurs secrètes de Jésus-Christ, et ses douleurs extérieures; je les opposerai les unes aux autres, et je vous ferai remarquer en quoi elles se surpassent mutuellement.

Divine croix, à qui est-ce que nous nous adresserons aujourd'hui, si ce n'est à vous? Marie est plongée dans le deuil, Jésus expire entre vos bras; vous triomphez seule en ce triste jour, et vous tirez votre gloire du sein de l'humiliation que vous causez. Vous couvrez d'opprobres le fils de Dieu, et il vous relève d'infamie; vous en faites un objet de malédiction, selon ce mot de l'Ecriture, *maledictus qui pendet in ligno*, et il vous attire l'hommage profond que nous allons vous rendre avec toute l'Eglise catholique. *O crux, ave, spes unica.*

Il y a ce rapport entre les peines et les plaisirs de l'esprit, qu'il faut les sentir pour les comprendre : mais comme lorsqu'on a goûté les délices que Dieu a préparées à ceux qu'il aime, on ne fait plus de cas de la volupté sensuelle; de même ceux qui auront été éprouvés par des désolations intérieures, avoueront aisément qu'elles sont beaucoup plus difficiles à supporter que les douleurs qui s'arrêtent au corps. De plus, les afflictions du cœur sont beaucoup plus communes que les infirmités du corps : il y a des gens qui n'éprouvent qu'une fois dans la vie ces sortes d'infirmités, et il en est peu qui n'aient presque tous les jours quelque sujet d'affliction. Il est des conditions où le corps a peu à souffrir; mais ni les richesses, ni le trône même

ne sauraient défendre l'ame de la tristesse, ni des autres passions qui la troublent, et qui la plongent dans l'amertume. De sorte que s'il est vrai que Jésus-Christ ait voulu porter toutes nos douleurs, selon ces paroles du Prophète : *Verè dolores nostros ipse portavit* ; elles sont retombées en plus grand nombre sur son cœur que sur son corps; il a souffert dans son ame, et beaucoup plus de douleurs, et des douleurs plus amères.

D'ailleurs Jésus-Christ dans sa passion n'a pas seulement eu en vue de nous apprendre et de nous animer par son exemple à souffrir chrétiennement, il a encore souffert pour nous épargner les peines de l'autre vie, pour payer pour nous à la justice de son père les dettes que nous avions contractées par nos péchés. Sur quoi il y a des Docteurs qui ont osé avancer que ses douleurs ont égalé les tourmens des Enfers. Je n'oserais souscrire à cette pensée, mais il est bien certain qu'elles ont dû répondre en quelque sorte aux supplices des damnés, puisqu'elles nous doivent exempter de ces supplices. Or ne doutez pas que dans les Enfers la peine où l'ame sera plongée ne surpasse de beaucoup la peine des sens. Ce feu, dont on nous fait tant redouter les éternelles ardeurs, ne sera qu'un tourment léger en comparaison du regret d'avoir perdu Dieu, et du désespoir où l'on sera de le recouvrer : et par conséquent on peut dire que Jésus souffrant pour nous affranchir des peines de l'autre vie, a ressenti dans son ame des douleurs auxquelles les douleurs du corps ne peuvent être comparées.

Mais encore quelles ont été ces douleurs secrètes, et par quels objets ont-elles été causées ? Pour répondre avec quelque ordre à cette question, permettez-moi, MM., de distinguer trois temps différens : le premier, c'est celui qui a précédé le supplice corporel et extérieur du fils de Dieu ; le second, celui qu'a duré ce supplice jusqu'aux dernières heures de sa vie ; et le troisième, ces

dernières heures qu'il a passées élevé sur la croix entre deux voleurs. Chaque temps a eu ses douleurs particulières, et chaque douleur diverses causes.

Jésus n'avait encore rien souffert en son corps, qu'il souffrait déjà dans son ame tout ce que son corps devait souffrir. Ce fut au jardin des oliviers que tous les tourmens qu'on lui préparait, et surtout cette mort infame et cruelle, se présentant à son imagination de la manière la plus vive et la plus détaillée, son ame fut saisie d'une si grande horreur et d'une tristesse si accablante, qu'elle parut céder à la violence de ces passions, et plier sous la pesanteur du fardeau. La douleur de cette ame égala dès ce premier temps toutes les peines du corps, puisqu'en effet elle les ressentit toutes. J'ose même dire que dès lors elle souffrit plus que ne le fit le corps durant tout le cours de la passion, puisque toutes les cruautés qu'on n'exerça sur lui qu'en divers temps et successivement, elles les souffrit en même temps, et tout à la fois. Jésus est outragé par des soufflets chez Caïphe, il est flagellé le lendemain chez Pilate, la nuit suivante on le couronne d'épines, il porte sa croix, et il y est attaché le jour d'après. Il y a peu d'intervalle entre ces supplices; à peine lui donne-t-on le loisir de respirer : mais néanmoins il ne les souffre pas tous à la fois, au lieu qu'aujourd'hui ces maux viennent en foule assaillir son ame désolée, elle découvre d'une seule vue toute cette longue et tragique histoire. Je me ressouviens encore de l'infortuné Job, qui reçoit en même temps, quoique de divers endroits, les nouvelles de toutes ses disgraces, qui se voit environné d'hommes qui se sont députés, l'un pour lui apprendre que ses nombreux troupeaux de bœufs et de chameaux lui ont été enlevés, et que ceux qui les gardaient ont été passés au fil de l'épée; l'autre, que le tonnerre est tombé sur ses bergeries, et qu'il a consumé les bergers et les brebis; l'autre, que tous ses

enfans ont été ensevelis sous les ruines d'une maison.

Tel qui pourrait résister en détail à tous ces malheurs, est accablé par la multitude. Job déchire ses habits, tombe par terre, se livre à sa faiblesse. Jésus à la vue de sa passion semble manquer de force et de courage, il s'abandonne à une tristesse mortelle, aux cris, aux pleurs, à une espèce de désespoir. Voulez-vous savoir, MM., quel est le temps où Jésus a le plus souffert; si c'est lorsqu'il a été dans les tourmens, ou lorsqu'il les a prévus? vous n'avez qu'à comparer l'état où il se trouve au jardin, avec la situation où il est à la colonne, et sur la croix même. Par ce silence, cette douceur, cette sérénité de visage, cette tranquillité d'esprit que n'altèrent ni les fouets, ni les clous, ni les épines, il fait bien voir qu'en tout cela il n'y a rien qui soit au-dessus de sa constance. Mais il semble qu'elle est ébranlée, cette constance, et qu'elle succombe à Gethsemani : il pâlit, il tremble, il sue, il tombe sur ses genoux, sur son visage, il se plaint, il éclate en de pitoyables gémissemens, il combat dans lui-même contre lui-même, il ne se soutient qu'à peine, on dirait qu'il va céder ou mourir dans le combat.

O Jésus, l'appui des faibles, et la force même des forts! ame généreuse dont les nobles sentimens sont si élevés au-dessus de toutes les infirmités des hommes, vous qui avez une connaissance si parfaite des biens et des maux, qui ne pouvez ni aimer, ni craindre, ni vous affliger, qu'autant que chaque objet le mérite : apprenez-nous, je vous en conjure, quelle peut être en vous la cause d'une douleur si excessive. Car je ne saurais croire que l'attente de ces ignominies, de cette mort que vous nous avez appris à mépriser, que vous nous ordonnez de braver, puisse faire naître en vous une affliction si profonde; non sans doute, cette affliction part d'une source plus féconde. C'est un spectacle terrible de voir Jésus-Christ triste,

abattu, inquiet, désolé, inconsolable : mais quand je pense qu'il avait alors devant les yeux, non-seulement toutes les rigueurs qu'on devait exercer sur lui, mais encore tous les péchés qui avaient été commis jusqu'alors contre Dieu, et tous ceux qui devaient être commis jusqu'à la fin du monde, je suis persuadé que ni cette mortelle frayeur, ni cette sueur de sang, ni cette agonie sans exemple, ni que tout cela ensemble n'exprime qu'une très-légère partie de l'affliction de son cœur. O mon Dieu, si vous daigniez nous découvrir ici cet abîme d'amertume, quels mouvemens de compassion n'exciteriez-vous pas dans cette assemblée, quelles larmes n'y feriez-vous pas verser !

Pour moi j'avoue que je ne trouve ni comparaison, ni figure, ni expression, ni terme qui puisse vous faire entendre ce que je pense de la situation douloureuse où est réduit le fils de Dieu. La douleur de ce Roi, qui durant sa captivité voyait des fenêtres de sa prison ses favoris demander l'aumône, sa fille servir comme une vile esclave, et ses fils expirer dans le plus infamant supplice ; la douleur de cet autre Prince que son propre frère obligea de manger la chair de ses enfans égorgés, et de boire leur sang dans leur crâne ; la douleur d'une jeune épouse, qui précisément au jour de son mariage verrait percer de mille coups l'époux qu'elle aurait désiré avec des empressemens incroyables ; toutes ces espèces de douleurs ne sont rien, je dis rien, comparées à la douleur qu'imprime dans l'ame de Jésus-Christ, dès l'entrée de sa passion, un seul des péchés que j'ai commis, et qu'il doit expier par sa mort. Magdelène éprouve sans doute un cruel supplice en voyant expirer sur une croix l'objet de son amour : Marie, si nous en croyons les saints Pères, a le cœur percé des mêmes clous qui déchiraient les mains de son fils unique ; son martyre surpasse les tourmens de tous les Martyrs ensemble, sa douleur partagée entre tous les hommes suffirait pour les faire tous mourir

de douleur ; cependant, mon frère, cette douleur excessive n'approche pas des sentimens amers que versa dans le cœur du fils de Dieu la première infidélité qui vous a ravi l'innocence du Baptême.

Je vous disais il y a quelque temps qu'on a vu et des hommes et des femmes étouffés par l'excès d'un amoureux repentir à la vue de leurs désordres passés. Jésus a été plus touché d'un seul péché véniel commis contre Dieu, que ces pénitens célèbres n'ont été affligés de leurs plus grands crimes. Il a eu autant de contrition que chaque pécheur en devrait avoir pour ses fautes particulières ; plus pour chaque péché en particulier, que tous les hommes ensemble n'en peuvent avoir pour tous leurs péchés. Comprenez, MM., combien le Seigneur est bon, combien il est aimable en lui-même ; combien Jésus-Christ en tant qu'homme avait de raisons d'aimer ce Dieu, qui l'avait choisi parmi toutes les créatures pour le faire Dieu égal à lui-même ; comprenez, s'il est possible, combien il avait de connaissance des perfections infinies de ce Dieu, et quel amour, quelle ardeur dans ses sentimens répondaient à de si grandes lumières ; et vous comprendrez de quelle douleur il a dû être pénétré, en voyant ce même Dieu méprisé, insulté, outragé presque par tous les hommes, dans tous les lieux de l'univers, et depuis le commencement du monde jusqu'à la fin des siècles. Si un seul péché mortel, ou même véniel, lui a causé assez de tristesse pour lui arracher l'ame du corps ; ces péchés si énormes qui font honte à la nature, qui font horreur aux Démons, cet amas immense d'iniquité, cette mer d'abomination qui a inondé la terre, quel accablement a-t-elle dû produire dans une ame si pure ? De combien de morts lui a-t-elle fait à chaque moment sentir le supplice ?

Nous comparons les peines de l'ame de Jésus-Christ avec les peines de son corps ; hélas ! je suis persuadé que ces souffrances extérieures, loin

d'égaler les autres, étaient un remède ou du moins un soulagement pour son cœur brisé de douleur. Croyez-vous qu'il fût fort sensible à des plaies qui réparaient les outrages faits à son père ? Ou plutôt avec quelle joie pensez-vous qu'il vît le péché détruit par la destruction de sa chair, la gloire du Seigneur réparée par l'effusion de son sang, sa justice vengée, le monde purifié, réconcilié avec Dieu, remis en état de faire honneur à ce Dieu qui l'a créé ? Remarquez, s'il vous plaît, comment, après trois heures de la plus excessive désolation qui fut jamais, il n'aperçoit pas plutôt les soldats, qu'au lieu d'éclater, ou de se laisser abattre, comme il arrive ordinairement à la présence des maux qu'on a extrêmement craints, il se lève au contraire, il paraît tout à lui, il congédie les Apôtres, il leur permet de s'abandonner au sommeil comme n'ayant plus besoin de consolation : plein de force et d'intrépidité, comme si sa prière avait été exaucée, il se présente aux satellites qui le cherchent, à ces lions affamés ; il se livre à leur rage, il se montre jusqu'à la mort si peu ému, si calme, si supérieur aux plus cruels événemens, qu'on ne peut douter que l'impression de ces nouveaux supplices n'ait un peu apaisé la douleur qui le pressait. O douleur inconcevable, ô incroyable amertume du cœur de Jésus, qui le rend comme insensible à des maux si violens, qui lui fait trouver même dans ces maux une espèce d'adoucissement ! Mais n'abandonnons pas notre aimable maître, suivons de près les barbares qui viennent de nous l'enlever, et continuons d'examiner la passion de son ame, qui souffre encore plus que son corps, lors même que celui-ci est livré aux plus rigoureux tourmens.

Oui, MM., dans chaque tourment auquel on a condamné le fils de Dieu, il y a toujours eu quelque chose de plus cruel mille fois pour son cœur que ce qui semblait se borner à son corps. Je ne parle plus de ces crimes qui durant l'espace de

trois jours furent sans cesse commis contre Dieu, et qui furent les plus énormes qui soient jamais sortis de l'Enfer, puisque le soleil en perdit la lumière, que la terre en frémit d'horreur, que toute la nature en parut épouvantée : l'ame de Jésus-Christ, mes frères, l'ame de Jésus-Christ y dut-elle être insensible ? Mais je m'attache à des objets plus proportionnés à l'intelligence humaine, et plus conformes à nos sentimens.

J'avoue qu'être déchiré à corps de verges, et cloué à un gibet, c'est un tourment bien douloureux ; cependant quand une ame qui a de la fermeté prend sa résolution, surtout si elle est possédée d'un grand amour, et qu'elle espère en souffrant de faire connaître cet amour, elle est capable de se dévouer généreusement à ce genre de supplice; mais plus on a de sentiment, plus on a de générosité et de tendresse, plus on a de peine à supporter l'injustice et l'ingratitude. Se voir sacrifié à l'envie de ses ennemis, et trahi par ceux de qui on avait lieu d'attendre du secours dans sa disgrace, ce sont des revers que soutiennent à peine la constance la plus mâle et la patience la plus invincible.

Cela supposé, faites un peu de réflexion, Chrétiens auditeurs, à ce qui se passe à l'égard de Jésus-Christ. On vient de se saisir de sa personne, on l'accuse, on le livre aux Gentils, on lui prépare une croix, on l'y attache comme un scélérat, il y meurt. N'est-ce poït une erreur ? ne le prend-on point pour quelqu'autre qui a mérité ce supplice ? Non, on ne se trompe point : on sait combien sa vie a toujours été sainte, exemplaire, irréprochable ; et c'est pour cela même qu'on le persécute : on sait que la seule jalousie des Prêtres leur fait désirer sa mort ; on voit que quoique Pilate ait pénétré leurs sentimens, qu'il ait découvert leur malignité, il ne laisse pas de l'immoler à leur passion. Encore si le piége était tendu avec quelque adresse, si on donnait quelque couleur, quelque

ombre de vérité aux crimes qu'on lui impute; mais les chefs d'accusation n'ont ni vérité ni vraisemblance, tout le monde en connaît la fausseté et l'imposture; n'importe, il ne se trouve personne qui veuille faire justice à Jésus-Christ, tous les tribunaux sont contre lui, le conseil de la Synagogue, le Gouverneur, le peuple même, tout le condamne à mourir, quoique son innocence paraisse plus claire que la lumière du jour aux yeux de ses accusateurs et de ses juges.

Que ne parle-t-il en sa faveur? que ne représente-t-il l'horrible excès de l'injustice qu'on lui fait? Mais qu'est-il nécessaire qu'il parle? Les Docteurs et les Pharisiens décèlent eux-mêmes le motif empoisonné de leur poursuite par leur ardeur et par leur empressement. Les témoins n'attendent pas qu'on les réfute, ils justifient eux-mêmes l'accusé par leurs contradictions; le Juge en convient, il le déclare hautement par ses paroles, par ses actions: et néanmoins l'innocent meurt, non comme la victime d'une calomnie dont on ne découvre par la fausseté, non comme la victime d'une fureur populaire qui prévient les formalités de la Justice; non, c'est par l'autorité publique qu'il meurt, c'est en vertu d'un jugement donné dans les formes par ceux à qui le dépôt des lois a été confié; et qu'un serment solennel oblige à protéger l'innocence contre l'oppression. O, MM., que ce jugement est injuste! et qu'on aurait de peine à en souffrir de pareils dans un pays où l'on n'aurait pas encore perdu toute liberté! Qu'il faudrait peu de semblables injustices pour faire soulever tout un royaume contre les Puissances les plus légitimes! Il n'est jamais arrivé et il n'arrivera jamais rien de si odieux sous aucune domination. C'est contre vous, mon adorable Sauveur, qu'a été commise cette injustice; et vous n'avez pas témoigné l'indignation que vous causait un procédé si barbare, si inoui? vous avez pu vous taire dans cette rencontre?

Mais vous, peuple ingrat et insensible, qui avez entendu la doctrine de Jésus, qui en avez admiré la pureté et la sainteté, qui avez été si frappé de ses exemples, qui avez vu tant de prodiges, qui avez trouvé dans sa personne un Médecin si charitable et si puissant; vous qui lui avez paru si attaché, qui avez abandonné vos maisons, vos enfans, qui vous êtes oubliés vous-mêmes pour le suivre dans le désert; qui, après qu'il vous y eut nourri d'un pain miraculeux, voulûtes le forcer à se porter pour votre Roi; vous dont l'amour lui a servi jusqu'ici de rempart contre la haine de ses ennemis, qu'il ne s'est attirée que pour vous avoir fait trop de bien; ce Prince, votre maître est condamné injustement, vous est enlevé avec violence; et pas une larme, pas un mot ne marque vos regrets, tandis qu'il est immolé à l'envie et à l'hypocrisie des Pharisiens? *Quid dicam, aut quid respondebit mihi cùm ipse fecerit?*

Mais que me répondra cette multitude insensée? elle qui sollicite, elle qui déjà se mutine, si on ne le crucifie. Qui l'aurait jamais pu prévoir, que ce peuple si chéri, si favorisé en tout, ce peuple presque tout composé des aveugles auxquels il avait donné la vue, des sourds auxquels il avait rendu l'ouïe, des muets dont il avait délié la langue, des malades qu'il avait guéris, des possédés qu'il avait délivrés; ce peuple dont l'amour et le respect l'avaient rendu odieux et redoutable aux Pharisiens: qui l'aurait jamais prévu que ce peuple dût être si altéré du sang de son bienfaiteur, et demander sa mort avec tant d'instance? Certainement ce n'était pas la pensée de Pilate, qui crut que pour sauver l'innocent, il n'y avait pas de voie plus sûre que de laisser ces mêmes Juifs maîtres du jugement qu'il n'osait porter, que de se remettre à eux du choix du prisonnier qu'il avait coutume d'élargir tous les ans à leur prière. Ce lâche Juge ne douta pas que Jésus ne fût préféré, surtout n'ayant pour cette faveur d'autre concurrent qu'un scélérat

décrié par ses meurtres et par ses séditions ; cependant qu'arriva-t-il ? *Exspectavit ut faceret judicium, et ecce iniquitas ; et justitiam, et ecce clamor :* Le Sauveur du monde n'a pas une seule voix pour lui, il a la confusion de se voir rejeté plusieurs fois de la manière la plus outrageante ; pour tout jugement on n'entend que des cris tumultueux ; un bruit confus de voix séditieuses demande qu'on fasse grace à Barrabas, et que le Roi des Juifs soit crucifié ; on le demande avec instance, et on menace le Gouverneur de la disgrace de César : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris.*

Quel triomphe pour les Pharisiens, qui jusqu'alors n'avaient rien tant redouté que l'affection et le respect qu'on avait partout pour Jésus-Christ! quelle joie de voir un changement si peu attendu! Quelle douleur pour Jésus-Christ de se voir ainsi l'objet de l'aversion du peuple qu'il avait toujours chéri, qu'il avait comblé de tant de bienfaits! Peut-on douter qu'il n'ait été beaucoup plus sensible à cette haine qu'aux rigueurs de la mort, puisqu'il l'a déclaré lui-même si expressément par son Prophète ? *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique :* Hélas ! s'il n'avait fallu être exposé qu'à l'injustice des Juges, qu'à la cruauté des bourreaux, je n'avais garde de me plaindre, j'allais au supplice et à la mort sans murmurer, j'y allais même avec joie, pensant aux avantages que mon peuple en retirerait ; mais quand je vois contre moi ce même peuple que j'ai aimé, à qui je n'ai fait que du bien, et pour qui je me sacrifie ; lorsque plein de rage et de venin il se joint à mes plus mortels ennemis pour me perdre, je sens que toute ma force est sur le point de m'abandonner, je n'ai plus assez de constance pour supporter une si noire perfidie. Vous l'avez supportée néanmoins avec une douceur inaltérable ; une seule plainte n'est pas sortie de votre bouche ; et avec la même fermeté que vous avez souffert tout le reste, vous avez bu cette partie si amère de votre calice. Mais,

Seigneur, je vous entends, votre cœur s'explique par la voix du Prophète, vous avez eu besoin en cette occasion de toute votre patience, et tout me dit que les tourmens de votre corps n'égalent en rien l'amertume dont votre ame vient d'être abreuvée : *Si inimicus maledixisset mihi, sustinuissem utique.*

Vous voyez, Chrétiens auditeurs, que l'ame de Jésus-Christ a eu part à tous les supplices, et qu'elle y a eu la plus grande part, parce qu'en effet elle a été plus touchée de l'injustice de ses ennemis, de l'ingratitude des Juifs, que son corps n'a été sensible à la cruauté des uns et des autres. Si vous ajoutez à cela les peines particulières qui ne se sont fait sentir qu'à son ame, quelle comparaison restera-t-il à faire entre ces peines différentes ?

La première de ces peines, c'est l'infidélité des Disciples et des Apôtres de Jésus-Christ, dont l'un le vendit, l'autre le renia avec des sermens exécrables, et tous les autres l'abandonnèrent : *Tunc Discipuli omnes, relicto eo, fugerunt.* Que va-t-on dire de vous, mon adorable Rédempteur ? Quoi, de tant de personnes que vous aviez pris soin de cultiver durant l'espace de trois années, qui ont été témoins de tant de merveilles, qui vous ont accompagné partout, qui ont étudié vos maximes, qui vous ont connu de la manière la plus intime ; de tant de personnes il n'y en a pas une seule qui demeure auprès de vous, pas une seule qui ose se déclarer, ni se montrer en public, depuis que vous êtes entre les mains de vos ennemis ? Est-ce que vous les aviez toutes ou mal connues, ou mal choisies, ou mal instruites, ou mal prévenues par votre doctrine et par vos actions ? Que pensera-t-on d'une disgrace si étrange ? que dira-t-on d'un homme à qui il ne reste pas un seul ami dans son infortune ? qui est trahi par les uns, désavoué par les autres, ou du moins abandonné ? Quelle plaie pour le cœur tendre et

fidèle de Jésus-Christ! lui qui avait aimé ses Disciples avec tant de constance, qui avait si fort craint qu'ils ne courussent quelque péril à son occasion, qui était allé au-devant des Prêtres et des Soldats, qui s'était livré à eux à discrétion, de peur que sa résistance ne les obligeât de maltraiter ceux qui l'avaient suivi au jardin, qui pour toute grace avait demandé qu'on les épargnât; quelle plaie pour l'ame si compatissante de Jésus-Christ, de voir que dans son malheur non-seulement ses Disciples évitent le danger, mais qu'ils fuient lâchement leur maître, qu'en effet ils sont refroidis, qu'ils commencent même à douter de sa bonne foi, à tenir pour suspecte la vérité de sa mission, et tous, sans qu'il lui en reste un seul à qui il puisse se plaindre de l'infidélité des autres! Qui peut expliquer la sensibilité des mouvemens excités par un abandon si accablant? Et nous chargés de vous en entretenir aujourd'hui, ne sommes-nous pas à plaindre d'avoir à vous dire des choses si frappantes, d'en comprendre, d'en sentir en partie la force, de voir l'impression qu'elles seraient capables de faire si elles étaient comprises, sans cependant les pouvoir faire comprendre?

La seconde peine, qui fut toute pour l'ame désolée de Jésus-Christ, ce fut la perte entière de sa réputation. Il est étonnant que ceux qui étaient les plus prévenus en sa faveur, ceux qui étaient les plus désintéressés, ceux qui devaient être les plus éclairés, comme Hérodes et toute sa Cour, ne peuvent s'empêcher de croire que Jésus n'est qu'un insensé, un visionnaire, qui s'est imaginé qu'il était Dieu, et qui se repaît de cette extravagante pensée. Tous les Juifs qui se trouvent à Jérusalem croient qu'ils ont été séduits par de faux miracles, ils rougissent d'y avoir donné tant de créance; et le dépit qu'ils en conçoivent va si loin qu'ils n'en peuvent être consolés que par sa mort. Les étrangers, qui étaient venus de toutes les parties du monde pour célébrer la fête de Pâque, se retirent

persuadés que cet homme n'est qu'un hypocrite, ou un scélérat reconnu; ils répandent ces sentimens dans les diverses provinces où ils retournent, et bientôt on raconte partout les actions de Jésus le nazaréen, comme les aventures d'un fourbe insigne, qui a été puni comme il le méritait de toutes ses impostures. Il n'est pas nécessaire de vous dire quel coup c'est pour un cœur aussi noble que le sien, de ne pouvoir, en perdant toutes choses, sauver une réputation si bien acquise, si bien établie, si utile aux peuples, si glorieuse à son père; quel coup c'est de se voir l'objet ou de la risée, ou de l'exécration du genre humain.

Faut-il encore que je vous parle du mépris sacrilége qu'on fait de cet homme Dieu durant le temps de sa passion? Faut-il que je vous expose avec quelle indignité il est traîné de tribunal en tribunal? comment ses Juges se le renvoient les uns aux autres, ou pour servir leurs intérêts particuliers, ou pour satisfaire leur ambition et leur vaine curiosité? Vous mettrai-je devant les yeux comment il devient le jouet d'un peuple furieux? comment chacun lui insulte, et paraît assuré de le faire impunément? comment ses misères, quelque grandes qu'elles soient, loin de lui attirer de la compassion, lui attirent des risées cruelles? On applaudit à ceux qui gardent le moins de mesures; on ne daigne pas même observer en sa faveur des lois que leur équité et le pouvoir immense des Romains rendaient inviolables par tout l'univers. Des diverses circonstances de la passion je n'en trouve point qui ait été accomplie plus exactement que celle-ci, où le Sauveur lui-même s'explique par la bouche du Prophète sur les mépris auxquels il doit être exposé : *Ego vermis et non homo, opprobrium hominum, et abjectio plebis* : Je suis parmi les hommes comme un ver de terre, on m'y regarde comme l'opprobre du genre humain, et le rebut de la plus vile populace.

Messieurs, je me plaignais il n'y a qu'un moment

de la condition des Prédicateurs, mais il me semble qu'ici je parle avec bien de l'avantage ; car enfin je parle à des personnes qui savent quelle impression fait naturellement sur un grand cœur une marque de mépris : la plupart des hommes conviennent qu'ils peuvent tout supporter hors de là ; et rien en effet dans la vie n'est plus insupportable, surtout si on se sent du mérite, et si l'on en voit peu dans ceux qui nous méprisent. O Jésus, fils unique du Dieu vivant, qu'est-ce donc que les hommes peuvent mépriser en vous, devant qui tous les Anges fléchissent le genou, et que le Créateur de l'univers juge digne de toutes ses complaisances ? Que trouve-t-on de méprisable, ou dans votre naissance, qui est éternelle, ou dans votre sagesse, qui est divine, ou dans votre conduite, qui est si irréprochable, ou dans votre personne, dont la beauté a ébloui, dont la majesté a renversé par terre vos plus mortels ennemis ? O mon Dieu ! quand je vous vois habillé en insensé, et conduit dans cet habillement ridicule par toutes les rues de Jérusalem ; quand je vous considère dans la salle de Pilate, nu à demi, vêtu du reste en Roi de théâtre au milieu d'une troupe de soldats insolens, qui se font un jeu de vous outrager, de joindre à des soufflets très-insultans par eux-mêmes des dérisions encore plus sanglantes ; à la vue de cette situation déplorable, je ne sais plus en quelle posture assez humble, en quel rang assez reculé je me dois mettre : serait-il d'humiliation dont j'osasse me plaindre ? pourrais-je encore désirer les honneurs ? pourrais-je même les souffrir? Or, MM., c'est dans tous ces mépris que l'ame de Jésus-Christ a trouvé son supplice ; et je suis sûr qu'il paraîtra à bien des gens que ç'a été le calice le plus amer de toute sa passion.

Montons s'il vous plaît sur le Calvaire, et voyons ce que Jésus-Christ a souffert intérieurement durant tout le temps qu'il a demeuré sur la croix. Il me semble que j'y trouve d'abord une preuve si

sensible de l'excès de ses peines secrètes, qu'elle rend toutes les autres preuves inutiles. Jésus couronné d'épines, couvert de plaies, attaché par trois ou quatre gros clous à un tronc d'arbre, s'écrie dans le fort de ses douleurs corporelles qu'il a soif, c'est-à-dire, comme l'expliquent les Pères, qu'il désire de souffrir dans sa chair encore de plus rudes tourmens. Au contraire, accablé dans son ame, et ne soutenant qu'à peine le poids de sa tristesse, il se plaint à son père de son excessive rigueur : Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti ?* N'attendez pas, Chrétiens auditeurs, que je vous explique ici le mystère de ce délaissement spirituel. Ce fut sans doute dans Jésus-Christ une soustraction de toute consolation intérieure, une privation de toute douceur sensible, de toutes les vues qui pouvaient le fortifier ou le soutenir dans ses travaux ; ce fut comme une espèce d'éclipse dans la partie supérieure de l'ame ; une nuit obscure durant laquelle les plus sombres, les plus tristes passions, comme autant de bêtes farouches, se réveillèrent dans l'appetit inférieur, selon ces paroles de David : *Posuisti tenebras, et facta est nox: in ipsa pertransibunt omnes bestiæ silvæ.* Durant ce temps il ne se présenta rien à son esprit que de funeste, une mort honteuse et cruelle, un peuple ingrat, des Disciples infidèles, un monde couvert de crimes, l'Enfer rempli de criminels, son Père outragé, irrité, inexorable ; en un mot ce fut une source de douleurs où il ne buvait pas seulement dans une coupe amère, mais où il était tellement plongé et noyé dans l'amertume, que toute son ame en était pénétrée.

Il n'y avait sans doute qu'une douleur extrêmement sensible qui pût obliger ce fils si soumis, si obéissant, à former des plaintes contre son Père, et à les faire éclater en présence d'une si grande multitude. Croyez-vous en effet que ce soit par une impression légère que Jésus, après avoir tant

souffert sans rien dire, rompt enfin un si long silence, lorsqu'il ne lui reste plus que quelques momens à souffrir, et demande à Dieu quelle raison il a eue de se rendre impitoyable? Theophilacte dit que dans cet instant la perte entière des Juifs, de sa nation chérie, lui vint en la pensée, et qu'il ne put retenir la douleur que ce souvenir lui causa. Origène prétend que c'était au peu de fruit que les hommes en général tireraient de la Passion, et au grand nombre d'ames qui devaient périr, que songeait alors le Fils de Dieu. Pour moi, MM., je ne crois pas que le Sauveur ait attendu qu'il fût sur la croix pour faire cette réflexion, mais je ne doute pas qu'à ces derniers momens de sa vie elle n'ait excité dans son ame un sentiment de douleur extraordinaire.

Pour concevoir cette frappante vérité autant que nous en sommes capables, il faut se ressouvenir de ce zèle incompréhensible qui a fait descendre Jésus-Christ sur la terre, et qui l'a porté à faire et à souffrir de si grandes choses pour nous sauver. D'ailleurs remarquez s'il vous plaît qu'il était alors comme au comble de sa douleur, qu'il était accablé de peines extérieures et de peines intérieures; que son sang, sa force, sa vie étaient épuisées; et que pour tout fruit de tant de travaux il a le déplaisir de voir un malheureux se damner à ses côtés, tomber dans les Enfers au moment qu'il meurt pour l'en garantir; de voir dans ce seul homme un nombre infini d'autres hommes qui souffriront autant durant toute l'éternité que si un Dieu n'était pas pour mort eux. *In vacuum laboravi, sinè causa, et vanè fortitudinem meam consumpsi:* J'ai donc travaillé inutilement, c'est donc en vain que j'ai consumé tout ce que j'avais de force! l'Enfer continuera de se remplir, le Démon aura la plupart des ames que je rachète si chèrement, et de cent mille à peine en pourrai-je retenir une seule. Le sang d'Abel a crié vengeance, et il a été écouté; le mien demande miséricorde, et il ne

peut l'obtenir. Je suis descendu du Ciel, j'ai vécu sur la terre, j'y ai souffert trente-trois années, je meurs accablé de souffrances et d'infamie, tout cela pour sauver les hommes, et je ne les sauve pas.

Il y a eu des hérésiarques qui ont dit que Jésus-Christ s'abandonna pour lors à un véritable désespoir. C'est un horrible blasphème; mais il est certain que rien n'était plus capable de l'y porter, que la vue de l'inutilité de son zèle. Il soutint cette vue avec constance: mais avec quel excès de douleur! c'est ce que nul homme, nul Ange même ne saurait vous expliquer. Si ce n'est pas là ce qui avança sa mort, lorsque dans la pensée de Pilate, et selon toutes les apparences, il avait encore plusieurs heures à vivre, je suis persuadé que la violence de la douleur, et tout ce qu'il en ressentit, était capable de lui arracher mille vies : je ne doute point que quand les mérites de sa Passion auraient en effet sauvé tous les hommes qui périssent, à la réserve d'un seul, non je ne doute pas que la perte de cette seule ame n'eût pu le faire mourir d'affliction. Jugez donc quelle a dû être cette affliction lorsqu'il a vu courir au-devant du précipice tout le peuple Juif, son cher peuple, la plus belle portion de son héritage; des royaumes, des mondes entiers d'infidèles; enfin la moitié des Chrétiens séduits par l'hérésie, et presque l'autre moitié corrompus et perdus par le vice. *O vos qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus :* O hommes qui vous contentez de jeter en passant les yeux sur ce corps déchiré et percé de clous, entrez un peu dans mes plaies secrètes, et voyez s'il est une douleur pareille à la douleur que j'éprouve dans mon ame. Non, Seigneur, rien ne peut être comparé à cette douleur. *Magna est velut mare contritio tua :* L'affliction de votre cœur est un océan d'affliction, dont la seule vue m'effraie, et m'accable de tristesse. Grossi de tous les péchés des hommes, de ces torrens d'iniquité qui inondent toute la terre, c'èst une mer où toutes les

peines même de votre corps se vont rassembler, comme autant de fleuves d'absinthe, qui y contractent encore une nouvelle amertume par l'injustice et l'ingratitude qui les empoisonnent. C'est un abîme de confusion creusé par la perfidie de vos amis, par les impostures que vos ennemis répandent dans tout l'univers, par les horribles mépris que vous essuyez et de la part des plus grands, et de la part des plus méprisables d'entre les hommes; c'est un gouffre aussi ténébreux et aussi profond que les Enfers, où le plus léger adoucissement n'eut jamais d'accès, et où votre amour vous fait souffrir des peines en quelque sorte égales aux tourmens des damnés. *Magna est velut mare contritio tua : quis medebitur tibi ?* Je le vois bien, Seigneur, vos plus grands maux sont ceux qu'on connaît le moins, ceux qu'on plaint le moins. Mais de quel secours vous peut être la compassion de vos créatures dans de si grandes douleurs ? *Quis medebitur tibi ?* Oui, mon Dieu, c'est à cette passion intérieure, à ces peines secrètes, que je veux m'attacher par la méditation; c'est à ce cœur affligé que je veux donner toute ma tendresse; je veux désormais m'occuper à pleurer ses douloureuses blessures, je veux surtout déplorer avec lui tant de souffrances devenues inutiles, ce peu d'amour qu'il s'est attiré par un amour si excessif, le malheur de tant d'ames si chèrement rachetées, et néanmoins perdues pour toujours. O Jésus; qui pourrait guérir cette plaie, que toutes les autres seraient bientôt fermées ! Quel soulagement pour vous, quelle douceur dans l'extrême désolation où je vous vois abîmé !

Si nous pouvions du moins arracher à votre ennemi quelques-unes de ces ames qu'il s'efforce de vous enlever ! Seigneur, nous en avons chacun une, qui n'a tiré jusqu'ici que très-peu de fruit de vos souffrances; nous allons travailler tous à la sauver, afin que vous n'ayiez pas le déplaisir de la voir périr avec tant d'autres. O que cette considération nous va rendre bien plus zélés, bien plus

vigilans que n'a pu le faire, ou l'espérance du Ciel, ou la crainte de l'Enfer! Oui, mon aimable Jésus, nous allons nous appliquer à purifier et à sanctifier nos ames, parce qu'elles sont le prix de votre sang, parce qu'elles vous appartiennent. Elles nous deviendront chères parce que vous les aimez : nous n'oublierons rien pour vous épargner le mortel déplaisir que vous causerait leur perte. O le noble motif! Qu'il est digne d'un grand cœur, d'un cœur tendre et reconnaissant! Qu'il y a de douceur, ce me semble, à donner dans cette vue tous ses soins à son salut et à sa sanctification! Prenons un moment pour nous entretenir dans cette douce pensée, si propre à vous délasser d'une attention trop longue peut-être : nous entrerons ensuite dans la seconde partie de ce discours, qui sera plus courte.

SECOND POINT.

QUOIQUE, après tout ce que je viens de dire des douleurs intérieures de Jésus-Christ, j'aie paru persuadé qu'elles surpassaient de beaucoup les peines corporelles, et que je vous l'aie peut-être persuadé à vous-mêmes, je suis obligé d'avouer qu'à l'instant que j'envisage le corps souffrant de notre divin maître, je commence à craindre que je ne me sois trompé dans mon jugement, et que je ne vous aie imposé par mes paroles. Le pourrez-vous bien croire, qu'il reste quelque doute dans une question qui paraît si clairement et si justement décidée, et qu'on puisse soutenir avec quelque apparence de raison le contraire de ce que j'ai établi dans le premier point de ce discours? Vous en jugerez vous-mêmes par le détail où je vais entrer.

Messieurs, il y a une liaison si étroite entre l'esprit et le corps, que quoiqu'ils soient d'une nature extrêmement différente, ils s'entre-communiquent tous leurs divers sentimens, leurs joies, leurs peines. Le corps surtout, qui est comme

l'esclave de l'esprit, souffre toujours des tristes situations de son maître, il ressent ses chagrins, et il est contraint ordinairement de porter le faix qui le fait gémir. Si cela est, voilà tout d'un coup les choses mises du moins dans l'égalité ; ce poids immense de douleurs sous lequel plie l'ame de Jésus-Christ tombe tout entier sur le corps qui est uni à cette ame. C'est comme si un géant accablé par la chute d'une montagne, venait lui-même tomber sur un enfant, qui serait en même temps écrasé et enseveli sous la masse du géant et sous les ruines du rocher. Ne nous étonnons donc plus qu'au jardin de Gethsemani, où le fils de Dieu souffrit en son cœur un supplice qui n'eut jamais d'égal, on vît son corps dans une faiblesse et dans un abattement sans exemple. Il s'en fallut peu que la mort ne suivît effectivement l'agonie mortelle où il se trouva : le sang coula de ses veines comme par autant de plaies que lui avait faites la douleur, et par où il s'ouvrait à son ame mille passages.

Ajoutez à cela que de deux parties qui souffrent les mêmes tourmens, la plus faible est sans doute la plus à plaindre, parce qu'elle est la moins capable de résister. Or c'est une vérité connue et confirmée par l'oracle de Jésus-Christ même, que l'esprit est prompt, c'est-à-dire plein de force et de courage, au lieu que l'infirmité est l'apanage naturel de la chair : *Spiritus promptus est, caro autem infirma.* Cela est vrai dans tous les hommes, Chrétiens auditeurs, mais il l'est encore plus à l'égard du fils de Dieu, qu'à l'égard d'aucun autre homme ; car enfin il n'y eut jamais d'ame si grande, si magnanime, ni de corps si sensible et si délicat. Comme le Verbe ne s'incarnait que pour souffrir, le Saint-Esprit lui avait formé un corps tout propre pour ce dessein, c'est-à-dire le plus susceptible de douleur qu'il soit possible d'imaginer : *Corpus autem aptasti mihi.* Il avait choisi le plus pur sang de Marie pour le former, ce corps, et il

avait donné à son tempérament et à ses facultés naturelles cette perfection que Dieu donne à tout ce qu'il fait immédiatement par lui-même : en sorte qu'il avait le sentiment si vif, que les mêmes tourmens lui étaient beaucoup plus douloureux qu'à tout autre. Cependant, MM., cette sensibilité n'excita point de pitié dans ses bourreaux, quoique sur la délicatesse de son corps découvert à leurs yeux ils pussent aisément juger qu'elle était extrême : ils frappèrent sur cette chair tendre et innocente avec plus d'acharnement qu'ils n'auraient pu faire sur un esclave endurci à la peine : c'est en vain qu'aux premiers coups de fouets ils voient les bras du Sauveur, son sein, ses flancs, tout son corps se noircir, s'enfler, s'ouvrir de toutes parts, se couvrir du plus noble sang qui fut jamais ; leur fureur semble se ranimer à ce spectacle capable d'attendrir des tigres.

Il est vrai que la même raison qui rendit au fils de Dieu les tourmens plus insupportables, devait aussi les rendre plus courts, parce que des douleurs extrêmement aiguës ne peuvent manquer de causer une mort prompte. Jésus ne profita point de cet avantage : la divinité, qui en quelque sorte s'était soustraite à l'ame du Sauveur pour la laisser souffrir, soutint son corps à la colonne et ailleurs, pour le rendre capable d'un tourment aussi long qu'il était cruel : on peut dire qu'ici le Père éternel en usa avec le corps de son fils, avec à peu près la même rigueur qu'il en usera envers les corps des réprouvés, que sa toute-puissance conservera dans les flammes, afin qu'ils puissent brûler éternellement, et n'être jamais réduits en cendre. Qui peut dire de combien de douleurs ce miracle fut la source dans la personne de Jésus-Christ? Ce miracle donna le loisir aux bourreaux d'exercer sur lui une barbarie qu'aucun criminel n'avait encore éprouvée : ils lui donnèrent de tels coups, que trente suffisaient pour arracher la vie à un homme, et ils lui en donnèrent jusqu'à cinq mille.

Comptez combien de morts dans un seul tourment. Ils demandèrent de nouveax fouets, après avoir usé les premières verges, et on eut la cruauté de leur en fournir. Les premiers bourreaux étant lassés, il s'en trouva qui voulurent prendre leur place, et qui purent se résoudre à frapper sur les plaies que les autres avaient faites. La terre est couverte de sang, des lambeaux de chair se détachent, les os paraissent découverts, et on frappe encore : la situation où est Jésus est capable de faire horreur, et elle n'attire point encore de compassion. J'avoue, MM., que rien n'est plus surprenant, que jamais l'on n'a rien ouï dire de pareil, que jamais une telle barbarie n'a été exercée sur aucun autre homme. Mais il faut supposer que Pilate ayant témoigné qu'il renverrait l'innocent absous après qu'il aurait été flagellé, les bourreaux s'étaient engagés aux Prêtres de le faire expirer entre leurs mains ; c'est pourquoi ils ne se bornent pas aux coups de fouets déterminés par la loi, ils s'obstinent à le frapper, pour s'acquitter de leurs promesses ; de son côté le Sauveur voulait vivre, pour accomplir les prophéties, et pour mourir dans un supplice encore plus cruel et plus honteux.

O que votre patience est grande, mon adorable Sauveur ! Elle a été admirable dans toute votre passion, mais il faut avouer qu'elle est divine dans cette rencontre. C'est ici qu'elle combat contre la haine des Prêtres et la cruauté des bourreaux ; que contre plusieurs bras robustes, et animés par une aveugle fureur, elle soutient un corps faible et délicat. Elle triomphe : mais pourquoi parmi des épreuves si rigoureuses ? votre père ne demande point ces excès, c'est trop pour de misérables créatures, c'est trop même pour expier toutes nos iniquités. Hélas ! il le faut pourtant avouer, ce n'est pas assez pour amollir la dureté de nos cœurs. Vous savez ce que tout ceci produira sur nous ; le dirai-je ? rien du tout ; tant nous sommes insensibles : vous souffrez néanmoins, aimable Jésus, et

vous souffrez pour nous épargner les peines que nous méritons. Pensez-y, Chrétiens auditeurs, et profitez de cet excès d'amour.

Je remarque en troisième lieu que quelque excessives qu'avaient été dans Jésus-Christ les souffrances de l'ame, cette ame n'a souffert que de sa part et de la part de ses propres passions émues par les objets qui les réveillent naturellement : elle n'a été au pouvoir ni des hommes, ni des Démons; Jésus en est toujours demeuré le maître : pour son corps, il a été en la puissance de ses ennemis, il a été livré à des Soldats, à des Gardes, à plusieurs bourreaux, à quiconque lui a voulu faire du mal; il a essuyé toute la rage et des Juifs et des Gentils, et par eux toute la fureur des Démons dont ils étaient possédés. Si on le conduit chez Caïphe, c'est avec des épées et des bâtons : *Cum gladiis et fustibus.* A peine y est-il arrivé, qu'on le remet entre les mains d'une Garde insolente, qui abuse de sa patience en mille manières. Rappellerai-je ici ces soufflets outrageans, tant d'autres tourmens et plus aigus et plus insultans encore? Chez Pilate tout est permis aux bourreaux et aux Soldats : loin d'être retenus par la crainte des lois, par l'autorité des Juges, ils sont excités, ils sont applaudis, ils sont payés.

Non, mon aimable Jésus, non, je ne prétends pas diminuer en rien la compassion qu'on doit avoir pour votre cœur affligé; en exposant les peines de votre corps adorable, je ne veux que faire voir que tous vos maux sont extrêmes, qu'ils se cèdent, qu'ils se surpassent mutuellement les uns les autres; et que tout ce qu'on en peut dire de plus certain, c'est qu'ils sont tous au-dessus de toute comparaison. Qu'il me soit donc permis d'ajouter encore à ce que j'ai déjà dit, que votre ame, quoique inconsolable dans ses peines secrètes, ne fut pourtant pas privée de toute consolation. Un Ange la fortifia dans le jardin, elle se soutint elle-même par son amour durant tout le cours de ses

souffrances. Pilate refusa quelque temps d'écouter les demandes injustes des Juifs, des femmes versèrent des larmes sur vous, un des voleurs crucifiés à vos côtés vous reconnut pour son Dieu : consolation bien légère à la vérité en comparaison des pertes dont nous parlions il y a un moment; c'était comme une goutte d'eau pure dans un torrent de fiel et d'absinthe. Mais enfin je ne trouve pas qu'il y ait eu le moindre soulagement pour le corps : il souffrit durant l'espace d'environ trois jours, et pas un seul rafraîchissement, pas un verre d'eau ne lui fut présenté pour tempérer la soif extrême qu'ont coutume de causer les tourmens; durant tout ce temps, nul intervalle, nulle nourriture, nul sommeil n'interrompent ses souffrances; que dis-je ? il n'a pas même un instant pour respirer entre chaque supplice.

Après la flagellation dont nous avons parlé, les bourreaux épuisés de force eurent besoin de soulagement, et ils se retirèrent pour en prendre. Jésus, qui a reçu tous les coups qui les ont lassés, n'a pas un moment de relâche; il n'est pas plutôt délié que les Soldats l'assaillent, lui mettent et lui enfoncent sur la tête une couronne d'épines; et pour faire durer ce supplice et l'augmenter sans cesse jusqu'à ce qu'on lui en prépare un autre, ils prennent un barbare plaisir à frapper sur ces épines avec le roseau que par dérision ils lui avaient mis entre les mains en guise de sceptre. Quand après cela on lui aurait accordé un peu de repos, on n'aurait pas néanmoins interrompu ses douleurs, puisqu'il ne quitta plus ce funeste diadème, qu'il le porta jusqu'à la mort; mais ce jeu inhumain durait encore lorsqu'il fut appelé devant Pilate, on n'eut pas le temps de lui ôter la ridicule pourpre dont il était revêtu. Pilate le condamne, on le charge d'une croix, on lui arrache ses habits qui s'étaient attachés à ses plaies, on le crucifie : on avait coutume de donner aux criminels un vin de myrrhe, qui avait la vertu d'émousser le sen-

timent, et de rendre moins insupportable le supplice de la croix ; ce léger adoucissement n'est pas accordé à Jésus-Christ : la soif le brûle, il ne peut le dissimuler ; une goutte d'eau lui est refusée.

O mon Dieu, que nos délicatesses vous coûtent cher ! que de rigueurs pour expier ces soins excessifs que nous prenons pour nous-mêmes, cette attention à ménager le temps de nos plaisirs, cet empressement à en jouir, à éviter les peines les plus légères, à chercher nos commodités jusque dans nos prières, jusque dans nos jeûnes ! Il faut bien que cette vie molle et délicieuse vous déplaise, puisque vous avez tant souffert pour nous faire entendre que vous la réprouvez. Nous le comprenons, mon adorable Sauveur, car qui pourrait n'être pas docile à une leçon si frappante ? Mais hélas ! que cette connaissance fait peu d'impression sur des ames molles et faibles telles que les nôtres, sur des ames qui ne se connaissent, qui ne s'estiment, qui ne s'aiment point elles-mêmes, qui ne font de cas que de leur corps, qui s'y attachent comme s'il était immortel, ou si elles devaient mourir avec lui !

Enfin, MM., vous n'ignorez pas qu'il y avait deux parties dans l'ame de Jésus-Christ, aussi bien que dans l'ame des autres hommes ; et que dans sa passion il n'y eut à souffrir que pour la partie inférieure, l'autre étant comme une région hors d'atteinte, où tout était calme dans le temps de la plus grande tempête ; c'est-à-dire que les tourmens, la mort, le péché même et la réprobation des hommes ne portèrent dans cette région supérieure de l'ame rien de fâcheux, rien d'affligeant. La volonté de Dieu y régnait uniquement, tout ce qui était ordonné par cette volonté souveraine était accepté non-seulement avec soumission, mais encore avec cette douceur d'impression qui n'altère point la joie. Il n'en est pas de même du corps adorable de mon Rédempteur ; il a souffert dans tous ses membres, et presque dans chacun,

des tourmens particuliers, et dans la plupart plusieurs tourmens. *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas :* Depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête tout est plaie, tout est douleur. Voilà pourquoi Isaïe le compare à un lépreux qui n'a rien de sain en sa personne, à un homme frappé de Dieu et humilié, c'est-à-dire tout couvert d'ulcères, ou d'autres maux qui font horreur, et qui l'obligent à fuir le commerce des autres hommes. Tout le visage de Jésus est défiguré par les coups qu'il a reçus, on ne le reconnaît plus ; dans le plus beau des hommes on distingue à peine les traits d'un homme. Quelle partie de son corps a été épargnée durant la flagellation ? Quelle de ses blessures n'a pas été renouvelée deux fois, lorsqu'on le dépouilla de ses habits chez Pilate, et sur le Calvaire ? De combien d'épines sa tête fut-elle percée ? et combien de coups de roseau sur ces épines ! Enfin ce fut sur des plaies que fut appuyée la croix qu'il porta ; sans parler de ses chutes fréquentes sous ce pesant fardeau, et de ses efforts pour se relever, quel tourment ne durent pas porter jusque dans ses entrailles la faim et la soif ? Pour ses pieds et ses mains, qui n'avaient reçu jusque-là que des atteintes légères, le plus cruel de tous les supplices leur était réservé.

O qu'il est difficile d'imaginer ce que souffre un homme quand on lui perce les pieds et les mains, quelque instrument qu'on puisse employer pour le faire ! Mais quand c'est avec des clous qu'on les lui perce, avec des clous longs, raboteux, et émoussés, qu'on n'enfonce qu'à force de coups, et jusqu'à ce qu'à travers les pieds et les mains ils soient entrés dans une poutre assez grosse pour soutenir tout le poids du corps ; je laisse juger de l'excès de cette douleur ceux qui ont le plus exactement recherché combien d'os, de nerfs devaient être offensés, rompus, déchirés dans ce tourment ;

et qui savent dans quelles syncopes, dans quelles convulsions on a coutume de tomber pour peu qu'on soit blessé dans des parties si sensibles.

Voilà, MM., comme on a traité le plus innocent, le plus saint de tous les hommes, celui qui nous avait le plus aimés, et qui méritait le plus d'être aimé. Si vous l'aviez vu dans l'état pitoyable où tant de tourmens l'avaient réduit, dans l'état où il parut aux yeux d'une multitude presqu'infinie de peuple, lorsqu'on éleva la croix où il avait été cloué, dans cet état qui fit pâlir le soleil et fendre les pierres; quels mouvemens ce spectacle n'aurait-il pas excités dans des cœurs aussi bien faits et aussi tendres que les vôtres! En voilà une image, Chrétiens auditeurs; mais hélas, qu'elle est peu ressemblante, qu'elle est flattée, qu'elle représente faiblement les maux dont je vous ai entretenus!

O que ce visage était bien autrement défiguré! ô que ce sein était déchiré d'une toute autre manière! que ces clous étaient bien plus affreux, et ces ouvertures plus larges! quelle différence entre cette couleur naturelle, et la couleur pâle, livide, sanglante, de Jésus crucifié! De toute l'idée que je me suis formée de mon Rédempteur souffrant, ce portrait ne me semble bien exprimer que son silence. Oui, Jésus au milieu de tant de maux, dans le temps qu'on exerçait sur lui les plus injustes et les plus excessives cruautés; dans ce temps-là Jésus a été aussi immobile, aussi muet que cette figure: mais s'il s'est tu si constamment, c'est moins un effet de sa patience, que de son amour; c'est qu'il n'a pas cru que notre salut devant être le prix de ses douleurs, il eût aucun sujet de se plaindre. Il est vrai que c'est là à peu près la posture où il a passé les trois dernières heures de sa vie. C'eût été une espèce de torture bien cruelle, quand il aurait été suspendu par les liens les plus doux, ayant ainsi les bras élevés et attirés en bas par le poids du corps; il n'aurait pas laissé de

souffrir un affreux martyre, étant surtout entièrement épuisé de force : mais quel surcroît de douleurs d'être ainsi soutenu par des clous, appuyé sur des plaies encore ouvertes, et qui s'augmentent, qui se renouvellent à chaque moment !

Je ne vous demande plus, Chrétiens auditeurs, ce que vous pensez de la comparaison que j'ai eu dessein de faire entre les peines spirituelles et les peines sensibles de Jésus-Christ : elles ont été toutes excessives, toutes communes aux deux parties dont Jésus était composé ; passant sans cesse de l'une à l'autre, les peines du corps pénétraient jusqu'à l'ame, les peines de l'ame retombaient à leur tour sur ce corps affaibli. A la vue du Sauveur mourant, je ne puis m'attacher qu'aux pensées qu'il avait lui-même : il ne songeait qu'à notre salut. Et si nous n'y pensons pas sérieusement, en le voyant mourir aujourd'hui pour nous, je ne vois pas ce qui pourra jamais être capable de nous y faire penser. Quel assemblage, quelle foule de motifs dans ce seul objet, pour nous obliger à vivre chrétiennement ! Vous y pouvez voir en abrégé toutes les vérités que je vous ai prêchées jusqu'ici ; mais toutes mises dans un si grand jour, et exposées avec tant de force, que sans s'aveugler volontairement, et sans s'endurcir, il est impossible d'y résister.

Voyez, ame chrétienne, ce que c'est que le péché, dont nous faisons si peu de cas ; il a fallu qu'un Dieu soit mort pour en expier un seul. Vous comptez pour rien les peines préparées aux serviteurs infidèles ; voilà ce que la seule charité a fait souffrir à Jésus-Christ pour épargner ces peines à ses plus cruels ennemis ; voilà jusqu'à quel point il a estimé notre ame, que nous négligeons toujours ; voilà jusqu'à quel point il vous aime, jusqu'à quel point il aime vos frères, jusqu'à quel point il est comme altéré pour eux et pour vous d'opprobres amers, mais sources de votre salut.

Voilà quels sont les jugemens du monde, de ce monde impie pour qui vous avez tant de complaisance et tant d'estime : il a méprisé la sagesse éternelle et incarnée, il l'a fait passer pour une folie, il l'a jugée digne de mort, et il a effectivement fait mourir l'auteur de la vie. Si tout cela ne vous touche point, qui pourra espérer de le faire ? à quel artifice me faudra-t-il recourir ? Que ferons-nous, si tous les efforts de Jésus-Christ se trouvent inutiles ? Mais que ne ferai-je point avant que de désespérer de votre entière conversion, ayant devant les yeux et entre les mains un si grand sujet confiance ?

Père éternel, je m'adresserai à vous, je vous présenterai votre fils dans l'état où son amour l'a réduit, et j'espère que vous serez sensible à ce spectacle : tout m'apprend à ne pas craindre de trouver en vous cette même dureté que vous ne pouvez pardonner aux hommes. Que pouvez-vous me refuser, ô Dieu de toute bonté, père de miséricorde, à la vue de cet agneau qui s'est laissé égorger pour vous témoigner son obéissance ? C'est par cette innocente victime, c'est par ses plaies et par sa mort que je vous prie aujourd'hui. Et qu'est-ce que je vous demande, ô mon Dieu ? Rien autre chose, si ce n'est que vous ne méprisiez pas les douleurs de votre fils unique, que vous ayez quelque égard à ce qu'il souffre, et que vous ne laissiez pas de si grands mérites sans récompense. *Dignus est agnus, qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem :* Oui certainement il est digne, ce divin agneau, d'être aimé, respecté, béni, glorifié de toute la terre ; il mérite d'être le Roi et le Dieu même de tous ceux qu'il a rachetés. Faites donc, ô Dieu de justice, qu'il règne en effet sur tous les cœurs ; que tous les impies changent leurs blasphèmes en bénédictions, tous les pécheurs leur endurcisse-

ment obstiné en amour le plus tendre, toutes les ames faibles et lâches leur tiédeur en ferveur, et leurs désirs en effets : faites, je vous en conjure, que tous ceux sur qui, durant ces fêtes, ce précieux sang sera versé par le Sacrement de la Pénitence, soient véritablement purifiés ; que par une amère douleur de leurs fautes, par le désir efficace d'un prompt changement, ils soient tous disposés à profiter d'un si grand bienfait : surtout, ô mon Dieu, ne permettez pas que ce sang serve à la condamnation d'aucune ame, puisqu'il n'est rien de si contraire à l'intention de celui qui l'a répandu, qu'un effet si terrible.

Je m'adresserai encore à vous, ô mon aimable Rédempteur : ah ! je vous en conjure par vous-même, par cette sanglante passion, par ce zèle infini que vous nous avez témoigné en mourant pour notre salut; faites ressentir du moins à tous ceux qui m'entendent les faveurs d'un amour si généreux, les richesses d'une rédemption si abondante. Quoi, Seigneur, vous aurez donné votre ame, vous aurez avancé un prix immense, et nous n'aurions que des graces inefficaces ? Divin Sauveur, souvenez-vous qu'avant votre passion vous avez dit que vous attireriez à vous toutes choses, aussitôt qu'on vous aurait élevé sur la croix. Puisqu'enfin vous y voilà cloué, aimable Sauveur, souffrez que je vous fasse ressouvenir de votre promesse ; faites voir en l'accomplissant, cette promesse, que vous êtes véritablement notre Dieu. O que j'en serai bien mieux convaincu par l'attrait puissant de vos graces, que par les éclipses des astres, que par les tremblemens de terre, que par la résurrection des morts ! Jetez un regard sur tous les Chrétiens qui sont ici rassemblés ; vous trouverez en eux autant de cœurs qui ne demandent qu'à être attirés, et qui sont tout prêts à suivre les mouvemens qu'il vous plaira exciter en eux par l'impression salutaire de vos dons : attirez-

les donc, Seigneur, avec cette force supérieure qui rompt ce que l'obstination a de plus opiniâtre, avec cette douceur attrayante, à laquelle l'endurcissement le plus inflexible ne résiste pas; attachez-les à votre croix avec des liens que l'inconstance ne saurait briser; donnez-leur par vous-même toutes les bénédictions que vous leur avez méritées, et que je leur souhaite en votre nom, à la gloire du Père et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.



2ᵉ

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PASSION.

Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.

Considérez et voyez s'il y a une douleur pareille à la mienne. (*Jerem. Lament.* 1.)

Le sujet que je suis obligé de traiter aujourd'hui est le plus auguste, le plus riche, le plus touchant, le plus propre pour convertir les pécheurs, pour perfectionner les saints, le plus efficace pour consoler les affligés, le plus utile pour toutes sortes de personnes, mais le plus désavantageux qu'on puisse imaginer pour un Prédicateur évangélique. Vous êtes venus ici, MM., dans l'espérance de goûter toutes les douceurs de la plus sensible piété, vous y êtes venus disposés à verser des larmes sur votre divin maître, et à livrer votre cœur à tous les mouvemens qu'y peut exciter le récit de la passion; et moi j'y viens dans l'impuissance de rien dire qui réponde à votre attente, d'expliquer même ce que je pense et ce que je sens.

Pour parler dignement de la passion et de la mort de Jésus-Christ, il faudrait avant tout pouvoir faire comprendre ce que c'est que Jésus-Christ, quelle était son innocence, sa sainteté, son pouvoir sur toutes les créatures, sa bonté et sa sagesse infinie; il faudrait pouvoir vous représenter sa beauté, sa douceur, son penchant à

faire du bien, le bien qu'en effet il répandait sur tout le monde; il faudrait de plus vous entretenir de ses douleurs secrètes, qui surpassent les douleurs de son corps, autant que la peine du dam surpasse dans les Enfers toutes les peines sensibles ; enfin il faudrait pouvoir dire avec quels sentimens intérieurs, et surtout avec quel amour pour les hommes il a souffert les plus horribles tourmens : or ce sont, MM., autant de mystères ineffables, et pour la plupart même incompréhensibles.

Les tourmens extérieurs qui nous auraient touchés si vivement, si nous en avions été témoins, ne peuvent guère nous émouvoir, quand nous les entendons raconter ; d'ailleurs n'en pouvant rien dire qui n'ait déjà été répété mille fois, il est impossible que je fasse sur votre ame ces grandes impressions qu'y feraient des choses inouies et inespérées.

Cela supposé, Chrétiens auditeurs, quel art, quelle éloquence peuvent surmonter de pareilles difficultés ? Qui jamais aura le courage, pour ne pas dire la témérité, d'entreprendre de raconter cette mort, dont les circonstances sont toutes, ou trop connues, ou entièrement inconnues ; ces douleurs, dont les unes sont le sujet ordinaire de tant de méditations, de tant de discours, et dont les autres sont au-dessus des expressions et de l'intelligence même des hommes ? Je les raconterai néanmoins, MM., puisque je ne puis m'en dispenser, mais je le ferai sans art, sans étude ; je ne m'attacherai à rien de particulier, je dirai simplement ce que les Evangélistes en ont écrit, et dans le même ordre qu'ils l'ont écrit. Il n'appartient qu'à vous, divin Esprit, d'exciter dans mes auditeurs les sentimens de compassion et de tendresse qu'ils croient peut-être que je leur dois inspirer. Daignez leur donner, lorsqu'ils se rappelleront dans la retraite ce que je vais dire, daignez leur donner deux fontaines de larmes, pour les mêler au sang du Sauveur dans ce

moment je ne vous demande ni pour eux, ni pour moi, que les lumières dont nous avons besoin pour admirer les grands exemples que Jésus nous donne en souffrant, et pour comprendre l'obligation étroite que nous avons de les imiter. Adorable croix, vous nous tenez aujourd'hui lieu de tout; nous nous adressons à vous comme nous avons coutume de nous adresser à Marie, et nous espérons d'obtenir par vous les mêmes secours qu'elle nous a toujours procurés: *O crux, ave, spes unica.*

JÉSUS sentant approcher l'heure que son père lui avait marquée pour mourir, se hâta de donner à ses Disciples les derniers témoignages de son amour; lui-même il leur lava les pieds, il leur donna son corps à manger et son sang à boire; enfin il prit congé d'eux par un discours rempli d'instructions salutaires, et d'une tendresse incroyable. Il sort ensuite de la ville de Jérusalem, et se rend dans une solitude où il avait coutume de se retirer après les travaux du jour, et où il savait que ses ennemis le devaient venir chercher. Il était nuit, Chrétiens auditeurs, lorsqu'il s'éloigna du cénacle: et je ne doute point que les puissances de l'Enfer, qui étaient alors déchaînées, et qui travaillaient au plus grand crime qui ait jamais été commis, n'augmentassent l'horreur des ténèbres.

Ce fut alors que commença proprement la passion du Sauveur du monde; car une tristesse mortelle s'étant emparée de son cœur, il marche en silence jusqu'au lieu appelé Gethsemani, où ne pouvant plus résister seul à l'abattement extrême qui l'accable, il est contraint de s'adresser à ses Apôtres, comme pour leur demander du soulagement: *Tristis est anima mea usque ad mortem:* Je ne me soutiens plus, dit-il, je meurs, mon ame cède à la tristesse dont elle est saisie. Mais comme il ne reçoit d'eux aucune consolation, il se retire à l'écart, moins pour cacher son trouble et sa crainte, que

pour s'y abandonner tout entier. En effet, MM., voyez-le au fond de ce jardin, il pâlit, il tremble, il tombe sur ses genoux, et bientôt après sur son visage. Voyez-le, ce visage tout mouillé de larmes, voyez cette sueur de sang qui coule par ruisseaux jusqu'à terre ; il élève ses mains et sa voix au Ciel ; il revient à ses Disciples jusqu'à deux fois, pour se plaindre à eux du peu de secours qu'il en reçoit ; il retourne autant de fois à sa retraite : mais c'est partout le même trouble, rien n'est capable de calmer son ame. Il répète sans cesse cette prière : Mon père, rien ne vous est impossible, détournez ce calice ; ne m'obligez pas de me livrer à la fureur de mes ennemis : *Abba pater, omnia tibi possibilia sunt ; transfer calicem hunc à me.*

Je ne sais, MM., quel est votre sentiment ; pour moi j'avoue que ce mystère m'étonne à un point que je ne puis exprimer. C'est un événement bien frappant qu'un Dieu humilié, un Dieu souffrant, un Dieu mort : n'importe, mon esprit, tout borné qu'il est, n'a pas trop de peine à démêler ces énigmes. Mais un Jésus troublé dans son ame, un Jésus saisi de crainte, un Jésus triste jusqu'à la mort ; peu s'en faut que je ne me trouble moi-même, et que je ne me perde dans cette pensée. Quoi ? ce Messie que Dieu nous a envoyé pour nous servir de maître et de modèle, ce Jésus qui n'est venu sur la terre que pour souffrir, qui a témoigné tant d'impatience de verser son sang pour nous, maintenant que l'heure est venue, semble hésiter et manquer de résolution ! Il nous a enseigné que nous n'avions rien à craindre de ceux qui ne peuvent faire périr que le corps ; que c'est sauver sa vie, que de la perdre pour la charité ; qu'on doit se réjouir, qu'on doit faire éclater sa joie quand on est accusé, condamné, maltraité par les hommes : et lui-même il tremble, il frémit, une sueur de sang manifeste sa frayeur aux approches de sa passion ! On verra de tendres

enfans, on verra de jeunes vierges aller au martyre en louant le Seigneur; on les verra au milieu des feux montrer une fermeté invincible, embrasser même leurs bourreaux et les instrumens de leur supplice avec les transports d'une véritable joie : et la seule pensée des tourmens jette Jésus dans la plus profonde tristesse ! Il paraît comme dans une espèce de désespoir : étendu sur la terre, noyé dans son sang, souffrant depuis trois heures une cruelle agonie, il ne cesse de redire ces paroles : *Transeat, transeat calix iste à me :* Ah ! mon père, éloignez de moi ce calice, dont la seule vue me donne la mort. Nous voilà donc, Seigneur, nous voilà perdus sans ressource ; vous oubliez ceux que vous aimez ; vous les abandonnez à leurs ennemis et à leur mauvais sort. Ce sera donc en vain que vous vous serez revêtu de notre chair, et qu'on vous aura attendu durant tant de siècles; le Démon demeurera le maître du monde, et il remplira l'Enfer de vos créatures ?

Quelle injustice ne ferions-nous pas à Jésus-Christ, si nous pensions que la crainte de la mort eût pu suspendre un seul moment dans son cœur les mouvemens de sa charité et de sa compassion ! Hélas ! loin de manquer de zèle pour notre salut, cette excessive tristesse est l'effet d'un zèle excessif, du désir ardent qu'il a de sauver tous les hommes, joint à la connaissance qu'il a d'autre part du grand nombre des hommes qui se perdront. Cette pensée est de tous les Interprètes, elle est de tous les Pères de la vie spirituelle.

Dans cette vue, MM., le trouble, l'agonie du Sauveur du monde ne m'étonne plus ; je comprends, ce me semble, combien celui qui nous aimait jusqu'à mourir pour nous retirer de l'Enfer, devait être affligé de ne pouvoir nous en retirer, même en mourant. Nous-mêmes, quelque peu d'impression qu'ait coutume de faire sur nous la perte des ames, nous ne laissons pas d'être quelquefois vivement touchés de voir cette multitude

innombrable d'Infidèles qui meurent dans l'aveuglement. Les personnes un peu zélées ne peuvent retenir leurs larmes quand elles font réflexion que la plupart même des Chrétiens se damnent, qu'il y a si peu de véritables conversions, si peu de véritable piété, si peu de personnes qui connaissent Dieu, qui l'aiment sincèrement, si peu qui persévèrent dans son service jusqu'à la fin. Je vous avoue que depuis que la Providence m'a amené dans ce royaume, je ne pense jamais au grand nombre d'ames qui y périssent, sans avoir le cœur percé de douleur : et quel cœur, fût-il de marbre ou de bronze, pourrait n'être pas attendri sur une désolation si funeste et si générale ? Si nous sommes touchés du malheur de ces ames infortunées, combien croyez-vous que Jésus-Christ y soit plus sensible, lui à qui ces ames appartiennent, lui qui en connaît tout le prix, lui qui sait ce que c'est que d'être damné, ce que c'est que d'être éternellement séparé de son Créateur ?

Cette douleur l'accompagna dans toute sa passion ; il eut sans cesse devant les yeux nos crimes, notre ingratitude, notre aveuglement ; il vit son sang méprisé par les mauvais Chrétiens, profané par les Prêtres sacriléges, foulé aux pieds par les pénitens hypocrites, en un mot devenu un sujet de condamnation à l'égard de ceux même pour qui il était répandu : tout ce que le sel et les liqueurs les plus âcres ajouteraient de douleur à des plaies récentes, cette vue toujours présente l'ajouta aux autres souffrances de Jésus ; et je ne sais comment elle ne le fit pas mourir mille fois dans ce même jardin où elle lui causa une si mortelle tristesse. Vous vous présentâtes alors à son esprit, ames saintes, ames vraiment pénitentes ; vous fûtes toute sa consolation, dans une désolation si universelle ; il s'anima à souffrir par l'utilité qu'il prévit que vous tireriez de ses souffrances ; votre nombre lui parut bien inférieur à son zèle, mais ses douleurs ne lui parurent point trop multipliées pour ce petit nombre ; il aurait

voulu sauver tous les hommes, mais l'espérance de sauver une seule ame lui aurait fait surmonter toutes les répugnances qu'il avait de mourir sur la croix.

En effet, MM., quelque extrême que soit l'affliction où il se trouve, quelque peu nombreuse que doive être cette élite assez heureuse pour profiter de sa mort, il n'aperçoit pas plutôt les Soldats qui viennent se saisir de sa personne, qu'oubliant sa douleur et ses craintes, il se lève, il s'avance sans délibérer, et se livre lui-même à ses ennemis. Judas un de ses Disciples était à la tête de la troupe; plusieurs Prêtres, plusieurs des anciens du peuple les accompagnaient : tout cela semblait avoir été ménagé pour rendre sa prise plus cruelle et plus ignominieuse. Etre trahi par son Disciple, être pris à la vue de mille envieux, et par une compagnie entière de Soldats, comme un séditieux, comme un voleur; vous comprenez assez, MM., ce qu'il y avait de mortifiant et de honteux dans ces circonstances. Jésus néanmoins n'en est pas troublé; il reçoit le baiser du traître avec cette douceur capable d'adoucir un tigre; il se nomme, il se fait connaître, il guérit le serviteur du Pontife qui avait été blessé par saint Pierre; et sa seule présence ayant comme interdit et même renversé tous les satellites, il les rassure, il les relève, il les encourage à exécuter les ordres qu'ils ont reçus.

Il est étonnant que tant de douceur, qu'un procédé si généreux n'inspire point à ces Soldats des sentimens plus humains; au contraire, loin de les toucher, et de les obliger d'en user avec Jésus un peu plus modérément qu'avec un autre homme, ils le traitent avec une barbarie, avec un excès inoui de cruauté. Ils n'avaient qu'à le prendre et à le conduire, il était disposé à les suivre, il les suivait sans résistance : cependant ils s'élancent sur lui comme des bêtes féroces, ils le lient, ils usent de violence, ils l'entraînent; et à l'appareil outrageant des armes que l'autorité ou leur fureur

leur met entre les mains, ils joignent les traitemens les plus cruels. Mais quoi, me direz-vous, ce n'est point ainsi qu'on a coutume d'en agir avec les hommes les plus criminels, à moins qu'ils ne se révoltent. Il est vrai, et ce serait punir un homme avant qu'il ait été jugé coupable; injustice que les peuples les plus barbares ont en horreur: mais il faut vous avertir une fois pour toutes que dans toute la passion de Jésus-Christ, vous ne devez vous attendre à aucune formalité, à aucune apparence de justice; il semble que pour lui on ait oublié toutes les règles de l'équité la plus naturelle, que chacun se soit dépouillé de tout sentiment d'humanité : c'est une conduite tout extraordinaire, un monstrueux renversement de toutes les lois. On dirait que ce n'est pas un homme qu'on maltraite, que c'est ce qu'il y a de plus vil, un ver de terre, qu'on peut fouler, qu'on peut écraser impunément.

Jésus-Christ est ainsi traîné au tribunal des Pontifes; il paraît dans la posture d'un criminel devant des hommes dont il était lui-même le Juge. C'est une étrange humiliation pour un Roi d'être obligé de rendre compte de sa conduite à ses propres sujets, et d'attendre de leurs suffrages la décision de son sort; surtout si dans ce Monarque le mérite personnel, la vertu, l'innocence relèvent la dignité royale; et si ceux qui l'accusent, ou qui président à un jugement si injuste, sont des scélérats, qui méritent eux-mêmes toutes les rigueurs de la Justice. MM., le fils unique de Dieu, qui est égal à son père, est amené devant Anne et devant Caïphe, deux Prêtres également indignes et de leur caractère, et de l'office de Juge qu'ils exerçaient. On lui reproche en leur présence mille crimes, qui n'ont pas l'ombre de la vérité, qui se détruisent les uns les autres; on l'oblige de répondre à ces fausses accusations : à la première parole qu'il profère, un Soldat insolent lui donne un soufflet; et les Juges laissent cet outrage impuni.

Jésus demeure donc dans le silence : mais on n'est pas plus content de son silence que de ses paroles; on veut qu'il parle, pour avoir occasion de le surprendre dans ses réponses. Il obéit, quoiqu'il connaisse leurs intentions ; et sur ce qu'il dit qu'il est en effet le fils de Dieu, le Pontife se récrie, comme s'il avait ouï un blasphème, il déchire ses habits, il demande justice à tout le Conseil ; et tout le Conseil juge que Jésus-Christ mérite la mort, sans qu'il s'en trouve un seul qui soit d'un avis contraire : *Qui omnes condemnaverunt eum esse reum mortis.*

Voilà le sentiment de la Synagogue, c'est-à-dire, des Pontifes, des Prêtres, des Docteurs de la loi, des anciens du peuple. Si l'on veut s'en tenir à ce qu'ils pensent, Jésus-Christ est un impie, il est digne du dernier supplice. O jugement des hommes, que vous me paraissez méprisable après cette inique sentence ! Qui pourra désormais ne pas rougir, ô mon aimable Sauveur, d'être loué, d'être estimé par un monde si injuste ? Qui pourra ne pas faire gloire d'être condamné par ceux à qui vous avez paru digne de l'être ?

Je ne m'arrêterai point ici à rechercher pourquoi les Juifs ne firent pas eux-mêmes mourir Jésus, l'ayant déclaré coupable. Saint Thomas et plusieurs autres Docteurs disent que les Romains leur en avaient ôté le pouvoir : saint Augustin et saint Cyrille croient que la défense qu'on leur avait faite à ce sujet regardait seulement le temps de Pâque : quelques autres, sur ce que les Juifs répondirent à Pilate qu'il ne leur était pas permis de mettre à mort personne : *Nobis non licet interficere quemquam :* pensent que cette réponse ne fut qu'un faux prétexte des Pharisiens, pour faire périr Jésus-Christ avec plus d'ignominie, et pour se décharger en même temps sur les Romains de la haine qu'ils craignaient de s'attirer par cette mort. Quoi qu'il en soit, voilà un homme dévoué au supplice, on n'attend plus que le lever du soleil

pour le livrer aux Gentils ; dans cette attente, on le confie à des Soldats pour être gardé.

Quand Jésus n'aurait eu à souffrir durant toute cette nuit que la douleur des coups qu'il avait reçus, que l'impression des liens qui le serraient, et les approches d'une mort cruelle, il est certain qu'il ne pouvait passer ce temps que dans la plus sombre tristesse. Mais de plus ses gardes ne lui donnent pas le loisir ni de se plaindre des maux passés, ni de songer aux maux à venir : ils le reçoivent avec empressement comme un insensé propre à leur servir de jouet, ou comme un méchant homme indigne de toute compassion : ils le conduisent dans une salle écartée, avec ces railleries fades et outrageantes, avec ces dérisions brutales et cruelles dont vous savez que la vile populace a coutume d'user dans les joies les plus dissolues : le voilà au milieu de cette garde insolente, les bras liés, et un bandeau sur les yeux. Le jeu barbare qui occupa ces Soldats toute la nuit, fut de l'aborder en silence, de lui cracher au visage, de lui donner des soufflets, de lui dire par une insulte plus cruelle que leurs coups : Si tu peux, devine qui t'a frappé. Jésus demeura muet, Chrétiens auditeurs, il demeura sourd et immobile parmi tant d'outrages.

Cependant on se dispute à qui lui donnera les plus rudes coups, à qui réussira le mieux à en faire un objet de risée : de tous ces traitemens barbares, les plus insultans sont ceux qui sont surtout applaudis par toute la troupe. Cette scène sacrilége dura toute la nuit, et bien avant dans le jour, jusqu'à ce qu'il plut au Gouverneur de donner audience aux Pharisiens. Ce doux agneau ne donne pas une seule marque d'impatience ; son silence n'est pas interrompu par une seule plainte, par un seul murmure ; pas un seul moment d'indignation ne s'élève dans son cœur ; la fureur effrénée de ces hommes aveugles excite sa compassion, et il se fait d'ailleurs un plaisir de montrer

par cette modération sans exemple tout le respect qu'il a pour son père, et pour tous ceux qui exécutent ses volontés.

Quand nous avons lu dans l'Ecriture l'état pitoyable où les Philistins avaient réduit l'infortuné Samson, et surtout comment après lui avoir crevé les yeux, ils le faisaient venir dans leur assemblées aux jours des plus grandes fêtes, pour lui insulter dans son malheur; nous apprenons ensuite avec un plaisir extrême de quelle manière il se vengea enfin de leurs outrages, en faisant tomber sur eux la maison où ils s'assemblaient, et en les ensevelissant sous les ruines de ce vaste édifice. On admire le pouvoir d'Elie, et on lui sait bon gré de s'en être servi pour faire descendre le feu du Ciel sur deux Capitaines et sur cent Soldats armés, qui venaient pour le surprendre, et pour le livrer à Ochosias. On admire le crédit du Prophète Elisée, qui se voyant poursuivi avec des huées par une troupe d'enfans que ceux de Bethel avaient envoyés pour l'outrager, fit sortir de la forêt voisine deux ours furieux qui dévorèrent quarante-deux de ces jeunes téméraires. Mais vous, mon divin Sauveur, vous qui êtes le Roi du Ciel et de la Terre, combien plus dois-je vous admirer, lorsque tous les Anges n'attendent qu'un signal pour fondre sur les barbares qui vous maltraitent; lorsque par une de vos paroles vous pourriez les aveugler, les rendre immobiles, les livrer à Lucifer, les engloutir au centre de la terre ouverte sous leurs pieds; lorsque, loin d'user d'un pouvoir si absolu, je vous vois garder un profond silence, souffrir comme le plus faible de tous les hommes, essuyer les insultes de ces gardes également vils et insolens, et jusqu'au bout leur servir de risée!

Enfin le jour parut, ce jour favorable à la jalousie des Prêtres, et à l'amour de Jésus-Christ, ce grand jour dont nous solennisons aujourd'hui la triste mémoire, ce jour qui fut le dernier de la vie la plus belle et la plus innocente qui fut jamais,

On conduit le Sauveur du monde à Pilate. Tous les Docteurs de la loi, toute la troupe des Pharisiens se rend en foule au palais : les Juifs attirés par la curiosité accourent de toutes parts, pour voir quel jugement l'on portera sur un homme qui a rempli toute la Judée du bruit de son éloquence et de ses miracles. C'est devant une assemblée si nombreuse et si tumultueuse que Jésus-Christ est chargé de mille crimes, tous confirmés par des témoins subornés. De nouveaux accusateurs se produisent à chaque moment, il en arrive sans cesse qui succèdent aux premiers, et qui font instance pour être ouïs dans leurs dépositions. Renversement étrange, que tant de personnes se trouvent disposées à calomnier un homme qui les a comblées de biens ! que dans une si grande multitude pas un seul ne se présente pour réfuter ces calomnies, et pour prendre le parti de l'innocence ! Jésus-Christ, mes frères, avait eu douze Apôtres, et soixante et douze Disciples, qui avaient été témoins de ses bienfaits, et qui y avaient eu la plus grande part ; combien de malades guéris, combien de morts ressuscités, combien de muets à qui il avait rendu l'usage de la parole ? et cependant tous le laissent, aucun ne paraît pour le défendre. Quelle lâcheté, quelle ingratitude ? Mais quelle confusion pour le fils de Dieu, quel sujet de douleur, de se voir ainsi abandonné dans une nécessité si pressante ! de voir ses amis les plus intimes n'oser se déclarer pour lui, le renoncer même, et feindre de ne l'avoir jamais connu !

Que répond-il lui-même à ce nombre infini d'accusations importantes ? Il ne répond rien, pas une seule parole. On lui permet de réfuter les crimes qu'on lui impute, on le presse, on lui demande s'il n'entend pas ce qu'on dit contre lui, ou s'il reconnaît qu'il est coupable ; on le conjure d'ouvrir au moins une fois la bouche pour sa justification. A tout cela, MM., nulle réponse. Pilate ne peut assez s'en étonner ; il n'a jamais vu

d'homme muet en sa propre cause ; ce silence est une énigme qui l'embarrasse , et qu'il ne peut éclaircir : *Et non respondit ei verbum, ita ut miraretur Præses vehementer.* Mon Dieu , quelle plus favorable occasion pouvait-il avoir de parler , et de faire triompher son éloquence ! quel sujet plus avantageux pour le Verbe incarné, que l'innocence et la sainteté de ses mœurs , que la pureté de sa doctrine , et l'hypocrisie des Pharisiens ! Avec quel silence ne se serait-il pas fait écouter ! quels mouvemens n'aurait-il pas excité dans tous les esprits ! de quelle confusion n'aurait-il pas couvert les auteurs de tant d'impostures ! avec quelle facilité ne les aurait-il pas chargés des mépris et de la haine de toute la terre ! Et si quittant la posture de criminel , il eût pris le ton d'accusateur, il eût sous les yeux de cette assemblée nombreuse peint au naturel le caractère des Pharisiens et des Prêtres , si , comme autrefois, pour fermer la bouche aux accusateurs de la femme adultère , il eût en sa faveur écrit sur le sable les crimes de ses propres accusateurs , de quelle gloire , Chrétiens auditeurs , le comblait ce nouveau miracle ! quelles acclamations ! quel triomphe ! Il pouvait faire encore plus , il pouvait prendre lui-même la qualité de Juge , commander à Pilate de descendre du tribunal, y monter lui-même , y condamner tous ceux qui l'avaient norci par leurs calomnies, les faire mourir sur l'heure , les punir par tel supplice qu'il lui aurait plu , et demeurer seul libre et pour ainsi dire maître de la place. Nous aurions tous applaudi à une action si éclatante, elle nous aurait paru digne d'un Dieu. Mais Jésus croit que rien n'est plus digne de lui que de souffrir , et que de se taire : *Jesus autem tacebat.*

Que dirons-nous à cet exemple , nous qui nous montrons si sensibles dans tout ce qui attaque l'honneur , et qui croyons que pour le sauver tout est permis ? Ma réputation n'est pas un bien que je sois maître de laisser périr, c'est un bien que

je dois défendre ; ce serait faire tort au public même, que de ne pas demander justice contre ceux qui ont mal parlé de nous, que de ne pas détruire leurs calomnies. Sur ce principe nous nous autorisons à semer le monde de vaines apologies, à le fatiguer par nos justifications, à faire connaître à toute la terre nos accusateurs, à les décrier, pour les rendre incapables de nous nuire. *Jesus autem tacebat.* Jésus n'a pas eu tant de zèle pour lui, il ne s'est point cru obligé à de si grands soins, il n'a opposé aux plus atroces calomnies que le silence, il n'a pas prononcé une seule parole lorsqu'on le faisait passer pour un séditieux, pour un imposteur : *Et non respondit ei ad ullum verbum.* O adorable silence de Jésus-Christ, ô silence encore plus éloquent que ses admirables discours, que vous me dites de choses, si je veux vous entendre ! que vous me faites d'utiles et d'excellentes leçons ! que j'ai de plaisir, mon divin maître, de vous voir accomplir si exactement ces paroles du Prophète ! Pour moi j'étais sourd à tous ces reproches, j'étais comme un muet qui n'ouvre pas seulement la bouche pour se défendre : *Ego autem tanquam surdus non audiebam, et quasi mutus non aperiens os suum.*

Jésus se comporta ainsi devant tous les tribunaux où il fut présenté. Pilate s'étonna de cette conduite. Mais le Roi Hérodes la prit pour un signe de folie, et de faiblesse d'esprit ; il insulte à la personne du Sauveur, et à la crédulité des Juifs, qui regardaient comme un grand Prophète cet homme amené en son palais. Toute la Cour du Monarque, tous les Officiers de son armée s'empressent à lui faire des questions, à le railler sur ses qualités prétendues de Roi et de fils de Dieu, à se faire un divertissement malin de sa stupidité apparente. Il est enfin renvoyé, vêtu d'une robe blanche qu'on avait coutume alors de donner aux insensés, afin que partout ils fussent reconnus à cette marque. Je vous laisse à penser, MM., quel

triomphe ce fut pour les Pharisiens qu'un pareil événement ; ils reconduisirent le Sauveur ainsi vêtu par toutes les rues de Jérusalem, pour faire savoir à tout le monde le jugement qu'Hérodes avait fait de lui. Ils n'oublient pas de faire remarquer combien il était aisé d'imposer au peuple, toujours facile à être trompé, toujours disposé à croire les choses les plus incroyables, et à se laisser surprendre par les dehors d'une fausse piété; mais que la Cour avait paru trop éclairée à ce prétendu Messie ; qu'il n'avait eu garde d'y débiter ses visions, ni d'y étaler ses faux miracles ; qu'il avait pris le parti de se taire, et de paraître imbécille, afin de persuader que les fausses qualités qu'il s'attribuait étaient moins l'effet de ses vues ambitieuses, que de son esprit affaibli.

Ces discours font impression sur les esprits. La faiblesse que le Sauveur fait paraître, l'avantage que ses ennemis ont sur lui, l'accord de la Cour et de la Synagogue dans le jugement qu'elles en portent, tout cela donne aux impostures des Prêtres quelqu'apparence de vérité. On ne doute pas que Jésus ne soit lui-même l'imposteur le plus hardi qui fut jamais. On passe dans un moment de la vénération qu'on avait pour lui, au dépit qu'on a d'avoir été abusé, et au désir d'en tirer une prompte et cruelle vengeance.

En effet Jésus ayant été reconduit au prétoire de Pilate, au lieu de quelques témoins apostés qui avaient parlé la première fois, c'est tout Jérusalem qui d'une voix demande la mort du faux Prophète, et qui est prête à soulever si on ne le crucifie. Voilà l'excès de l'humiliation où est Jésus ; le voilà détruit dans l'esprit de tout le monde, le voilà anéanti. On ne voit plus que prestiges, qu'illusion dans les miracles qu'il a faits, que mensonge dans sa doctrine, qu'hypocrisie dans sa sainteté ; le voilà l'objet de la haine et de l'exécration publique. Hâter son supplice par toutes sortes de voies, c'est faire un sacrifice agréable à Dieu. Pilate qui

s'est aperçu de la jalousie et des intrigues des Prêtres, qui est persuadé de l'innocence et de la sainteté de Jésus-Christ, et qui a de fortes raisons pour croire qu'il est en effet le fils de Dieu, Pilate voudrait bien le sauver; mais parler seulement de le renvoyer absous, c'est s'exposer à la fureur de cette populace mutinée, c'est se déclarer protecteur du crime, et ennemi des lois et de l'Empereur. Le sang du dernier meurtre qu'a commis Barrabas fume encore; mais comparé à Jésus, Barrabas mérite le suffrage et la faveur de ce peuple. Si le Juge craint de condamner Jésus injustement, il n'y a pas un Juif qui ne se charge volontiers de la peine de cette injustice, et qui ne prie le Seigneur de la faire retomber sur lui et sur tous ses enfans : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.*

Malheureux peuple, qui t'a donc ainsi fasciné les yeux? qui t'a inspiré contre ton bienfaiteur, contre ton maître, des sentimens si opposés à ceux que tu avais de sa vertu et de son crédit auprès de Dieu? Nation ingrate, Juifs infortunés, n'est-ce pas ici ce même Messie que vous suiviez partout avec tant d'ardeur, pour vous donner le plaisir de le voir et de l'entendre? n'est-ce pas ce même homme que vous aviez résolu de choisir pour votre Roi, s'il eût voulu accepter ce titre, et si, pour l'éviter, il n'eût pris la fuite? Il n'y a que quelques jours que vos Prêtres n'osaient se saisir de sa personne, de peur de vous irriter, et de vous porter à une sédition; vous étiez déclarés pour lui au point d'exposer vos vies pour sauver la sienne. Qu'a-t-il fait depuis ce temps-là? qu'a-t-il fait depuis la résurrection du Lazare, miracle qui vous ravit ces jours passés en admiration? qu'a-t-il fait depuis quatre jours, que vous allâtes au devant de lui portant en vos mains des rameaux d'olivier, couvrant les chemins de verdure, et de vos propres vêtemens? N'est-ce pas lui que vous reçûtes dans votre ville comme en triomphe? Ne

vous souvient-il plus de ces cris de joie dont vous fîtes alors retentir toutes les rues de Jérusalem? Salut et gloire au fils de David, bénissons celui qui vient au nom du Seigneur : *Hosanna filio David, benedictus qui venit in nomine Domini.*

O hommes ! ô amour, ô gloire des hommes! malheur à celui qui mettra en vous sa confiance, et qui s'appuiera sur des roseaux si fragiles : *Maledictus homo qui confidit in homine, et ponit carnem brachium suum.* Rien cependant, MM., ne peut vous désabuser sur ce point. Nous voyons tous les jours les meilleurs maîtres trahis par ceux qui les servent, les serviteurs les plus fidèles méprisés et abandonnés par leurs maîtres; nous voyons ceux que la fortune, et la nature même a le plus étroitement liés, rompre et s'aliéner pour de légers intérêts : les maris se déclarent contre leurs propres femmes, les femmes prennent parti contre leurs maris, les enfans traduisent aux tribunaux leurs propres pères; nos amis nous livrent à ceux qui nous persécutent, ceux pour qui nous avons le plus fait deviennent nos plus cruels ennemis; et l'expérience de cette instabilité ne peut nous détacher de ces faux appuis; nous les préférons à Dieu, qui est seul un ami sûr, un ami fidèle, qui ne manque jamais à personne, que l'adversité n'éloigne jamais, et qu'elle engage au contraire à s'approcher de ceux qui ont espéré en lui.

Revenons, Chrétiens auditeurs. Que fera Pilate? La fureur de ce peuple ne l'aveugle point, mais elle le gêne étrangement; il cherche un tempéramant pour sauver sa conscience, sans perdre l'amitié des Juifs. Tous les expédiens que sa politique lui a fournis jusqu'ici n'ont point eu le succès qu'il en espérait; il s'en présente un nouveau aussi injuste, mais beaucoup plus cruel que tous les autres. Il ne peut se résoudre à faire mourir un homme innocent; mais pour ne pas refuser aux mutins la satisfaction qu'ils demandent, il

condamne Jésus à l'ignominieux supplice de la flagellation. *Non invenio in eo causam; corripiam ergo illum, et dimittam :* Je ne le trouve point coupable, dit-il; je vais donc le faire battre de verges, et le renvoyer. Mais pourquoi ces verges, s'il n'est pas coupable ? Quelle injuste et barbare sentence, qui tout à la fois déclare l'innocence d'un homme, et le condamne à la peine des criminels ! Est-ce que c'est un crime de n'en avoir point commis ? ou n'y a-t-il point d'autre différence à faire entre un homme juste, et un méchant homme, que d'ordonner contre eux des supplices différens ? O Jésus, le plus chaste, le plus saint, le plus doux, le plus aimable des enfans des hommes, vous allez donc être publiquement dépouillé, et comme un homme coupable éprouver le supplice le plus humiliant ! Il est innocent, je vais donc le faire déchirer avec des fouets. Quelle tyrannie ! et quelle monstrueuse opposition dans cette conséquence tyrannique ! Il est innocent; le Juge ne devait-il pas ainsi conclure : Je ferai donc connaître son innocence, j'obligerai ses ennemis à rétablir sa réputation, je punirai sévèrement ceux qui l'ont noirci, je condamnerai ses accusateurs au même genre de mort qu'ils lui ont voulu procurer par leurs calomnies ? Vains raisonnemens, MM., réflexions perdues : tandis que nous parlons en faveur de l'innocent, on lui arrache ses habits, on l'attache à une colonne, le voilà environné de bourreaux prêts à frapper.

Je ne dis rien de la honte de ce supplice, c'était le supplice des esclaves. Rome, qui était alors la maîtresse de l'univers, avait ordonné que ses citoyens en seraient exempts par toute la terre, aussi bien que du supplice de la croix, de quelque crime qu'ils pussent être convaincus. Saint Paul eut recours à ce privilége pour se délivrer d'une pareille confusion, parce que quelqu'honneur qu'il se fît de souffrir pour Jésus-Christ, il appréhenda que ce genre de tourment ne le rendît

infame au point de ne pouvoir plus exercer avec le même fruit le ministère évangélique. Pour ce qui regarde ce que cette flagellation eut de cruel, je vous prie, MM., si je dis quelque chose d'extraordinaire et d'incroyable, je vous prie de suspendre votre jugement jusqu'à ce que je sois entré dans le détail qui a dissipé les doutes que j'ai eus moi-même sur ce barbare événement.

Les bourreaux s'approchent de Jésus-Christ, ils commencent à frapper à force de bras. Dès les premiers coups les verges s'impriment sur ce chaste corps, qui de tous les corps a été le plus délicat et le plus sensible : il me paraît déjà tout meurtri, ce tendre corps ; il s'enfle, sa blancheur, qui avait effacé l'éclat des lis, n'a plus rien que de livide ; cette chair se fend, s'ouvre en sillons ; le sang coule, il rejaillit de toutes parts, la colonne en est rougie, les cruelles mains des bourreaux semblent y avoir été trempées, leurs vêtemens en sont teints, et la terre même en est abreuvée. La loi qui condamnait les malfaiteurs à ce châtiment, défendait qu'on leur donnât plus de trente coups ; mais pour Jésus-Christ on ne daigne pas tenir de compte. Aux verges usées on substitue d'autres fouets, soit que les bourreaux s'arment de tout ce qui se rencontre sous leurs mains, soit que ces seconds fouets leur soient fournis par les ennemis du Sauveur : quoi qu'il en soit, ces nouveaux instrumens frappant sur des plaies, sur une chair déjà meurtrie, déjà déchirée, et ne pouvant plus en tirer de sang, il est naturel qu'ils enlèvent cette chair même ; elle tombe par terre en lambeaux, ou elle s'attache aux fouets qui l'arrachent. Enfin l'on frappe jusqu'à ce que les forces soient épuisées, jusqu'à ce que Jésus soit lui-même épuisé de sang, et que, selon la prophétie de David, on lui puisse compter les os : *Dinumeraverunt omnia ossa mea.* Prodige d'acharnement en quelque sorte plus étrange ! Il n'y a jamais eu de si méchant homme,

qui, étant dans les tourmens, n'ait ému la compassion des cœurs les plus durs; on tâche d'adoucir la sentence en l'exécutant ; il y a des coups de grace pour les crimes les plus odieux ; la pitié suggère des moyens de tromper les Juges, si elle ne les peut fléchir ; si le criminel souffre au delà de ce qui est précisément ordonné, les places retentissent de cris pitoyables, on murmure, on menace, et quelquefois la colère fournit des armes contre les exécuteurs de la Justice. Jésus-Christ est le seul homme pour qui l'on n'a aucune compassion ; on permet qu'on viole contre lui toutes les lois, qu'on le frappe sans justice et sans mesure ; on souffre que pour trente coups on lui en donne cinq mille ; et loin que cet excès barbare fasse naître des plaintes, des murmures, on applaudit à la cruauté des bourreaux, que la présence du salaire excite.

Mais vous, adorable Sauveur, que dites-vous, et quelles sont vos pensées dans un si sanglant supplice ? *Tanquam agnus coram tondente se :* Vous êtes muet comme un agneau à qui l'on ôte la toison ; vous songez plus à mes plaies qu'aux vôtres ; vous vous consolez de tant de douleurs par l'espérance qu'elles vous donnent de ma pénitence ; vous vous réjouissez de voir croître ces ruisseaux de sang qui se forment autour de vous, afin que toutes mes iniquités y puissent être lavées : mes péchés dont vous vous êtes chargé sont si horribles à vos yeux ; mon ame, pour qui vous souffrez, vous paraît si précieuse, vous est si chère, que vous trouvez encore toutes ces peines légères.

Cependant, MM., les bourreaux se lassent, ils se retirent épuisés, ils se jettent par terre tout hors d'haleine pour prendre un peu de repos après une si longue fatigue ; mais de peur que Jésus n'ait en même temps quelque relâche, les soldats s'approchent de lui, l'arrachent de la colonne où il est comme noyé dans son sang, et lui préparent

un tourment nouveau. Ils avaient ouï dire qu'il s'attribuait la qualité de Roi des Juifs : pour insulter à ce titre dans sa personne, ils jetent sur lui je ne sais quels haillons de pourpre pour lui tenir lieu de manteau royal; pour sceptre, ils lui mettent un roseau à la main ; et pour couronne, ils entrelassent des épines, ils en composent une espèce de diadème, qu'ils lui enfoncent dans la tête. La patience de Jésus dans cette douloureuse et humiliante situation aurait dû toucher ces barbares ; mais au contraire, ils appellent leurs compagnons pour leur donner leur part du plaisir ; ils se rassemblent tous, et successivement ils fléchissent le genou devant lui par dérision ; ils lui crachent au visage, ils lui donnent des soufflets, ils prennent son roseau, et lui en donnent des coups sur la tête, pour faire entrer les épines plus avant, et renouveler sans cesse la douleur qu'elles lui causent : *Et dabant ei alapas, et percutiebant caput ejus arundine, et conspuebant eum* : et tout cela, MM., sans raison, sans ordre, de leur propre autorité. Ce serait un crime qui mériterait châtiment, que d'en avoir ainsi usé envers tout autre homme ; mais tout est permis contre Jésus-Christ, et chacun a droit de se faire un jeu inhumain d'accroître ses douleurs.

Si vous me demandez d'où vient que tout est ainsi déchaîné contre le Sauveur du monde, et qu'il semble que pour lui on ait oublié toute justice, toute humanité, je vous dirai, MM., qu'il y eut plusieurs causes de ce prodige. La première, c'est que Jésus-Christ avait été comme abandonné par le Père éternel à la fureur du Démon, à peu près comme Job avait autrefois été livré à Satan, pour être éprouvé par toutes sortes de disgraces. De là vient que Jésus-Christ dit lui-même à ceux qui s'approchent pour le saisir : *Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum :* Voici votre temps ; voici l'heure où l'Enfer a un pouvoir entier sur moi. Le Démon s'était emparé en effet de tous les esprits,

il avait de toutes parts porté la séduction, il avait transmis à tous les cœurs toute sa rage. De plus Pilate, qui était dans le dessein de sauver la vie à Jésus, trouvait son intérêt en ce qu'il fût mis dans un état qui pût satisfaire la haine du peuple, et attirer, s'il était possible, la compassion même des Prêtres ; dans cette vue, il croyait que c'était faire assez pour épargner l'innocence, que de ne la pas condamner, que de la livrer seulement à la fureur d'une populace envenimée. Enfin les Prêtres, qui voyaient que le Gouverneur s'obstinait à renvoyer Jésus-Christ absous, gagnèrent les bourreaux et les soldats, les corrompirent par argent, leur promirent toute sorte d'impunité pour les engager à traiter le fils de Dieu le plus inhumainement qu'il serait possible, dans l'espérance qu'il mourrait sans avoir en effet été condamné. Tout le monde convient qu'il aurait expiré à la colonne, s'il ne se fût soutenu par un miracle : mais il voulut se conserver, pour achever son sacrifice sur la croix, et pour y accomplir le reste des prophéties.

Après bien des outrages et des insultes on le ramène donc à Pilate, qui l'ayant envisagé dans l'état pitoyable où il était, ne douta point que ses plus cruels ennemis n'en dussent être touchés : il le prend par la main et s'avance avec lui jusqu'aux portes de son palais, pour le faire voir au peuple qui l'attendait. *Exivit ergo Jesus portans spineam coronam, et purpureum vestimentum ; et dicit illis : Ecce homo :* Jésus parut à la vue de tout ce peuple, revêtu de pourpre, portant sur la tête une couronne d'épines. Le gouverneur en le produisant ne dit autre chose que ces paroles : *Ecce homo* : Voilà l'homme. Il crut que ce mot suffisait, et qu'on n'avait qu'à le regarder pour entendre tout le reste. Il ne lui restait plus rien de cette beauté divine, de cet air doux et grand tout à la fois qui lui gagnait tous les cœurs ; à peine il avait la figure d'un homme : *Non erat species, neque decor.*

vidimus eum, et non erat aspectus; et reputavimus eum quasi leprosum et percussum à Deo. Et c'est peut-être pour cela que Pilate se crut obligé d'avertir que c'était l'homme dont il était question : *Ecce homo.*

Mais ce nouvel expédient n'eut pas plus de succès que tous les autres. Loin d'être attendri par un spectacle si touchant, il semble qu'on en devint plus altéré du sang du Sauveur. A peine paraît-il devant le peuple assemblé, qu'au lieu des larmes de compassion qu'on avait sujet d'attendre, il s'élève tout d'un coup dans toute la place un horrible cri, pareil à ceux qu'on avait déjà entendus : *Tolle, tolle, crucifige eum :* Qu'il meure, qu'on le crucifie. Mais enfin quelle est la cause d'une haine si opiniâtré et si mortelle? *Quid enim mali fecit ?* Je sais que jusqu'ici il a été l'objet de la jalousie des Prêtres; mais dans l'état où il est, se peut-il qu'il excite d'autres mouvemens que des mouvemens de pitié ? Pourquoi voulez-vous que j'achève de perdre un misérable dans qui je ne trouve pas l'ombre du crime, et qui a plus lieu désormais de haïr la vie, que vous n'avez d'intérêt à lui procurer la mort? Que peut-on faire de pis que de le laisser vivre pour prolonger et sa honte et ses souffrances ? Laissez-le aller; dans l'état où il est réduit, il ne peut manquer de mourir bientôt, après ce qu'il a souffert; et quand il pourrait survivre à de si grands maux, oserait-il jamais se présenter à vos yeux? Il ira bien loin cacher son infamie. Pouvez-vous croire qu'il songe encore à la royauté, et que quelqu'un daigne le suivre, ou s'attacher à sa personne? Tout cela, MM., n'apaise point cette multitude, elle s'est rendue sourde à la raison. Qu'il soit innocent ou coupable, ce serait un crime de lui pardonner; il faut qu'il soit cloué à une croix, et qu'il y meure : *Tolle, tolle, crucifige eum.* O Jésus, ô doux nom de Sauveur et d'Emmanuel ! ô promesses faites à Abraham, à Isaac, et à Jacob ! ô désirs si ardens, et si long-

temps sans effet ! ô figures ! ô prophéties ! le Ciel n'a-t-il donc enfin accordé ce libérateur, que pour le voir ainsi rejeté, ainsi haï de tout son peuple ? Est-il possible qu'après plus de quarante ans de prières et de vœux on n'ait enfin reçu le Messie que pour le livrer aux Gentils, que pour lui préférer un scélérat, que pour exercer sur lui toutes les cruautés, que pour demander sa mort avec autant d'opiniâtreté qu'on avait eu de constance à solliciter son avénement ?

Si Pilate avait autant aimé la justice que les Juifs haïssaient l'éclat du mérite dans la personne de Jésus-Christ, il aurait résisté plus long-temps à leurs injustes désirs ; mais le propre intérêt, les vaines craintes, les raisons humaines et politiques l'emportent sur toutes les lois. Ce Juge faible monte sur son tribunal, et là, malgré toutes les lumières de son esprit, et tous les reproches de sa conscience, malgré les avis que son épouse lui avait donnés, malgré tous les témoignages qu'il avait lui-même rendus publiquement à l'innocence du Sauveur, il fait de l'autorité souveraine le plus sacrilége abus qui en ait jamais été fait, se sert du pouvoir qu'il tenait de Dieu contre Dieu même, déclare que Jésus mérite la mort, et le condamne en effet à mourir comme un scélérat. Il est certain, Chrétiens auditeurs, que de tous les maux qui peuvent exercer la patience de l'homme, il n'en est aucun qu'on souffre avec plus de peine qu'une injustice ; on ne la peut supporter, quelqu'étranger que soit celui qu'elle opprime. Et j'ai remarqué plus d'une fois que quelque mal qu'on souhaite à son ennemi, on ne se résout point à se réjouir de ses disgraces, dès qu'il constate qu'on lui fait tort : mais quand l'injustice se fait contre nous-mêmes, a-t-on la force de se taire, et d'étouffer tous les murmures qui s'élèvent dans le cœur ? MM., il n'y eut jamais rien de mieux constaté que l'innocence et la sainteté de Jésus, et par conséquent rien de plus injuste que sa condam-

nation. Il pouvait en appeler à César, comme saint Paul fit depuis dans une conjoncture toute semblable ; il pouvait en appeler à Pilate même, et lui demander quel nouveau crime il avait commis depuis que lui-même avait hautement déclaré qu'il ne le trouvait coupable d'aucun ; mais le fils de Dieu loin de réclamer contre cet arrêt inique, se fait un devoir de s'y soumettre, consent qu'il s'exécute, et n'a pas moins de respect pour le jugement de ce lâche magistrat, que s'il était sorti de la bouche du Père éternel.

Voilà donc les Juifs satisfaits. Pilate se retire le trouble dans l'ame par l'horreur du crime qu'il vient de commettre ; les Prêtres et les Pharisiens tromphent de leur victoire ; les bourreaux se saisissent de Jésus-Christ, les soldats s'assemblent et commencent à marcher ; la foule du peuple borde tous les chemins du Calvaire, la montagne en est déjà toute couverte ; on court de toutes parts pour voir mourir un homme qu'on avait cru Dieu jusqu'alors ; enfin on lui présente la croix, il s'en charge, il veut bien la porter lui-même jusqu'au lieu du supplice.

Que ne puis-je, aimable Jésus, que ne puis-je découvrir ici à ceux qui m'entendent quels furent les mouvemens de votre cœur, lorsque vous vîtes cet objet de vos plus ardens desirs ! Si nous sommes si touchés des transports de joie auxquels se livra saint André à la vue de la croix qu'on lui avait préparée, combien plus serions-nous frappés, si en voyant la vôtre, vous aviez bien voulu nous faire part de vos sentimens ! Mais quel besoin avons-nous de paroles, où les actions parlent si fortement et d'une manière si intelligible ? Cette croix, mes frères, était longue et pesante, et les tourmens avaient tellement affoibli Jésus qu'il lui était absolument impossible de la porter ; et néanmoins il l'embrasse sans hésiter ; il aime mieux non-seulement plier et gémir, mais succomber même et expirer sous le faix, que de refuser

d'obéir jusqu'à la mort. Quelle excuse n'eût-il pas pu donner à ses barbares conducteurs ? Hélas ! pouvait-il s'écrier, je voudrais être en état de faire ce que vous m'ordonnez ; je voudrais avoir autant de force pour exécuter vos ordres, que j'aurais de plaisir à le faire ; mais elles sont épuisées mes forces, et si vous me contraignez de porter ma croix, vous n'aurez pas la satisfaction de me voir mourir avec infamie ; à peine pourrai-je me traîner moi-même jusqu'au haut du Calvaire, mais je ne m'y rendrai jamais avec un pareil fardeau. Quand il aurait parlé de la sorte, Chrétiens auditeurs, y aurait-il eu sujet d'en être scandalisé, et de l'accuser de peu de soumission ? Non sans doute. Mais quel sujet n'avons-nous pas d'admirer son obéissance, voyant que sans avoir égard ni à sa faiblesse, ni à la longueur du chemin, sans considérer si ce qu'on lui commande est possible, ou s'il ne l'est pas, il ne songe qu'à exécuter le commandement qu'on lui fait ! Il se courbe sous le poids humiliant de la croix ; déjà il plie, et presqu'à chaque pas il tombe sur ses genoux ; il est hors d'haleine et couvert de sueur, ses défaillances fréquentes interrompent sa marche ; et il ne se rend point, il ne demande pas qu'on le soulage : on est contraint de le faire, de peur qu'il n'expire plutôt qu'on ne le souhaite ; mais il ne se détermine à abandonner ce bois infamant que par le même désir de se rendre obéissant qu'il avait eu en s'en chargeant.

On arrive enfin au lieu où il doit être crucifié ; et tandis qu'on prépare tout, que les uns percent la croix où on doit mettre les clous, que d'autres creusent la terre où la croix doit être plantée, Jésus-Christ est dépouillé pour la seconde fois, et tout le monde voit avec frayeur l'état horrible où la flagellation l'a mis. On lui commande de se mettre sur la croix, et il s'y couche ; il s'étend sur ce lit de douleur, levant les yeux au Ciel pour offrir son sacrifice à son père : il livre volontiers

ses pieds, il donne ses mains pour être clouées : action d'autant plus généreuse, et où il nous marque d'autant plus d'amour, qu'il n'ignore pas qu'il va souffrir une des plus vives douleurs qu'il soit possible de souffrir.

Tout le monde sait assez qu'il n'est point de plaies si douloureuses que les plaies des pieds et des mains ; parce que ces parties sont composées d'un grand nombre d'os et de nerfs rassemblés qui les rendent infiniment plus sensibles que toutes les autres. Un seul nerf blessé dans des parties si délicates cause les plus étranges révolutions ; je vous laisse à penser ce que doivent produire des clous gros et émoussés qu'on n'enfonce qu'à force de coups, qui piquent moins qu'ils ne brisent, qu'ils ne déchirent et la chair et les nerfs. On lève la croix, on la laisse tomber dans sa fosse ; et cette chute donne au corps de Jésus une secousse qui renouvelle à la fois toutes ses douleurs : il passe dans cette multiplicité de supplices les trois heures qu'il conserve un reste de vie sur la croix. Durant ce temps ses mains étant déchirées par le poids de son corps qu'elles soutiennent suspendu, et ses pieds par le même poids qu'ils appuient, qui peut exprimer la rigueur de ce seul tourment ? Il inspirait, ce tourment rigoureux, à ceux dont il terminait la vie, une fureur, une rage qui les faisoit mourir en blasphémant. Mon Dieu, vous avez voulu endurer ce cruel martyre, pour condamner, et pour expier en même temps toutes les délicatesses des hommes. On n'est jamais vêtu, jamais couché, assis même, assez mollement ; on ne trouve point de voiture assez douce pour sortir de chez soi, point de posture assez commode lorsqu'on y rentre ; cette chair destinée à la pourriture, et qui causera peut-être la perte de notre ame, cette chair emporte tous nos soins : en la traitant avec moins d'indulgence, nous la sauverions elle-même ; nous aimons mieux nous perdre avec elle.

A peine Jésus-Christ fut-il élevé à la vue d'une multitude presque infinie de Juifs, de Grecs, de Romains, qui étaient accourus à ce spectacle, qu'au lieu d'être plaint, et de recevoir quelque consolation dans des peines si cruelles, il fut assailli de toutes parts d'insultes et de malédictions, comme un homme rejeté de Dieu, comme l'anathème et l'horreur du genre humain. Vas, lui disent quelques-uns, toi qui rebâtis le temple en trois jours, descends de la croix si tu le peux, et sauve-toi. Les autres le faisant ressouvenir de ses miracles, qu'ils ne regardent plus que comme des prestiges et des œuvres du Démon, l'invitent à en faire en sa faveur. Les Princes des Prêtres et les Docteurs de la loi le raillent encore plus cruellement, et mêlent à leurs railleries mille blasphèmes. L'un des deux voleurs qui étaient crucifiés à ses côtés persiste à blasphémer, parce qu'il n'est pas délivré de la mort par ce Jésus qui s'est dit le fils du Tout-puissant.

Au milieu d'une persécution si opiniâtre et si insultante, voulez-vous, MM., jeter les yeux sur ce Jésus crucifié ? Non-seulement il ne donne aucune marque de chagrin ni d'impatience, mais encore baissant la vue et la tête, il essuie tous ces outrages avec une constance modeste, et une humilité profonde. Ce n'est point cet air fier et intrépide des Martyrs, ce visage riant et assuré qui semblait insulter aux tyrans et aux supplices : cette fermeté est digne d'admiration sans doute ; mais elle est trop triomphante, elle a trop d'éclat pour Jésus anéanti. Ses sentimens sur la croix sont les sentimens d'un homme humilié, d'un pécheur qui fait pénitence, d'un homme que Dieu frappe, qu'il poursuit dans sa colère. Il n'irrite point la cruauté des bourreaux, mais il semble l'approuver par son silence ; il n'insulte point à ses ennemis, mais il souffre leurs insultes de telle sorte qu'on dirait qu'il les a méritées. Il me semble voir un criminel convaincu de

l'énormité de ses crimes, et accablé par les reproches de sa conscience, un scélérat qui se reconnaît indigne de vivre, et qui a plus de confusion de ce qu'il a fait, que de l'ignominie qu'il souffre : *Et nos putavimus eum quasi leprosum, et percussum à Deo, et humiliatum.*

Etonnante disposition, et qui doit bien confondre notre impatience et notre orgueil ! Hélas ! nous avons coutume de nous enfler, de nous hérisser, pour ainsi dire, à la moindre injure que nous recevons des hommes ; nous n'avons jamais assez exagéré ni notre innocence, ni leur injustice. Lors même que nous croyons souffrir patiemment, nous voulons qu'on nous plaigne, qu'on admire notre patience, qu'on blâme le procédé de nos ennemis, qu'on en ait horreur, et que Dieu en prenne vengeance pour nous. *Ego autem sum vermis, et non homo ; opprobrium hominum, et abjectio plebis :* Pour moi, dit Jésus dans le secret de son cœur, hélas ! de quoi me plaindrais-je ? je ne suis qu'un esclave, qu'un ver de terre, la honte du genre humain, et le rebut de la plus vile populace.

Mais quoi, mon Sauveur, serez-vous donc muet jusqu'à la mort ? n'aurons-nous point la consolation de vous voir ouvrir encore une fois cette bouche qui a prononcé tant d'oracles, tant de paroles de vie ? Il va parler, MM., mais ce ne sera ni pour soi, ni pour ceux qui désirent de l'entendre ; il va parler pour ses ennemis. *Pater*, s'écrie-t-il, mon père, pardonnez-leur, *dimitte illis, non sciunt quid faciunt.* O parole vraiment digne d'interrompre un silence si long et si saint ! ô prière vraiment digne de Jésus crucifié, de Jésus mourant ! qu'elle sied bien, ô mon divin maître, à votre grandeur et à votre élévation infinie ! Quelle héroïque douceur ! et qui aura jamais la force de l'imiter ? On ne saurait dire combien ces paroles si peu attendues firent d'impression. Elles convertirent l'un des voleurs expirans à côté de Jésus,

elles firent taire les Prêtres et les soldats, elles étonnèrent et détrompèrent presque tout le monde en faveur du fils de Dieu. Hélas! ces sentimens leur viennent trop tard pour réparer les injures qu'on lui a faites. Jésus n'a plus qu'un moment de vie, il donne à sa mère et à son disciple le plus chéri les dernières marques de son amitié, en les recommandant l'un à l'autre; se recommandant ensuite lui-même à son père, il baisse la tête sur la poitrine, et rend le dernier soupir.

Dans l'instant qu'il expire, le voile du temple se déchire et se partage, la terre tremble, les pierres se fendent, les tombeaux s'ouvrent, les morts ressuscitent et paraissent dans Jérusalem, le soleil perd sa lumière, et durant l'espace de trois heures toute la terre demeure ensevelie dans les ténèbres. Le Centenier frappé de ces événemens lugubres reconnaît dans Jésus l'auteur de tant de prodiges. *Verè filius Dei erat iste :* Il est vrai, s'écria-t-il, cet homme était fils de Dieu. Tous ceux qui avaient vu mourir Jésus-Christ s'en retournèrent la componction dans le cœur et frappant leur poitrine: *Et omnis turba eorum qui simul aderant ad spectaculum istud, et videbant quæ fiebant, percutientes pectora sua revertebantur*, dit saint Luc.

J'espère, Chrétiens auditeurs, que le récit de tous ces faits produira sur votre cœur le même effet qu'ils produisirent sur les Juifs qui en furent témoins. Mais pour aider votre foi par quelque objet sensible, ne pouvant vous faire voir Jésus en personne, je vous montrerai du moins la figure lugubre de ce Dieu crucifié. Regardez-le, mes frères, dans l'état pitoyable où nos péchés et son amour l'ont réduit : voilà l'abrégé de tout ce que je viens de vous dire, ou plutôt tout ce que je vous ait dit n'a été qu'un abrégé de ce que vous découvrez ici d'une seule vue : *Verè filius Dei erat iste.* Quelque déplorable que vous paraisse sa situation; dans cet abaissement profond, couvert de plaies, sans mouvement et sans vie, il ne laisse

pas d'être votre Dieu : ce qui vous étonnera peut-être encore plus, c'est que tel qu'il est sur cette croix, il est le modèle des prédestinés. Voilà sur quoi nous devons tous nous réformer, si nous aspirons au Ciel. Il avait déjà fait ce portrait dans l'Evangile ; et il aurait pu ne nous rien présenter de plus ; mais il a voulu en le traçant dans sa personne, en l'y rendant visible, nous fournir un moyen plus facile d'en exprimer en nous les traits salutaires.

Si ce spectacle ne nous touche point, il en faut accuser notre peu de foi, notre ingratitude, et la dureté de notre cœur : car sans parler des choses inanimées qui parurent sensibles à la passion du fils de Dieu, c'est à la vue de cette image que tant de Rois ont quitté la pourpre et la couronne, que tant de personnes riches ont abandonné leurs biens, que tant de jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe ont renoncé à toute la vanité, à tous les plaisirs du monde. C'est cette image qui rendit les souffrances si aimables aux premiers Chrétiens, et qui fait que les persécutions manquent aujourd'hui aux véritables Fidèles : ils exercent sur eux-mêmes de saintes cruautés, et deviennent leurs propres persécuteurs, leurs propres tyrans.

O vous qui différez de vous convertir, qui hésitez peut-être encore en ce moment, quel moyen puis-je trouver plus efficace pour vous toucher, que de vous présenter Jésus-Christ sur la croix ? Vous avez abusé de ses graces ; voudriez-vous encore profaner son corps, et ajouter cet outrage à tous ceux qu'il a soufferts pour vous ? Prenez ce livre, hommes séduits, il vous apprendra ce que c'est que le péché, dont vous faites si peu de cas. Car enfin voilà votre ouvrage ; c'est pour vous que l'innocent a été attaché à ce bois infame, et c'est par vous qu'il a été traité avec tant d'ignominie : ainsi dans ce même Dieu vous voyez et l'objet de votre espérance, et le sujet de votre condamnation. C'est à vous de choisir, ou d'être

sauvés par sa mort, ou d'en être punis comme les véritables et les uniques auteurs. La voix de ce sang crie nécessairement; et il faut ou qu'elle demande au Ciel grace pour vous, ou vengeance contre vous : si vous vous rendez sourds à cette voix lorsqu'elle vous sollicite de sortir de vos désordres, elle sera entendue du Père éternel lorsqu'elle vous accusera au trône de sa justice.

Mais ce n'est pas seulement pour les pécheurs que j'ai apporté ici l'image de mon maître crucifié; c'est principalement pour vous, ames pénitentes, c'est pour vous la mettre entre les mains, afin que vous l'ayiez sans cesse devant les yeux. Il est mort pour tout le monde, il est vrai; mais il faut avouer que peu de personnes ont eu autant de part que vous aux mérites de sa mort. Il a souffert pour effacer tous les péchés; mais enfin il n'y a eu que les péchés suivis d'un repentir sincère, qui aient été effacés par ses souffrances. Souvenez-vous que si vous vivez, si vous ne brûlez pas avec les méchans, si Dieu vous a attendu avec tant de patience, c'est uniquement à Jésus souffrant que vous en êtes redevables. Mais souvenez-vous surtout qu'il est sur cette croix le modèle de la vraie pénitence, et que la vôtre ne sera jamais parfaite qu'autant que vous serez crucifiés avec lui.

Je vous l'offre encore, ames innocentes, ames saintes, et je vous le donne pour votre époux : vous trouverez dans ses plaies la source de ces brillantes lumières que vous recevez, de ces délices spirituelles que vous goûtez dans l'exercice de la vertu. Ces douceurs qui charment toutes vos peines, qui rendent vos jours si sereins et si tranquilles, ces douceurs sont le prix de bien des amertumes et de bien des travaux : vous êtes trop généreuses pour refuser de partager avec lui ce qu'il a souffert pour vous. Jouissez à la bonne heure de ces chastes plaisirs qu'il vous a mérités par ses douleurs, mais n'oubliez pas que ses douleurs et sa croix doivent faire une partie de vos

plaisirs. Je vous le laisse, ames affligées, pour être votre consolation dans vos plus grands maux : ils vous deviendront beaucoup plus supportables en sa présence, il vous aidera lui-même à les supporter, il les adoucira, il les rendra utiles et même agréables ; opposez-les souvent, ces maux que vous endurez, avec ce qu'il souffre sur cette croix ; c'est lui-même qui vous invite à faire cette comparaison. *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus :* Regarde-moi, Chrétien, et vois s'il est quelque douleur semblable à la mienne. A l'égard de ceux qui nous persécutent, il ne cessera, mes frères, de nous faire pour eux la même prière qu'il offrit à son père : Pardonne-leur, je t'en conjure, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. Non certainement ils ne le savent pas ; ils croient te nuire, et ils ne font de tort qu'à eux-mêmes ; ils croient te rendre malheureux, et ils t'ouvrent sans y penser un chemin à la félicité éternelle ; ils croient exercer leur haine, ils ne font qu'exécuter les ordres de ma providence sur toi. Enfin, MM., n'oubliez pas que Jésus étant encore vivant a prédit que lorsqu'il serait crucifié, il attirerait tout à lui : *Omnia traham ad me ipsum.*

C'est à nous d'accomplir cette prophétie, en nous laissant attirer, et en cessant enfin de résister à de si douces invitations. Ainsi, MM. après vous avoir à tous présenté Jésus, vous voulez bien que je vous présente tous à lui, et que je lui expose vos sentimens par mes paroles. Je commence par moi, ô mon adorable Rédempteur, et je me donne à vous sans réserve, et de la manière la plus étendue qu'il m'est possible. Il y a déjà long-temps que je me suis comme cloué à votre croix par les vœux de ma profession ; je les renouvelle, ces vœux, je les ratifie en présence du Ciel et de la terre ; je vous rends mille graces de me les avoir inspirés ; je proteste que je ne me trouve point gêné par mes liens, au contraire je voudrais pouvoir les multiplier, ou en serrer davantage les

nœuds. Que ne puis-je, ô mon divin Sauveur, que ne puis-je par mille et mille chaînes m'attacher à vous si étroitement, que non-seulement je ne me sépare jamais de vous, mais que je devienne une même chose avec vous! Je m'attache pour toujours, ô mon Dieu, à cette aimable croix, et je jure que jusqu'à la mort elle fera tout mon plaisir et toute ma gloire. *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu-Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo*: Loin de moi toute gloire, toute joie que je ne trouverais pas dans la croix de Jésus, dans Jésus lui-même crucifié; loin de moi tout autre trésor que sa pauvreté, toutes autres délices que ses souffrances, tout autre amour que lui-même. Non jamais, mon Dieu et mon tout, jamais je ne me détacherai de vous, et jamais je ne m'attacherai qu'à vous.

Tous ceux qui sont ici vous font le même serment, autant qu'ils le peuvent. Nous n'avons pas tous une même vocation, mais nous sommes tous obligés de vous servir, de vivre dans votre grace, de fuir les occasions de vous déplaire; ils le feront désormais, je vous le promets en leur nom, et j'espère que je ne serai désavoué de personne. Ils se sont engagés par les vœux du Baptême, par le nom de Chrétien qu'ils font gloire de porter, ils se sont engagés à mépriser le monde, et les fausses vanités du monde: ils reconnaissent cet engagement, ils le renouvellent en votre présence; et vous voyez, Seigneur, vous à qui les cœurs sont ouverts, vous voyez qu'ils sont dans la disposition sincère de s'acquitter des devoirs qu'un si grand nom leur impose, plus exactement qu'ils n'ont fait jusqu'ici. Comment ne haïraient-ils pas éternellement ce monde qui vous a haï si cruellement, ce monde qui vous a crucifié, ce monde qui les a portés eux-mêmes à vous haïr et à se rendre complices de votre mort? Comment pourraient-ils encore l'aimer ce monde, eux qui ont

reconnu sa mauvaise foi, son inconstance, eux qui ont découvert les piéges qu'il leur a tendus, qui savent qu'ils ne peuvent l'aimer sans encourir votre haine, sans renoncer à votre amour ?

Fortifiez, ô Jésus, les saintes résolutions que vous leur avez inspirées, rendez-les invincibles dans les tentations, faites qu'ils persévèrent jusqu'à la mort dans la grace qu'ils recevront à ces solennités. Je vous en conjure par votre sang, par toutes vos plaies, par cet amour immense que vous leur avez témoigné en mourant pour eux ; ne permettez pas qu'un si grand remède leur soit inutile. Etendez sur eux, ô mon Dieu, cette main qui a été percée pour s'ouvrir plus libéralement; versez dans leur ame quelques gouttes de ce sang, dont une seule suffirait pour sanctifier l'univers : donnez-leur une bénédiction qui leur attire toutes les autres, ou du moins rendez efficace la bénédiction que que je leur donne de votre part, au nom du Père, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

1er

SERMON

POUR LE JOUR

DE PAQUES.

Surrexit, non est hìc.

Il est ressuscité, il n'est plus ici. (*Marc.* 16.)

Il n'est point de mystère dans notre Religion qui soit mieux prouvé que la résurrection de Jésus-Christ, et il n'en est point qui prouve mieux la vérité de notre Religion.

Il faut l'avouer, MM., cet air de satisfaction que nous remarquons aujourd'hui sur le visage des Fidèles ne se produit jamais avec tant de raison qu'en cette solennité. Outre que le Sacrement de la Pénitence a mis le sceau à leur réconciliation avec Dieu, outre que le corps même de Jésus-Christ est devenu le gage de leur alliance avec cet homme Dieu; le simple souvenir de la résurrection du Sauveur doit être pour eux le sujet d'une éternelle joie. Oui, Chrétiens, vous avez les plus solides raisons de vous livrer en ce jour à la joie la plus sensible; ce n'est pas seulement la plus grande de toutes les fêtes, c'est le commencement d'une fête qui ne doit jamais finir. Jésus-Christ ressuscité, dit le grand saint Athanase, a fait de la vie des hommes une fête continuelle; nulle douleur, nulle crainte ne doit plus troubler notre repos; notre espérance n'a plus rien de chancelant ni d'incertain : c'est pour

revivre que nous devons mourir, puisque notre chef revit pour ne mourir plus ; puisqu'il triomphe du péché et de l'Enfer, nous ne pouvons plus revivre que pour être éternellement heureux.

Mais comment la résurrection du fils de Dieu affermit-elle si fort l'espérance des Chrétiens ? Je vais tâcher, MM., de vous l'expliquer dans ce discours. C'est qu'autant que ce mystère est solidement établi, autant établit-il solidement lui-même la foi chrétienne. Je vous montrerai en premier lieu qu'on ne peut pas douter de la vérité de cette résurrection : en second lieu, que par cette résurrection on ne peut plus douter de la vérité de notre croyance. En un mot, point de mystère dans notre Religion qui soit mieux prouvé que la résurrection : point de mystère qui prouve mieux à son tour la vérité de notre Religion. Ce seront les deux parties de ce discours. Heureuse Vierge ! car il me semble que ce n'est qu'aujourd'hui qne vous êtes la plus heureuse des femmes. Avant ce jour, hélas ! qui peut dire si votre joie fut un instant sans mélange de douleur, et si jamais vous goûtâtes en paix la gloire de votre maternité divine ? Mais certainement rien ne peut désormais suspendre dans votre cœur le sentiment d'un si précieux avantage. En revoyant Jésus ressuscité, vous pouvez bien lui dire comme son père : C'est en ce jour, mon fils, que je vous ai véritablement enfanté, soit que je considère les douleurs que je viens de ressentir, ou que j'aie égard au comble de la joie qui succède à tant de douleurs ; *Filius meus es tu : ego hodie genui te.* Souffrez, Vierge sainte, que nous vous témoignions la part que nous prenons à votre bonheur, et que nous demandions par vous la grace de comprendre le nôtre. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'était une désolation bien triste et bien déplorable que l'état où se trouva l'Eglise de Jésus-Christ durant les trois jours qu'il demeura dans le

sépulcre ; car outre la douleur que sa mort avait causée à ses Disciples, outre la confusion qu'ils avaient d'avoir fait paraître tant de lâcheté durant la passion, ils n'osaient presque espérer de le voir jamais revivre, et ils ne savaient plus si en leur promettant un prompt retour, il les avait voulu tromper, ou s'il ne s'était point trompé lui-même. Le pasteur étant mort, les brebis s'étaient dispersées, et l'infidélité qui les avait détachées de leur chef, les avait encore séparées les unes des autres. La foi se soutenait dans Marie, mais le souvenir des tourmens de son fils la rend peu capable de relever l'espérance des Apôtres. Elle pleure dans sa solitude, et à chaque moment elle souffre dans son cœur tout ce que Jésus-Christ a souffert dans son corps durant l'espace de trois jours. Magdelène, Marie mère de saint Jacques, et Salomé, avec aussi peu de foi que les autres, quoiqu'avec un peu plus d'amour, ne songent qu'à embaumer le corps pour le préserver de la corruption, tant elles étaient éloignées de penser qu'il dût ressusciter. En un mot la désolation est universelle, tout est ébranlé, tout chancelle, tout est dans le désordre, on est prêt à se démentir. Seigneur, il est temps d'accomplir vos oracles, vos prophéties ; il est temps de sortir de ce tombeau, et de venir au secours de vos brebis qui s'égarent de plus en plus, et que l'ennemi ne cesse de poursuivre, pour les perdre sans ressource : *Tu exsurgens misereberis Sion :* ou selon une autre version : *Misereare Sion, quia tempus miserendi ejus, quia venit tempus.* Je ne doute point, MM., que ce ne soit ce motif qui lui fit avancer le terme de sa résurrection. Le troisième jour commençait à peine à luire, lorsque son ame bienheureuse quittant les limbes, accompagnée de tous les Saints de l'ancien Testament, se rend en un moment au sépulcre, et rentre dans son corps, qu'elle fait sortir de ce lieu sombre, et qu'elle produit dans l'éclat d'une vie nouvelle, et d'une lumière brillante.

La terre tremble en ce moment, comme au jour de la mort de Jésus-Christ : c'est pour réveiller les soldats qui le gardent, afin que tous soient témoins de son triomphe. Un Ange alors descendant du Ciel renverse à leurs yeux la pierre qu'on avait placée à l'entrée de la caverne. Par cette action qui marque une force plus qu'humaine, et par la beauté de son visage d'où part une lumière semblable à un éclair, *erat aspectus ejus sicut fulgur*, l'Ange effraie tellement les gardes qu'ils demeurent comme immobiles. Quelques femmes qui étaient venues chargées de parfums pour embaumer le corps de Jésus, sont d'abord saisies d'une frayeur pareille; mais l'Ange les rassure aussitôt : *Nolite timere, vos*, leur dit-il : *Jesum quæritis crucifixum: surrexit, non est hic :* Pour vous, femmes, ne craignez point : je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié : il est ressuscité, il n'est plus ici.

Voilà, MM., la première preuve de la résurrection du Sauveur du monde ; ce sont des Anges qui descendent du Ciel pour l'annoncer, comme ils en étaient descendus autrefois pour publier sa naissance. Ce témoignage ne peut être rejeté, puisque c'est de la part de Dieu qu'ils parlent, comme ses Ambassadeurs auprès des hommes. La seconde preuve, c'est le témoignage, pour ainsi dire, du sépulcre même; car l'Ange y faisant entrer les femmes qu'il rencontre, pour qu'elles s'y puissent convaincre de la vérité par leurs propres yeux, elles n'y trouvent autre chose que les linges où leur maître a été enseveli. Elles courent dans le transport de leur joie mêlée de frayeur, et portent aux Disciples dans Jérusalem une nouvelle si consolante. Ce n'est pas sans raison que l'Evangéliste remarque que la crainte et la joie étaient peintes sur le visage de ces femmes : leur crainte était un effet de la vision qu'elles avaient eue, et leur joie une preuve bien naturelle et bien convaincante qu'elles n'avaient, comme elles le disaient, rien trouvé dans le sépulcre. On n'ajoute pas foi néanmoins

à leur témoignage, chaque Disciple veut s'assurer par soi-même d'un événement si singulier : ils accourent donc au tombeau, et à leur retour ils confirment tout ce que les femmes avaient rapporté. Mais ce n'est pas assez que les Anges, que le tombeau même, s'accordent pour attester la vérité de ce mystère ; la Providence en a tiré une preuve bien plus authentique de la bouche de nos plus grands ennemis.

Vous savez, MM., combien la jalousie des Prêtres avait pris de précautions pour ôter tout prétexte aux faux bruits qu'on pourrait répandre de la résurrection de Jésus : ces Prêtres sacriléges ne se contentent pas de s'être rendus complices de sa mort, de savoir que son corps repose dans un sépulcre taillé dans le roc, qu'une pierre que plusieurs hommes ensemble pourraient à peine rouler en ferme l'entrée ; ils veulent encore qu'on mette le sceau sur cette pierre, et que des gardes veillent toute la nuit auprès du tombeau. Mais que la prudence humaine est faible, ô mon Dieu! qu'elle est aveugle, lorsqu'elle prétend s'opposer à vos desseins ! Que produisent tous ces soins, chrétiens auditeurs ? Ils apprennent dès lors à toute la terre l'accomplissement de la prédiction par laquelle Jésus-Christ avait déclaré qu'il ressusciterait le troisième jour, et qu'il préparerait au miracle de sa résurrection des preuves invincibles et des témoins irréprochables. En effet les gardes, après s'être remis de leur première frayeur, viennent à la ville, et rapportent exactement ce qu'ils ont vu. Toute la Synagogue se trouble au recit qu'ils font ; on assemble le Conseil, on les y appelle, on apprend d'eux à quelle heure et sous quelle forme l'Ange s'est fait voir, comment la terre a tremblé à son arrivée, comment il a sans effort écarté la pierre qui fermait le sépulcre, comment il y a introduit Magdelène et les autres femmes, ce qu'il leur a dit, ce qu'elles ont trouvé dans le sépulcre, ce qu'ils y ont aperçu eux-mêmes,

après que revenus de leur crainte, ils ont eu la liberté d'examiner toutes choses avec plus de soin.

Qui ne jugerait, Chrétiens auditeurs, que ces obstinés vont se rendre à la vérité connue? car enfin rien n'est plus sensible, plus visible, il n'y a plus lieu de douter; et une clarté si frappante fait nécessairement ouvrir les yeux. Hélas! qu'il est bien vrai que le cœur conduit l'esprit, et qu'il est bien peu susceptible des lumières de la foi, lorsque quelque passion s'est rendue maîtresse de la volonté! Les libertins demandent des miracles pour s'affermir dans leur croyance; et toutes les autres preuves qui suffisent pour persuader les gens de bien ne sont pour eux que des sophismes ou de faibles raisons: mais quand ils verraient des aveugles recouvrer la vue, et des morts sortir de leurs tombeaux, ils s'obstineraient dans leur incrédulité, tandis qu'ils persisteront dans leur désordre: *Neque, si mortui resurrexerint, credent.*

En voici un exemple bien sensible dans les Juifs dont parlons: au lieu de reconnaître le Messie à une marque si évidente, ils s'efforcent d'étouffer la vérité qui se découvre à eux malgré eux-mêmes; ils donnent aux soldats commis à la garde du sépulcre une somme d'argent pour les obliger à publier que tandis qu'ils dormaient, les Apôtres ont enlevé le corps de Jésus-Christ: ces sacriléges Ministres du Dieu vivant, qui avaient déjà payé la perfidie de Judas de l'argent du Sanctuaire, ne se font point une peine de prendre dans le même fonds de quoi acheter cette nouvelle calomnie. Mais peuvent-ils nous donner une preuve plus forte de la résurrection, que la nécessité où ils sont de recourir, pour la supprimer, à un artifice si grossier? Cet enlèvement aurait eu quelque vraisemblance, s'ils l'avaient moins appréhendé: mais après toutes les précautions qu'ils ont prises pour le prévenir, le mensonge qu'ils osent publier peut-il être plus mal concerté?

Il faudrait, pour donner quelque couleur à cette

vaine imposture, que ces timides Disciples, qui ont si lâchement abandonné leur maître lorsqu'il vivait, fussent venus après sa mort s'exposer à un péril évident de perdre la vie ; il faudrait que Pierre, que quelques paroles d'une servante avaient fait trembler, n'eût pas craint une compagnie entière de soldats armés. Je veux que toute la garde se soit trouvée endormie ; comment eût-on pu entrer dans le jardin, remuer une pierre d'un poids énorme, emporter le corps, fuir sans faire de bruit et sans réveiller personne ? De plus l'on a trouvé dans le sépulcre le suaire et les linges dont le corps avait été enveloppé ; quelle apparence que des voleurs dans la crainte d'être surpris, dans le trouble de leur action, se fussent donné le temps de dépouiller ce corps de tous ces linges ? Mais à quoi pensez-vous, dit saint Augustin, de nous produire des gens endormis pour témoins de l'enlèvement que vous imputez à ces Disciples ? vous-mêmes vous paraissez livrés à l'assoupissement le plus profond : *Dormientes testes adhibes : verè et tu obdormisti.* Imposteurs que vous êtes, dit-il dans un autre endroit, en s'adressant aux soldats, ou vous veilliez lorsque les Disciples sont venus faire cet enlèvement, ou il s'est fait durant le temps de votre sommeil. Si vous veilliez, comment ne ne les avez-vous pas repoussés ? Si vous dormiez, comment pouvez-vous savoir qu'ils sont venus ? Il me semble qu'on peut encore ajouter : Si vous veilliez, et si vous étiez d'intelligence avec les coupables, d'où vient que les Prêtres ne font point punir votre trahison ? Si vous dormiez, d'où vient qu'ils récompensent même votre négligence ? Nous savons qu'à votre retour vous avez touché une somme considérable, *pecuniam copiosam :* nous ferez-vous croire que c'est pour vous être mal acquittés de l'emploi qui vous a été confié, qu'on vous a donné cet abondant salaire ? Et vous, Prêtres perfides, s'il est vrai que les Disciples de Jésus ont enlevé le corps de leur maître, voilà un

crime horrible; les sceaux publics ont été rompus, l'autorité du Prince a été violée, aussi bien que la sainteté du sépulcre : comment ne réclamez-vous point la Justice contre tant d'attentats? Pour abolir entièrement la mémoire de cet homme, dont le nom vous est si odieux, peut-il être une occasion plus favorable que cette conjoncture, où vous pouvez perdre tous ceux qui ont eu quelque attachement pour sa personne? D'ailleurs où est le zèle qui vous faisait tant redouter les suites de ce larcin, tandis que vous avez cru pouvoir l'empêcher? d'où vient tant de froideur aujourd'hui que vous prétendez qu'il a été commis, et que vous en nommez même les auteurs? Peuple aveugle, est-il possible qu'on t'ait fait donner dans un piége si grossier? est-il possible que dans toutes les circonstances de cette imposture tu n'aies pas aperçu la preuve infaillible de la résurrection de ton Rédempteur?

Mais ce n'est pas assez, MM., que le corps du fils de Dieu ne se trouve plus dans le lieu où il a été enseveli : s'il est vrai que Jésus-Christ soit véritablement ressuscité, il faut le voir revivre et converser comme auparavant avec les hommes. Pourquoi aller chercher le témoignage des Anges, de quelques femmes et de ses ennemis; puisque lui-même il peut se montrer, et dissiper tous nos doutes par sa présence? Il l'a fait, Chrétiens auditeurs; et je vous prie de le suivre avec moi dans toutes ses apparitions, pour voir si après les preuves qu'il a donnés de sa nouvelle vie, la plus opiniâtre incrédulité en aurait pu désirer quelque autre pour se convaincre.

Il se fait voir premièrement à Magdelène sous la figure d'un Jardinier, et presqu'en même temps aux autres femmes qui étaient venues pour l'embaumer : mais parce que l'heureux penchant que ce sexe a pour la piété le rend quelquefois un peu crédule, et que par cette raison le témoignage de ces femmes aurait pu être suspect à plusieurs, il

se montre à saint Pierre, aux Disciples qui allaient en Emmaüs, à tous les Apôtres en même temps, enfin à tous les Disciples assemblés au nombre de plus de cinq cents, qui vivaient encore la plupart lorsque saint Paul écrivait sa première épître aux Corinthiens, c'est-à-dire environ vingt-quatre ans après l'ascension du Sauveur : *Deinde visus est plusquam quingentis fratribus simul, ex quibus multi manent usque adhuc.*

S'il ne s'était montré qu'une ou deux fois, on aurait pu soupçonner quelque erreur, et que des pêcheurs, qui étaient encore simples, ne se fussent laissés éblouir par quelques faux miracles. C'est pour cela, dit saint Augustin, qu'il voulut être avec eux l'espace de quarante jours, de peur qu'une si grande merveille ne passât pour une fourberie, si on ne leur donnait pas le temps de l'examiner : *Ne tam magnum resurrectionis miraculum, si eorum oculis citò subtraheretur, ludificatio putaretur.*

Durant ces quarante jours il se laissa voir, il se laissa toucher, il parla, il marcha, il mangea avec eux, il opéra des prodiges en leur faveur, il les fit ressouvenir de tout ce qu'il leur avait dit dans le temps qui avait précédé sa passion. Enfin il leur donna tant de marques de sa résurrection, qu'il n'y en eut pas un seul qui ne restât persuadé de la vérité de ce mystère. C'est dire beaucoup, Chrétiens auditeurs ; car avant que le Saint-Esprit fût descendu sur les Apôtres, ils étaient bien différens de ce qu'ils parurent après qu'ils eurent reçu la plénitude de ses dons : c'étaient pour la plupart des esprits faibles et défians, qui ne croyaient que lorsqu'ils ne pouvaient plus douter. La raison, les prophéties, les miracles dont ils avaient été témoins, tout cela aurait fait impression sur des hommes moins grossiers : ceux-ci ne jugent que par les sens, ils ne se rendent qu'après avoir vu, et ne croient voir que ce qu'ils touchent. Il y en eut parmi eux qui poussèrent l'incrédulité au-delà

de toutes les bornes. Vous savez jusqu'où alla l'opiniâtre incrédulité que saint Thomas opposa à tout ce que lui purent dire les hommes et les femmes, il les traita tous de visionnaires. Je n'en croirai rien, disait-il hautement, je n'en croirai rien que je ne l'aie vu de mes yeux. Ce n'est pas tout, il faut que je touche ce corps, pour voir s'il a de la chair et des os comme les autres, ou si ce n'est point un fantôme : de plus ce pourrait être un autre homme que celui que nous avons vu attaché à la croix; si c'est le même, il aura conservé les ouvertures que la lance et les clous lui avaient faites : vous dites, vous, que vous les avez vues; mais moi je les veux sonder : si je ne puis mettre le doigt dans les blessures que les clous ont faites à ses pieds et à ses mains, si je ne puis plonger toute ma main dans son côté, et aller jusqu'au cœur chercher la plaie par où il a répandu les dernières gouttes de son sang, si je ne puis jusque-là me satisfaire, je ne croirai point : *Nisi videro in manibus ejus fixuram clavorum, et mittam digitum meum in locum clavorum, et mittam manum meam in latus ejus, non credam.* Si cet incrédule peut être content, ne pensez-vous pas que tout autre aura sujet de l'être? Voyez-le donc, après qu'il a pris toutes les assurances qu'il désirait, voyez-le se prosterner aux pieds du Sauveur du monde, et s'écrier en l'adorant : Oui je le crois, Seigneur, vous êtes véritablement mon maître et mon Dieu : *Dominus meus et Deus meus.* O vraie chair, dit saint Augustin, chair vraiment ressuscitée, chair que l'on touche, que l'on presse, où la main s'imprime, et qui porte encore les marques des blessures qu'elle a reçues! elle se livre, elle s'abandonne à l'examen le plus curieux : *Offert se examinandam, probandam, diligentiùs considerandam :* et parce que la vue se trompe aisément, elle s'offre au toucher, qui est moins susceptible d'illusion, afin qu'on s'assure de sa solidité, et qu'il ne reste plus de doute : *Accedit et curiosa*

manus, ut corpus contrectaretur solidum, et omne tolleretur ambiguum.

Heureux les yeux qui eurent l'avantage de voir si souvent notre maître ressuscité ! heureuses et mille fois heureuses les mains à qui Jésus fit toucher ses membres ranimés, et qu'il daigna lui-même conduire dans l'ouverture de son cœur ! Je ne doute point, MM., que la considération d'une faveur si singulière ne vous touche. Pour moi je l'admire aussi bien que vous ; mais c'est néanmoins sans l'envier que je l'admire : je m'estime même heureux de n'avoir pas vu ce que je crois : ce sentiment est fondé sur les paroles de Jésus-Christ même ; je me contente de croire ce que ses Disciples ont vu. *Beati qui non viderunt, et crediderunt !* Que ces paroles, qui ont été dites pour nous, me paraissent consolantes ! Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui n'ont pas laissé de croire ! Heureux ceux qui ont ajouté foi à mes promesses, sans attendre des preuves plus sensibles ! Heureux ceux dont la croyance n'est point établie sur le témoignage des sens, mais qui m'ont cru ressuscité parce que les Prophètes ont prédit que je ressusciterais, parce que je l'ai moi-même prédit ! *Beati qui non viderunt, et crediderunt !* Nous sommes de ce nombre, Chrétiens, par la miséricorde de Dieu ; et si notre foi est aussi ferme que la foi des Apôtres, nous sommes plus heureux qu'eux.

Mais sur quel fondement pouvons-nous croire cette résurrection, nous qui n'avons ni entendu les prophéties du fils de Dieu, ni vu son corps ressuscité ? Sur quel fondement, Chrétiens auditeurs ? sur le rapport de plus de cinq cents personnes qui ont été témoins de ce miracle, et qui l'ont publié partout ; sur la parole de douze Disciples, qui ayant long-temps refusé de le croire, s'en sont tellement convaincus, que malgré leur pauvreté, leur ignorance, leur timidité même, ils ont osé l'aller annoncer à toutes les puissances de

la terre, et se faire une gloire de donner leur vie pour l'attester ; sur l'exemple de tout l'univers qui s'est rendu à la force des preuves qu'apportaient ces nouveaux Prédicateurs ; sur le zèle invincible d'onze millions de Martyrs qui frappés des mêmes preuves, ont bravé les supplices pour rendre témoignage à la vérité de la résurrection ; je dis de la résurrection, parce que, comme l'a remarqué saint Augustin, de tous les points de notre croyance les Païens ne combattaient que celui-ci, tous les autres étant assez conformes, ou du moins n'ayant pas tant d'opposition avec les connaissances naturelles qu'ils avaient déjà. Enfin tout le monde convient que Jésus-Christ lui-même a fait moins de miracles que la plupart des Apôtres : or tous leurs miracles, comme le livre de leurs Actes en fait foi, s'opéraient pour prouver la résurrection. Entre plusieurs textes de ce saint livre, je me borne à un seul : il dit expressément : Les Apôtres faisaient un grand nombre de miracles, pour confirmer la vérité de la résurrection de Jésus-Christ notre Seigneur : *Et virtute magnâ reddebant Apostoli testimonium resurrectionis Domini nostri Jesu-Christi.* Il est donc vrai, MM., que dans la Religion chrétienne il n'est rien de mieux prouvé que le mystère de ce jour : on n'en pouvait pas souhaiter une preuve moins suspecte que le témoignage de ses propres ennemis, une preuve plus sensible que la présence même du corps ressuscité, une preuve plus certaine que la voix de Dieu qui s'est fait entendre par les miracles, et par l'accord unanime de tous les peuples. Voyons maintenant s'il est vrai que rien ne prouve mieux la Religion chrétienne, que ce mystère. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quoique la divinité de Jésus-Christ eût été suffisamment établie, soit par les œuvres surnaturelles qu'il avait faites durant l'espace de trois années,

soit par les oracles des Prophètes, qui se rapportaient tous si exactement aux diverses circonstances de sa vie et de sa mort ; pour mettre néanmoins une vérité si importante à couvert de tous les traits de la calomnie, il était nécessaire qu'il ressuscitât. Premièrement il avait prédit cette résurrection, et sa prédiction s'était répandue parmi le peuple ; elle était venue aux oreilles des Prêtres et des Docteurs de la loi, et ceux-ci en avaient donné connaissance aux étrangers, et au Gouverneur même de la Judée ; il avait dit qu'il ne serait point sujet à la corruption, qu'il serait libre entre les morts, enfin que son tombeau serait la source et le théâtre de sa gloire. En second lieu, le miracle de la résurrection était un des points que l'Ecriture avait le plus expressément marqué dans l'histoire prophétique du Rédempteur : en sorte que si ce mystère n'eût pas été accompli dans sa personne, ce manquement infirmait tous les autres événemens qui devaient le faire reconnaître pour le Messie promis ; mais aussi par la vérification de cette dernière prophétie, tous les doutes sont éclaircis, tous les prétextes retranchés à l'incrédulité des hommes ; et il faut que toute la terre s'écrie avec le Centenier : Cet homme était vraiment le fils de Dieu : *Verè filius Dei erat iste.*

Quel autre en effet qu'un Dieu aurait pu se ressusciter, et se rendre à soi-même une vie qu'il n'avait plus ? Comment pour se tirer du tombeau aurait-il pu agir sur lui-même, si la mort, qui détruit le principe de toute action dans les autres, n'avait été vaincue dans cet homme par un principe inaltérable, c'est-à-dire par la personne du Verbe qui demeura unie à son corps lors même que l'ame en fut séparée ?

Accingere gladio tuo super femur tuum, potentissime. Ceignez-vous de votre épée, Seigneur tout-puissant. Les saints Pères, en expliquant ce verset du psaume quarante-quatrième, disent que le Prophète par cette prière demande à la

seconde personne de la très-sainte Trinité qu'elle se hâte de se revêtir de notre chair, pour délivrer le genre humain de la servitude du Démon. *Indue carnem, pugna contra Diabolum, et libera genus humanum de Inferno :* c'est l'explication que donne saint Jérôme des paroles de David : Montrez-vous dans notre chair, fils unique du Seigneur, usez du glaive de la parole, et qu'en vous notre chair armée de ce glaive fasse sentir à nos ennemis la force de votre pouvoir. Quelques Théologiens trouvant cette similitude propre à expliquer familièrement le mystère de ce jour, veulent que l'humanité que le Sauveur prit en s'incarnant fût comme une épée dont il s'arma pour combattre nos ennemis. Elle sortit pour ainsi dire du fourreau sur la croix, cette épée mystérieuse, lorsque l'ame de l'homme Dieu se sépara de son corps; mais comme dans ce combat la divinité n'avait point abandonné ces deux parties désunies, il lui fut aisé de remettre à sa place l'épée victorieuse, c'est-à-dire, de réunir l'ame au corps. Oui, mes frères, Jésus-Christ avait le pouvoir de quitter son ame et de la reprendre : *Habeo potestatem ponendi animam meam, et iterum sumendi eam.* Il n'en est pas de même de nous : la mort, qui sépare les deux parties qui nous composent, détruit entièrement la personne qui agissait par l'une et par l'autre de ces deux parties, et ne laisse rien en elles qui ait la force de les rassembler. Dieu même, qui par sa vertu peut ressusciter tous les morts, et qui en effet les ressuscitera tous un jour, Dieu même ne peut pas faire qu'un homme se ressuscite soi-même, parce que se ressusciter, c'est agir; et que l'action n'est jamais où il n'y a plus de vie.

De sorte, MM., que la résurrection du Sauveur prouve par elle-même sa divinité, et la prouve d'une manière invincible. Toutes les autres merveilles qu'il avait opérées durant sa vie pouvaient bien faire juger qu'il était envoyé de Dieu, mais

celle-ci montre évidemment qu'il est Dieu lui-même. C'est pourquoi les Pharisiens l'ayant plusieurs fois pressé de faire quelque miracle qui les tirât de doute, il les renvoya à sa résurrection. Cette race maudite me demande des miracles, je ne veux point lui en donner d'autre que celui de Jonas. Comme ce Prophète, qui fut trois jours dans le ventre de la baleine, en sortit vivant; de même le fils de l'homme, qui sera renfermé dans le sein de la terre, ressuscitera le troisième jour. Voilà le miracle des miracles, c'est par là que je prétends me distinguer de tous les autres Prophètes. Elie rendit la vie au fils de la veuve de Sarepta; Elisée à l'enfant de la Sunamite : mais jusqu'ici aucun homme ne s'est rendu la vie à soi-même.

Vous voulez un miracle, leur dit-il dans une autre occasion, pour preuve que je suis véritablement le Messie? Je pourrais vous dire qu'il n'est point de sorte de miracles que je n'aie faits; et que, pour peu que vous vouliez me suivre, vous me verrez rendre la vue aux aveugles, la santé aux malades, et la vie aux morts. Mais non, vous ne voulez point vous rendre à de semblables miracles, vous dites que c'est au nom de Béelzebut que je fais tous ces prodiges : voici ce qu'aucun homme ne peut faire s'il n'est Dieu, et que Dieu lui-même ne saurait faire en l'homme, qu'en s'unissant à lui d'une manière ineffable : *Solvite templum hoc, et post triduum reædificabo illud:* Faites-moi mourir, et je me ressusciterai. Remarquez, MM., qu'il ne dit pas : Je mourrai : mais pour ôter tout soupçon de supercherie : Faites-moi mourir vous-mêmes de la manière que vous l'entendrez : *solvite :* Détruisez cette chair abandonnée à votre fureur, mettez ce corps dans l'état qu'il vous plaira, ne cessez point d'exercer sur lui vos cruautés que vous ne vous soyez bien assurés de lui avoir arraché la vie : *Solvite templum hoc* : Ne lui laissez pas une seule goutte de sang, qu'il éprouve

même après sa mort les effets de votre rage ; tout cela n'empêchera pas que je ne le ressuscite, et que je ne le rétablisse après trois jours au même état où vous le voyez : *Et post triduum reædificabo illud.*

Voilà, MM., voilà l'argument que Jésus-Christ oppose à tous ceux qui osent douter de sa divinité. En effet, les plus malins de ses adversaires ne l'ont jamais attaqué directement ; il leur a paru si invincible, que, moins pour le réfuter que pour s'épargner la confusion d'un honteux silence, ils se sont réduits à nier, les uns qu'il fût jamais mort, les autres qu'il fût véritablement ressuscité ; tous se trouvant d'accord en ce point, que si sa résurrection était prouvée, on ne pouvait se défendre de l'adorer comme Dieu. Les Prêtres entre tous les autres avaient bien compris cette vérité, lorsque demandant des gardes pour mettre au sépulcre, ils disaient à Pilate que rien n'était plus à craindre que si on l'enlevait pendant la nuit, et qu'alors on fît croire au peuple qu'il était ressuscité. Ce faux miracle, ajoutent-ils, fera plus d'impression sur les esprits que tous ceux qu'il a faits durant sa vie : *Erit novissimus error pejor priore.* En vain l'aura-t-on condamné comme un scélérat, ce bruit lui rendra toute sa gloire. Avant sa condamnation il avait passé parmi le peuple pour un grand Prophète ; sur la fausse nouvelle de sa résurrection, on ne doutera plus qu'il ne soit en effet le fils de Dieu : *Et erit novissimus error pejor priore.*

J'ai quelquefois été étonné de ce que les Evangélistes ont pris tant de soin de nous faire le détail le plus circonstancié de la passion du Sauveur, et qu'au lieu de passer légèrement sur ce dernier événement de sa vie, ils se sont tous quatre, comme de concert, appliqués à nous en tracer l'image la plus exacte : loin d'appréhender de nous le représenter dans le plus sombre ennui, dans la frayeur, dans la tristesse la plus mortelle, dans la sueur de sang que lui causa l'excès multiplié

de ses douleurs, il semble qu'ils se soient fait un plaisir d'apprendre à toute la postérité qu'il a non-seulement été traité comme un homme ordinaire, mais comme le dernier des hommes ; ici comme un esclave, là comme un insensé ; ici c'est un malfaiteur insigne, là c'est un homme défiguré par les tourmens, et enfin expirant sur la croix entre deux voleurs. Mais mon étonnement cesse dès que je pense qu'ils savaient combien il était important que son trépas fût si authentiquement constaté, qu'on ne pût le révoquer en doute, et affaiblir par ce doute sur sa mort la vérité de sa résurrection. Non ils n'ignoraient pas, ces Ecrivains sacrés, qu'ils avaient en main de quoi effacer toute cette honte, de quoi la faire même servir à la gloire de Jésus-Christ. Quelque idée qu'on se forme de cet homme Dieu à la vue de cette image sanglante et défigurée, il est ressuscité le troisième jour : ce seul trait répare tout. Et si vous avez eu sujet de douter qu'il ne fût rien de plus qu'un homme en le voyant sur la croix, pouvez-vous faire usage de votre raison, et ne pas demeurer persuadés qu'il est Dieu, en le voyant sortir du sépulcre ?

Mais qu'est-il nécessaire d'accumuler tant de raisons, quand une seule peut nous tenir lieu de toutes les preuves les plus manifestes ? Pour être convaincus que rien ne confirme mieux la divinité de Jésus-Christ, et par conséquent la Religion qu'il a établie, que le mystère de sa résurrection, il suffit de nous rappeler que c'est la preuve qui lui a assujetti l'univers, et presque l'unique qu'aient apporté les Apôtres dans toutes les prédications. Dans tout le premier sermon par lequel saint Pierre convertit trois mille Juifs, dans tout ce sermon il n'est parlé que de ce mystère. La mort et la résurrection de Jésus fait encore tout le sujet du discours que le même Apôtre prononça au temple après avoir guéri le boiteux : Ce Jésus, dit-il, que vous avez livré aux Gentils, ce Jésus est

ressuscité, nous en sommes témoins : *Hunc Jesum resuscitavit Deus.* C'est pour cela que les Prêtres des Juifs firent arrêter le saint Apôtre avec ceux qui l'accompagnaient. *Dolentes quòd docerent populum, et annuntiarent in Jesu resurrectionem ex mortuis :* Ils ne pouvaient souffrir que saint Pierre publiât la résurrection des morts dans la personne de Jésus. Saint Paul prêche à Athènes, et entreprend de réformer cette ville plongée dans l'idolâtrie : il n'entretient les idolâtres que de la résurrection ; il en parle au peuple, il en parle aux Sénateurs au milieu de l'Aréopage : *Et resurrectionem annuntiabat eis.* Toute l'occupation enfin des Apôtres, tout leur emploi à la naissance de de l'Eglise, était de publier la résurrection de leur maître : *Et reddebant Apostoli testimonium resurrectionis Jesu-Christi.* Bien plus, ils ne se qualifient point autrement que les témoins de la résurrection du Seigneur. *Oportet testem resurrectionis nobiscum fieri unum ex istis :* Mes frères, dit saint Pierre en demandant l'élection d'un Apôtre à la place de Judas, il en faut choisir un parmi ceux-ci, qui puisse être avec nous témoin de la résurrection. Il semble qu'il n'y ait que ce mot à dire, que tout l'Evangile y est renfermé, que tout le ministère d'un Apôtre consiste à prêcher que Jésus-Christ est ressuscité, et que toute la terre doit se rendre à cette marque de sa puissance infinie. En effet, MM., toute la terre s'est rendue à cette marque, c'est elle qui a fléchi l'esprit de nos pères, et à qui par conséquent nous devons la foi qu'ils nous ont transmise.

Quelle est donc votre obstination, Juifs perfides, nation maudite et réprouvée, de fermer les yeux à tant de lumières ? Quelle difficulté vous retient encore, et vous empêche de reconnaître votre Rédempteur ? Pouvez-vous douter de sa mort ? vous en avez été les auteurs. Pouvez-vous douter de sa résurrection ? vous en avez été les

premiers témoins ; et par le soin que vous avez pris de faire garder son sépulcre, vous nous l'avez rendue indubitable. *O stulti et tardi corde ad credendum !* O insensés ! ô ames tardives et indociles! qui est-ce qui sera capable de guérir votre infidélité, et la dureté de votre cœur ? Vous attendez un autre libérateur ? mais quand il viendrait, à quoi prétendez-vous le reconnaître pour le véritable Messie ? Espérez-vous quelque miracle plus frappant que celui de se ressusciter soi-même, et de sortir immortel du sein même de la mort ? Et vous, Chrétiens indignes, esprits libertins et audacieux, qui osez révoquer en doute la vérité de votre Religion, et qui ne cessez de demander des éclaircissemens sur des choses mille fois plus claires que la lumière du jour ! *O stulti et tardi corde ad credendum !* quoi, vous portez l'aveuglement jusqu'à vous croire plus sages que tout ce qu'il y a eu de sages dans le monde durant le cours de seize cents ans ? Donnez-moi un seul point dans toute l'histoire, ou moderne, ou ancienne, qui soit établi comme la résurrection du Sauveur. Ou si vous la croyez aujourd'hui, comme elle fut crue autrefois à Rome, à Athènes, à Jérusalem, du peuple, des Philosophes et des Empereurs, d'où vient que vous paraissez encore balancer ? Est-ce que vous n'êtes pas satisfaits d'une preuve sur laquelle nul Païen, nul Idolâtre n'entra jamais en contestation avec les Fidèles ?

Mais laissons, Chrétiens auditeurs, ces infortunés, ces aveugles, que la débauche ou l'orgueil entretient dans leur incrédulité ; et nous de notre côté goûtons dans la joie, dans la paix, le bonheur que nous avons de croire en Jésus-Christ, en cet homme dont la résurrection a été prouvée par des signes si évidens, et dont la doctrine est elle-même si bien prouvée par sa résurrection. Réjouissons-nous de ce que nous avons l'avantage

de marcher dans un si grand jour, et d'être assurés de tenir la bonne voie ; réjouissons-nous de ce que nous servons un maître vivant, glorieux, immortel, qui voit nos besoins, qui entend nos prières, et qui peut récompenser tous nos services ; un maître qui sait compatir à nos infirmités, puisqu'il les a toutes souffertes, et qui a le pouvoir de nous en affranchir, puisqu'il les a toutes surmontées ; enfin un maître qui n'a vaincu la mort en sa personne que pour nous faire voir jusqu'où allait sa puissance, et jusqu'où il avait dessein d'en étendre les effets en notre faveur.

Oui, mon Seigneur et mon Dieu, je crois que vous êtes ressuscité, et j'espère qu'un jour vous me ressusciterez moi-même. Je crois que vous vous êtes montré dans la gloire d'une nouvelle vie à tous vos Disciples ; et j'espère que je vous verrai à mon tour de mes propres yeux, et dans cette même chair que vous m'ordonnez de crucifier maintenant par la pénitence. *Credo quòd Redemptor meus vivit, et in carne mea videbo Deum salvatorem meum :* Oui, ô mon Rédempteur aimable et triomphant, nous croyons que vous vivez dans le Ciel, et nous espérons d'y vivre éternellement avec vous. Nous savons que ce corps dont le poids nous fait gémir sera bientôt détruit par la mort, mais nous savons aussi que vous le réformerez pour le rendre semblable au vôtre, glorieux comme le vôtre. *Reposita est hæc spes in sinu meo :* Cette espérance est profondément gravée dans nos cœurs ; et plutôt que de l'abandonner, nous consentirons qu'on nous arrache la vie. C'est cette espérance qui nous soutient dans toutes nos adversités ; c'est elle qui adoucit toutes nos peines, c'est elle qui nous fait envisager la mort sans effroi, qui fait que nous l'attendons même avec quelque sorte d'impatience. C'est cette espérance, ô mon Sauveur, qui nous fortifie dans les combats qu'il nous faut rendre tous les jours contre

le monde et contre nous-mêmes, pour marcher avec constance dans la voie de vos commandemens ; c'est elle qui nous encourage à suivre vos divins exemples, à embrasser votre croix, à nous y attacher, à souhaiter d'y mourir comme vous et pour vous, afin de régner un jour et pour toujours avec vous. Ainsi soit-il.



2. # SERMON

POUR LE JOUR

DE PAQUES.

Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam.

Il a fallu que Jésus-Christ souffrît, et que par la voie des souffrances il entrât dans sa gloire. (*Luc.* 24.)

La gloire préparée à Jésus-Christ méritait d'être achetée par des souffrances extrêmes, et ce n'était qu'à ce prix qu'il la pouvait obtenir.

JE ne puis me ressouvenir de la joie que répandit la résurrection du Sauveur parmi tous ceux qui avaient pleuré sa mort, sans goûter moi-même la plus douce satisfaction. Quelle devait être, hélas! la consternation de ces Disciples infortunés qui s'étaient dépouillés de tout pour s'attacher à un homme qu'ils croyaient être le fils de Dieu, lorsqu'ils le virent mort et rendu infame par le supplice de la croix! Outre qu'ils ont perdu un maître plein de bonté pour eux, ils croient encore qu'avec lui sont ensevelies toutes leurs espérances; car quelque soin qu'il eût pris pour leur faire entendre qu'il devait ressusciter, saint Jean dit clairement que lorsqu'il se transporta au sépulcre avec saint Pierre, ce mystère leur était inconnu : *Nondum enim sciebant Scripturam, quia oportebat eum à mortuis resurgere.* Quelle confusion pour eux après avoir renoncé, les uns à leurs parens et à leur profession, les autres même à de grands biens;

après avoir passé trois ans à étudier la doctrine de ce Prophète, après avoir ouvertement témoigné qu'ils avaient une foi entière en ses maximes, et un attachement inviolable pour sa personne; quelle confusion de se voir enfin réduits à reprendre leur ancien état, à être les objets de la risée et de l'aversion même du peuple, à traîner leurs tristes jours dans une honteuse pauvreté, dans une humiliante obscurité !

Mais lorsque Magdelène avec ses compagnes, venant pour embaumer le corps du Sauveur, trouve le sépulcre ouvert, les gardes en fuite, les suaires épars, les Anges qui annoncent que Jésus est vivant; lorsqu'aussitôt qu'elle fut venue porter cette nouvelle aux Apôtres, Pierre et Jean courent au tombeau pour s'éclaircir de la vérité, et reviennent eux-mêmes confirmer le récit de Magdelène et des femmes qui l'accompagnaient; lorsqu'étant tous assemblés, ces mêmes femmes racontent comme il leur est apparu; que Pierre assure qu'il l'a vu de ses yeux; que les deux Disciples qui reviennent d'Emmaüs tout hors d'eux-mêmes, disent qu'ils ont fait avec lui environ deux lieues de chemin; lorsqu'enfin les uns triomphant et pleurant de joie, et que les autres surpris ne savent encore que croire de tant de merveilles, Jésus paraît lui-même au milieu d'eux tous, et lève tous leurs doutes par sa présence; qui peut exprimer quels furent les mouvemens de leurs cœurs ?

Quel comble de consolation, surtout lorsqu'à travers une beauté si éclatante, et au milieu de la gloire qui l'environne, ils aperçoivent cette même douceur qu'il leur avait toujours témoignée ! quand ils voient que quoiqu'ils l'aient abandonné dans ses humiliations, il ne les oublie pas néanmoins dans son triomphe, qu'il les traite avec une bonté et une familiarité extraordinaires, qu'il leur permet de le toucher pour satisfaire leur curiosité, qu'il les souffre plonger leurs mains

dans ses plaies pour fortifier leur foi, qu'il se met lui-même à table, et mange avec eux pour les contenter ! Il est bien naturel que durant cette apparition si sensible et si constante toutes les défiances se dissipent, et que les esprits reviennent peu à peu d'une surprise si grande et si agréable ; je ne doute pas qu'après un long silence, ayant toujours les yeux attachés sur leur divin maître, je ne doute pas qu'oubliant le scandale de la croix, les premières paroles que tant de personnes assemblées se dirent les unes aux autres, dès qu'elles purent ouvrir la bouche, ne fussent les paroles mêmes que j'ai citées en commençant ce discours : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam :* Oui certainement, puisque tous les événemens qui avaient précédé devaient être suivis d'un succès si éclatant, il était nécessaire que Jésus-Christ souffrît, et que parmi les horreurs de la mort il s'ouvrît un chemin à une gloire si singulière. Cette vérité, MM., a été depuis confirmée par bien d'autres preuves. Souffrez que je les rassemble ici en peu de mots, après que nous nous serons réjouis avec Marie de la gloire de son fils : elle y prend d'autant plus de part, qu'elle a plus vivement ressenti ses ignominies. Disons-lui avec l'Eglise : *Ave, Maria.*

Il me semble que pour faire voir que Jésus-Christ a dû souffrir pour entrer dans sa gloire, il faut prouver nécessairement deux vérités qui sont renfermées en quelque manière dans cette proposition : il faut montrer en premier lieu que cette gloire devait être bien sublime, et en second lieu, que la croix était l'unique voie par où il y pouvait parvenir. Car si la récompense ne devait être que médiocre, elle ne demandait pas qu'il s'exposât à des maux extrêmes ; et s'il pouvait l'obtenir gratuitement, il est clair qu'il n'y avait pas de nécessité de mourir, pour s'en rendre digne. Il fallait que Jésus-Christ expirât dans un supplice cruel

et humiliant, pour entrer dans la gloire qui lui était préparée : c'est un oracle qu'il a prononcé lui-même, et que je suis obligé de croire sans l'examiner. Mais laissant à part pour un temps l'autorité souveraine de la foi, veut-on convaincre mon esprit par la force de la raison ? il faut qu'on me prouve premièrement que la gloire qu'on lui prépare mérite d'être mise à un si haut prix, et de plus, qu'il n'y saurait parvenir qu'à ce prix. Examinons ces deux points dans les deux parties de ce discours. Voyons dans la première partie si en effet cette gloire méritait d'être achetée par des souffrances extrêmes ; et dans la seconde, si la nécessité de la mériter, afin de l'obtenir, était réelle. Voilà tout le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

J'ai souvent recherché en moi-même pourquoi les saints auteurs de l'histoire évangélique qui font profession d'être si courts dans leurs narrations, qui même ont passé sous silence un si grand nombre des actions du fils de Dieu, pourquoi enfin se contentant de nous dire en deux mots ses faits les plus éclatans, se sont néanmoins tous quatre appliqués à nous faire un long récit de sa passion, et à nous en rapporter jusqu'aux plus légères circonstances. Parmi les raisons qu'on peut rendre de cette conduite, en voici une qui s'est présentée à mon esprit lorsque je méditais la matière de ce discours. Les Evangélistes sont descendus dans le plus grand détail des douleurs de Jésus-Christ, afin qu'on pût comparer sa passion avec les récompenses qu'elle lui a méritées, et remarquer avec quelle exactitude il a plu à son père de payer tout ce qu'il a souffert pour son amour.

Il est vrai, Chrétiens auditeurs, que la chose mérite bien d'être observée, et qu'elle tourne également à la gloire du Père éternel, et à la gloire de son fils. Jésus est mort, et Dieu l'a ressuscité, il lui a rendu cette vie si précieuse qu'il lui avait

sacrifiée sur la croix ; il a rendu à ce corps l'ame qui en avait été séparée par la violence des tourmens ; et parce qu'avant de souffrir la mort il avait été effrayé de ses approches, et que cette frayeur lui avait été plus cruelle que la mort même, il lui rend une vie immortelle, qu'il ne peut plus perdre, et qui l'affranchit pour toujours de pareilles craintes. Il avait perdu dans les supplices jusqu'à la figure humaine, mais il ressuscite plus brillant que le soleil ; et s'il lui reste encore quelques vestiges de ses plaies, ils embellissent son corps au lieu de le défigurer, ils en sont le plus riche et le plus glorieux ornement. Il fut chargé de liens par les soldats, et tenu prisonnier dans la maison d'Anne ; mais il se trouve libre dans le sépulcre, et même dans les Enfers : *Inter mortuos liber.* Toute la terre s'oppose en vain à la liberté de son ame, lorsqu'il lui plaît de revenir des Limbes ; et la pierre qui ferme son tombeau, quoique d'un poids et d'une grosseur énorme, ne peut empêcher son corps d'en sortir. Depuis sa résurrection il entre, il sort, les portes demeurant fermées ; il ne peut être arrêté dans aucun lieu, ni en être exclu. Je ne dis rien du don d'impassibilité : il a essuyé toutes les rigueurs des lois humaines, mais il est exempt pour toujours des lois mêmes de la nature ; il reprend son empire absolu sur les misères auxquelles il s'était assujetti en se revêtant de notre chair ; l'air, le feu, et les autres élémens, qui n'épargnent ni l'innocence ni la condition, auront du respect pour lui, et ne pourront le blesser ni lui nuire. Enfin le tombeau l'avait dévoré, comme parle l'Ecriture ; il a été forcé de le rendre à la vie, et avec lui un grand nombre de Saints qui ressuscitent pour honorer son triomphe : *Et monumenta aperta sunt, et corpora multa Sanctorum, qui dormierant, surrexerunt.*

Tout cela regarde les douleurs du corps : les douleurs de l'ame n'ont pas été réparées avec moins d'avantage. C'est dans ce jour que son père,

qui semblait l'avoir oublié, l'avoir persécuté dans sa passion, lui dit avec le Prophète : *Filius meus es tu, ego hodie genui te :* Vous êtes mon fils, je vous ai donné aujourd'hui une nouvelle naissance ; et comme désormais je serai doublement votre père, je redoublerai mes tendresses envers vous. Les soldats qui l'avaient si indignement méprisé, et qui avaient fait de si sanglantes railleries de sa divinité prétendue, qui l'avaient traité comme un Roi de théâtre, un faux Prophète, sont les premiers prédicateurs de sa résurrection, ils la publient dans Jérusalem, ils l'apprennent aux Prêtres, qui en conçoivent un dépit mortel, sans qu'ils aient rien à répliquer contre des témoins si irréprochables. Pierre l'avait renié trois fois ; il ne lave pas seulement ce crime dans ses larmes, mais il le répare par trois protestations les plus tendres qu'il fait à Jésus-Christ d'un amour sincère et ardent pour sa personne : *Rèdditur trinæ negationi trina confessio*, dit saint Augustin. Tous ses Disciples s'étaient dispersés durant sa passion, comme il le leur avait prédit ; mais sa résurrection les réunit de telle sorte, que saint Paul assure qu'il s'en trouva plus de cinq cents qui reçurent sa dernière bénédiction. Pour un pécheur endurci que l'Enfer lui enlève à ses côtés, dans le temps même qu'il souffre pour les pécheurs, il dépeuple aujourd'hui les Enfers, et monte au Ciel suivi de plusieurs millions d'esclaves qu'il lui a ravis.

Voyez, je vous prie, comment au jour de la Pentecôte ce même peuple qui avait si insolemment sollicité la mort de Jésus, se jette par terre la componction dans le cœur ; et frappant sa poitrine, demande miséricorde à saint Pierre, et s'offre de réparer sa perfidie par telle satisfaction qu'il voudra lui imposer : *Viri fratres, quid faciemus ?* Je vous prie d'observer ici que cette pénitence publique se fit à la vue d'une multitude infinie composée de toutes les nations de l'univers, comme saint Luc l'a remarqué expressément :

cette publicité était ménagée pour réparer la honte que Jésus avait soufferte, en mourant dans un temps où Jérusalem était remplie d'étrangers qui s'y étaient rendus pour la solennité de Pâques. De plus, comme on avoit fait mettre au haut de la croix la sentence de sa condamnation en trois langues différentes, pour qu'elle fût entendue de tout le monde, de même les Apôtres parlèrent toutes sortes de langues la première fois qu'ils prêchèrent sa divinité, afin que cette foule d'auditeurs de différentes nations fussent instruits de son innocence par leurs discours, et de sa divinité par le miracle qui se faisait en leur faveur.

Je ne sais si parmi les récompenses que le fils de Dieu a reçues de ses travaux, j'oserai mettre les châtimens que son père a fait souffrir à ses ennemis. Hélas ! ces châtimens lui ont donné plus de gloire que de satisfaction : témoin les larmes qu'il versa sur l'infortunée Jérusalem à la vue des malheurs qu'elle s'allait attirer en le condamnant à la mort. Il ne faut néanmoins pas omettre que les Prêtres qui étaient si jaloux de leur crédit et de leur autorité, perdirent et le temple et le sacerdoce ; et qu'eux-mêmes, après avoir livré Jésus aux Romains pour qu'ils le fissent mourir, furent livrés par la justice divine à ce même peuple, qui les punit de ce forfait par la destruction entière de la Synagogue. Il y eut encore ce rapport particulier entre leur crime et la vengeance du Seigneur : Vous savez que Pilate, Lieutenant de l'Empereur, avait déclaré hautement, avant de condamner Jésus-Christ, qu'il y était forcé par les instances des Juifs qui le persécutaient injustement : l'Empereur Vespasien, comme pour insulter à la condescendance criminelle de ce Juge inique, avant d'ordonner le saccagement de Jérusalem, prend à témoin le Ciel et la terre que c'est malgré lui qu'il abandonne cette ville à la fureur du soldat, qu'il y est forcé par l'obstination de ce peuple, et qu'il n'a point à répondre de la mort

de tant d'innocens qui périssent avec les coupables. Saint Augustin observe encore que leur malheur arriva précisément à la même fête qu'ils avaient choisie pour perdre Jésus, et que les mêmes Juifs étrangers qui avaient rendu l'ignominie de sa passion plus éclatante par leur présence, ne furent pas seulement témoins de la vengeance que Dieu tira de la perfidie de leurs frères, mais qu'ils furent enveloppés dans les effets de cette vengeance. Que dirai-je des malheureux restes de cette nation ingrate, et de la servitude honteuse où elle gémit encore aujourd'hui? Le mépris, l'aversion qu'on a pour elle chez tous les peuples; la liberté qu'on a presque partout de lui insulter impunément, qu'est-ce autre chose qu'un châtiment visible et subsistant de la cruauté barbare qu'ils exercèrent contre le Sauveur, en lui faisant souffrir le supplice des esclaves, en autorisant la plus vile populace à le traiter comme s'il n'eût été qu'un ver de terre, ou le plus méprisable de tous les hommes?

Mais que fais-je, Chrétiens auditeurs? ne dois-je point craindre de vous donner une idée indigne de la libéralité de Dieu envers Jésus-Christ, en m'arrêtant à vous faire voir comment il a proportionné ses récompenses à tout ce qu'il a souffert, comme si ces récompenses avaient précisément égalé les douleurs de sa passion? Non, non: le Seigneur ne s'est pas contenté de le récompenser en père équitable, il l'a fait avec une libéralité digne de sa puissance. Combien de temples, Chrétiens auditeurs, pour un Calvaire! combien d'autels pour une croix: et cette croix sur combien d'autels a-t-elle été élevée elle-même! Cette croix, signe autrefois d'infamie, que personne ne voulait porter avec lui de peur de se déshonorer, de combien de couronnes fait-elle aujourd'hui le principal ornement! sur combien de têtes royales avons-nous la satisfaction de la voir briller! Une ville ingrate l'a désavoué pour son Roi; cent royaumes, cent peuples divers l'ont accepté pour leur

Dieu. Barabbas lui fut préféré; et lui a été préféré à tous les chefs de toutes les sectes, à tous les législateurs, à toutes les divinités de la terre. La crainte de la mort porta un de ses Apôtres à le renoncer; et plus de quatorze millions de Chrétiens, plutôt que de lui faire un pareil outrage, ont choisi la mort. Judas le vendit pour satisfaire son avarice; mais qui peut dire le nombre de ceux qui ont tout vendu pour le soulager dans ses membres, dans les pauvres; qui ont tout quitté pour le suivre dans sa pauvreté? Les Prêtres ne donnèrent que trente deniers au traître qui le leur livra; mais de quel prix les instrumens de ses souffrances ont-ils paru, même aux yeux des Infidèles? Les Perses enlevèrent autrefois sa croix, et crurent avoir en elle un trésor, qui seul pourrait faire la rançon d'un Souverain. Elle leur valut encore plus qu'ils n'avaient pensé, puisqu'Héraclius la préféra à leurs vastes États, dont il aurait pu se rendre maître après la défaite entière et la mort tragique de Chosroës.

Parcourez, s'il vous plaît, toutes les autres circonstances de sa passion; vous verrez les moindres douleurs, les plus légères confusions retracées par des honneurs infinis. Quels respects n'a pas eu toute la terre pour ces pauvres Pêcheurs qui furent persécutés à son sujet! Tous ses amis furent muets devant Pilate, et ils le laissèrent accabler par la calomnie; mais depuis ils ont fait entendre leur voix par toute la terre; les climats les plus reculés de l'univers ont retenti des éloges qu'ils ont donnés à son innocence et à la sainteté de sa doctrine: *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum.* Combien de bouches éloquentes, combien de savantes plumes ont exalté son nom! combien de livres écrits contre ceux qui ont osé combattre ou sa divinité, ou la vérité de quelques-unes de ses paroles! combien de bibliothèques remplies d'ouvrages qui nous transmettent de siècle en siècle la grandeur et la

gloire de Jésus crucifié ! Je ne dirai point par combien d'hommages on a expié les insultes qu'il souffrit des gardes qui l'adorèrent par dérision. On ne s'est pas contenté de l'adorer caché et déguisé sous les espèces du pain, on a cru qu'on devait du respect à tout ce qui lui appartenait en quelque manière, à tout ce qui avait avec lui quelque rapport : pour quelle autre raison témoigne-t-on tant de vénération pour les Saints qui l'ont servi, pour les pauvres qui sont ses membres, pour les images et pour les figures qui nous représentent sa personne ou ses mystères, pour les clous enfin, pour les épines, pour tous les autres instrumens de son supplice, que l'attouchement de son saint corps a consacrés ?

Vous rappellerez-vous enfin le jugement qu'en porta Hérodes, lorsqu'il le traita comme un insensé, sans penser que c'est pour réparer cet outrage que Dieu a voulu que sa doctrine ait prévalu à la fausse sagesse des Païens ; que la Philosophie, tout orgueilleuse qu'elle est, ait soumis ses lumières à la simplicité de l'Evangile, et à la mystérieuse folie de la croix ! Toutes ses paroles ont été reçues comme des oracles, on a taxé d'erreur tout ce qui s'est tant soit peu éloigné de ses maximes, on a cru sur son témoignage des choses qui renversaient tous les principes des sciences, tous les préjugés de la raison humaine ; on a cru qu'il n'y avait point de sagesse sur la terre, qu'en se livrant aveuglément en tout à ses sentimens et à sa conduite.

Si dans tout ce que je viens de dire vous trouvez que le fils de Dieu a été libéralement récompensé de sa patience, je vous prie de faire réflexion que ces effets de la libéralité de son père ne sont jusqu'ici qu'une récompense temporelle, qu'une récompense qu'il reçoit sur la terre, où il n'est plus, où du moins il n'est qu'invisiblement. Je n'ai garde de m'engager à vous entretenir de la gloire qu'il possède dans le Ciel, et qu'il y

possédera éternellement. C'est là qu'assis à la droite de son père, en dédommagement du refus qu'ont fait les Juifs de le reconnaître pour leur Roi, il règne dans un royaume qui n'aura jamais de fin, et sur des sujets qui sont tous des Rois eux-mêmes. C'est là qu'à la place des marques humiliantes des soufflets, il brille sur son visage une lumière qui fait la joie des Bienheureux, et que l'œil des plus hautes intelligences ne peut soutenir. C'est là qu'au lieu de ces voix confuses et séditieuses, qui s'élevaient contre lui dans le prétoire de Pilate, tous les Saints ne cessent de chanter à sa gloire le cantique de leur délivrance, dont ils reconnaissent lui être uniquement redevables. Enfin c'est là que pour s'être soumis aux injustes jugemens des hommes, il viendra au dernier jour dans l'éclat d'une majesté infinie exercer aux yeux de tout l'univers le pouvoir souverain que son père lui a donné de juger les vivans et les morts : *Quia ipse est*, dit l'Apôtre saint Pierre, *qui constitutus est Judex vivorum et mortuorum.* Disons-le donc sans hésiter, MM.. : *Oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam :* Il fallait que Jésus-Christ souffrît la mort ; la gloire singulière qui lui était réservée méritait bien d'être achetée à ce prix. Il a beaucoup souffert, on n'en peut pas disconvenir; mais, graces à la justice et à la libéralité du Père éternel, la récompense qu'il reçoit paye exactement et abondamment toutes ses souffrances.

Soyez glorifié, Père saint, source de bonté et de justice ! que les hommes et les Anges vous louent, qu'ils bénissent éternellement votre tendresse infinie, votre libéralité toute divine envers Jésus-Christ notre Rédempteur. Que ne vous devons-nous point pour avoir si richement récompensé le zèle qu'il a eu pour notre salut ! Quelle bonté en vous d'avoir agréé jusqu'à ce point les travaux qu'il a entrepris pour nous associer à son héritage. Hélas ! qu'il aurait été mal payé de son

amour excessif, si vous aviez laissé notre reconnaissance seule chargée de ce devoir ! qu'aurions-nous fait, ou qu'aurions-nous pu faire qui eût répondu en quelque sorte à tant de générosité ? Continuez, Seigneur, d'exalter, de glorifier votre fils unique ; continuez de le faire connaître, de le faire craindre, adorer et aimer de toutes les créatures. Combien de villes, combiens de nations entières ignorent encore les mystères de sa mort et de sa résurrection ! Dissipez ces ténèbres pour la gloire du nom de Jésus. Vous lui avez donné un pouvoir absolu sur tous les royaumes du monde ; hâtez-vous de le mettre en possession de ceux qui gémissent encore sous la tyrannie de l'Enfer ; avancez ce temps où il doit être l'unique pasteur, l'unique législateur. Faites cependant qu'il soit servi avec zèle de tous ceux qui font profession d'être à lui, qu'il soit aimé de tous ceux qui le connaissent, et qui savent combien il les a aimés. Il a mérité tout cela par ses souffrances ; mais est-il bien vrai qu'il n'ait pu le mériter qu'en souffrant ? C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

COMME toute la grandeur de Jésus consiste à être ce Messie promis depuis long-temps aux hommes, et envoyé enfin au milieu des temps ; il est évident que toute sa gloire dépend d'être reconnu et d'être reçu en cette qualité par toutes la nations de la terre. Or pour cette manifestation de sa gloire, il fallait nécessairement, Chrétiens auditeurs, qu'il endurât tout ce qu'il a enduré, et qu'il mourût de la manière qu'il est mort : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam.* Les Prophètes, qui avaient prédit son avénement, et qui l'avaient annoncé aux hommes, n'avaient presque point donné d'autres signes qui le pussent faire connaître que ses douleurs et sa patience ; ils avaient marqué si expressément tout ce qu'il devait souffrir, qu'il semble que les Evangélistes

n'aient fait que les copier quand ils racontent sa passion. Une des raisons qui les a obligés à s'étendre si fort, et être si exacts en rapportant les derniers événemens de sa vie, c'est l'exacte description qu'en avaient faite les Prophètes : il fallait faire voir à toute la terre que Jésus avait accompli fidèlement tout ce qui avait été prédit du Rédempteur. De sorte, MM., que si Jésus-Christ s'était dispensé de souffrir, il lui aurait été impossible de persuader au monde qu'il était véritablement le fils de Dieu. Les miracles qu'il a faits pour établir la vérité de sa mission étaient sans doute de fortes preuves ; mais ces preuves se trouvant opposées aux oracles de l'Ecriture, cette opposition aurait jeté les esprits dans une confusion étrange, et dans des ténèbres que nulle lumière n'aurait jamais pu dissiper.

De plus, personne ne doute que rien n'a été plus glorieux à Jésus-Christ que sa résurrection. S'arracher soi-même d'entre les bras de la mort, vaincre cette mort devant qui tout avait plié, c'était une victoire réservée à l'auteur même de la vie ; aussi voyons-nous que toutes les fois qu'on avait pressé le Sauveur de donner quelques témoignages de sa divinité qui ne laissât plus lieu à aucun doute, il avait toujours offert de la prouver en ressuscitant. Ses Disciples, surtout après que les premiers troubles que leur avait causé sa mort furent dissipés, ses Disciples s'attendaient si fort à cette dernière preuve, que ceux qui allaient en Emmaüs le jour qu'il devait ressusciter, étaient déjà scandalisés de ce qu'ils ne l'avaient point encore vu, quoique ce jour ne fût pas fini. C'est pour cela même que dans la prédication de l'Evangile, les Apôtres n'ont rien tant fait valoir que la résurrection du Sauveur ; ils ne prêchent que ce prodige aux Juifs, aux Gentils ; ils ne font eux-mêmes de miracles que pour confirmer ce grand miracle. C'est pour cela qu'il a pris lui-même un si grand soin d'en établir la vérité, comme devant

être le principal fondement de la croyance qu'on aurait en lui. C'est pour cela qu'il permet qu'il y ait des gardes au sépulcre, afin de tirer de la bouche même de ses ennemis un témoignage qui ne puisse être suspect à personne. C'est pour cela qu'il a voulu conserver les vestiges de ses plaies; qu'il ne s'est pas contenté de se faire voir, qu'il s'est laissé considérer, toucher, manier, qu'il n'a rien refusé à l'incrédulité de ses Disciples. Il leur apparaît en particulier, il prend le temps qu'ils sont assemblés pour se manifester à eux; il s'entretient, il marche, il mange avec eux; il leur donne quarante jours, afin qu'ils aient le loisir de revenir de la surprise que leur cause une si grande merveille, et qu'ils puissent l'examiner de sang-froid.

Cela était nécessaire pour établir dans le monde la croyance de la Divinité, mais il ne l'était pas moins pour y faire observer sa nouvelle loi. Ce n'était pas un ouvrage facile que de porter les hommes à se réformer sur le modèle que le Sauveur du monde leur avait tracé dans l'Evangile: le détachement des richesses, le retranchement des plaisirs, l'amour de la croix et des souffrances, sont des points fort opposés à la pente de la nature, et je ne sais comment on y pourra fléchir les penchans naturels; je sais du moins qu'on n'y réussira jamais qu'en faisant espérer aux hommes une vie immortelle, affranchie de tous les maux, enrichie de tous les biens. Mais comme nous sommes tous condamnés à mourir, comment passer à cette vie immortelle? Par la résurrection. Mais cette résurrection est elle-même un prodige inoui: les Gentils, dit saint Augustin, disputaient de l'immortalité de l'ame, mais aucun d'eux n'avait parlé de la résurrection. Il est nécessaire que ce point de foi si important devienne croyable; comment le deviendra-t-il si Jésus-Christ ne ressuscite? et comment ressuscitera-t-il, s'il ne meurt? *Credere eum resurrexisse non possumus, nisi priùs mortuum*

fuisse credamus, dit le même Saint : Autant que la résurrection a été nécessaire pour confirmer la divinité du Sauveur et pour établir sa morale, autant était-il nécessaire qu'il mourût; puisque l'un supposait l'autre nécessairement.

Mais pourquoi une mort si cruelle et si honteuse ? Il fallait qu'elle fût cruelle, qu'il versât son sang jusqu'à la dernière goutte, et par autant de plaies qu'il y avait de parties dans son corps, de peur que si son trépas eût été plus doux, on ne l'eût fait passer pour un sommeil, ou pour une mort simulée ; il fallait qu'elle fût honteuse cette mort, et qu'étant soufferte sur un bois infame en présence d'un grand nombre de témoins, elle ne pût être révoquée en doute. Je pourrais encore ajouter que c'est l'exemple de cette mort douloureuse et humiliante, cette marque d'un amour infini qu'il nous a donnée en mourant pour nous, qui a fait et les Martyrs et tous les autres Saints ; les Martyrs, qui par leur généreuse constance lui ont fait tant d'honneur sur la terre, et qui lui composent une si belle cour dans le Ciel ; tous les autres Saints, qui sont ses véritables enfans, sa joie, sa couronne, son royaume, la plus noble portion de son héritage. C'est par ses souffrances qu'il leur a appris comment on pouvait se sanctifier en l'imitant, et qu'il leur a inspiré le désir de l'imiter par reconnaissance. Généreuses vertus, sainteté chrétienne, vous êtes l'heureux fruit des leçons sublimes qu'il nous a non-seulement données par ses paroles, mais qu'il nous a encore retracées dans sa personne. Si le grain de froment, disait-il, en parlant figurément de lui-même, si ce grain ne meurt dans la terre où il tombe, il ne multiplie point : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet ; si verò mortuum fuerit, multum fructum affert.*

Malgré toutes ces raisons, si quelqu'un veut encore soutenir que Jésus aurait pu entrer dans la gloire sans l'avoir méritée par sa passion, du

moins ne saurait-il nier que cette gloire aurait été moins éclatante par-là même qu'il ne l'aurait pas méritée. S'il est vrai que les dignités et les récompenses ne font d'honneur à ceux qui les reçoivent qu'à proportion de ce qu'ils ont fait pour s'en rendre dignes ; s'il est vrai que les grandes actions rendent précieuses les couronnes qui en sont le prix, et qu'une branche de laurier qu'on met sur la tête d'un conquérant vaut mille fois plus que les perles et les diamans dont un lâche se pare le front ; qui osera dire qu'il y ait quelque comparaison à faire entre la gloire dont les travaux de Jésus-Christ ont été payés, et cette même gloire si elle eût été acquise dans une lâche oisiveté ? Comment aurait-il pu l'appeler sa gloire, *gloriam suam*, si on la lui avait donnée gratuitement, s'il ne l'avait pas achetée ? n'eût-ce pas été plutôt et uniquement la gloire de son père, qui aurait signalé sa puissance et sa libéralité en l'élevant au-dessus des hommes et des Anges, sans y être engagé par aucun motif de reconnaissance et de justice ?

N'ai-je donc pas, MM., eu raison de dire qu'il fallait que Jésus-Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? *Nonne oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam ?* La récompense qui l'attendait ne répondait-elle pas bien à tout ce qu'il a souffert pour y parvenir ? et pouvait-il y parvenir autrement que par les souffrances ? Mais nous, n'est-il pas étrange que nous nous flattions de pouvoir arriver par d'autres voies à la gloire que Dieu nous prépare ? ou si nous ne sommes pas dans cette erreur, n'est-il pas encore plus étrange que nous ne puissions être engagés à entrer dans ces mêmes voies par les récompenses abondantes que nous promet un Dieu si riche et si libéral ? Hélas ! je le vois tous les jours, il n'est point d'artisan qui trouvant des hommes qui payent son travail, je ne dis pas qui le payent libéralement, qui le payent promptement, mais seulement qui ne font jamais perdre un juste salaire ; non il n'en est point qui

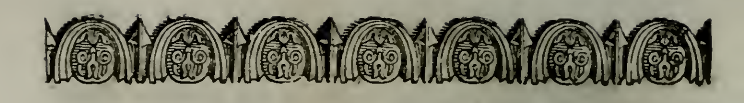
trouvant des hommes de ce caractère, n'aime à recevoir des ordres de leur part, ne quitte tout, ne s'empresse, ne veille, ne s'épuise pour les satisfaire. Trouve-t-on un Prince libéral, qui se connaisse en mérite, qui sache estimer la valeur; qui, sans avoir égard, ni à la naissance, ni à ses propres inclinations, préfère partout les plus braves à tous les autres? on s'expose à tout pour le servir, on se précipite dans tous les hasards; il n'a qu'à témoigner son désir, il verra toute l'élite de son royaume affronter la mort. Et vous, ô mon Dieu, vous trouvez à peine des hommes qui veuillent faire pour vous quelque effort, pour vous dont les récompenses sont si assurées, pour vous qui avez une connaissance si parfaite du véritable mérite, et qui montrez tant de justice, tant de générosité, tant d'excès dans la distribution de vos dons!

On ne voit rien de si ordinaire dans la vie, que des gens qui se plaignent de l'injustice et de l'ingratitude du monde, des gens qui après avoir usé leurs forces, après avoir consumé tous leurs biens pour la gloire ou pour l'intérêt d'autrui, traînent en murmurant une vieillesse malheureuse dans le mépris et dans l'indigence: et cependant ce monde se voit assailli d'une foule d'esclaves qui s'empressent, qui se rendent importuns pour être admis à le servir. On achète à grand prix les charges qui demandent le plus d'assiduité, parce qu'on veut espérer, je ne sais sur quel fondement, qu'on sera plus heureux que tous les autres: et moi qui suis sûr de mon salaire et d'un riche salaire, si je veux m'attacher à Dieu, qui suis sûr même dès cette vie du centuple de tout ce que le monde me peut promettre, j'aime mieux dans des conjonctures si heureuses perdre mon temps et mes peines, que de les consacrer au plus libéral des maîtres! Quel est notre aveuglement, Chrétiens auditeurs! Pourquoi entre le maître le plus fidèle, et le maître le plus ingrat, différons-nous de prendre parti? ou

plutôt, d'où vient qu'au service de ce maître fidèle nous nous épargnons ou que nous demeurons oisifs ? d'où vient avec un Dieu qui nous tient compte de tout, et avec qui tout devient pour nous une occasion de mérite, d'où vient de notre part tant de lâcheté ? d'où vient qu'au lieu de lui rapporter tous nos travaux, de lui donner tous nos soins, nous cherchons à les partager ? Un Négociant qui trouve un navire sûr et en état de voguer sans craindre de faire naufrage ou d'être pris, balance-t-il de lui confier ses richesses et ses espérances ? se met-il en peine, pour courir moins de risque, de les distribuer sur divers vaisseaux ? Et vous, mes frères, vous paraissez vous défier des sûretés que vous donne le Seigneur ! Où trouve-t-on, ô mon Dieu, et plus d'assurances et plus de richesses qu'en vous ? Vous donnez abondamment, vous donnez à toutes sortes de personnes, vous donnez plus encore que vous n'avez promis; pour obtenir de vous tout ce qu'on désire, il suffit de le demander, il suffit même de l'espérer de votre miséricorde : et je croirai que ceux qui auront en quelque sorte engagé votre justice à leur faire du bien, que ceux qui auront espéré en vous jusqu'à mépriser tout autre appui, jusqu'à vous sacrifier leur temps, leurs biens, leurs plaisirs, toute leur vie, je croirai que vous pourrez les laisser sans récompense!

Pour moi, dit le grand saint Paul, je ne le crains pas. Je souffre beaucoup, il est vrai, pour m'acquitter de mon ministère ; la profession que je fais m'attire bien des persécutions, toute ma vie n'est qu'une suite continuelle d'adversités et de travaux ; mais je ne m'en plains pas, parce que je sais pour qui je travaille : *Scio cui credidi.* Je sais à qui je confie ce trésor de peines et de souffrances, je sais que tout doit m'être rendu avec usure : *Scio cui credidi.* Croyez-moi, MM., donnons-nous sans réserve à un maître si fidèle, et ne travaillons que pour lui. Quel sujet plus juste

de nos regrets que d'avoir perdu tant de temps à ne rien faire, ou tant de travaux au service d'un monde si ingrat et si impuissant, lorsqu'en faisant les mêmes choses pour Dieu nous aurions pu nous enrichir ! Quand le monde aurait autant de bonne foi qu'il est infidèle, quand il s'épuiserait en notre faveur, il ne saurait payer le prix de la moindre de nos actions; l'éternité peut seule être un salaire digne d'elles. Servons donc celui qui peut les payer selon leur juste valeur, qui doit les payer infiniment au-delà de leur juste valeur, soit dans ce monde, soit dans l'autre. Ainsi soit-il.



1er

SERMON

POUR LE JOUR

DE L'ASCENSION.

Quis est iste Rex gloriæ?

Quel est ce Roi de la gloire ? (*Ps.* 23.)

La sainteté de Jésus-Christ est au-dessus de tous nos éloges, soit que nous la considérions dans les graces qui en ont été comme les semences, soit que nous l'envisagions dans ses actions vertueuses, qui en ont été comme les fruits.

Il paraît étonnant que Jésus-Christ, après avoir rendu si publique l'ignominie de sa mort, cache aujourd'hui la vue de son ascension glorieuse à ses amis les plus intimes. Il avait vécu avec eux durant l'espace de quarante jours depuis sa résurrection ; ce temps écoulé, il les mène sur la montagne des oliviers, il leur fait un adieu plein de tendresse, il étend les mains pour leur donner sa dernière bénédiction ; se détachant ensuite insensiblement de la terre, à peine il est élevé de quelques coudées, qu'un nuage le dérobe à leurs yeux, et que deux Anges les avertissent de se retirer. Voilà, Chrétiens auditeurs, tout ce que nous savons du mystère que l'Eglise nous ordonne de solenniser aujourd'hui. Quand tout le reste se serait passé devant des témoins, il est bien vraisemblable qu'ils n'auraient point eu de paroles pour nous en faire le rapport; mais ce glorieux événement ayant

été soustrait à la vue des hommes, je ne pense pas qu'on puisse exiger de moi que j'en fasse le sujet de ce discours.

Je crois que dans cette conjoncture le devoir d'un Orateur chrétien est de célébrer le triomphe de Jésus-Christ par les louanges qui lui sont dues, et de faire connaître les vertus par où il a mérité les honneurs avec lesquels on l'accueille à son entrée dans le séjour de la gloire. Les Anges surpris d'un si magnifique appareil s'écrient avec le Prophète : *Quis est iste Rex gloriæ ?* Quel est cet homme qu'on reçoit dans le Ciel comme s'il en était le Roi ? Les Anges semblent nous inviter par cette demande à leur dire ce que nous savons du Sauveur du monde, et quelles sont les vertus que nous avons admirées dans sa personne. C'est pour les satisfaire que j'entreprends aujourd'hui le panégyrique le plus grand, mais le plus difficile qu'il soit possible d'imaginer. Avouons-le ingénument, MM., c'est pour me satisfaire que je prends cette occasion de traiter un sujet sur lequel je désire depuis long-temps de vous entretenir. Néanmoins pour m'y résoudre, il m'a fallu oublier pour un temps et la sublimité de la matière, et ma propre faiblesse. Je n'ai en effet consulté que les sentimens de mon cœur, je me suis persuadé que tout était permis, que tout était possible à l'amour. De plus j'ai pensé qu'il n'y aura pas de honte à succomber sous le poids d'une entreprise que je n'ai pas formée par présomption. N'ayant donc d'autre vue que de plaire à Jésus-Christ, d'autres espérances qu'en son secours, je ne crains pas de m'exposer à une confusion que je me serai innocemment attirée. Mais je me trompe, Seigneur, l'espérance qu'on a en vous n'est jamais suivie de confusion ; nous pouvons tout avec votre grace, et vous ne la refusez jamais, surtout à ceux qui vous la demandent au nom de Marie, comme nous l'allons faire par les paroles de l'Ange: *Ave, Maria.*

S'il est vrai, comme la plus grande partie des Pères grecs et latins l'ont enseigné, que presque tout le psaume vingt-troisième d'où j'ai tiré mon texte, n'est autre chose qu'une prophétie de l'ascension de Jésus-Christ, douterons-nous que ce qui fait aujourd'hui le sujet de l'admiration des Anges, c'est de voir qu'il se trouve ici-bas un homme assez juste et assez pur pour passer de la terre au Ciel, pour prendre une place dans ce lieu de sainteté, d'où les Abrahams et les Moïses ont été exclus jusqu'à aujourd'hui? *Quis ascendet in montem Domini, aut quis stabit in loco sancto ejus? innocens manibus, et mundo corde.* Qui est-ce qui pourra monter sur la montagne du Seigneur, et faire sa demeure dans son saint lieu? si ce n'est l'homme dont les mains sont innocentes, dont le cœur est pur? Comment donc le monde, qui est plongé dans la corruption, peut-il nous envoyer quelqu'un qui mérite d'être admis dans un séjour dont l'accès n'est ouvert qu'à la pureté la plus parfaite? et quel est ce Roi pour qui l'on nous ordonne d'ouvrir les portes du Ciel, et même de les renverser? *Attollite portas principes vestras, et elevamini, portæ æternales, et introïbit Rex gloriæ. Quis est iste Rex gloriæ?*

Pour leur répondre selon leur pensée, il faut les entretenir des vertus de Jésus-Christ; c'est lui qui est ce Dieu de la gloire, ce Dieu des vertus: *Ipse est Rex gloriæ, Dominus virtutum.* Il faut que l'éloge que nous en tracerons donne de sa sainteté l'idée la plus sublime. Deux voies me paraissent sûres et infaillibles pour en faire connaître toute la supériorité. C'est premièrement de considérer les principes qui l'ont produite, et en second lieu les actions qu'elle a produites elle-même. En effet si Jésus a réuni en soi tous les principes de la sainteté, et si sa vie a été ornée de toutes les vertus dont la sainteté est la source, peut-on douter qu'il ne soit parfaitement saint? Examinons dans le premier point les graces qui ont été comme les

semences de cette haute perfection, et considérons dans le second les actions vertueuses qui en ont été comme les fruits. Nous verrons d'abord ce qu'on doit penser de la sainteté du Sauveur en l'envisageant dans ses causes, et ensuite ce qu'on en doit juger en la regardant dans ses effets. C'est tout le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT.

Le Docteur angélique parlant de la grace sanctifiante, dont saint Jean assure que l'ame de Jésus-Christ a été comblée, demande en quel sens ce comble doit être entendu; savoir, si l'on doit dire simplement qu'il a été plein de grace, ou bien qu'il a eu la plénitude de la grace. Marie, saint Etienne, et plusieurs autres Saints en ont été remplis; mais ni Marie, ni les autres Saints n'en ont eu la plénitude. Pour être rempli de grace, il suffit d'en avoir autant qu'il en faut pour s'acquitter parfaitement des devoirs de son état, et des emplois auxquels on est destiné par la Providence: pour en avoir la plénitude, il faut posséder toute la grace, il faut en être le dépositaire et la source. Les moindres rivières sont pleines d'eau, dès qu'elles en ont autant qu'en peut contenir l'espace du lit où elles coulent; mais pour avoir la plénitude des eaux, si je puis parler ainsi, il faut les rassembler et les renfermer toutes dans son sein, ce qui ne peut être attribué qu'à la mer, d'où tous les fleuves tirent leur origine, et où ils vont tous se rendre.

Or il est certain que c'est de cette seconde sorte de plénitude que le Saint-Esprit a parlé, quand il a dit que le Sauveur était plein de grace. C'est pour cela que l'Apôtre déclare que nous avons tous été enrichis de son abondance: *De plenitudine ejus nos omnes accepimus.* C'est ainsi, selon l'opinion de quelques Philosophes, que toute la nature emprunte du soleil la chaleur qui la soutient et qui l'anime, parce que cette qualité est

toute réunie en lui, et que sans cesse elle y retourne comme à son centre. Sur ce principe, cet homme qu'on a appelé Jésus, et à qui l'on ouvre aujourd'hui les portes du Ciel, cet homme considéré même comme homme doit avoir été le plus saint de tous les hommes, doit avoir été plus saint que tous les hommes ensemble, aussi saint qu'il est possible à une créature de l'être. Oui, MM., toute la grace ayant été versée dans l'ame de Jésus-Christ, non-seulement il a été souverainement saint, puisque avoir la grace c'est être saint; mais l'action de cette grace ayant eu en lui toute son étendue, il doit avoir été orné dans toutes les facultés de son ame et de son corps de toutes les vertus, de tous les dons surnaturels dont ses facultés ont été susceptibles; et dans toutes les occasions il doit avoir pratiqué toutes ces vertus, mis en usage tous ces dons de la manière la plus noble et la plus parfaite.

Quoique toutes les vertus se trouvent dans chaque Saint, on ne peut pas néanmoins dire qu'ils excellent également dans la pratique de chaque vertu. Nous voyons l'un estimer assez peu le monde, pour se faire un plaisir plutôt qu'une peine de ses mépris; dans l'autre nous admirons un si grand désir de souffrir, que la vie lui est insupportable si elle n'est mêlée de souffrance; dans un autre un amour de Dieu qui le rend incapable de toute affaire temporelle, de tout entretien humain, de toute pensée terrestre. On en a vu qui ont aimé leurs ennemis avec autant de tendresse et d'empressement qu'en ont pour des enfans bien nés les mères les plus tendres. Quelques-uns ont brûlé d'un zèle si vif, que pour travailler plus long-temps au salut des ames, ils ont souhaité que la récompense éternelle de leurs travaux fût différée. Quelques autres se sont signalés par une patience si inaltérable, qu'ayant été observés durant cinquante ou soixante années dans mille conionctures différentes, on n'a jamais remarqué

sur leur visage aucun changement qui pût faire juger que leur cœur était ému. On a vu des Saintes si modestes, que leur beauté même inspirait l'amour de la chasteté. Il y en a eu de si obéissantes, que tous les commandemens leur étaient également faciles et agréables; de si humbles, qu'elles se croyaient véritablement dignes du mépris et de la haine du genre humain, et souffraient plus lorsqu'elles étaient louées, que ne souffrent les hommes les plus vains quand ils sont outragés.

C'est à la grace de Jésus-Christ que nous devons tous ces rares exemples, c'est son esprit qui agissait si parfaitement dans ces ames choisies : mais comme il a lui-même possédé la plénitude de cette grace, il est certain que toutes les vertus se sont trouvées réunies en lui dans un degré d'excellence qui ne souffre point de comparaison, et que dans toutes les rencontres il les a toutes pratiquées d'une manière toute singulière et toute héroïque. Faites un peu de réflexion, mes frères, à l'heureux effet que devait produire dans cet homme incomparable l'union de tant de vertus parfaites. Si nous avons une si profonde vénération pour un Saint dans qui nous en voyons briller une seule avec un éclat un peu extraordinaire; quel respect, quel amour ne devait pas imprimer dans tous les cœurs cet assemblage de vertus extraordinaires qui paraissait dans le Sauveur du monde ! Une personne qui aurait réuni en soi l'amour vif de sainte Magdelène, le zèle ardent de saint Paul, l'empressement qu'eut saint André pour la croix, la foi de saint Gregoire Thaumaturge, la charité de saint Paulin, la constance de saint Alexis, la chasteté de saint Edouard, l'humilité de saint François d'Assise, la douceur de saint François de Sales, la ferveur de sainte Thérèse, combien une personne si accomplie ne donnerait-elle pas d'admiration ! pourrait-on s'empêcher de l'aimer ? à qui même ne paraîtrait-elle pas adorable ? Or, MM., cet assemblage de tant de vertus héroïques, et de toutes les autres dont

le détail serait infini, cet assemblage admirable s'est trouvé dans l'homme Dieu : conséquemment à la grace dont il était rempli, il faut nécessairement que dans toutes les actions de sa vie, dans toutes les circonstances il ait montré toutes ces vertus dans tout l'éclat qu'elles étaient capables d'avoir; de sorte que quand les Evangélistes ne nous auraient pas laissé l'histoire de sa vie, je ne laisserais pas de croire qu'elle a été la vie la plus belle, la plus sainte, la plus fertile en actions grandes et héroïques, qu'on puisse imaginer.

Mais, MM., les hommes les plus saints n'ont été que des hommes, et de purs hommes; et par conséquent parmi leurs plus éclatantes vertus il a paru des ombres et des imperfections. Je veux que ces imperfections involontaires qui les ont accompagnés jusqu'à la mort n'aient servi qu'à purifier leur amour, et à les rendre encore plus saints, elles sont néanmoins les apanages de la faiblesse humaine, toujours aussi capables de nous humilier, que leur sainteté est propre à nous édifier. O qui pourrait nous faire voir un homme parfait en tout, et exempt de toute faiblesse! Jésus l'a été; et la vraie source d'une perfection si achevée était son union particulière avec le Verbe éternel. Cette union ne l'a pas seulement rendu incapable de tout péché, de quelque nature qu'il puisse être, mais encore incapable de tout défaut dans un sens qui ne peut convenir qu'à lui seul. Comme son humanité était unie à la personne du Verbe, à peu près, dit saint Athanase, de la manière dont le corps l'est à l'ame, et cette divine personne étant conséquemment le principe propre et particulier de toutes les actions soit intérieures soit extérieures, il fallait que toutes ces actions fussent exemptes non-seulement de toute imperfection positive, mais encore négative, comme parle l'Ecole; c'est-à-dire qu'elles ne devaient manquer d'aucune perfection dans leur espèce, qu'elles devaient être revêtues de toutes les circonstances

qui pouvaient les rendre louables et dignes de Dieu.

Sur ce principe jugez quelle dut être la vie intérieure de Jésus. Dans son esprit il ne se forma jamais de pensée dont on ne pût dire que c'était la pensée d'un Dieu, jamais dans son cœur aucun sentiment, jamais aucun mouvement qui ne répondît à l'excellence de la divinité qui habitait en lui corporellement, selon l'expression de saint Paul. O mon Dieu ! si on avait pu découvrir tout ce qui se passait dans cette grande ame, si on avait pu voir combien elle était équitable dans ses jugemens, quelle ardeur, quelle modération tout à la fois tempéraient ses saints désirs, jusqu'où elle s'élevait au-dessus des choses créées, jusqu'où elle s'anéantissait en présence de son Créateur, quelle était sa ferveur et son humilité dans les prières qu'elle lui adressait, sa soumission et son respect dans les occupations les plus viles et les plus basses où elle descendait pour faire la volonté du Père éternel, la droiture, la pureté des motifs qui relevaient chacune de ses actions ! Je l'avoue, un charme puissant m'attache à la seule idée que je me forme de ses admirables dispositions, quoique je n'ignore pas que tout ce que je puis penser à ce sujet n'approche en rien de la réalité.

De plus, comme le même Dieu qui agissait dans Jésus-Christ devait encore passer pour l'auteur des actions extérieures; comme il était nécessaire, lorsqu'il parlait ou qu'il faisait quelque autre chose, qu'on pût dire que Dieu parlait, que Dieu agissait; il s'ensuit que l'homme Dieu a été si irréprochable dans ses discours et dans toute sa conduite, que toutes ses paroles ont été proférées avec tant de sagesse, que toute sa vie a été réglée par les principes d'une morale si pure, qu'elle peut servir de modèle de toute sorte de sainteté à toute sorte de personnes, qu'elle peut dans un sens être imitée de tout le monde, et qu'elle est dans un autre sens entièrement inimitable.

Sur quoi, mes frères, je ne suis plus surpris quand je lis dans l'Evangile que les ennemis même de Jésus avouaient que jamais homme n'avait parlé comme lui. Je ne m'étonne plus quand j'apprends que dès qu'il commence à prêcher, il ferme la bouche à tous les Docteurs, et qu'on ne parle dans toute la Galilée que des discours du nouveau Prophète. Je comprends pourquoi après l'avoir entendu dans les Synagogues, on ne peut s'empêcher de le suivre dans les plus profonds déserts, pourquoi en abandonnant ce qu'on a de plus cher, en s'oubliant soi-même, en oubliant en quelque sorte jusqu'au respect dû à sa personne, on l'environne, on le serre, on lui ferme tous les chemins. En vain se jetant sur une barque, passe-t-il le lac de Génésareth pour se dérober à la multitude; on le suit dans sa retraite, plusieurs milliers de toute sorte de personnes s'embarquent après lui : on veut, s'il est possible, ne pas perdre une seule de ses paroles.

Mais quel éclat la haine des ennemis du fils de Dieu ne donne-t-elle pas à ses vertus ! Quel prodige, que les Docteurs et les Pharisiens, après l'avoir recherché, l'avoir examiné avec tant de soin et de jalousie l'espace de trois années, n'aient pu rien produire contre lui qui eût l'ombre du crime ! quel prodige qu'après leurs accusations envenimées, un Juge intéressé à le trouver coupable reconnaisse en lui une innocence, une sainteté que la calomnie ne peut flétrir ! Pilate déclare hautement que Jésus n'a fait aucun mal, qu'il n'a aucune raison de le condamner, en un mot qu'il est juste, c'est-à-dire saint ; *Innocens ego sum à sanguine justi hujus.* Judas au souvenir de l'innocence de Jésus conçoit une si grande horreur de sa trahison, qu'il s'abandonne au désespoir. Les Démons ne se contentent pas d'admirer sa sainteté, ils ne peuvent s'empêcher de la publier, et de dire en présence du peuple assemblé : *Scio quis sis ; sanctus Dei es :* Nous savons que vous êtes

saint, et que votre sainteté vous donne tout pouvoir. Mais quand tous ces faits ne seraient pas rapportés dans l'histoire sainte, je ne perdrais rien de l'idée que j'ai de la sainteté de Jésus-Christ, vu ce que la foi nous enseigne de l'union hypostatique. Un homme dans qui Dieu parle, dans qui Dieu agit, doit parler, doit agir en Dieu, doit être animé par une vie toute divine ; et cette vie ne peut manquer de jeter l'admiration dans tous les esprits.

Cette admiration ne dut pas être le seul effet que la vie et la sainteté de Jésus produisirent dans ceux qui en furent les témoins. Comme il n'est rien de plus aimable que la vertu, et comme sa vertu fut parfaite, elle dut inspirer à tous ses Disciples un amour extrême pour sa personne, et un désir ardent de lui plaire en l'imitant. Ainsi je ne m'étonne point que saint Pierre pleure jusqu'à la mort l'infidélité qu'il a faite à un maître si aimable en le renonçant. Je ne m'étonne point qu'après son départ Magdelène ne puisse aimer, ne puisse même souffrir la présence d'aucun autre objet ; et que pour ne s'occuper durant trente ans que du seul souvenir de son saint maître, elle s'ensevelisse toute vivante dans une grotte profonde. Je ne m'étonne point que tous les Apôtres n'aient à la bouche et dans le cœur que le nom de Jésus, qu'ils ne s'appliquent jusqu'à la mort qu'à le faire connaître, qu'à le faire aimer dans tout l'univers ; que dans l'exécution de cette entreprise ils s'estiment d'autant plus heureux qu'ils trouvent plus à souffrir. Je ne m'étonne point qu'ils adorent jusqu'à la croix, jusqu'aux autres instrumens de son supplice, que le désir de lui ressembler leur fasse voir de vraies délices dans les tourmens les plus cruels et les plus honteux, et que pour lui témoigner leur amour ils prodiguent tous leur vie. Je ne m'étonne point que tous ceux qui se sont rendus dociles aux leçons de ce divin maître, quelque ignorans, quelque grossiers qu'ils aient été, soient

devenus recommandables par leur sagesse et par toute sorte de vertus, qu'ils se soient fait admirer de toutes les nations, qu'ils se soient montrés capables d'enseigner les peuples qui se croyaient les plus éclairés, capables de réformer ceux qui étaient en effet les plus corrompus; qu'ils aient enfin mérité l'estime et la vénération de tous les siècles.

Je m'étonne au contraire que le souvenir d'une sainteté si parfaite ne produise point encore aujourd'hui les mêmes effets. Je m'étonne que les Chrétiens puissent s'entretenir d'autre chose que des vertus de leur Rédempteur, qu'ils n'aient pas sans cesse à la bouche et son saint nom et ses divines paroles. Je m'étonne de les voir si froids dans leur amour, si languissans dans le désir de lui ressembler. Que de Saints, Chrétiens auditeurs, que d'Apôtres, que de Vierges, que de Confesseurs toujours prêts à souffrir et à mourir, ne feraient pas encore de nos jours la gloire de l'Eglise, si l'admirable sainteté de Jésus était sérieusement méditée, si à force de l'étudier on parvenait à en goûter le charme! C'est ma pensée, MM.; il me paraît impossible qu'une personne raisonnable considère souvent avec un peu d'attention la vie et les actions du Sauveur du monde, sans qu'elle soit charmée d'une vertu si parfaite, sans qu'elle en soit éprise, sans qu'elle conçoive un désir ardent de la retracer en soi-même, sans qu'elle s'estime heureuse d'être appelée à l'imiter. J'espère, MM., que la seconde partie de ce discours vous fera sentir cette vérité. Je dois vous y donner des preuves sensibles de la sainteté de Jésus-Christ, en vous rapportant les fruits de ces grandes vertus dont je viens de vous découvrir les sources. Jésus a dû être véritablement saint, puisqu'il a fait voir les vrais effets de la sainteté. C'est le second point.

SECOND POINT.

Les Philosophes profanes et chrétiens ne pouvaient, ce me semble, nous donner une idée plus parfaite et plus juste de la vertu, qu'en la faisant consister dans un certain milieu également éloigné de toutes les extrémités, c'est-à-dire dans une modération ennemie de tous les excès. Un homme parfaitement vertueux, c'est donc celui qui use modérément des biens et des maux, qui est modéré dans la prospérité, modéré dans l'adversité, modéré dans la pratique même des vertus dont il fait profession. Cela supposé, voyez, je vous prie, si l'on a pu porter la vertu plus loin que Jésus l'a portée.

Vous savez que dès le moment de son incarnation il fut en quelque sorte sacré Roi du Ciel et de la terre; vous savez qu'il reçut avec la vie tous les talens de l'esprit et du corps qui pouvaient former le plus grand de tous les hommes; vous savez que Dieu versa dans son ame tous les trésors de sa sagesse et de sa science, qu'il lui donna un pouvoir absolu sur toute la nature, qu'il lui communiqua toutes les graces que l'Ecole appelle gratuites, telles que le pouvoir de guérir les malades, que le don des langues, que la connaissance des pensées les plus secrètes et de l'avènir même. Voilà sans doute des avantages bien singuliers: voici comme il en use. Cette autorité souveraine qu'il a sur tous les hommes, le droit qu'elle lui donne sur tous les biens et sur tous les honneurs de la terre, à peine cette autorité, ce droit sont mis en usage une seule fois durant tout le cours de sa vie; il se fait passer pour le fils d'un artisan, et vit dans la pauvreté; il se rend obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort sur la croix.

Pour les talens de l'esprit, soit naturels, soit surnaturels, il les tient cachés durant l'espace de trente ans; durant tout ce temps un profond

silence, une vie simple, obscure, inconnue, le dérobe lui-même à la lumière ; on le confond avec la plus vile populace. Mon Dieu, que de noblesse dans cette obscurité ! que vous me paraissez admirable dans ces ténèbres ! Qu'un discours entier serait bien employé à mettre au jour une humilité si parfaite, un mépris si héroïque de toute la gloire du monde ! mais j'ai tant de choses à dire que je ne puis m'étendre sur aucune. Après trente ans il commence à se produire, et à déployer les trésors que son père lui a confiés. Il s'agit d'instruire et de réformer les hommes : il y aurait plus de gloire à le faire par la force de l'éloquence ; il aime mieux faire parler d'abord ses exemples, moins éclatans, mais plus efficaces ; il se retire dans le désert, il jeûne, il combat contre le Démon, il ne s'associe pour disciples que des gens pauvres, il se rend attentif aux prédications de saint Jean, il s'humilie jusqu'à recevoir son baptême ; loin d'entrer en jalousie sur l'ambassade que les Juifs envoient à ce précurseur, comme s'il était le véritable Messie, loin de les désabuser, comme il paraissait nécessaire pour son dessein, il n'oublie rien pour les confirmer dans l'estime qu'ils en ont conçue, il en parle en des termes qui donnent lieu de penser qu'on ne se trompe point quand on le prend pour le libérateur promis aux hommes, il semble se croire lui-même inférieur à saint Jean : *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne-Baptistâ.* Mais enfin il faut qu'il se fasse connaître pour le fils du Tout-puissant, et qu'il donne des preuves de sa mission qui ne puissent pas être contestées. Les plus évidentes de toutes sont les miracles : il en remplit presque en un moment toute la Judée ; et l'on ne parle plus que des morts qu'il a ressuscités, et des aveugles qu'il a guéris. On lui amène des malades de toutes parts, les chemins par où il passe en sont bordés ; les guérisons sont aussi parfaites qu'elles sont promptes, les Démons les plus orgueilleux s'hu-

milient en sa présence, les plus opiniâtres sortent des corps au premier commandement qu'il leur fait. Quelle supériorité de puissance ! quel éclat ! toute la gloire des anciens Prophètes disparaît ; à de tels miracles cèdent tous les prodiges qu'opéraient un Elie, un Elisée, un Moïse libérateur du peuple de Dieu. Mais dans la nécessité où Jésus est de se montrer dans cet appareil frappant pour obéir à son père, voyez jusqu'où va sa modération. Et d'abord, malgré le dessein où il est de se faire connaître, opère-t-il jamais de miracle sans y être engagé par le besoin de ceux en faveur de qui il déploie sa puissance ?

Les Juifs le pressent souvent de leur faire voir des prodiges dans le ciel, d'en faire descendre le feu, d'arrêter le soleil au milieu de sa course, de le couvrir de ténèbres, de le faire avancer ou retourner sur ses pas, de suspendre la pluie dans les nuages prêts à se décharger, d'étonner le monde par d'autres merveilles semblables : consent-il jamais à les satisfaire ? il leur fait voir au contraire que la charité seule l'oblige à exercer le pouvoir qu'il a sur la nature. En effet ses Disciples sont-ils menacés d'un prochain naufrage ? il s'éveille, et calme les flots. Tout un peuple est-il sur le point d'être affamé après trois jours de marche dans les déserts ? il multiplie le peu de provisions qu'on a faites. Des aveugles implorent-ils son secours ? il les exauce. Une femme lui fait-elle entendre avec opiniâtreté ses cris lamentables ? il accorde tout à ses demandes importunes. Une veuve désolée pleure-t-elle la perte d'un fils unique ? il la console en le lui rendant. Chaque action miraculeuse marque dans chaque circonstance combien il fuit la gloire, et tout ce qui peut sentir l'ostentation ; bien différent de ces Prophètes séducteurs, qui ne cherchent qu'à éblouir le peuple par des miracles supposés, inutiles, souvent pernicieux, ou en s'élevant eux-mêmes dans les airs, ou en y excitant des tempêtes.

C'est pour répandre ses bienfaits sans éclat, que jamais il n'invite le peuple de se trouver au temps ou au lieu qu'il doit opérer les plus surprenantes merveilles ; comme fit Elie dans le défi qu'il donna à des inventeurs de nouveaux prestiges. L'occasion semble seule faire naître entre ses mains les événemens les plus singuliers, une simplicité adorable dans leur auteur fait en quelque sorte disparaître ce qu'ils ont de plus merveilleux. On manque de vin aux noces de Cana, il fait remplir les vases d'eau sans que les convives s'en aperçoivent, et donne ordre qu'on continue de servir. Dix lépreux se trouvent à son passage, il les adresse aux Prêtres, comme si c'était par eux qu'ils dussent être guéris : peut-être le croient-ils en effet ; du moins nous savons que de dix un seul vient lui rendre grace de la santé qu'il a reçue. Il voit dans une autre occasion un homme aveugle dès sa naissance, il l'envoie se laver dans la piscine de Siloé, comme pour laisser douter si c'est par son pouvoir ou par la vertu de ces eaux que l'aveugle recouvre la vue. Nul appareil dans la plupart des miracles qu'il fait, nul air de mystère plus frappant quelquefois que l'appareil. Allant d'un lieu à un autre, il accorde des graces qu'on n'attend d'aucun autre ; le peu de paroles dont il les accompagne contribue à les rendre secrètes. A voir sa conduite dans toutes ces rencontres, peut-on se dissimuler combien peu il fait de cas de tout ce que le monde estime le plus ?

Les saints Pères ont encore observé qu'il attribuait presque toujours à la foi des malades ce qui était un effet de sa puissance infinie : voici comme il conclut la plupart des guérisons miraculeuses : Allez, votre foi vous a guéri, rien n'est impossible à celui qui croit. Allez, qu'il vous soit fait selon la confiance que vous avez, dit-il entre autres au père de cet enfant possédé d'un esprit muet. On dirait que ne pouvant éviter la gloire qui suit ces actions surnaturelles, il veut persuader au peuple

que les malades y ont autant de part que lui. Il veut même que le peuple les ignore : quel soin pour empêcher qu'un miracle secret, ou fait devant peu de témoins, ne devienne public ! il défend qu'on en parle ; là dans la même vue il impose silence aux Démons, lorsque sortant des corps ils veulent publier ce qu'ils savent de sa personne ; ici il ordonne aux Apôtres de ne pas divulguer ce qui s'est passé à sa transfiguration ; il leur ordonne même, après la confession de saint Pierre, de ne pas détromper le peuple, qui ne connaissait point encore sa divinité, et qui ne le regardait que comme un Prophète ordinaire. Souvent il se trouve en danger d'être lapidé, d'être précipité par les Juifs, avant le temps que son père lui a marqué. Il peut sortir de ces périls d'une manière éclatante, en rendant ses ennemis immobiles, en les livrant au Démon, en les faisant mourir ; il choisit pour échapper à leur fureur la voie la plus obscure, il fuit, il se rend invisible, il dérobe sa personne à la vue de ses persécuteurs, comme pour dérober leur crime aux yeux du reste des hommes. Que dirai-je de la connaissance qu'il avait des cœurs et de tout ce qui se passait dans les consciences ? Combien de fois s'en est-il servi, et quand ? l'a-t-il fait pour faire essuyer une juste confusion ? S'il a parlé des vices des Pharisiens, c'est toujours en général. S'il a reproché à la Samaritaine les six maris qu'elle avait eus, il a pris le temps que ses Disciples s'étaient retirés. Si, comme on le croit, il écrivit sur le sable avec le doigt les péchés des Prêtres, lorsqu'on lui amena la femme adultère, c'était en des caractères qui ne pouvaient être entendus que par eux : il leur épargna la honte qu'ils auraient eue s'il eût dévoilé leurs désordres aux yeux de cette femme.

Voyons-le assailli par les piéges qu'on lui tend pour lui faire avancer quelque parole qui puisse être prise dans un mauvais sens : avec quelle retenue fait-il tourner la fourbe à la honte de ses

coupables auteurs ! Jamais d'éclat, jamais d'empressement : sans insulter à l'insuffisance des traîtres qui le veulent surprendre dans ses discours, il se contente d'éviter les embûches qu'ils lui dressent, du reste il continue d'agir comme s'il ne s'en était point aperçu. Je suis obligé, MM., de passer tout d'un coup à sa résurrection glorieuse, qui est tout à la fois le temps de son principal triomphe et de sa plus grande modération. Je ne dis point que sortant du tombeau tout couvert de gloire, et chargé des dépouilles de l'Enfer, il ne dédaigne pas de se mêler avec ses Disciples comme auparavant ; qu'il converse, qu'il vit avec eux ; qu'ils n'entendent de sa part aucun reproche sur la lâcheté, sur le peu de foi, sur le peu d'amour qu'ils ont fait paraître durant sa passion. Mais qui n'admirera point la manière dont il en use envers les Juifs, ses accusateurs, et envers ses Juges ? Ils ont prétendu lui ôter la réputation avec la vie, ils l'ont fait passer pour un faux Prophète, ils ont publié que ses Disciples avaient enlevé son corps du sépulcre, pour tromper le peuple : il peut dissiper en un moment les calomnies de ces imposteurs, il n'a qu'à paraître pour les couvrir de confusion. Quel triomphe pour Jésus-Christ, s'il avait voulu se montrer dans la Synagogue, et sur les places de Jérusalem ! Avec quelles acclamations n'aurait-il pas été reçu ! avec quel avantage n'aurait-il pas effacé toute l'ignominie de sa mort ! Il se refuse avec ce triomphe la satisfaction délicate de voir la honte de ses ennemis confondus servir à la manifestation de sa gloire. Il ne cherche qu'à se montrer à ses frères pour les confirmer dans la foi, et pour leur rappeler ses plus importantes leçons. Quelle force ! quelle grandeur d'ame ! Sagesse éloignée du faste, vertu inconnue aux ames faibles, vertu que n'aperçoivent point les yeux grossiers, mais qui ravit les ames nobles dans leurs pensées, nobles dans leurs sentimens.

Je ne dirai rien de l'usage qu'il a fait des

adversités, nous en avons fait durant le Carême le sujet de nos méditations ; et on ne peut pas encore avoir oublié ni le silence qu'il garda si constamment dans tous les tribunaux, ni sa patience invincible qui lassa, qui épuisa et la force et la rage de ses bourreaux, ni la douceur avec laquelle il reçut Judas et ceux que conduisait le traître pour le prendre, ni les prières qu'il fit pour ceux qui l'avaient crucifié. Je vois bien que j'ai embrassé un sujet trop vaste pour le renfermer dans un si court espace de temps ; mais je n'ai prétendu donner qu'une idée générale de la sainteté admirable de Jésus-Christ ; qui oserait entreprendre de le suivre dans le détail de ses vertus et de ses actions ?

Que j'aurais de choses à dire sur sa discrétion dans le soin qu'il eut d'allier les vertus les plus opposées, et de tenir dans les plus justes bornes les vertus les plus susceptibles des extrémités vicieuses ! Il est impossible d'imaginer jusqu'où allait sa haine pour le péché ; et néanmoins jamais homme ne l'a pardonné avec tant de facilité, n'a témoigné tant d'amour pour les pécheurs. Ce fut par un mouvement de zèle qu'Elie fit descendre le feu du Ciel, qu'Elisée, maudit une troupe d'enfans qui furent dévorés par des ours. Dans l'ardeur d'un zèle semblable saint Pierre fait mourir Ananie, saint Paul frappe Élimas d'aveuglement. Mais combien de fois la douceur du zèle dans Jésus-Christ le porta-t-elle à faire du bien à des pécheurs pour les rappeler au devoir par la reconnaissance ! Témoin ce paralytique de trente-huit ans. Allez, dit-il à cet homme comblé de ses bienfaits, allez, et ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive un plus grand malheur. Tertullien observe que jamais il ne se servit de son pouvoir pour ôter la vie ou pour faire aucun mal à personne. Quelle aversion ne témoigne-t-il pas pour l'hypocrisie des Pharisiens ! mais cette aversion l'empêche-t-elle jamais de porter le peuple à ne se pas départir de la croyance due en leur personne aux successeurs

de Moïse ? Malgré son amour pour la pauvreté, malgré son éloignement pour les richesses, rebute-t-il les riches ? ou plutôt avec quelle bonté reçoit-il un saint Matthieu, un Zachée, une Magdelène, et tant d'autres ? S'il refuse de se rendre dans la maison de ce Roi dont le fils était mourant, après être allé chez le Centenier pour y guérir un domestique, il veut par cette conduite faire voir qu'il compte pour rien les qualités dont le monde fait tant de cas; du reste il rend la santé au jeune Prince, pour montrer qu'aucune condition n'est exclue de ses bienfaits. il fait si peu d'état de la royauté, qu'il prend la fuite pour se soustraire à ce titre que le peuple lui défère après le miracle de la multiplication des pains. Manque-t-il néanmoins de recommander l'obéissance qu'on doit aux Rois ? Lui-même il en donne l'exemple, il se rend leur tributaire, il fait même un miracle pour donner à ses Disciples le moyen d'obéir à l'Empereur. Dans le commerce qu'il entretient avec ses Apôtres, il a des favoris, quelques-uns d'eux ont part à ses caresses privilégiées, selon leur mérite ; mais sa prudence règle tellement tout, que la faveur qu'il accorde aux uns n'excite jamais de jalousie dans les autres. Dans le cours de sa vie civile il donne accès auprès de lui à l'un et à l'autre sexe, il montre même qu'il aime Magdelène, et il souffre qu'elle l'aime, et qu'elle lui donne des marques singulières de son amour; mais avec elle et les autres femmes quelle est sa réserve ! Telle, MM., que ses plus grands ennemis ne lui ont jamais rien reproché à cet égard. Quelqu'ardent que soit son désir pour les souffrances, consent-il de prévenir d'un seul moment l'heure destinée à sa Passion ? Il paraît résolu de garder un silence invincible devant ses Juges; mais dès que le Pontife l'interroge au nom du Seigneur, le respect qu'il doit à son père, l'obligation de rendre témoignage à la vérité, lui ouvre la bouche et l'engage à parler. Il est venu établir la

nouvelle loi, et l'ancienne trouve en lui le plus religieux observateur. Enfin, MM., il montre dans toutes les rencontres tant de discrétion, tant de modération dans la pratique de toutes les vertus, il paraît sage avec tant de sobriété, pour parler avec l'Apôtre, qu'il ose défier tous ses ennemis de trouver ou dans sa doctrine, ou dans sa personne, ou dans ses paroles, ou dans aucune des actions de sa vie, la matière d'un reproche qu'on lui puisse faire avec l'apparence de quelque justice: *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Qui de vous a remarqué en moi dans quelque conjoncture, ou le moindre défaut, ou le moindre excès? A-t-on rien aperçu dans mes discours, dans mes démarches, qui parût ou criminel ou suspect? Pouvez-vous me convaincre d'avoir failli ou en faisant le mal, ou en laissant le bien imparfait, ou en le voulant perfectionner avec excès? *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* Si je vous dis la vérité, quel sujet avez-vous de vous défier de mes paroles? Certainement pour parler de la sorte, il faut être le Dieu des vertus.

Concluons, puisque c'est cette conclusion que Jésus-Christ tire lui-même de son innocence, et le fruit que nous pouvons recueillir aujourd'hui de sa sainteté incomparable. Si tous les Hérésiarques qui se sont séparés de l'Eglise catholique sous prétexte de la réformer, si tous ces chefs d'une Religion nouvelle osaient nous faire une demande telle que l'a faite Jésus-Christ, vous savez, MM., ce que nous aurions à leur répondre, et quels reproches nous aurions à leur faire sur leurs meurtres, leurs adultères, leurs révoltes contre les puissances légitimes, leur avarice, leur ambition, leur hypocrisie. Quand vos nouvelles opinions, pourrions-nous leur dire, seraient fondées sur la vérité, nous aurions droit de les regarder comme suspectes, de ne les pas recevoir par votre organe, de douter que Dieu eût voulu employer des hommes si vicieux pour arracher à

l'erreur tous les autres, et pour leur porter une doctrine qui doit renfermer une sainteté parfaite. Mais que peuvent répondre à Jésus-Christ ou les Juifs, ou les libertins ? Si je suis irrépréhensible dans mes mœurs, leur dit-il, si les yeux les plus malins, les plus pénétrans, vos yeux même n'aperçoivent rien en moi qui soit contraire à l'idée que vous avez de la vertu la plus parfaite ; quelle raison avez-vous de croire que je vous en impose, quand je prends la qualité de fils de Dieu, et que par cette prétendue usurpation je suis et le plus ambitieux et le plus scélérat de tous les hommes ? Comment pouvez-vous penser que je pousse l'imposture ou la folie jusqu'à entreprendre de séduire tout l'univers, et de l'engager dans l'idolâtrie ? n'ayant jamais enseigné qu'en public, tant de personnes ayant été témoins de ma conduite, et jamais aucune d'elles n'ayant rien observé en moi qui pût donner le moindre soupçon de ma vertu et de ma sagesse ; vous-même enfin me connaissant comme vous me connaissez, quel prétexte peut vous autoriser à ne pas ajouter foi à mes paroles ? *Quis ex vobis arguet me de peccato ? Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ?*

Il est étonnant sans doute qu'une sainteté si parfaite puisse être soupçonnée d'une imposture si noire, et que l'incrédulité des hommes soit assez opiniâtre pour résister à une si vive lumière. Grace à la miséricorde de Dieu nous ne sommes pas capables d'une obstination pareille. Mais je ne reviens point de mon étonnement ordinaire, je n'ai point encore compris comment, malgré la foi que nous avons aux paroles de Jésus-Christ, nous continuons de vivre comme si nous ne les croyons pas. *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ?* Si vous m'avez cru lorsque je vous ai annoncé le mystère de la Trinité, le mystère de mon incarnation ; si vous avez jugé devoir captiver votre intelligence, plutôt que de douter de ces mystères si supérieurs à vos lumières ; d'où vient que sur

les témoignages que j'ai rendus à la vérité, vous ne croyez pas qu'il est impossible de servir Dieu et le monde en même temps, que l'on ne peut vivre sans un extrême péril dans les plaisirs et dans les richesses, qu'il ne sera pas temps à la mort de se convertir, que vous périrez tous si vous ne faites pénitence ? Vous le croyez, dites-vous; mais votre vie dément votre foi. Jésus, qui montez aujourd'hui à la droite de votre père pour y être notre entremetteur, envoyez-nous du Ciel cet Esprit saint qui doit nous donner l'intelligence des vérités que vous nous avez enseignées, qui doit animer la foi que nous avons reçue par votre mort, qui doit enflammer les ames que vous avez éclairées par votre doctrine et par vos exemples. Sans lui, Seigneur, nous pouvons croire assez pour n'être pas infidèles, mais jamais assez pour être sauvés.

Allons nous préparer à recevoir cet Esprit, qui doit être la vie de nos ames, qui doit rendre notre foi vive, et nos mœurs conformes à notre croyance; allons avec les Apôtres lui ouvrir nos esprits et nos cœurs. Ces dix jours qui restent jusqu'à son avénement, passons-les, s'il est possible, dans la retraite, dans l'exercice de la mortification, dans la ferveur de la prière. N'oublions rien pour nous rendre dignes de la grace qui nous est promise, de ce don qui renferme tous les dons, de ce don sans lequel la mort même de Jésus-Christ nous est inutile, de ce don avec lequel on peut croire sans peine les choses les plus obscures, entreprendre avec joie les plus difficiles, jouir dès à présent d'une vie heureuse, et en mériter une éternelle. Ainsi soit-il.



2. # SERMON

POUR LE JOUR

DE L'ASCENSION.

Si diligeretis me, gauderetis utique quia vado ad patrem.

Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon père. (*Joan.* 14.)

Quelque avantage que dût nous procurer la présence de Jésus-Christ sur la terre, si nous l'aimons véritablement, nous devons nous réjouir de son ascension, premièrement parce qu'elle lui assure une plus prompte possession de toutes sortes de biens, secondement parce qu'elle nous assure une plus longue possession de sa personne.

Tous les mystères que nous avons solennisés jusqu'ici ont fait sur nous une impression si subite et si forte, l'une de joie, l'autre de tristesse, qu'ils ne nous ont pas laissé la liberté de délibérer auquel de ces deux mouvemens nous devions surtout ouvrir nos cœurs. A la mort du Sauveur du monde, lorsque nous perdions le plus aimable des maîtres, et qu'il perdait lui-même la vie, pouvions-nous retenir nos larmes ? A sa résurrection, lorsque nous l'avons vu sortir du sépulcre, auteur de sa nouvelle vie, et de la gloire dont il parut couvert, comment ne pas céder aux transports de la joie la plus vive ? Mais aujourd'hui qu'il remonte au Ciel, il est, ce me semble, assez difficile de déterminer quels doivent être nos sentimens. Jésus nous quitte

comme il nous avait quittés en mourant : mais s'il se sépare de nous, c'est pour retourner à son père. Jésus triomphe comme il triompha en ressuscitant; mais ce second triomphe nous le ravit, au lieu que le premier nous l'avait rendu.

Que ferez-vous donc, Disciples d'un maître si tendre, vous qu'une plus grande reconnaissance, qu'un plus grand amour pour le Sauveur doit rendre et plus zélés pour ses intérêts, et plus attachés à sa personne ? Vous réjouirez-vous de sa gloire ? vous affligerez-vous de son départ ? ou votre ame demeurera-t-elle flottante entre des mouvemens si contraires ? MM., le fils de Dieu a levé cet embarras par les paroles que j'ai choisies pour mon texte : *Si diligeretis me, gauderetis utique quia vado ad patrem :* si vous avez quelque amour pour moi, vous devez vous réjouir de ce que je m'en vais à mon père. Oui l'ascension de Jésus-Christ est un sujet de joie pour ceux qui l'aiment véritablement; je dis pour ceux qui l'aiment véritablement ; car pour ceux qui ne l'aiment pas ou qui le haïssent, il importe peu de savoir quels doivent être leurs sentimens. Je parle à des personnes en qui domine l'amour divin : c'est à ces personnes à qui j'annonce cette sainte joie dont le mystère de l'Ascension doit être la source; à qui je vais expliquer les raisons qui justifient, qui autorisent cette joie, après que j'aurai imploré le secours du Saint-Esprit par l'entremise de Marie : *Ave, Maria.*

L'AMOUR divin donne presque toujours deux mouvemens à notre ame : par le premier il la porte vers le bien souverain qui l'attire, et par le second il ramène pour ainsi dire à l'ame ce même bien. Le premier nous fait souhaiter toutes sortes d'avantages à l'Etre suprême que nous aimons, le second nous fait désirer pour nous-mêmes la possession de cet Etre comme le plus grand de tous les biens. Quand notre amour n'a en vue que les avantages de son objet, il s'appelle bienveillance ; quand il

nous rend sensibles à un avantage personnel que nous trouvons dans ce même objet, ce n'est en quelque sorte qu'un amour propre, qui ne nous fait sortir de nous-mêmes que pour y rapporter ce que nous aimons hors de nous.

Si l'on pouvait séparer dans l'amour divin ces deux impressions; si l'amour que nous avons pour Jésus-Christ était entièrement désintéressé, il serait aisé de comprendre pourquoi nous devons nous réjouir au jour de son ascension, puisqu'en remontant au Ciel il entre dans la jouissance d'une gloire telle, ou plus grande que nous ne pouvons la lui souhaiter; mais il est difficile que nous aimions le Sauveur sans quelque retour sur nous-mêmes, que nous l'aimions sans l'aimer pour nous-mêmes. Comment par conséquent trouver dans ce mystère le sujet d'une joie pure, d'une joie exempte de tout intérêt, vu que quelque grands que soient les biens que Jésus-Christ va recevoir, ils ne peuvent nous consoler de la perte d'un avantage tel qu'était pour nous sa présence. Quel est donc le sens de ces paroles : Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vas à mon père ? Le fils de Dieu veut-il parler de cet amour pur, de cet amour généreux qui nous attache sans partage à ce que nous aimons ? veut-il parler de cet amour plus ordinaire, plus naturel, qui divise l'ame en quelque sorte entre l'objet qu'elle aime et la satisfaction propre qu'elle y trouve ? MM., il parle de l'un et de l'autre; je vais vous le montrer dans les deux parties de ce discours. Je vais vous faire voir que le mystère de l'Ascension doit réjouir tous ceux qui aiment véritablement Jésus-Christ, premièrement parce qu'il lui assure une possession plus prompte de toutes sortes de biens, secondement parce qu'il nous assure une plus longue possession de sa personne. C'est tout le sujet de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est rapporté au seizième chapitre de l'Evangile de saint Jean, que le Sauveur du monde ayant dit à ses Disciples quelque temps avant sa mort qu'il les quitterait bientôt, ces paroles remplirent leur cœur de tristesse : *Quia hæc locutus sum vobis, tristitia implevit cor vestrum.* Cette tristesse fut sans doute un effet de leur amour, mais en même temps elle fut une preuve bien sensible que cet amour était encore fort imparfait. Car sachant que Jésus-Christ était Dieu, et que c'était pour eux qu'il s'était fait homme, s'ils l'avaient aimé véritablement, ils auraient eu de la peine de le voir si long-temps assujetti aux misères de cette vie, et si long-temps privé de la gloire qu'il avait comme abandonnée pour venir retirer les hommes de l'abîme où ils étaient : mais lorsqu'il fut sorti du sépulcre, le mystère de notre rédemption étant accompli, tous les ordres du Père éternel exécutés, toutes les prophéties vérifiées, lorsqu'enfin, rien ne l'arrêtant plus sur la terre, toute la Cour céleste l'attendait avec un empressement incroyable, je ne sais comment on ne le pressait point de retourner au Ciel prendre possession de son royaume, devenu le prix de tant de travaux.

Allez, Seigneur, allez recevoir au plutôt cette couronne qui vous a coûté tant de sueurs, tant de sang. C'est trop long-temps vous prodiguer pour de faibles créatures, qui ne peuvent rien faire qui réponde à votre charité infinie, c'est trop long-temps prolonger un exil qui vous tient si éloigné de votre patrie ; il est temps que vous retourniez au lieu de votre naissance, et que vous alliez vous asseoir sur le trône qui vous est préparé à la droite de votre père. Et vous, Père éternel, différerez-vous de rappeler ce fils unique, dont vous avez éprouvé l'obéissance par de si rudes commandemens ? Jusqu'à quand reculerez-vous le triomphe qu'il a mérité par tant de victoires ?

Quand viendra ce jour où nous aurons la satisfaction de voir que ses travaux n'ont pas été infructueux, quoiqu'il ait travaillé pour nous qui sommes dans l'impuissance de reconnaître ses bienfaits? Il est venu ce jour, Chrétiens auditeurs ; déjà le Sauveur est sorti de Jérusalem suivi de ses Disciples au nombre de plus de cinq cents, pour se rendre avec eux au mont des oliviers : c'est en ce même lieu qu'a commencé sa passion, c'est là qu'il a été comme noyé dans une sueur de sang, et qu'il a souffert dans son ame tout ce que son corps souffrit depuis. Cette circonstance loin de troubler la joie d'une si grande fête, est au contraire toute propre à l'augmenter : rien n'est plus glorieux que d'être couronné sur le lieu même du combat ; si c'est un plaisir de songer aux maux passés, combien doit-il être plus doux de les rappeler quand on est sur le point de recueillir le fruit de sa patience !

Le fils de Dieu arrivé au sommet de la montagne fit à l'élite fidèle qui l'accompagnait l'adieu le plus tendre. Que ne puis-je, à la place de ce que j'ai à vous dire, répéter le discours qui dut rendre cette séparation si touchante ! Qu'il serait doux pour vous, qu'il serait utile de l'entendre ! Le temps marqué, leur dit-il, où je dois retourner à mon père, ce temps qui met le comble à mes triomphes sur la terre, n'ôte rien à la douleur que je ressens en vous quittant : quelque gloire qui m'attende dans le Ciel, si vos intérêts ne m'y attiraient encore plus fortement que les miens, je ne pourrais me résoudre à me séparer de vous. Je suis descendu sur la terre, lorsque j'ai cru que ma présence vous y était nécessaire ; si je vous laisse, c'est parce que je sais que mon absence vous sera désormais plus utile. Au reste, vous ne serez pas long-temps sans consolateur, l'Esprit saint viendra bientôt prendre ma place. Aimez-vous cependant toujours, mes chers Disciples ; aimez-vous les uns les autres ; souvenez-vous que vous me

haïriez moi-même dans celui qu'attaquerait votre haine. Surtout n'oubliez pas que je vous ai mis entre les mains les dépôts les plus précieux, ma gloire, et mon sang; ma gloire, vous la porterez jusqu'aux bouts de l'univers ; mon sang, vous le verserez sur tous les hommes. Allez en mon nom, allez apprendre à toute la terre les vérités que je vous ai enseignées, allez détromper tant d'hommes séduits qui vivent dans l'ignorance et dans le vice. Faites tous vos efforts pour qu'il ne périsse aucune des ames que j'ai rachetées. Ne craignez ni les lumières des savans, ni la puissance des grands ; je vous donnerai de quoi confondre la présomption des uns, et l'orgueil des autres. Vous souffrirez, il est vrai; mais outre les secours que vous devez attendre de moi dans les maux les plus pressans, votre amour pour moi adoucira vos souffrances. J'en juge par moi-même : à peine ai-je senti les horribles tourmens auxquels m'a exposé mon amour pour vous ; du moins ne les ai-je pas trouvés si cruels, que je ne fusse prêt encore de m'y livrer pour vous rendre heureux. Allez donc encore une fois, allez mériter les riches couronnes que je vais vous préparer; ne doutez pas que vous ne me suiviez bientôt dans le Ciel, et que vous n'y occupiez auprès de moi une place distinguée.

Dirons-nous quelles furent les dernières marques de tendresse que se donnèrent après ce discours un tel fils et sa sainte mère ? Quelles paroles, hélas ! exprimeraient des mouvemens si purs et si vifs ? N'entreprenons pas même de tracer les sentimens des Apôtres courbés à ses genoux, et baisant pour la dernière fois les plaies de ses pieds et de ses mains. Ce que nous pouvons assurer, c'est qu'il ne leur avait point encore paru si aimable, soit que la pensée de son départ les obligeât de le considérer avec plus d'attention, soit qu'ils estimassent davantage un bien qu'ils étaient sur le point de perdre, soit enfin qu'à cette dernière entrevue Jésus leur déployât tous les charmes de sa

beauté, et fortifiât leurs yeux trop faibles pour en soutenir l'éclat. Quoi qu'il en soit, ils ne goûtèrent pas long-temps ce plaisir, car le Sauveur élevant les mains pour leur donner sa dernière bénédiction, commence à se détacher de la terre, et à disparaître insensiblement dans les nues.

Sans mettre l'appareil de ce triomphe au nombre des avantages que Jésus-Christ retire de son ascension, souffrez que je vous fasse envisager le premier de ces avantages, et par conséquent le premier sujet de notre joie, dans la confirmation de sa divinité, dans la preuve invincible qu'il est véritablement le Rédempteur. Car enfin le Ciel était encore fermé, aucun des plus grands Saints n'y avait été recevoir la récompense de ses vertus, ils avaient tous pris une route contraire, ils étaient passés de cette vie aux plus basses parties du monde, pour y attendre un libérateur. Si Jésus n'est pas le libérateur qu'ils attendaient, par quelle force, par quel privilége cet homme peut-il s'ouvrir au séjour de la gloire une voie si inconnue? Comment peut-il renverser ces portes de bronze qui jusqu'à ce moment en avaient fermé l'entrée à Moïse et aux Prophètes? *Nemo ascendit in Cœlum, nisi qui descendit de Cœlo, filius Dei.* L'arrêt qui avait été porté contre Adam regardait tous les hommes, tous par cet arrêt étaient bannis du Ciel; et Jésus prétendrait en vain d'y monter s'il n'en était pas descendu. Je dis plus : si cet homme n'était pas véritablement le fils de Dieu, loin de mériter un tel privilége, il se serait rendu digne des plus grands supplices pour s'être attribué cette qualité, qui ne lui était pas due. Le Seigneur eût pour toujours fermé le Ciel à un scélérat qui par ses impostures aurait voulu renverser sa loi, et séduire son peuple. Si Jésus-Christ n'est pas le Messie, il est temps de détromper ceux que ses miracles ont éblouis; mais si loin d'être confondu, il met le sceau à tous les événemens de sa vie par le plus éclatant de tous les prodiges; si

après être sorti du tombeau, il quitte encore la terre à la vue de ses Disciples, pour aller, dit-il, placer son trône au-dessus du firmament, qui peut douter qu'il n'ait pris naissance au même lieu où vont se terminer toutes ses courses ? Ainsi jugeons-nous de l'origine des fontaines jaillissantes par le point qu'elles vont toucher en sortant du sein de la terre : il est sûr qu'elles ne peuvent s'élancer plus haut que leur source ; et si l'on en voit qui en s'élevant se perdent dans l'air, c'est qu'elles nous viennent de quelques-unes de ces montagnes dont la cime va se cacher dans les nues. *Nemo ascendit in Cælum, nisì qui descendit de Cælo, filius Dei.* Voilà la raison pour laquelle loin d'être dans le deuil, les Disciples retournent à Jérusalem avec une satisfaction entière : *Reversi sunt in Jerusalem cum gaudio magno*, dit saint Luc. C'est que l'ascension de leur maître a dissipé tous leurs doutes, a surmonté enfin cette incrédulité si opiniâtre que Jésus-Christ leur avait encore reprochée un moment avant son départ, et qui jusqu'alors avait toujours jeté quelque crainte, quelque défiance dans leur joie.

Ils n'avaient néanmoins vu qu'une légère partie de la gloire du Sauveur ; car comme ils étaient occupés à le considérer, il entre dans un nuage qui le dérobe à leurs yeux, et qui les prive du plus beau spectacle qui fut jamais. C'est proprement alors que commence ce triomphe si magnifique préparé avant la naissance des siècles au fils unique du Père éternel. Le rideau étant, pour ainsi parler, tiré entre le Ciel et la terre, le corps de Jésus-Christ répand de toutes parts une lumière supérieure ; la divinité à laquelle il est uni se produit avec tout son éclat. La nue qui porte ce corps divin devient dans un moment mille fois plus lumineuse que le soleil. Tous les Saints de l'ancienne loi qui l'accompagnent, paraissent en même temps revêtus de gloire ; les étoiles loin d'être effacées par une si éclatante lumière, en reçoivent une augmentation

de clarté, et contribuent à la pompe de cette fête; aussitôt le firmament se sépare, on voit à découvert tout ce que le Ciel renferme de richesses et de beautés, et surtout l'éclat de ce trône destiné au triomphateur; dans un moment cet espace immense qui est entre le Ciel et la plus haute région de l'air est rempli de mille et mille légions d'Anges qui viennent au devant de leur nouveau maître, répétant mille fois en son honneur ce cantique de David : Le Seigneur est fort, il est puissant, il est invincible dans le combat : *Dominus fortis et potens, Dominus potens in prœlio.* Mais ce qui touche le plus Jésus-Christ, c'est la vue de son père qui l'attend à l'entrée du séjour de la gloire pour l'y recevoir; c'est à cette vue que transporté par des mouvemens d'amour et de respect, il perce avec une rapidité incroyable tous les escadrons de l'armée céleste, et se va prosterner devant celui qui l'avait envoyé pour sanctifier le monde.

Quand Jésus n'aurait été qu'un homme ordinaire, Chrétiens auditeurs, quand il n'aurait regardé son père que comme son Dieu, ou même comme son Juge, on ne peut pas douter qu'il ne se présentât à lui avec une entière sécurité, après avoir donné dans toutes les rencontres des marques d'une obéissance si parfaite, après avoir pratiqué des vertus si héroïques, après avoir étonné le monde par les exemples d'une vie si sainte; chargé alors des dépouilles qu'il remportait sur les ennemis du Seigneur, et couvert des plaies qu'il avait reçues à son service, avec quelle confiance devait-il l'aborder? Il me semble voir un Général d'armée qui paraît à la Cour au retour d'une longue expédition, où il a gagné des batailles, pris des places, et assujetti des peuples entiers; avec quelle assurance, avec quelle joie ne se montre-t-il pas devant son Prince! quel plaisir pour lui d'avoir à faire le récit de tant d'actions glorieuses! qu'il trouve de satisfaction dans la

nécessité qu'on lui impose de rendre compte de sa conduite, puisque c'est l'obliger à faire lui-même son éloge !

Pater, ego te clarificavi super terram : Mon père, pouvait dire le Sauveur dans cette première entrevue, mon père, je vous ai procuré sur la terre toute la gloire que vous aviez lieu d'attendre de moi, je n'ai épargné ni peines ni soins, je n'ai laissé passer aucun instant, pas une seule occasion, sans vous honorer ; j'ai pour la gloire de votre nom exposé mon propre honneur, j'ai prodigué ma vie. *Opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam :* Vous m'aviez confié une entreprise bien difficile et bien importante, je l'ai exécutée par votre secours ; votre justice est satisfaite, la mort est détruite, le Démon est enchaîné, le péché est anéanti, et votre grace triomphe. Vous m'aviez donné bien des ordres, vous m'aviez chargé de l'accomplissement de toutes les prophéties ; ce grand ouvrage est consommé, j'en ai accompli jusqu'aux plus menues circonstances, j'ai observé à la lettre et jusqu'aux derniers points toute votre loi. *Manifestavi nomen tuum hominibus :* J'ai fait connaître au monde votre nom qu'il ignorait, j'ai appris aux hommes quel culte ils doivent vous rendre, je leur ai appris comment ils doivent vivre et mourir pour vous, j'ai pratiqué moi-même à leurs yeux tout ce que je leur ai enseigné par mes paroles. Vous allez bientôt recueillir le fruit de mes peines, bientôt il n'y aura plus d'autre Dieu que vous dans l'univers, on n'offrira plus de sacrifice que dans vos temples ; vous aurez des adorateurs dignes de vous, des sujets qui seront à vous sans réserve, qui sacrifieront tout, qui se sacrifieront eux-mêmes à mon exemple pour votre amour : *Manifestavi nomen tuum hominibus... opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam.* Jugez avec quelles démonstrations d'amour et de joie on reçut dans le Ciel un homme qui venait de rendre des services si importans. Si un pécheur qui a

passé ses jours dans les plus grands désordres, trouve en Dieu un père si tendre, lorsqu'il va se jeter entre ses bras ; si l'on prépare une si grande fête à l'arrivée de ce prodigue, dont les honteuses voluptés ont absorbé le patrimoine ; quelles caresses ne fera pas le Seigneur à son fils unique, qui pour lui plaire s'est consumé dans les travaux d'une vie pauvre et souffrante ; à ce fils si zélé qui pour accroître la gloire de son père, s'est livré lui-même aux opprobres les plus cruels ; à ce fils innocent qui a sauvé tant de pécheurs, et qui par sa mort a ouvert à tous les hommes le chemin de la céleste Jérusalem !

Ce fut alors que le Père éternel montrant le Sauveur à tous les ministres de sa Cour, reconnut en leur présence qu'il l'avait engendré avant tous les siècles, et que tout homme qu'il était, il n'avait pas cessé d'être Dieu comme lui. Il leur déclara que désormais il serait leur Roi, que tout plierait sous son autorité, que tout serait soumis à sa puissance, qu'il serait enfin le maître, et du ciel qu'il avait ouvert, et de l'enfer qu'il avait fermé, et de la terre qu'il avait sanctifiée. Avec quels transports de joie mêlée de respect ces esprits saints firent-ils entendre cette réponse : Vous êtes juste, Seigneur, et nous nous soumettons à des ordres si équitables. *Dignus est agnus, qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem :* L'agneau qui a souffert la mort mérite de recevoir les honneurs divins ; il mérite que la force, la sagesse, la puissance, fassent la gloire de son règne ; il est juste qu'on lui rende les plus grands hommages, qu'un éclat supérieur rejaillisse autour de sa personne, et que tout le Ciel retentisse éternellement de ses louanges. C'est au bruit de ces douces acclamations, de ces chants de triomphe, que le fils de l'homme est introduit dans le Ciel, où avant lui nul homme n'avait été vu ; la troupe sainte et nombreuse des Saints

qu'il a tirés des Limbes le suit dans cet éternel séjour, et y est reçue avec tout l'accueil qui est dû aux mérites de son libérateur et à ses propres mérites.

Je ne pense pas, MM., que vous attendiez de moi que je vous parle ici ni de cette riche couronne qu'on lui mit alors sur la tête, ni de ce manteau royal dont on le revêtit, ni de ce magnifique trône où il s'assit; notre langue manque d'expression, notre esprit de pénétration. Mais que dirons-nous de la grandeur et de la nouveauté de ce mystère? Nous avons eu raison d'admirer un Dieu abaissé jusqu'à la condition des hommes; mais est-ce un moindre prodige qu'un homme semblable à nous, composé de la même matière que nous, mortel de sa nature comme nous, qu'un homme tiré du néant, formé de terre et d'argile, soit élevé au-dessus de toutes les puissances de l'univers, qu'il voie tous les Anges à ses pieds, qu'il soit placé à la droite de celui qui l'a créé, que ce limon soit révéré des Séraphins, qu'il fasse trembler les Démons, qu'il soit immortel, immuable, incompréhensible, qu'il éclaire par ses lumières, qu'il éblouisse même les plus hautes intelligences?

Eblouis nous-mêmes par tant de prodiges, faut-il nous faire observer les sujets que nous avons de nous réjouir? Notre Rédempteur recevant aujourd'hui des honneurs au-dessus de tout; si notre joie demeurait imparfaite, quel serait pour lui notre amour? Remarquons cependant pour notre édification que quelqu'extrêmes qu'aient été les maux que Jésus-Christ a soufferts pour plaire à son père, il se trouve pleinement récompensé de sa patience. Je ne m'étonne point que l'espérance certaine d'un si grand bonheur l'ait fortifié, l'ait soutenu dans les supplices les plus cruels, qu'elle l'ait rendu capable d'essuyer les plus sanglans opprobres: *Proposito sibi gaudio*, dit saint Paul, *sustinuit crucem confusione contemptâ.* Je comprends comment il attendait avec quelque sorte

d'inquiétude une mort qui devait l'élever à ce comble de la grandeur. Mais d'où peut venir que l'espoir d'une semblable récompense ne nous excite point à suivre les exemples du fils de Dieu ? C'est, si je ne me trompe, que cette récompense est encore éloignée ; nous ne pouvons nous résoudre à quitter des biens qui sont entre nos mains, pour une félicité qui est encore dans l'avenir ; nous voudrions dès cette vie recevoir le salaire de tous nos travaux, nous souffrons avec peine qu'on nous renvoie à un temps que nous croyons fort reculé, ou du moins dont nous ne voudrions pas nous voir si proches.

On nous dit assez que ceux qui se donnent à Dieu de tout leur cœur reçoivent sur la terre des gages de cette félicité, qu'ils la goûtent même par avance ; mais en vain on nous le dit, nous ne le voulons pas croire, parce que nous n'avons pas l'expérience de ce précieux avantage. Comme la véritable piété bannit la plupart des plaisirs du corps, ou du moins qu'elle en détache le cœur, nous traitons de visionnaires ceux qui nous veulent persuader qu'elle a de quoi remplacer tout ce qu'elle nous retranche, parce que nous ne connaissons d'autres plaisirs que ceux que l'on goûte par les sens.

Ceci me fait ressouvenir de cette Samaritaine qui refusa de l'eau au Sauveur du monde, et qui ne put regarder comme un offre sérieuse l'échange qu'il lui promettait d'une eau vive et propre à éteindre sa soif pour toujours. Comment cela se pourrait-il faire, disait-elle, vu que vous n'avez pas de vase, que ce puits est très-profond, et que Jacob et ses enfans n'ont trouvé nulle part ailleurs une eau plus salutaire ? O femme ! ô ame chrétienne, si vous connaissiez les dons de Dieu, si vous saviez qui est celui qui veut vous engager dans une vie plus réglée, qui vous demande le sacrifice de vos folles joies ; *Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : Da mihi bibere :* si vous

saviez combien de douceurs sont cachées dans cette solitude qui vous paraît si affreuse, sous les tristes dehors de cette vie mortifiée qui vous effraie ! Mon Dieu, pourquoi cachez-vous à ceux qui craignent de s'attacher à vous les délices que vous réservez à ceux qui vous aiment ? Et vous, ames saintes, que ne désabusez-vous ceux qui frémissent à la vue de vos austérités ? que ne leur déclarez-vous ce qui se passe dans votre cœur ? après avoir été si heureusement détrompées, que ne détrompez-vous encore les autres ? Est-ce que vous ne pouvez pas dire ce que vous sentez ? ou ce que vous en pourriez dire est-il incroyable ? N'est-ce point plutôt qu'on ne daigne pas même vous écouter ?

Oui, Chrétiens auditeurs, je crois que si les récompenses que Dieu distribue dès cette vie à ceux qui se donnent à lui sans réserve, que si ces récompenses pouvaient être connues avant qu'on eût renoncé à tout le reste, l'on verrait la plupart des hommes chercher Dieu avec encore plus d'empressement qu'ils ne cherchent les avantages du siècle. Je dis que la sensualité la plus raffinée mépriserait tout ce que les plaisirs des sens ont de plus délicat ; on ferait par intérêt et par amour propre tout ce qu'il y a dans l'Evangile de plus contraire à cet amour déréglé. Mais notre Dieu, qui veut que nous méritions ses faveurs, qui veut qu'on s'attache à lui par le motif d'un amour pur et sincère, notre Dieu a voulu dérober à la connaissance des mondains ce qu'il fait en faveur de ses bien-aimés. Il a semé d'épines les avenues de la piété, il a voulu qu'on y abordât par un chemin difficile et étroit. Cependant il est certain qu'il n'y a que les premiers pas qui coûtent ; le sentier s'élargit bientôt, on y marche avec moins de peine, avec même plus de liberté que dans la voie large qui mène à la perdition. C'est dans ce sentiment né de sa propre expérience que David rendait graces à Dieu de ce qu'il l'avait comme arraché d'une étroite

prison, pour le mettre dans un lieu spacieux, où rien ne pouvait désormais ni l'arrêter, ni le contraindre : *Posuisti in loco spatioso pedes meos :* Seigneur, je m'étais représenté votre loi comme une loi dure, comme un joug trop pesant pour notre faiblesse ; j'avais cru que s'engager à une exacte observance de vos préceptes, c'était se charger soi-même d'une chaîne insupportable, et se condamner à une éternelle torture ; cependant j'éprouve le contraire, j'éprouve que rien ne me gêne dans la voie de vos commandemens, que tout s'y aplanit devant moi.

Au témoignage de ce grand Roi je pourrais joindre celui de saint Augustin qui dans la fleur de l'âge ayant renoncé à des voluptés dont il avait toujours cru ne pouvoir se sevrer, avoue qu'il a trouvé dans la continence des délices qu'il est inconsolable de n'avoir pas plutôt connues. Je pourrais ajouter le dégoût qu'on remarque dans les personnes vertueuses pour les mêmes objets dont le monde est si affamé ; je pourrais ajouter leur ferveur, leur persévérance dans leurs pratiques austères, les excès qu'elles y commettent quelquefois, attirées par l'excès du plaisir qu'elles y goûtent. Si tout cela ne suffit pas pour vous persuader, je consens à m'en remettre à votre propre expérience. *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus* : Faites, je vous en conjure, faites l'expérience de cette vie dont on vous prêche les avantages, voyez si l'on vous trompe : et s'il est vrai que le bonheur des Saints commence dès ce monde, que hasardez-vous à en faire l'essai, si ce n'est la perte de je ne sais quels plaisirs terrestres que vous dites vous-même être fort courts, fort imparfaits ? O délices ineffables, ô manne cachée, ô torrens qui inondez l'ame des justes, ô consolations, ô extases, ô doux charmes de l'amour divin ! est-il possible que les Chrétiens vous rejetent, pour courir après des douceurs passagères et trompeuses, des douceurs mêlées de mille

amertumes, des douceurs que la honte accompagne et que doit suivre un éternel repentir ? Passons à la seconde partie, et sans séparer des avantages que procure à Jésus-Christ son ascension, les avantages qu'elle nous procure à nous-mêmes, faisons voir que ce mystère qui assure au fils de Dieu une plus prompte possession de tous les biens, nous assure encore une plus longue possession de sa personne. Je n'ai que deux mots à dire.

SECONDE PARTIE.

QUOIQUE l'homme Dieu nous ait apporté des biens infinis, lorsqu'il est descendu sur la terre, j'ose dire qu'il ne nous en procure pas moins en remontant au Ciel : car en premier lieu il nous en ouvre les portes ; et s'il eût demeuré parmi les hommes après sa résurrection, ces portes seraient encore fermées, de sorte que quelque saint qu'on pût être, la mort ne serait point un passage à une vie plus heureuse. Tant de glorieux Martyrs, tant de saintes Vierges, tant d'illustres Confesseurs ne brilleraient point encore sur le firmament, et il nous faudrait attendre avec eux dans les Limbes que le monde fût fini pour commencer à jouir de la récompense de nos peines. En second lieu, si Jésus-Christ ne se fût point séparé de nous, le Saint-Esprit n'aurait pas été donné aux hommes : *Si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos.* C'est-à-dire que tous les effets du mystère de l'incarnation seraient demeurés comme suspendus, l'Evangile n'aurait point été prêché, et nous vivrions encore dans l'idolâtrie où nos ancêtres sont morts. Enfin Jésus-Christ lui-même nous aurait été moins utile sur la terre par sa présence, qu'il ne l'est par sa protection dans le Ciel. Il est vrai, dit saint Léon, qu'il s'est éloigné, si vous avez égard à l'humanité ; mais par la divinité, il est plus près de nous qu'il ne l'était auparavant ; c'est-à-dire qu'il nous envoie plus de secours qu'il ne nous en aurait donné par lui-même : *Sic cœpit esse*

divinitate propinquior, quia factus est humanitate longinquior. C'est ainsi qu'un Ambassadeur habile et zélé rend bien plus de services à l'Etat dans une Cour étrangère, que s'il ne sortait jamais du royaume. Cette comparaison est de saint Jean, qui écrivant aux Chrétiens d'Asie, leur dit ces paroles capables d'inspirer la confiance aux ames les plus criminelles et les plus timides *Filioli, hæc scribo vobis, ut non peccetis : sed, si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum justum :* Mes chers enfans, je vous écris ceci, pour vous porter à vivre dans l'innocence : mais quand quelqu'un de vous aurait péché, nous avons un agent, un entremetteur auprès de notre père céleste ; c'est Jésus-Christ, qui n'a point péché, et qui ne cesse de demander grace pour les pécheurs.

Tous ces avantages, me direz-vous, ne sont pas capables de satisfaire un cœur qui aime le fils de Dieu ; une ame qui aime n'a qu'un seul intérêt à ménager, c'est celui de son amour; il n'y a pour elle qu'un seul bien au monde, c'est la possession de ce qu'elle aime : comment donc ferai-je voir ce que j'ai surtout entrepris de prouver, comment ferai-je voir que l'ascension qui nous ravit notre Rédempteur, nous en assure néanmoins une plus longue possession ? Le voici en deux mots. Si Jésus ressuscité fût demeuré sur la terre jusqu'au jour qu'il doit juger tous les hommes, s'il était encore parmi nous, je conviens, MM., que ce serait un grand plaisir pour ceux qui l'aiment de jouir d'un entretien aussi charmant que le sien, de contempler ce visage divin où la majesté et la douceur étaient peintes, et qui était comme l'image de la plus grande et de la plus belle ame qui fut jamais : mais en ce cas-là, de quelle durée serait notre bonheur ? Sommes-nous immortels, ou pouvons-nous même nous promettre une longue vie ? Faites-y réflexion, Chrétiens auditeurs, nous n'avons perdu notre maître que pour le

recouvrer bientôt ; au lieu que s'il n'était pas monté au Ciel, nous ne le posséderions que pour le perdre peut-être dans peu de jours. Pourquoi souhaiter qu'il demeure si long-temps sur la terre, où nous sommes pour si peu de temps ? n'est-il pas plus avantageux qu'il nous aille attendre au Ciel, où nous le devons suivre de si près, et où nous serons durant toute l'éternité ? Certainement je ne sais si je me trompe ; mais il me semble qu'il est plus doux de vivre dans l'espérance d'obtenir bientôt et pour toujours ce que l'on n'a pas, que dans une crainte éternelle de perdre à chaque moment ce que l'on possède.

De plus, quand nous aurions pu vivre avec Jésus ressuscité jusqu'à la fin des siècles, il est certain que nous ne l'aurions possédé qu'imparfaitement. Pendant qu'il a été sur la terre, on n'a vu de lui que ce qu'il avait de terrestre, les yeux des hommes ne découvraient ni sa divinité ni son ame ; son corps, quelques charmes qu'il présentât, n'était qu'un nuage obscur, qui nous cachait ces deux astres dont la vue fait aujourd'hui la félicité des Saints. Ainsi, désirer de vivre long-temps avec Jésus-Christ sur la terre, c'était en quelque sorte désirer d'une part d'être long-temps privé de sa possession, se contenter d'autre part de ne le posséder qu'en partie. Il est donc vrai que l'amour que nous avons pour lui nous doit porter à nous réjouir de son départ, puisque sa présence sur la terre ne nous le laisserait posséder que pour peu de jours, que d'une manière imparfaite : mais lorsqu'il nous précède dans notre patrie, nous avons lieu d'espérer de l'y voir bientôt pour ne le plus perdre ; non-seulement nous y verrons son humanité dans son plus grand éclat, mais encore avec elle sa divinité, telle qu'elle est en elle-même, telle qu'elle est dans l'union incompréhensible et ineffable de ces deux natures : *Videbimus eum sicuti est.*

Je crains néanmoins, Chrétiens auditeurs, oui

je crains que l'amour de la terre ne combatte en nos cœurs l'amour de Jésus-Christ. Il est constant que nous le posséderons plus parfaitement dans le Ciel, mais il faudra quitter la terre pour le posséder; et je m'aperçois que cette pensée refroidit en nous le désir ardent que nous avions de jouir de sa présence. Contradiction étrange ! Si Jésus-Christ était encore sur la terre, il est peu de Chrétiens qui ne souhaitassent de le voir, et je suis assuré qu'il n'est point de navigation si périlleuse qu'on n'entreprît volontiers pour l'aller adorer, quand il serait aux extrémités du monde. Saint Jérôme dit que durant la vie de saint Jacques le mineur, on se rendait des pays les plus éloignés à Jérusalem, pour y voir cet Apôtre, seulement parce qu'on disait qu'il avait quelques traits du fils de Dieu.

D'où vient donc qu'on désire si peu d'aller au Ciel, quoique le Sauveur lui-même y ait fixé sa demeure, quoiqu'il y règne au sein de la gloire? Est-ce le Ciel qui nous rebute, ce séjour si riant, cette région où se rassemblent tous les biens, tous les charmes; où se déploient sans cesse, sans altération, toutes les beautés d'un printemps éternel, d'une sérénité immuable, d'un jour que les ombres de la nuit n'interrompent pas? Il n'est point d'exil si affreux qui ne soit agréable à un Chrétien, dit saint Augustin, parce qu'il trouve partout Jésus-Christ : d'où vient donc que Jésus-Christ lui-même n'a plus d'attraits pour nous, depuis qu'il est dans l'éternelle patrie, dans le lieu le plus délicieux? Est-il possible que la terre puisse nous aveugler jusqu'à ce point? la terre, ce séjour si sombre, si contagieux, ce séjour où se succèdent tous les maux, où, selon la vicissitude des saisons, tantôt une poussière sèche et importune nous offusque, tantôt de pluvieux orages nous plongent dans la fange; où des chaleurs extrêmes prennent la place des froids excessifs, le dégoût la place de la faim, les repentirs amers

la place des désirs avides, la crainte qui nous trouble celle du désespoir qui nous accable ; cette terre où l'épuisement suit le travail, l'ennui l'oisiveté ; où la solitude est triste et la société incommode, les ennemis cruels, les amis intéressés; où la prospérité nous expose à l'envie, l'adversité aux mépris ; où les richesses sont la source des soucis, la pauvreté la mère de tous les maux; cette terre enfin où je vois à peine un jour entièrement calme, où tout le monde souffre, tout le monde gémit ; où notre vie n'est qu'un enchaînement, qu'une révolution de disgraces et d'afflictions qui se multiplient, qui ne nous donnent point de relâche.

Soyez louée éternellement, aimable et divine Providence, d'avoir ainsi semé d'épines toutes nos voies, d'avoir rendu nos plaisirs si rares et si courts, de les avoir mêlés de tant d'amertume. Quel serait notre attachement pour ce monde périssable, s'il avait quelques douceurs pures et solides, puisque tel qu'il est, il nous enchante et nous séduit ? O monde impur, s'écrie à cette occasion saint Augustin, *teneri vis periens; quid faceres si maneres ? quid faceres dulcis, si amarus alimenta mentiris ?* O monde décrié par tes désordres et par tes infidélités ! on ne te quitte qu'à regret malgré la fragilité de tes biens, malgré le nombre infini de maux dont tu es rempli ! Que serait-ce si tu étais ou moins rebutant, ou moins caduc ? avec quelle avidité ne courrions-nous pas après tes biens, si tu en avais de véritables, puisqu'en ne nous présentant que de faux, que de frêles avantages, tu nous attires, tu nous surprends ? *Quid faceres dulcis, si amarus alimenta mentiris ?*

Reconnaissons aujourd'hui notre aveuglement, Chrétiens auditeurs, commençons à nous détacher de ce que nous devons nécessairement quitter un jour ; examinons devant Dieu par quel endroit notre cœur tient le plus fortement à la terre, ce

qui nous fait le plus aimer la vie, ce qui nous fait le plus craindre la mort, ce qui nous empêche de la désirer. Rompons ce lien, nous le pouvons; rendons à notre cœur la liberté de soupirer pour le Ciel, où règne notre Rédempteur. Faisons ensorte que la volonté de Dieu soit l'unique chaîne qui nous retienne dans ce monde.

Disons-lui cent fois le jour : Oui, Seigneur, je suis prêt à abandonner au premier commandement tout ce que j'aime, tout ce que je possède, tout ce que j'espère; je vous offre cette famille chérie, ces enfans pour qui vous m'avez donné tant de tendresse, ces honneurs que je tiens de vous, ces trésors, cette beauté, cette jeunesse, qui sont autant de bienfaits de votre main libérale, ma vie enfin et tout ce que je puis perdre avec elle, lorsqu'il vous plaira de m'appeler à vous. Je ne veux pas que ma volonté résiste un moment à la vôtre, ni que dans ce monde elle s'attache à rien qui me la fasse regretter. Je veux vous rendre mon ame, ô mon aimable Sauveur, avec la même facilité que la vôtre sortit de son corps, que votre corps sortit du sépulcre, et que l'un et l'autre monta dans le Ciel. Ce n'est pas assez, ce me semble, non, ce n'est pas assez pour un Chrétien de faire une bonne mort, c'est-à-dire, de mourir dans votre grace; il faut qu'il meure avec douceur, qu'il meure avec joie; il faut qu'il fasse connaître par ses sentimens que tout ce qu'il aime est au Ciel, où il s'en va, qu'il y a long-temps qu'il languit dans l'attente du bonheur dont la mort le va mettre en possession; qu'il fasse connaître que son aimable maître ne l'appelle pas seulement, mais qu'il l'attire fortement à lui; enfin qu'il meure moins par la défaillance de la nature, que par la force de l'amour qu'il a pour son Dieu, que par le désir ardent de s'aller unir à celui dont il ne doit jamais se séparer. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME PREMIER.

SERMONS

CONTENUS

DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.







